10338

Pakt: LVII-2

S 17450

BIBLIOTHEQUE
DE COUR, DE VILLE,
ET DE CAMPAGNE,

CONTENANT

LES BONS MOTS DE PLUSIEURS Rois, Princes, Seigneurs de la Cour, & autres Perſonnes Illuſtres,

AVEC

Un choix des meilleures Piéces de Poëſie des Poëtes célébres, Latins & François, tant Anciens que Modernes; de penſées ingénieuſes propres à orner l'eſprit; d'Anecdotes ſingulieres, & de Remarques critiques ſur differens Ouvrages.

On y trouve auſſi un aſſemblage de traits naïfs, Gaſcons & Comiques; des Traits d'Hiſtoire les plus curieux & une collection exacte des Bons mots & des Apophthegmes des Anciens.

Nouvelle Edition conſidérablement augmentée.

TOME SIXIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A PARIS, AU PALAIS,

Chez Théodore LE GRAS, au troiſiéme Pilier de la Grand-Sale, à l'L couronnée.

M. DCC. XLVI.

BIBLIOTHEQUE DE COUR. DE VILLE ET DE CAMPAGNE.

LA perfection d'un Prince ſe renferme en cinq qualités, ſçavoir la piété, la ſageſſe, la juſtice, la valeur & la bonté. La piété le donne à Dieu, la ſageſſe le rend maître de lui-même, la juſtice le fait regner par l'obſervation des Loix, la valeur lui fait ſurmonter ſes ennemis, la bonté lui gagne les cœurs de tous ſes Sujets. Les qualités d'un Prince parfait.

¶ Que de Diſſertations n'a-t-on pas faites ſur l'état des Princes ? Sont-ils heureux ou malheureux ? La Royauté procure-t-elle des plaiſirs ſolides, purs & délicats ? Ne rend-t-elle pas les chagrins des Princes plus cuiſans Idée de l'état des Princes.

& plus ſenſibles que ceux qu'on éprouve dans les autres conditions ? Etre toujours empriſonné dans ſa propre grandeur ; ne pouvoir pas ſe flater d'avoir un ami ſincere ; n'être aimé, courtiſé qu'à cauſe de ſon rang ; n'avoir pas le plus petit défaut, qui ne ſoit l'objet d'une critique amere ; être obligé de repréſenter ſans ceſſe ; ignorer les douceurs de la retraite, de la ſolitude : voilà l'appanage de la Royauté. Si l'ambition s'empare du cœur d'un Roi, à quelles inquiétudes un revers ne le mettra-t-il pas en proie ? Cette paſſion comme un vautour lui rongera ſans ceſſe le cœur : ſi ſon Empire eſt mal affermi, & qu'il commande à un peuple inquiet & remuant, la crainte d'être détrôné ne verſera-t-elle pas du poiſon ſur tous ſes plaiſirs ?

Les Dieux dans leur grandeur ſuprême
Reçoivent tant d'honneurs, qu'ils en ſont rebutés ;
Ils ſe laſſent ſouvent d'être trop reſpectés,
Ils ſont plus contens qu'on les aime.

Damocles, Favori de Denys le Tyran, envioit le bonheur de ce Prince ; il lui en faiſoit des peintures ſé-

duiſantes. Ah ! lui dit Denys, que la réalité eſt bien éloignée de cette idée. Pour le convaincre, il voulut le faire jouir de tous les honneurs & de tous les plaiſirs de la Royauté ; ſur ſon Trône, à ſa table, dans ſon lit : il ſuſpendit une épée ſur ſa tête, qui ne tenoit qu'à un filet. Damocles agité de la crainte de périr, ne put ni manger ni dormir, ni goûter le plaiſir des hommages qu'on lui rendoit.

Vers ſur une fontaine.

¶ Peu de tems après la mort de Ciceron, on vit ſortir à Puteole, lieu de ſon Académie, où il avoit compoſé ſes Ouvrages, une fontaine qui avoit une propriété ſouveraine de guérir les maux dont les yeux pouvoient être affligés. Ce qui donna lieu à un de ſes Affranchis de faire ces jolis Vers, que Pline rapporte :

Ut quoniam totum legitur ſine fine per orbem,
Sint plures oculis quæ medeantur aquæ.

Comme le monde entier lit Ciceron ſans fin,
Ces eaux pour les maux d'yeux ſont un ſecours divin.

Injure des Turcs ſautire aux Chrétiens.

¶ Les Turcs appellent ordinairement les Chrétiens des chiens. Ce

nom ſauva autrefois tous ceux qui étoient dans cet Empire. En voici l'hiſtoire.

Mahomet III. Empereur des Turcs étant irrité contre les Chrétiens, jura avec ſerment qu'il feroit mourir tous les chiens de Chrétiens, tant Ambaſſadeurs qu'autres de haute & de baſſe qualité, qui ſe trouveroient dans ſon Empire. Son Grand Viſir prévoyant les conſéquences d'un ordre ſi barbare, & ſi contraire à la politique, s'oppoſa par ſes remontrances & ſes prieres à une telle réſolution ; mais voyant que l'Empereur ne vouloit point changer de deſſein, il eut recours au Mufti, qui pour ſatisfaire à la conſcience de ſa Hauteſſe, engagée par un ſerment, lui conſeilla de faire mourir tous les chiens des Chrétiens, puiſqu'il avoit juré la mort de tous les chiens de Chrétiens. L'exécution s'en fit avec pompe ſur ces bêtes que les Chrétiens apporterent de toutes parts. Peut-être les accompagnerent-ils de groſſes ſommes d'argent pour le Mufti, le Viſir & l'Empereur même ; car l'argent dans ce pays-là comme ailleurs, guérit les ſcrupules de la conſcience.

¶ Semiramis, Reine des Aſſyriens, étant à ſa toilette à demi-coëffée, reçut la nouvelle de la révolte de Babylone. Elle proteſta qu'elle n'acheveroit point de ſe coëffer, qu'elle n'eût rangé cette Ville à ſon devoir. Elle partit dans cet état, ſe mit à la tête de ſon armée, & ſoumit la Ville. Cette belle Princeſſe ſçavoit que la parure la plus noble & la plus éclatante, eſt celle de la gloire. On la repréſenta dans Babylone à demi-coëffée, pour laiſſer à la poſterité un monument d'une action ſi courageuſe & ſi extraordinaire pour une femme. Bravoure de Semiramis.

¶ Rubius Flavius ayant été condamné par Neron à perdre la tête, & le Bourreau lui diſant de tendre le cou : Frape, lui répondit-il, ſois aſſuré que tu ne le fraperas pas ſi hardiment que je te le préſente. Grande fermeté de Rubius Flavius.

¶ Un Poëte Latin a fait le portrait allégorique de la Religion. Il eſt ingénieux & ſymbolique ; l'invention qui eſt une des parties principales de la Poëſie, brille dans cet Ouvrage. Portrait allégorique de la Religion.

Quanam age tam lacero veſtita incedis amictu,
Relligio ſummi vera Patris ſoboles ?
Cur veſtis tam vilis ? Opes contemno caducas.

Quis Liber hic ? Patris Lex veneranda mei.
Cur nudum pectus ? Decet hoc candoris amicam.
Cur innixa Cruci ? Crux mihi grata quies.
Cur alata ? Homines doceo ſuper aſtra volare.
Cur vadians ? Mentis diſcutio tenebras.
Quid docet hoc frenum ? Mentis cohibere furores.
Cur tibi mors premitur ? Mors quia mortis ego.

Peut-on en demandant ton nom,
De tes habits rompus apprendre le Myſtere ?
Je m'appelle Religion,
La fille du Souverain Pere.
Pourquoi ce vil habit ſur toi ?
Il marque mon mépris pour le bien périſſable.
Quel eſt le Livre que je voi ?
La Loi de mon Pere adorable.
Pourquoi te faire honneur
A montrer ta poitrine nue ?
Cela ſied bien aux gens amis de la candeur.
Et pourquoi d'une Croix parois-tu ſoutenue ?
Repoſer ſur la Croix, eſt mon plus grand bonheur.
De tes ailes quel eſt l'uſage ?
C'eſt pour apprendre à l'homme à s'élever aux Cieux.
Pourquoi de tes rayons le brillant aſſemblage ?
C'eſt que d'un eſprit ténébreux
Je ſçais diſſiper le nuage :
Et que peut apprendre ce frein ?

A domter de l'eſprit l'emportement extrême.
Et pourquoi ſous tes pieds la mort eſt-elle enfin ?
Pour montrer que je ſuis la mort de la mort même.

¶ Le Grand Duc de Toſcane garde dans ſon cabinet un clou, qui eſt moitié or & moitié fer. On prétend que ce prodige s'eſt fait par un Maréchal, qui compoſant une drogue pour un cheval, & la tournant avec un clou, changea en or la partie de ce clou qui trempoit dans cette drogue. Il lui fut impoſſible dans la ſuite de trouver un degré de chaleur pour produire une ſeconde fois le même effet. Les Chymiſtes chercheurs de pierre philoſophale, fondent de grandes eſperances ſur ce clou. Il n'en faut pas tant pour entretenir une viſion qui s'eſt enracinée dans le fond de l'ame.

Clou, moitié d'or, moitié de fer.

Voici comme un Auteur éclairé a expliqué ce preſtige. Un Chymiſte ayant trouvé le ſecret de ſouder un morceau d'or avec une moitié de clou, ſçut ſi bien donner à l'or la couleur du fer, qu'on croyoit que tout le clou en étoit. Il mit le clou dans le feu en préſence du Duc, & le trempa

enſuite dans l'huile ; la couleur de fer qu'il avoit donnée à l'or diſparut : on crut bonnement que par une eſſence particuliere il avoit tranſmué le fer en or, ayant trouvé le degré de chaleur, qu'il lui fut impoſſible de rencontrer dans la ſuite.

La Reine Blanche ne veut pas qu'une autre qu'elle, donne du lait à ſon fils.

¶ La Reine Blanche, mere de Saint Louis, croyoit que le devoir de mere l'obligeoit à nourrir ſon fils. L'Hiſtoire dit là-deſſus qu'un jour qu'elle avoit un accès de fiévre fort violent, & de longue durée, une Dame de qualité qui nourriſſoit ſon fils, voyant le petit Louis pleurer de ſoif, lui donna la mammelle, & l'alaita pendant quelque tems pour le ſoulager. La Reine revenue de ſon accès ayant ſçu ce qui s'étoit paſſé, regarda cette Dame avec un air d'indignation mêlé de colere ; & mettant ſon doigt dans la bouche de ſon fils, lui fit vomir tout ce qu'il avoit pris, diſant qu'elle ne pouvoit ſouffrir qu'une autre femme lui pût diſputer la qualité de mere. Combien de femmes aujourd'hui, ſi cette Reine a raiſon, renoncent à la qualité de mere !

L'Hiſtoire nous la repréſente comme une Princeſſe habile dans l'art de

regner, qui fit ſervir à ſa politique l'amour qu'elle avoit inſpiré à Thibaud Comte de Champagne, ſans qu'elle lui donnât aucun avantage ſur elle. Elle joignoit un eſprit fin & inſinuant à une rare beauté. Avec ces talens-là, que ne pouvoit-elle pas entreprendre ?

Guillaume le Conquerant, ſenſible à la raillerie.

¶ Il y a eu une raillerie innocente qui a été cauſe qu'un Roi déclara la guerre au Roi qui le railloit.

Guillaume I. le Conquerant, Roi d'Angleterre, étant exceſſivement gros, faiſoit à Rouen des remedes pour ſe ſoulager de ſon embonpoint. Comme il garda le lit long-tems, Philippes I. Roi de France, dit pluſieurs fois en ſe moquant : Quand donc le Roi d'Angleterre relevera-t-il de ſes couches ? Guillaume vif & bouillant, qui n'entendoit point raillerie, lui fit dire, que ſi-tôt qu'il ſeroit accouché, il iroit faire ſes relevailles à Sainte Geneviéve de Paris, avec dix mille lances en guiſe de chandelles. Il fit la guerre au Roi, qu'il auroit pouſſée, après avoir brulé la Ville de Mante, ſi la mort qui l'attaqua n'eût arrêté ſes progrès.

Grand courage d'un Archer.

¶ Richard Roi d'Angleterre aſſiégeant le Château de Chalut, fut bleſſé d'un coup d'arquebuſe par un Archer. Ce Roi avoit renouvellé l'uſage de cette arme meurtriere. Quand le Château fut pris, & qu'il eut l'Archer en ſon pouvoir, il le menaça de mille morts : Je les ſouffrirai, dit l'Archer avec joie, puiſque j'ai été aſſez heureux en te bleſſant, pour venger la mort de mon pere & de mes freres, que tu as tués de ta propre main. Richard fut tellement frapé du courage de cet Archer, qu'il changea ſa colere en eſtime pour ſon meurtrier. Il lui promit ſa grace ; l'Archer la refuſa dédaigneuſement ; & ce fut malgré lui qu'on lui donna la vie, de l'argent & la liberté.

Un Prédicateur qui ſe diſpenſe de complimenter Louis XIV.

¶ Le Pere Seraphin, dont la Bruyere fait l'éloge comme d'un Prédicateur Apoſtolique, la premiere fois qu'il prêcha devant Louis XIV. dit à ce Monarque : Sire, je n'ignore pas la coutume, qui me preſcrit de vous faire un compliment, mais je ſupplie Votre Majeſté de m'en diſpenſer. J'ai cherché un compliment dans l'Ecriture, & j'ai eu le malheur de n'y en point trouver.

¶ Ces Vers de Godeau ſur la pareſſe valent un Traité entier, & diſent en peu de mots, ce qu'on peut dire ſur ce crime. Sur la pareſſe.

La pareſſe eſt un doux poiſon,
Par qui l'ame la plus hardie
Devient timide & engourdie,
Et voit obſcurcir ſa raiſon;
Nul déſir d'honneur ne la touche,
Le moindre travail l'effarouche:
Elle agit toujours baſſement;
En un tronc elle change l'homme,
Et ce que repos elle nomme,
Eſt un lâche aſſoupiſſement.

¶ Je ne trouve rien de ſi impoli que d'engager un convive à boire plus qu'il ne veut. C'eſt le prier de s'empoiſonner. Monſieur Temple dit en Proſe ce que je vais dire en Vers. Contre les buveurs.

Je bois pour moi le premier verre,
Je redouble pour mes amis;
Quand je triple, au chagrin je déclare la guerre;
Mais le quatriéme coup eſt pour mes ennemis.

¶ Une femme s'aviſa de prendre Philippes de Macedoine à la fin d'un long repas pour lui demander juſtice, & pour lui expoſer des raiſons qu'il Femme qui fait retracter à un Roi ſon jugement.

ne goûta point. Il la jugea & la condamna. Elle répondit de ſang froid : J'en appelle. Comment, dit Philippes, de votre Roi ? Et à qui ? A Philippes à jeun, répliqua-t-elle. La maniere dont il reçut cette réponſe, feroit honneur au Roi le plus ſobre. Il examina l'affaire tout de nouveau, reconnut l'injuſtice de ſon jugement, & ſe rétracta.

Les femmes qui aiment le vin ſont odieuſes.

¶ L'horrible défaut pour une femme, que l'amour du vin ! Bacchus fait éclipſer toutes ſes graces ; dès qu'elle s'enivre, ſa pudeur & ſa raiſon font un commun naufrage ; fût-elle la beauté elle-même, elle déplaît, elle dégoûte & ſouleve le cœur.

Ces Vers de l'Auteur de l'art d'aimer, lui ont été dictés par une Muſe qui a recueilli les voix de tous les hommes.

Une belle à nos yeux perd ce qu'elle a d'aimable,
Quand ſon avidité deshonore la table.
Vous pouvez voir Bacchus d'un regard plus humain,
Vous n'en plaidez pas moins ayant le verre en main :
Il eſt vrai, mais jamais ne paſſez la meſure,
Qu'au ſexe délicat a preſcrit la Nature.

Elle eſt plus indulgente, & moins rude pour nous :
Mais elle fut toujours rigoureuſe pour vous.
La pudeur a des Loix fieres, inexorables ;
Elles doivent par tout vous être inviolables.
Nos yeux mêmes, nos yeux n'aiment point à vous voir
Par d'indignes excès braver votre devoir.
Nous aimons, quoi qu'on diſe, en vous la retenue,
Et ſi vous la perdez, notre amour diminue.

Fureur de citer.

¶ Quel goût que celui qui regnoit du tems de nos Peres ! On regardoit les citations Latines comme des perles & des diamans, qui ſemés çà & là donnoient un prix ineſtimable à un diſcours. Il n'y avoit pas juſqu'à de petites particules Latines, & des mots Grecs, qu'on n'enchaſſât dans le diſcours, & qu'on ne regardât comme de véritables beautés.

Un Avocat parlant pour ſa fille, commença ainſi ſon Plaidoyer :

MESSIEURS,

» Je parle pour une fille qui eſt » mienne ; elle eſt heureuſe & mal- » heureuſe ; heureuſe *quidem*, d'avoir » épouſé le Sieur de la Hunaudiere,

» Gentilhomme des plus qualifiés de » la Province ; malheureuſe *autem*, » d'avoir pour mari le plus grand Chi- » caneur du Royaume, qui s'eſt ruiné » en procès, & qui a réduit cette pau- » vre femme à aller mendier de porte » en porte ſon pain, que les Grecs ap- » pellent *ton arton*.

¶ Le Roi Louis XIV. donnant un Bal à Verſailles, un Maſque habillé en Avocat, lui donna ce Quatrain :

Quatrain à la louange de Louis XIV.

De tant d'Avocats que nous ſommes,
Quoique le moins ſçavant j'eſpere un grand ſuccès,
Je ſoutiens que Louis eſt le plus grand des hommes,
Et je ſuis aſſuré de gagner mon procès.

L'ingénieux Avocat plaida plus heureuſement pour lui que pour le Roi, car on lui ouvrit le chemin de la fortune ; il fit un grand progrès.

¶ Voici un Madrigal fort délicat, de la façon de M. de Fontenelle.

Madrigal.

Je veux chanter en Vers la beauté qui m'engage,
J'y penſe, j'y repenſe & le tout ſans effet ;
Mon cœur s'occupe du ſujet,
Et l'eſprit laiſſe là l'ouvrage.

¶ Un Seigneur s'attacha à la femme d'une perſonne de la moyenne robe, elle le fixa entierement. Il ſe dégoûta de ſa femme qui étoit très-aimable, dont la naiſſance étoit diſtinguée, & dont les charmes prix pour prix valoient bien ceux de la Maitreſſe. Elle diſoit en plaiſantant ſur l'infidélité de ſon mari, Qu'il avoit acquis une terre en roture qu'il faiſoit valoir par ſes mains. Ces terres-là coutent bien plus à entretenir qu'à acquerir.

Bon mot d'une femme ſur ſon mari infidele.

¶ Le corbeau eſt blanc quelque-tems après ſa naiſſance, & pendant qu'il eſt de cette couleur, ſon pere & ſa mere ne le veulent pas nourrir, s'imaginant parce qu'il eſt blanc, qu'il ne leur appartient pas; ils ne le nourriſſent que lorſque ſon plumage devient noir: la Nature pourvoit à ſa ſubſiſtence pendant qu'il eſt abandonné de ſon pere & de ſa mere.

Quand le corbeau eſt blanc.

Cette Hiſtoire qui eſt racontée par un Naturaliſte, pourroit paſſer pour vraie; mais malheureuſement la plupart des Naturaliſtes ſont menteurs; ce qui rendroit pourtant celle-ci croyable, c'eſt que David dit: Que Dieu donne aux animaux la pâture, &

qu'il nourrit les petits des corbeaux qui l'invoquent. *Qui dat jumentis eſcam ipſorum, & pullis corvorum invocantibus eum. Pſalm.* 146. Pourquoi David auroit-il choiſi les petits des corbeaux pour exemple, s'il n'y avoit pas pour eux une Providence particuliere ?

Raiſons convaincantes en faveur de l'Aumône.

¶ Le talent de la Prédication meſuré à ſon objet, eſt le premier & le plus précieux de tous les talens. L'art de diſpenſer la Morale Chrétienne conſiſte au choix des raiſons ſenſibles qu'on met en œuvre pour perſuader & convaincre. Rien n'eſt plus palpable, & en même-tems plus propre à confondre le riche, dont les entrailles ſont fermées ſur le pauvre, que ce que dit un célébre Prédicateur : Vous refuſez ce pauvre d'une main qui porte un diamant, dont le prix pourroit entretenir & faire ſubſiſter pluſieurs familles. C'eſt une honteuſe défaite de lui répondre, lorſqu'il vous demande l'aumône, que vous n'avez point de monnoie. Il vaudroit autant dire : Je n'ai point de charité. Celui qui a de l'or & de la charité, peut bien aiſément trouver de la monnoie.

¶ Menage rapporte qu'un Cavalier dans une diſpute, ayant reçu un ſoufflet d'une Dame d'extraction Juive, ne ſe vengea d'elle que par ces paroles que Jeſus-Chriſt dit au Juif qui le ſouffleta : Si j'ai bien dit, pourquoi me frapez-vous ? Réponſe qui lui reprochoit ſon origine. Bon mot ſur un ſoufflet.

¶ Rien n'eſt plus joli que les Vers que fit Mademoiſelle Deſcartes, ſur une Fauvette qui revenoit tous les ans dans un bois d'une maiſon de campagne de Mademoiſelle de Scuderi. Mademoiſelle Deſcartes étoit niéce du Philoſophe du même nom, à qui on attribue l'Hypotheſe, où l'on ſoutient que les bêtes n'ont point d'ame. Jolis Vers.

Voici quel eſt mon compliment,
Pour la plus belle des Fauvettes,
Quand elle revient où vous êtes,
Ah ! m'écriai-je alors avec mon étonnement,
N'en déplaiſe à mon oncle, elle a du jugement.

¶ Les Hébreux diſent qu'il faut deſcendre un degré pour prendre femme, & en monter un pour faire un ami, c'eſt-à-dire qu'il faut prendre une femme qui ſoit dans un état in- Bon mot des Hebreux ſur le mariage & l'amitié.

férieur au nôtre, & un ami dans un état ſupérieur ; afin que l'un nous obéiſſe, & l'autre nous protege.

¶ Buſſi Rabutin a dit :

Effets de l'amour.

L'amour égale ſous ſa loi
La Bergere avecque le Roi,
Si-tôt qu'il en fait ſa Maitreſſe :
Si-tôt qu'elle a ſçu l'engager,
La Bergere devient Princeſſe,
Ou le Prince devient Berger.

Qualités qu'Henri IV. ſouhaite à ſon Epouſe.

¶ Henri IV. diſoit que s'il ne tenoit qu'à ſouhaiter, il voudroit que la Princeſſe qu'il épouſeroit, eût entr'autres qualités, beauté en la perſonne, pudicité en la vie, complaiſance en l'humeur, habileté en eſprit, fécondité en génération, éminence en extraction, & grands Etats en poſſeſſion : mais je crois, ajouta-t-il, que cette femme eſt morte ; peut-être n'eſt-elle pas encore née, ni prête à naître.

Hommes plus foibles que les femmes.

¶ Il faut, dit Dufreſni, que les hommes ſe ſentent plus foibles que les femmes, puiſqu'ils veulent qu'elles leur pardonnent tout, lorſqu'ils ne leur pardonnent rien.

¶ Vaneffen Hollandois, a fait pluſieurs Poëſies Françoiſes : Je voudrois

pour l'amour de lui que pluſieurs de ſes Poëſies fuſſent du prix des Vers ſuivans. Ils ſont de ſa façon, & ils ont une beauté naturelle qui enleve.

Vers gracieux & naturels.

Ce Savetier matineux,
Quoiqu'aux bords de la diſette,
Ne ſe croit pas malheureux;
Il eſt époux de Liſette.

S'il travaille nuit & jour,
Son ame en eſt ſatisfaite,
Quand il ſonge plein d'amour,
Qu'il travaille pour Liſette.

Son habit déguenillé
Nullement ne l'inquiéte,
Quoi qu'il ſoit mal habillé,
Il eſt aimé de Liſette.

Aſſez grande eſt à ſon gré,
Sa petite maiſonnette;
Peut-il être trop ſerré
Avec ſa chere Liſette?

Son ordinaire eſt petit,
Mais il fait chere parfaite;
Car il a bon appetit,
Et mange avec ſa Liſette.

Dans des draps bien ſavonnés,
Il ſe plaît en ſa couchette,
Trouvant tous lits bien ornés,
Où il couche avec Liſette.

Bon mot de M. de Harlay.

¶ Madame de ** fort âgée, veuve d'un homme de Robe, dont elle avoit eu pluſieurs enfans, voulut ſe remarier à un jeune Seigneur, qui n'étoit pas riche. Comme elle conſulta Monſieur de Harlay, Premier Préſident, ſur ſon mariage, ce Magiſtrat lui rappella le malheur de ſon fils, qui étant tombé d'un balcon dans la rue, ſe tua : A votre fils, lui dit ce Magiſtrat, la tête emporta le corps ; à vous, Madame, le corps va emporter la tête.

Mariage pour ſept ans.

¶ En l'an 1297. on fit dans le Comté d'Armagnac un mariage pour ſept ans, entre un Gentilhomme & une Demoiſelle de la même condition. Ils ſe réſervoient la liberté de prolonger le mariage au bout de ſept ans, s'ils s'accommodoient l'un de l'autre. Il étoit porté dans ce Contrat, que s'ils ſe ſéparoient au bout de ce tems-là, ils partageroient par moitié les enfans mâles & femelles, qu'ils auroient mis au monde ; ſi par hazard le nombre

ſe trouvoit imparfait, le ſurnumeraire tomberoit en partage à l'un des deux, par la voie du ſort. Ce Contrat de mariage pour un certain tems, eſt dans la Bibliotheque du Roi ; bien des gens voudroient que ces mariages-là fuſſent autoriſés.

¶ Une Princeſſe ayant promis de prendre ſoin de la fortune d'une Demoiſelle qui avoit beaucoup d'eſprit, celle-ci qui avoit le talent de la Poëſie, fit cet in-promptu. In-promptu ingénieux.

Un Philoſophe très-parfait
Dit que de rien, rien ne ſe fait ;
L'opinion en eſt commune :
Mais je le démens pour le coup ;
Et puiſque votre Alteſſe a ſoin de ma fortune ;
De rien elle ſera beaucoup.

¶ Philippes-Auguſte faiſant la guerre à Richard Roi d'Angleterre dans le Berri, on ſe diſpoſoit à combattre de part & d'autre ; on n'attendoit plus que le ſignal pour commencer, lorſque Richard ſe détacha pour venir rendre hommage au Roi, & lui demander ſon amitié. Les deux Monarques s'embraſſerent : pour traiter de leurs affaires, ils s'aſſirent ſous un Serpent que combattent deux Monarques.

arbre, d'où tandis qu'ils s'entretenoient, il ſortit un ſerpent d'une groſſeur prodigieuſe, qui fit des ſifflemens horribles. Ces Princes ſurpris eurent bientôt rappellé leur courage : ils mirent l'épée à la main contre ce dragon. Les deux armées qui les voyoient dans cette attitude, & qui en ignoroient la cauſe, ſeroient venues aux mains, ſi les deux Princes n'euſſent fait ſigne aux gens qui s'approchoient d'eux de ne point avancer. Le ſerpent ſe défendit quelque tems ; mais les deux Rois lui porterent des coups mortels, & reprirent leur conférence. Ce ſerpent vouloit s'immortaliſer, en attaquant deux grands Rois.

Exploits véritables qui ont un air romaneſque.

¶ Quand on voit dans Amadis & dans d'autres Romans de ce genre, un Héros accompagné de quelques braves, attaquer des armées entieres, nous nous récrions ſur la ſotiſe du Romaniſte. Nous voyons pourtant dans l'Hiſtoire que Raimond Comte de Toulouſe, & les Comtes de Foix & de Cominges, ayant aſſiégé Amaury de Montfort dans Caſtelnaudary, il en ſortit avec ſoixante Gendarmes ; il les battit, & mit leurs armées en

fuite. Les Comtes ayant recueilli les débris de leurs armées, & ayant été renforcés par le Roi d'Arragon, allerent avec cent mille hommes aſſiéger Muret, petite Ville ſur la Garonne ; Amaury de Montfort ſe jetta dans la Ville ſur le minuit, avec 700. Fantaſſins, & environ 800. Gendarmes ; & le lendemain à la pointe du jour n'ayant pas plus de deux mille hommes, il ſurprit l'armée ennemie, perça juſqu'au centre, où le Roi d'Arragon fut tué dans ſon lit. Il combattit cette armée entiere ; il demeura ſur la place plus de 20000. hommes des ennemis ; il n'y perdit qu'un Gendarme & ſept Fantaſſins. Tous les Hiſtoriens Contemporains, amis & ennemis, s'accordent à rapporter avec uniformité ces Exploits prodigieux.

¶ Avant que le combat de Bovines commençât, Philippes-Auguſte fit mettre une couronne d'or ſur un Autel fort élevé, où toute ſon armée la pouvoit voir ; & la montrant à ſes troupes, il leur dit : « Généreux » François, ſi vous jugez qu'il y ait » quelqu'un plus digne que moi de la » porter, je la lui cede volontiers ; » & ſuis prêt de lui obéir, pourvu que

Belle harangue de Philippes-Auguſte dans une grande bataille.

» de votre côté, vous vous disposiez à » défendre vigoureusement l'honneur » de la Nation. Toute l'armée s'écria : » Vive le Roi Philippes. Nous pro- » mettons de le servir aux dépens de » nos vies. Les ennemis, à la tête des- quels étoit l'Empereur Othon, avoient près de 200000. mille hommes : l'ar- mée Françoise étoit plus foible pres- que des trois quarts, du moins en In- fanterie. L'armée de Philippes-Au- guste fut rangée en bataille ; de sorte qu'elle avoit le Soleil à dos : les en- nemis eurent pendant cinq heures le Soleil, la poudre & le vent au nés. Ce fut une des principales causes de leur défaite. Ferrand Comte de Flan- dres, qui combattoit dans l'armée en- nemie, avoit consulté les Devins sur le succès de la guerre ; ils lui avoient répondu, qu'il y auroit un grand com- bat ; que Philippes-Auguste y seroit terrassé, & foulé aux pieds des che- vaux, & qu'il ne seroit point ense- veli ; & qu'après la victoire, lui Com- te de Flandres entreroit en grande pompe à Paris. En effet, dans le com- bat Philippes-Auguste fut désarmé, & jetté à bas de son cheval ; mais il fut

fut ſecouru à propos. Ferrand entra en pompe à Paris ; mais chargé de chaînes, & attaché dans un chariot tiré par quatre chevaux Alezans, alors apellés Ferrans ; ce qui donna occaſion à la Chanſon du Peuple :

Quatre ferrans bien ferrés,
Traînent Ferrand bien enferré.

Belle réponſe de Mezeray au Cardinal de Mazarin.

¶ Le Cardinal Mazarin ayant lu la Vie de Louis XI. de Mezeray, où cet Hiſtorien qui fait le caractere de ce Monarque, dit qu'il étoit mauvais fils, mauvais pere, mauvais mari, mauvais ami, il dit à cet Auteur : Monſieur Mezeray, vous traitez bien mal Louis XI. un de nos Rois. Monſeigneur, lui répondit Mezeray, comme Hiſtorien je ſuis l'interpréte de la vérité, qui eſt ſon ennemie, dès qu'il a de ſi grands vices.

Jugement ſur Louis XIII. & ſur le Cardinal de Richelieu.

¶ Un grand Magiſtrat, dans des Mémoires qui n'ont point encore paru, nous donne d'un ſeul coup de pinceau, une idée de la conduite de Louis XIII. & du Cardinal de Richelieu, pendant les dernieres années de leur vie : Le Maître & le Valet, dit-il, ſe

tourmenterent tant, qu'ils ſe procurerent la mort l'un à l'autre.

Caractere de Charlemagne.

¶ Charlemagne, fils de Pepin, qu'on appella le Bref, à cauſe de ſa petite taille, avoit près de ſept pieds de haut : ce qui le diſtinguoit encore, étoit un nez des plus grands, & un air toujours gai. Ce Prince regnoit dans les Gaules, dans l'Eſpagne juſqu'à l'Ebre, dans l'Italie juſqu'à la Calabre ; dans l'Iſtrie, la Dalmatie, la Hongrie, la Tranſylvanie, la Valachie, la Moldavie, & une partie de la Pologne, juſqu'à la Viſtule.

Le Pape Adrien I. & Leon III. ſon ſucceſſeur, l'ont reconnu Souverain de Rome. Il eſt le premier qui ait été ſacré Empereur par un Pape. Il confirma la magnifique donation que Pepin ſon pere avoit faite à l'Apôtre Saint Pierre & ſes ſucceſſeurs, des Etats que les Papes poſſedent.

Il étoit grand homme de guerre, robuſte, infatigable, chériſſant les Belles-Lettres ; il faiſoit aſſez bien des Vers : il ſçavoit le Latin & le Grec ; nulle ſcience qu'il ne cultivât ; il ſe plaiſoit particulierement à obſerver le cours des Aſtres. Nul Monarque dans l'Hiſtoire n'a aſſemblé de plus grandes

qualités, & ne doit y tenir une place plus honorable. La chaſſe étoit une de ſes paſſions ; mais celle des femmes avoit un grand empire ſur lui : il a eu tout à la fois quatre Maitreſſes : ce qui eſt de plus ſingulier, c'eſt que non-ſeulement il ait pu cultiver les Sciences, les Belles-Lettres, & s'adonner aux femmes ; mais qu'il ait encore pu remplir tous les devoirs d'un grand Roi, & qu'il ait fait la guerre en perſonne une infinité de fois ; qu'il ait vaincu juſqu'à ſept fois les Saxons ſes ennemis les plus rebelles, & les plus opiniâtres ; & qu'il ait eu une ſi grande activité, que perſonne n'a été plus prompt que lui à recueillir le fruit de ſes victoires. Quel cœur vaſte ne devoit-il pas avoir, puiſque tant de paſſions pouſſées juſqu'à l'excès pouvoient l'occuper, ſans qu'elles ſe détruiſiſſent ? Et par deſſus tout cela, il avoit un grand fond de piété & de religion. Il eſt mort en odeur de ſainteté. Voici comment cette piété ſe concilie avec ce que l'on vient de dire. Dans ſes égaremens, elle regnoit au fond de ſon cœur. Il les a déteſtés ſur la fin.

de ſes jours, & a fait une pénitence ſevere. La Bruyere dit, qu'un grand Ecrivain eſt un grand Peintre : un Hiſtorien doit s'attacher particuliere-ment à peindre ſes perſonnages pour faire un portrait reſſemblant ; il faut ſaiſir cet air qui diſtingue un homme d'un autre & qui le fait d'abord re-connoître. Dans Charlemagne, ce qui le diſtingue, c'eſt d'avoir eu dans ſon cœur la paſſion des femmes, des ſciences, de la gloire ; & d'avoir fait regner entre ces paſſions une bonne intelligence ; & enfin d'avoir fait triompher la piété ſur tout cela.

Qu'il parut grand, lorſqu'il aſſocia Louis ſon fils à l'Empire, dans une Egliſe, & qu'ayant tous les ornemens Imperiaux, il le déclara héritier de tous ſes Etats, en preſence de tous les Grands de la Nation ! Il mit une riche Couronne ſur l'Autel ; & après avoir fait à ſon fils un diſcours éloquent, où il lui retraça tous ſes devoirs, il lui dit d'aller prendre lui-même la Couronne, & de ſe la mettre ſur la tête. Un Hiſtorien Moderne * en par-lant de ſes grandes qualités, dit : Que de ce Phœnix, il n'en nâquit point

* Le Gendre.

d'autre ; qu'aucun de ſes deſcendans n'a égalé ſa gloire.

¶ Rien n'eſt plus digne de la curioſité, que de raſſembler pluſieurs Médailles qui compoſent une Hiſtoire ſuivie, & en rappellent chronologiquement toutes les Epoques les plus remarquables. On voit dans la Vie de Charlemagne, que cet Empereur ayant deſſein de compoſer l'Hiſtoire de la Nation, il recueillit avec beaucoup de ſoin les Chanſons & les vieux Poëmes que l'on avoit faits dans le tems, ſur les actions des anciens Rois. J'ai connu un Curieux qui avoit toute l'Hiſtoire d'Henri IV. de Louis XIII. & de Louis XIV. dans un Recueil qu'il avoit fait des Chanſons qui avoient été compoſées dans le tems de chaque évenement : on appelle cela une Hiſtoire Chantante. Nous ſommes les plus grands Chanſonniers de l'Univers. Le Duc de Savoye, pere de celui qui vient d'abdiquer la Souveraineté, & qui du Théâtre où il jouoit un grand Rolle, eſt deſcendu pour pouvoir ſe mêler de tems en tems dans le Parterre avec les Spectateurs, n'apprenoit jamais une

Curioſités ſçavantes.

nouvelle de France qu'il ne dit : Donnez-moi donc la Chanſon.

Je connois deux Curieux * qui ont raſſemblé une ſuite de Poëtes François depuis le Roman de la Roſe juſqu'à preſent ; ils ont chacun plus de deux mille Volumes. A l'aſpect de toutes ces générations de Poëtes de regne en regne, on voit qu'ils ont fourmillé comme des chenilles. Un Plaiſant dira, que ſi la Poëſie a ſa ſource dans le dérangement des fibres du cerveau des Poëtes, on peut admirer dans ces Bibliotheques la prodigieuſe variété de cerveaux dérangés. Sous combien de formes la folie ne ſe préſente-t-elle pas ?

Cette curioſité n'eſt-elle pas bien plus louable que celle de ces perſonnes qui raſſemblent toutes les eſpeces de tulipes dans leur jardin, & toutes ſortes de coquillages dans leur cabinet ? Je ne dis rien de ceux qui ſont curieux d'avoir toutes ſortes de chenilles. La Bruyere les a bien tournés en ridicule.

Pourquoi les mauvais Auteurs ſont contens.

¶ Paſcal dans les Provinciales, rapporte une idée rafinée très-plaiſante

* Le Marquis de Calviere & le Sieur de Bombarde.

du Pere Garaſſe Jeſuite, ſur la complaiſance avec laquelle les Auteurs très-médiocres applaudiſſent à leurs Ouvrages. « Selon la juſtice, dit ce » Jeſuite, tout travail honnête doit » être récompenſé de louanges ou de » ſatisfaction ; quand les bons eſprits » font un Ouvrage excellent, ils ſont » juſtement récompenſés par les ap- » plaudiſſemens du Public. Quand un » pauvre eſprit travaille beaucoup » pour faire un mauvais ouvrage, il » n'eſt pas juſte ni raiſonnable qu'il » attende des louanges publiques, car » elles ne lui ſont pas dûes. Mais afin » que ſes travaux ne demeurent pas » ſans récompenſe, Dieu lui donne » une ſatisfaction perſonnelle que per- » ſonne ne peut lui envier, ſans une » injuſtice plus que barbare ; autre- » ment le blâme public joint à leur » mécontentement, ſeroit ſuffiſant » pour les réduire au déſeſpoir. De » même Dieu qui eſt juſte, donne de » la ſatisfaction aux grenouilles de » leur chant. » Ainſi l'amour propre du mauvais Poëte, amoureux de ſes Ouvrages, eſt, ſelon ce Jeſuite, un germe que la Providence fait fructi-

Somme Theologique, Liv. II. p. 419.

fier dans ſon cœur pour le conſoler du mépris du Public.

Après tout, cette réfléxion du Pere Garaſſe eſt capable de diſſiper l'illuſion des mauvais Poëtes, s'ils prennent au pied de la lettre ce qu'il dit ; car s'ils viennent à ſe perſuader que Dieu les aveugle ſur leurs Ouvrages, ils ſortiront de leur aveuglement.

Réfléxion d'un Sçavant ſur la vanité qui regne dans le monde.

¶ Un Sçavant du ſiécle préſent, prétend qu'une profonde Providence de Dieu a permis que le regne de la vanité ſoit venu pour ſuppléer à celui de la Charité qui s'eſt refroidie. Les trois quarts du monde, pourſuit-il, mourroient de faim, ſi les diverſes branches de la vanité humaine n'étoient comme autant de canaux ſouterrains & ſecrets, par leſquels la Providence diſpenſe la nourriture, & la fait couler dans le ſein des hommes. Par les aumônes, on fait ſubſiſter des gens oiſifs qui ſont à charge à l'Etat ; par le luxe, on fait ſubſiſter un peuple laborieux, & on met l'abondance dans le Royaume. Mais on rendroit utile la charité, ſi on l'employoit à faire enfermer les mendians, qu'on feroit travailler dans des Fabriques & des Manufactures.

Paroles de l'Ecriture-Sainte prophétiques.

¶ Les paroles de l'Ecriture-Sainte étoient autrefois regardées comme des Prophéties, quand le hazard la faiſoit entendre en entrant dans l'Egliſe. Clovis, que deux de nos Poëtes ont choiſis pour le Héros de leurs Poëmes Epiques, avant que de combattre Alaric Roi des Viſigots, envoya des gens dans l'Egliſe de Saint Martin de Tours, afin qu'ils priſſent garde aux Paroles du Pſeaume qu'ils entendroient en entrant dans l'Egliſe. Ils entendirent ces deux Verſets du Pſeaume 17. *Et præcinxiſti me virtute ad bellum, & ſupplantaſti inſurgentes in me ſubtus me, & inimicos meos dediſti mihi dorſum, & odientes me diſperdidiſti.* Vous m'avez muni d'un grand courage pour combattre; vous avez mis ſous mes pieds ceux qui s'élevoient contre moi, & vous avez exterminé ceux qui me haïſſoient.

Le Roi regarda ces paroles comme l'augure de la victoire qu'il devoit remporter ſur Alaric Roi des Viſigots. La cabale s'épuiſe à chercher dans les paroles de l'Ecriture-Sainte des prédictions de l'avenir.

Cruautés de Clovis I. de Childebert & de Clotaire ſes fils.

¶ Ce Monarque ſubjugua tous ces petits Rois qui regnoient dans les Gaules ; & ayant ſurpris Cararic & ſon fils qui regnoient à Cologne, il les fit raſer pour les faire entrer dans les Ordres ſacrés ; c'étoit la forme en ce tems-là de dégrader les Princes, & ils témoignoient par-là qu'ils renonçoient publiquement à la Royauté. Un jour que Cararic fondoit en larmes, en déplorant ſon malheur & celui de ſon fils, il échapa à celui-ci de dire à haute voix en menaçant, qu'il vengeroit bientôt l'injuſtice qu'on leur faiſoit, & que ſes cheveux étoient des branches qui repouſſeroient. Ces paroles coûterent la vie à l'un & à l'autre. Un Hiſtorien Moderne * dit là-deſſus fort ingénieuſement, que pour empêcher que les branches ne repouſſaſſent, on coupa l'arbre par le pied.

Après la mort de Clovis, ſes quatre fils, Thierri, Clodomir, Childebert & Clotaire partagerent entr'eux les Etats de leur pere. Clodomir étant mort, ayant laiſſé trois fils, Childebert & Clotaire leurs oncles, s'emparerent des Etats de leurs neveux, qui

* Le Gendre.

ſe refugierent auprès de Clotilde leur aïeule. Elle les livra à Clotaire & Childebert, ſur la parole qu'ils lui donnerent qu'ils les rétabliroient dans leur Royaume. Peu religieux à tenir cette promeſſe, ils lui envoyerent dire qu'elle choisît, ou de ſouffrir qu'on raſât ces Princes, ou de s'attendre à les voir mourir. Gregoire Archevêque de Tours, dit, que Clotilde fut ſi troublée, que ne ſçachant ce qu'elle diſoit, elle dit: Que puiſqu'ils ne devoient pas être Rois, elle aimoit mieux les voir morts que raſés: *Ignorans in ipſo dolore quid diceret, ait ſimpliciter, Satis mihi eſt ſi ad Regnum non erigantur, mortuos eos videre quàm tonſos.* Greg. L. 3. C. 18.

Ces paroles furent le ſignal de la mort des Princes. Clotaire poignarda l'aîné; le ſecond qui n'avoit que ſept ans, effrayé de la mort de ſon frere, embraſſa les genoux de Childebert, en les ſerrant étroitement, & avec toute l'éloquence que la douleur ſoutenue par ſes larmes, lui put ſuggerer, il conjura Childebert de lui ſauver la vie. Ce ſpectacle émut les entrailles de ce Prince barbare. Il fut

déſarmé ; il pria Clotaire de ſe rendre à la priere de ce Prince infortuné : mais Clotaire furieux levant le poignard ſur Childebert : C'eſt toi, dit-il, qui m'as engagé à ces crimes, laiſſe-moi les achever ; ſi tu t'y oppoſes, je te tue dans le moment. Childebert épouvanté, n'eut pas la force de dérober à la fureur de Clotaire : ce Prince fut égorgé ſur le champ. Si on cachoit les noms, & qu'on donnât à deviner le lieu de cette ſcene, ne croiroit-on pas qu'elle s'eſt paſſée en Turquie ? On ſauva le troiſiéme, qui ſe ſanctifia, & s'eſt fait connoître ſous le nom de Saint Cloud. Voilà un ſpectacle horrible que nous préſente l'Hiſtoire de la premiere Race, qui nous oblige de confondre ces Rois cruels avec les Princes Othomans les plus barbares. Clovis I. du nom, qu'on nous repréſente comme un Héros, avoit la même férocité. Auroit-on dû le prendre pour le principal perſonnage d'un Poëme héroïque ? La barbarie & l'inhumanité s'allient elles avec l'héroïſme ? Des Princes qui ſympathiſent avec les lions & les tygres, doivent-ils exercer le noble enthouſiaſme des

Poëtes ? Les véritables Héros ont bien été vengés par le ſuccès des deux Poëmes.

Un autre trait qui rend ces Princes-là ſemblables, quoique Chrétiens, aux Princes Othomans, c'eſt qu'ils avoient de petits ſerrails. Clotaire I. qui ne dégénera point de la barbarie de ceux dont il deſcendoit, eut juſqu'à cinq femmes en même-tems. Ingonde, l'une de ſes femmes, le pria de marier ſa ſœur à un grand Seigneur : il l'alla voir ; il la trouva ſi belle, qu'il crut que ſes charmes la rendoient digne de lui. Il l'épouſa ; il dit enſuite à Ingonde, que pour lui faire plus d'honneur il avoit épouſé ſa ſœur, ne connoiſſant point de plus grand Seigneur que lui. Au lit de la mort, il fit éclater ſon orgueil dans le tems qu'il rendoit hommage à Dieu. Combien, dit-il, le Roi du Ciel eſt-il puiſſant, puiſqu'il diſpoſe ainſi de la vie des plus grands Rois !

Caracteres de Fredegonde & de Brunehaut.

¶ Deux Reines célébres dans l'Hiſtoire de la premiere Race, Fredegonde & Brunehaut, la premiere d'une baſſe naiſſance, & la ſeconde fille de Roi.

Toute chargée qu'ait été Fredegon-

de de la haine publique, & des crimes qu'on lui imputa, l'Hiſtorien moderne qu'on vient de citer, l'a priſe ſous ſa protection. Il faut demeurer d'accord, dit-il, qu'on ne voit point en notre Hiſtoire ni dans celle de nos voiſins, de femme de plus grand mérite.

Cette femme d'un mérite ſi grand ayant plû à Chilperic, lui conſeilla de répudier Audoëre ſa femme. Chilperic ayant épouſé la fille d'Athanalgide Roi des Viſigots, Princeſſe fort aimable & très-opulente, il renoua peu de temps après avec Fredegonde. La Reine fut trouvée morte au bout de quelques jours dans ſon lit; le Roi épouſa Fredegonde. Toutes ces préſomptions violentes qui s'élevent contr'elle, n'embarraſſent pas cet Hiſtorien; il veut la juſtifier de ce meurtre. Cette femme d'un ſi grand mérite fait aſſaſſiner Sigebert Roi d'Auſtraſie, frere de Chilperic, ayant gagné à l'inſçu de ſon mari deux hommes qui poignarderent Sigebert. Le Panegyriſte de Fredegonde la juſtifie encore de l'accuſation d'avoir fait tuer Meroué, fils de Chilperic. Il dit que c'eſt une médiſance, qui avoit ſa

ſource dans la prévention, ou la malignité. Il convient pourtant qu'elle a excité Chilperic à faire faire le procès à Pretextat, Evêque, qui avoit marié Meroué à Brunehaut, & qu'elle a tâché de ſuborner les Evêques Juges de Pretextat, afin de faire périr ce Prélat innocent, accuſé de crime de leſe-Majeſté. Il reſtoit à Chilperic un ſeul fils du premier lit, qu'on appelloit Clovis, il fut l'objet des perſécutions de Fredegonde; elle accuſa ce fils d'avoir fait mourir, dans l'envie de regner ſeul, ſes deux freres, fils de Fredegonde, par les charmes & malefices d'une Magicienne, dont il devoit épouſer la fille. On juge d'abord de quel poids peut être une pareille accuſation. Elle repréſenta au Roi, dit l'Hiſtorien, qu'il devoit tout apprehender d'un fils qui fouloit aux pieds toutes les Loix de la Nature, pour pouvoir monter ſur le Trône. Quelle bonté d'ame dans un pareil diſcours! Clovis fut arrêté par ordre de ſon pere; vêtu d'un haillon, les mains liées derriere le dos, il fut mené à Fredegonde qui l'interrogea comme ſon Juge. Quel ſpectacle, une Reine marâtre juger ſon beau-fils,

qui étoit l'héritier préſomptif de la Couronne ! Le Prince nia tout : on le conduiſit pourtant en priſon ; on le transfera dans un Château, où à quelques jours de-là il fut trouvé aſſaſſiné, & nageant dans ſon ſang. On avoit laiſſé dans la plaie le couteau dont on l'avoit tué, pour faire croire que ce Prince s'étoit poignardé lui-même : mais, dit le même Hiſtorien, on eut beau dire, perſonne ne le crut, & tout le monde attribua ce meurtre aux ordres ſecrets de Fredegonde, au profit de qui on confiſqua les biens de ce Prince. Il ajoute que la mort de Clovis ſatisfit la vengeance & la haine de Fredegonde : l'Hiſtorien n'eſt-il pas forcé, malgré le penchant qu'il a pour cette Reine, de croire ce que tout le monde croyoit ? il n'a pu réſiſter à l'évidence même.

Voilà, encore une fois, quelle eſt cette femme d'un ſi grand mérite. Cette Reine avoit pour galant Landry, Maire du Palais. Chilperic s'aviſa d'entrer un jour fort matin chez la Reine. Elle étoit déja levée, elle ſe coëffoit : le Roi marchant doucement lui donna d'une houſſine par derriere ; Fredegonde qui n'étoit pas ſans

doute devant ſon miroir, prit le Roi pour ſon galant; ſans ſe tourner, elle lui dit avec une eſpece de colere d'une Amante offenſée : Ah ! Landry, eſt-ce ainſi qu'on attaque une femme ? Le Roi ſortit irrité, parce qu'il découvrit par-là l'amour de la Reine. L'Hiſtorien badine, en diſant qu'il alla raconter ſes condoleances aux daims & cerfs de la forêt. Fredegonde ſongea à parer le malheur qui la menaçoit. Chilperic fut aſſaſſiné le même jour étant à la chaſſe. L'Avocat de Fredegonde la juſtifie de ce meurtre, en donnant un démenti à l'Hiſtorien ancien, qui l'en accuſe, quoiqu'il ne nous mette point ſur les voies pour découvrir celui qui peut être coupable de cet aſſaſſinat. Il dit que cette Princeſſe étoit ſi haïe, qu'on lui imputoit tous les meurtres qui ſe commettoient de ſon tems : il ajoute, qu'il n'y a point de crimes dont on ne croye volontiers coupables ceux qui ont la réputation d'être capables de tout oſer. On lui demandera par quelle voie ils acquierent cette réputation, ſi ce n'eſt par la connoiſſance qu'on a de leur caractere, & par les crimes qu'ils ont commis. Il eſt forcé

de convenir que c'eſt avec vraiſemblance qu'on accuſe Fredegonde d'avoir fait aſſaſſiner Pretextat Evêque de Rouen, qui lui avoit fait des remontrances ſur ſa folle vanité, ſur ſes airs préſomptueux. Il faut en vérité que cet Hiſtorien ait eu un bandeau bien épais ſur les yeux, pour n'avoir pas dit hardiment, & ſans ménagement, qu'elle étoit coupable de ce meurtre; puiſqu'il ſuivit de ſi près la remontrance de Pretextat, que ce Prélat l'en accuſa, lorſqu'elle l'alla voir après qu'il eut reçu le coup mortel, & qu'un Seigneur qui l'accompagnoit le lui reprocha. D'ailleurs, on ne voit point quel autre peut avoir fait aſſaſſiner ce Prélat qui étoit en odeur de ſainteté: enfin l'Hiſtorien eſt obligé de dépouiller un inſtant ſa prévention. Voici comme il parle: Un des deux Seigneurs qui accompagnoient Fredegonde, eut la hardieſſe de lui dire qu'elle avoit commis bien des crimes; mais que le plus énorme étoit d'avoir fait poignarder un ſi ſaint Prélat; que Dieu ſans doute l'en châtieroit, & que de leur côté les Grands en alloient informer, pour empêcher à l'avenir de pareils attentats. Cette

femme, pourſuit l'Hiſtorien, ſi habile en ſcélérateſſe, feignant de ne point entendre des invectives ſi atroces, pria ce Seigneur de diner, ou du moins de ſe rafraîchir. C'étoit l'uſage en ce tems-là de ſervir ou un déjeûner ou une collation aux Grands, qui venoient au Palais. Mais à peine celui-ci eut-il goûté du vin qu'on lui préſenta, qu'il ſentit des tranchées cruelles, dont il mourut deux heures après.

Juſtifiera-t-on encore Fredegonde de cet empoiſonnement, cette femme ſi habile en ſcélérateſſe? Epithete que lui donne ſon défenſeur, entraîné par la force de la vérité; ſera-t-elle encore enviſagée comme une femme d'un grand mérite? Rapprochons les actions noires dont on peut la regarder comme convaincue; le meurtre de la Reine fille d'Athanalgide, afin d'occuper ſa place; l'aſſaſſinat de Sigebert Roi d'Auſtraſie; la tentative de ſubornation des Juges de Pretextat Evêque de Rouen, afin de le faire périr tout innocent qu'il étoit; l'aſſaſſinat de Meroué & de Clovis, tous deux fils de Roi; celui de Pretextat; l'empoiſonnement du Seigneur qui lui

reprocha cet attentat. Comment après cela un Hiſtorien a-t-il oſé ſe déclarer l'Apologiſte de Fredegonde, juſqu'à encenſer cette Reine, qu'il eſt obligé d'appeller dans la ſuite habile en ſcélérateſſe ? Y a-t-il rien de plus noir, que d'aller voir Pretextat après l'avoir fait aſſaſſiner, de lui faire bien des amitiés, de lui témoigner combien on prend de part à ſon mal, & la joie qu'on auroit à faire punir le criminel, ſi on pouvoit le découvrir, & de continuer de lui dire fort obligeamment qu'on lui fera venir s'il veut d'excellens Médecins pour le guérir ?

Qui ne ſeroit ſurpris de la maniere dont cet Hiſtorien raconte cela ? Il ſemble ſur ce recit, que Fredegonde après avoir fait aſſaſſiner Pretextat, lui rendit une viſite ſincere, & qu'elle lui exprima naturellement ce qu'elle penſoit. Elle lui témoigna, dit-il, la joie qu'elle auroit de découvrir le criminel ; elle continua fort obligeamment. Eſt-ce ainſi qu'il devoit faire ce récit ? Ne devoit-il pas dire qu'elle eut la noirceur de l'aller voir, de lui diſſimuler la joie qu'elle reſſentoit, & qu'elle affecta de lui faire des honnê-

tetés & des offres de ſervices ? Comment a-t-il pu dire qu'elle lui parla fort obligeamment ? Si cet Hiſtorien racontoit la trahiſon de Judas, diroit-il ſimplement que cet Apôtre ſalua le Seigneur avec des marques de tendreſſe & de reſpect ? cette viſite, cette civilité & ces offres, c'eſt-là le dernier degré de noirceur, de perfidie ; c'eſt l'ame vindicative qui ſe repaît du plaiſir barbare de ſa vengeance, & qui cherche encore à inſulter ſon ennemi, après lui avoir porté le coup mortel. Voilà le caractere des Femmes extrêmes dans le mal. Voilà les couleurs noires dont les Hiſtoriens ſont obligés de dépeindre une Fredegonde, loin de dire qu'on ne voit point dans l'Hiſtoire de femme de plus grand mérite. Hé ! comment pourra-t-on pallier l'empoiſonnement de ce Seigneur, qu'elle invite à une collation, où elle le vouloit empoiſonner ? L'Hiſtorien n'a pas oſé dire qu'elle l'invita fort obligeamment.

Si Fredegonde ayant pris les rênes du gouvernement après la mort de Chilperic, s'eſt emparée par ſtratagême des Villes de Braine & de Soiſſons ; ſi ſans s'effrayer de Childebert, Roi

d'Auſtraſie, elle a levé une armée, s'eſt miſe à la tête, a livré bataille aux Auſtraſiens, & l'a gagnée; ſi après la mort du Roi d'Auſtraſie, elle s'eſt ſaiſie de Paris, & ſi elle a remporté une nouvelle victoire, l'Hiſtoire doit louer ſa bravoure admirable dans une femme, ſa ſcience dans l'art de regner; mais en louant ſes grandes qualités noircies par des vices abominables, il ne doit pas la mettre avec les femmes du plus grand mérite: c'eſt, ſi l'on veut, une illuſtre ſcélérate, mais ce n'eſt pas une héroïne. Il ne faut pas que la louange ſoit ſéparée de l'horreur que le crime inſpire. Il la faut déteſter en la louant, & la proſcrire en l'encenſant; en un mot, il faut la dégrader en même-tems qu'on l'exalte, & faire voir que ſa fermeté & ſa grandeur d'ame ont été ſouillées par les crimes les plus noirs. Cet Ecrivain dans l'Hiſtoire de Louis XII. a bien ſçu nous dépeindre Céſar de Borgia tel qu'il étoit. C'eſt un franc ſcélérat, dit-il, du reſte, l'homme du monde qui ſçavoit le mieux ſe faire aimer, reſpecter, craindre & obéir des Grands, des troupes, du peuple. La noirceur d'ame qu'il attri-

bue à Céſar de Borgia, il ne la ſépare point de ſes grandes qualités ; & c'eſt à cauſe de cette ſcélérateſſe qu'il ne le met point en parallele avec les Grands-Hommes.

Le Pere Daniel, qui tient un des premiers rangs parmi nos Hiſtoriens, dit, en parlant de Fredegonde, que c'étoit la plus ambitieuſe Princeſſe, la plus vindicative, la plus cruelle, qu'on eût vue depuis long-tems ; mais la plus habile à s'attirer l'eſtime, l'amitié & le reſpect de ceux dont elle avoit beſoin, pour ſe maintenir, digne en même tems de l'exécration & de l'admiration de la poſterité.

Paſquier dans ſes Recherches de la France s'épuiſe à juſtifier Fredegonde du meurtre de Chilperic, & traite de fable l'amour qu'on lui impute pour Landry : *Néanmoins*, dit-il, *mon malheur eſt tel que voulant excuſer cette Princeſſe, tant des amours de Landry que du meurtre de Chilperic, je ſuis contraint pour ſa juſtification, de l'accuſer d'une infinité d'autres crimes, de maniere que revenant aujourd'hui en vie, elle auroit plus ſujet de ſe mécontenter de moi l'excuſant, que de ceux qui l'en ont accuſée.* Et ailleurs il dit, que

Machiavel qui a pris pour ſon Héros en ſcélérateſſe Céſar de Borgia, auroit dû choiſir Fredegonde qui l'a ſurpaſſé.

Le même Panégyriſte de Fredegonde, entreprend de rendre Brunehaut moins odieuſe que l'Hiſtoire ne la dépeint. Il lui donne d'abord liberalement un bon eſprit : on verra bientôt les effets de ce bon eſprit. Il appelle le choix que fit Sigebert Roi d'Auſtraſie de Brunehaut pour ſa femme, un choix qui lui fit honneur. Il falloit dire qu'il ne lui fit honneur que parce qu'on ne connoiſſoit pas Brunehaut à fond, quoique Chilperic qui avoit épouſé la ſœur de Brunehaut, l'eût fait mourir d'une mort violente, Brunehaut, comme nous l'apprend l'Hiſtorien, ſe déclara moins contre lui pour venger la mort de ſa ſœur ainée, que par haine contre Fredegonde. Voilà d'abord un premier trait du bon eſprit de Brunehaut. Elle ne pouvoit ſouffrir le mérite de cette Rivale, pourſuit l'Hiſtorien, qui égaloit du moins, peut-être effaçoit le ſien. Quelle idée aurons-nous de Brunehaut égalée, &

peut-

peut-être effacée par le mérite d'une ſcélérate déterminée ? Brunehaut qui avoit toute la fraîcheur & le brillant de la jeuneſſe après la mort de Sigebert, aſſaſſiné par ordre de Fredegonde, met tout en uſage pour gagner le cœur de Chilperic le meurtrier de ſa ſœur. Autre trait de la bonté de ſon eſprit. Elle échoua dans ce deſſein, par l'adreſſe de Fredegonde ; elle s'attacha alors à Meroué, fils de Chilperic : elle eſperoit, dit notre Auteur, en l'épouſant de ſe venger du mépris du pere, & perdre un jour Fredegonde, quand Meroué regneroit. Elle l'épouſa malgré Chilperic ; mais ſon mari fut la victime, comme on l'a vu, de la haine de Fredegonde. Paſſons ſur l'empoiſonnement de ſon fils, qu'on lui imputa ; les preuves n'en ſont pas claires. Elle étoit d'une grande coquetterie ; toute âgée qu'elle étoit, il lui falloit beaucoup d'amans. La coquetterie n'eſt pas incompatible avec la bonté de l'eſprit ; notre Hiſtorien le penſe ainſi. Il fait un parallele de Brunehaut avec Fredegonde : après avoir balancé leur mérite, la prédilection qu'il a pour Fredegonde

l'emporte. Il ſe déclare pour elle. Le beau parallele que celui de deux ſcélérates ! Brunehaut ayant acquis la haine des Grands d'Auſtraſie, où regnoit Theodebert ſon petit-fils, elle paſſe dans la Cour de Thierri, un autre de ſes petits-fils, Roi de Bourgogne. Elle éleva celui-ci dans la molleſſe, & lui produiſit de jolies eſclaves pour l'amuſer, afin de gouverner ſeule. Voilà encore une nouvelle preuve de la bonté de ſon eſprit. Elle aigrit les Grands contr'elle dans ce Royaume; elle ſe livra à Protade jeune homme beau & bien fait : elle parvint à le faire Maire du Palais. Ce favori ayant aſſemblé une armée pour combattre le Roi d'Auſtraſie, les Grands qui ne vouloient pas qu'on riſquât dans un combat la réputation & les forces du Royaume, demandoient qu'on propoſât la paix, Protade s'y oppoſa, ils le firent égorger. Ce meurtre fit trembler Brunehaut; elle plongeoit le Roi ſon petit-fils dans la débauche, il avoit force Maitreſſes, & point de femme. Ces déſordres faiſoient crier; il en coûta la vie à un ſaint Evêque qui la reprit trop vivement : il fut dépoſé ſur de

fauſſes accuſations, exilé, mis à mort par ordre de Brunehaut, ou par des aſſaſſins qui crurent lui faire plaiſir. L'Abbé Colomban qui lui parla ſur le même ton, fut chaſſé de la Bourgogne. Je paſſe rapidement ſur les grandes actions de ce bon eſprit. Thierri ſon petit-fils étant mort, elle fit proclamer Roi Sigebert ſon arriere-petit-fils, fils de Thierri. Les Grands irrités contr'elle, voulurent donner le Royaume à Clotaire. Alors Brunehaut aſſembla une armée pour s'y oppoſer; elle voulut faire aſſaſſiner le Maire de Bourgogne, ſon armée la trahit, elle fut livrée à Clotaire. Les Grands de Bourgogne la jugerent; elle fut attachée par les bras & les cheveux à la queuë d'un cheval indomté, qui la mit en piéces. Voilà la funeſte cataſtrophe de Brunehaut.

L'Hiſtorien qui convient que cette Reine étoit coupable d'avoir ſacrifié à ſon avarice la vie & les biens de pluſieurs Seigneurs, qui feint de ne pas croire ſes débauches outrées dans un âge avancé, nous dit que ſon ſupplice excita de l'indignation contre Clotaire, & de la compaſſion pour Brune-

haut ; il falloit dire dans l'eſprit du peuple, toujours porté à déplorer le malheur des plus grands criminels, qui ſubiſſent le dernier ſupplice. Il fait enſuite l'apologie de Brunehaut, avec l'embarras d'un homme qui s'oppoſe à la vérité, qui parle plus haut que lui ; il n'a pas le même degré de chaleur qui l'a animé dans la défenſe de Fredegonde.

Ramenons tout cela à une exacte équité. Premierement, l'Hiſtorien n'a pas dû donner un bon eſprit à une Reine de ce caractere. Secondement, elle eſt coupable d'avoir ſacrifié à ſon avarice la vie & les biens de pluſieurs Seigneurs, d'avoir plongé le Roi ſon petit-fils dans la débauche, & de lui avoir produit de jolies Maitreſſes. L'Hiſtorien convient de ces faits. Voilà des vices qui la rendent très-odieuſe, malgré les efforts qu'il fait pour extenuer le mépris qu'elle a mérité. Troiſiément, n'en déplaiſe à la prédilection de cet Auteur pour Fredegonde, & malgré l'horreur du ſupplice de Brunehaut, on ne la doit pas à beaucoup près enviſager, comme auſſi criminelle que Fredegonde. Celle-ci eſt bien plus habile en ſcélérateſſe,

& plus insigne par la noirceur de son ame. Voilà en quoi elle l'emporte dans le parallele.

L'Historien a barbouillé le portrait de ces deux Reines, & les a défigurées. Il semble qu'il ait voulu imiter ces Peintres, qui en déguisant les défauts des personnes qu'ils peignent, les rendent méconnoissables. Un Historien sans biaiser doit dépeindre ses personnages tels qu'ils sont ; c'est une infidélité blâmable que d'affoiblir le décri où ils sont tombés ; ces deux Reines qui joignoient un esprit insinuant, artificieux à une grande beauté, & qui ont joué des rolles éclatans, sont de grands exemples de l'ascendant de la beauté qui donne tant de force aux qualités de l'esprit, & qui mettant par son éloquence naturelle les sens dans ses intétêts, vient à bout des entrepriſes les plus difficiles.

Pasquier plus favorable à Brunehaut qu'à Fredegonde, n'oublie rien pour justifier la premiere. Baronius, en parlant d'un Historien qui a loué Brunehaut, dit : *Risimus recentiorem Autorem qui conatus est Brunechildem*

excuſare, quæ ab omnibus Hiſtoriis hujus temporis ſacrilega, ſanguinaria & ubique nefaria conclamatur. Nous nous ſommes moqués d'un Auteur moderne, qui a voulu juſtifier Brunehaut, que les Hiſtoriens du tems appellent à haute voix ſacrilége, ſanguinaire & célébre par ſa méchanceté. Si le Gendre avoit voulu marcher ſur les traces de Paſquier, on ne trouveroit pas étrange le langage qu'il tient ſur Brunehaut; mais il convient de pluſieurs de ſes crimes: il lui attribue pourtant un bon eſprit. Voilà ce qui nous oblige à lui demander quelle idée il a de la bonté de l'eſprit? Le Pere Daniel que nous avons déja cité, dit que Brunehaut ſacrifia ſon honneur, ſa réputation, ſa conſcience & celle du Roi d'Auſtraſie pour regner. Il dit que Mariana entreprit ſa défenſe; mais qu'il a été refuté ſolidement & ſans réplique par M. Valois, un de nos meilleurs Hiſtoriens.

Circonſtance ſinguliere d'une bataille.

¶ Il y a une circonſtance bien ſinguliere dans un ſecond combat, que Theodebert Roi d'Auſtraſie livra à Thierri Roi de Bourgogne, tous deux freres, & petits-fils de Brunehaut. Les bataillons y combattirent ſi ſerrés,

que les morts demeurerent debout, faute d'eſpace pour tomber.

¶ Le Surintendant des Finances ſous Henri IV. ayant voulu toucher aux Rentes de l'Hôtel-de-Ville, Miron, Prevôt des Marchands, prit la défenſe des Rentiers, & parla au Surintendant avec tant de hardieſſe, qu'on ne douta point qu'il ne fût arrêté. Sur le bruit qui s'en répandit, les Bourgeois monterent la garde devant ſa porte ; ils ne voulurent point ceder aux prieres qu'il leur fit de ſe retirer. Grand ſentiment d'Henri IV.

Henri IV. appaiſa ce tumulte, & ordonna ſagement que les rentes fuſſent payées à l'ordinaire. Il pardonna à Miron volontiers des paroles peu meſurées : « S'il affecte, dit ce Grand » Prince, d'être martyr du Public, je » ne veux pas qu'il en ait la gloire, » ni que l'on me regarde comme un » perſécuteur ; Paris m'a trop couté » pour me mettre en danger de le per» dre. » Rien n'eſt plus noble qu'un pareil ſentiment ; c'eſt faire ceder à propos la jalouſie de l'autorité Royale, à la qualité de Pere du Peuple. Voilà ce qui affermit dans tous les

cœurs le titre de Grand, qu'on a donné à Henri IV.

Bons mots de Malherbe.

¶ On a recueilli plusieurs bons mots de Malherbe, ce célébre Poëte lyrique, je n'en ai trouvé que deux ou trois qui m'ayent fait quelque impression.

Un Prélat ennuyeux Prédicateur le vint prendre dans le tems qu'il dormoit, pour le mener à son Sermon. Malherbe s'étant éveillé, lui dit : Monseigneur, laissez-moi en paix; je dormirai bien sans cela.

Deux Joueurs de Trictrac disputoient sur les points qu'ils avoient amenés, & s'attribuoient suivant leur idée, chacun le gain de la partie; & afin de pouvoir mieux persuader ce qu'ils disoient, ils l'affirmoient en se donnant au Diable, si la chose n'étoit pas telle qu'ils l'assuroient. Malherbe dit alors : Approchez-vous, Diable, pour accepter la donation; vous avez beau jeu, car dans l'un ou dans l'autre, vous avez une proie infaillible.

Une prude à la Cour montroit à Malherbe Madame de Guercheville, qui étoit Dame d'honneur de la Reine, & lui disoit que cette Dame, dont

la beauté avoit tenté Henri IV. lui avoit toujours opposé constamment sa vertu ; que l'estime qu'on avoit eue pour elle l'avoit élevée au rang qu'elle occupoit. Voilà, dit-elle, en finissant, ce qu'a fait la vertu. Malherbe montra à la prude Madame la Connétable de Luynes, qui avoit un tabouret, & qui devoit sa fortune à l'ambition d'un mari sans naissance & sans mérite. Voilà, dit-il, ce qu'a fait le vice.

Bon mot dit à un prétendu homme à bonne fortune.

¶ La Comédie d'Arlequin persécuté par la Dame invisible, qui lui fait plusieurs tours sans qu'il la puisse voir, est dit-on, l'original de l'esprit follet. Un fanfaron se disoit assiégé par un nombre de femmes qui en vouloient à son cœur : Mon cher, lui dit un de ses amis, tu as le sort d'Arlequin, tu es persécuté par des Dames invisibles.

Cérémonie des mariages des Princes, par Procureurs.

¶ Dans les mariages des Princes qui se faisoient par Procureurs, ceux-ci mettoient la cuisse nue dans le lit de la future. C'est ainsi que l'Histoire nous apprend que le Comte de Nassau, Agent du Roi des Romains, épousa au nom de ce Monarque Anne

Ducheſſe de Bretagne, couchée dans ſon lit. Cette cérémonie ſe fit en préſence de douze Seigneurs, & d'autant de femmes de qualité qu'on avoit pris pour témoins. Les plus habiles coëffeuſes avoient épuiſé leur art, pour donner à la Princeſſe une parure qui relevât l'éclat de ſa beauté; mais ce mariage apparent qui n'étoit qu'une fauſſe image du véritable, s'effaça par le mariage réel que la Princeſſe contracta avec Charles VIII. Etant veuve de ce Roi, elle épouſa Louis XII. qui avoit le premier effleuré le cœur de cette belle Princeſſe. Elle apporta en dot à ce Monarque le Duché de Bretagne, qui fut par-là réuni à la Couronne.

Ces cérémonies étoient fort honorables aux Procureurs des Princes, & leur donnoient auprès des Futures qu'ils avoient approchées de la ſorte un degré de familiarité qui les illuſtroit, comme ayant fait auprès d'elles les premieres démarches du mariage.

¶ Un Médecin étant devenu Curé, on fit ſur lui cette Epigramme.

Sçais-tu bien que Meſſire André
De Médecin eſt devenu Curé?

Tu ris de la métamorphoſe :
Médecin & Curé, c'eſt pour lui même choſe.
Ces deux emplois ſont fort peu differens,
Il croit qu'après avoir fait mourir plus de gens
Que la faim, la peſte & la guerre,
Il eſt juſte qu'il les enterre.

¶ Voici un Rondeau où la morale eſt revêtue des ornemens de la Poëſie, & ſe préſente ſous une image qui fait une forte impreſſion.

Comme cette eau s'élance vivement,
Et dans ſon lit retombe promptement,
Son jet humide & ſe courbe & ſe dreſſe,
A chaque flot s'entrecoupe & ſe preſſe,
Sans qu'un repos calme ce mouvement :
Là mon eſprit rêvant profondément,
Compare l'homme à ce froid élément.
Il ſe tourmente & s'agite ſans ceſſe
Comme cette eau.
Il croit voler juſques au Firmament ;
Mais le trépas l'arrête en un moment,
De ſa raiſon la fureur eſt maitreſſe,
En même inſtant il s'éleve & s'abaiſſe,
Et ſon deſtin coule inſenſiblement
Comme cette eau.

¶ Un beau Sonnet eſt celui de M. Godeau ſur le luxe, la pompe des Enterremens & ſur les Oraiſons Funébres.

Avec quelle insolence & quelle tyrannie
Le luxe a-t-il gâté les esprits des mortels ?
Il porte son orgueil jusqu'aux pieds des Autels,
D'où la Religion par sa pompe est bannie.

Il a fait une loi de sa folle manie :
Et plus les fils sont grands, plus ils sont criminels,
Si pour leurs peres morts, des devoirs solemnels
Ne joignent la dépense à la cérémonie.

Le respect y conduit, & non pas l'amitié :
On ne sent pour les morts tendresse ni pitié.
L'un le met dans le Ciel, & l'autre dans la boue.

L'Orateur qui pour eux fait un si grand effort,
Pour se faire louer, avec grace les loue,
Et leur pompe funébre est celle de la mort.

Evenement singulier de la bataille de Marignan.

¶ Une circonstance singuliere dans une bataille, est celle qui arriva à celle de Marignan, où François I. défit les Suisses à plate-couture. La bataille commença sur les deux heures après midi, & ne cessa sur les neuf heures,

que parce que les Combattans étoient ſi las, qu'ils s'endormirent pêle-mêle. Si le ſommeil eſt une image de la mort, cette image avoit alors beaucoup de force, puiſque ceux qui dormoient avoient leurs ennemis à côté d'eux. Le lendemain à leur réveil le combat fut ſoutenu avec une plus grande fureur que le jour précédent, juſqu'à ce que les Suiſſes firent enfin leur retraite. Cette ſuſpenſion de combat, & cette repriſe le lendemain, ſont des circonſtances qui approchent du prodige.

¶ L'Hiſtorien que nous avons ſi ſouvent cité, dit que le courage vint tard à Charles-Quint. Le courage eſt une qualité que la Nature nous donne ; nous naiſſons braves, comme nous naiſſons Poëtes ; ainſi le courage dans Charles-Quint ne fut pas tardif, puiſqu'il l'avoit reçu en naiſſant ; mais les occaſions où il le ſignala furent tardives, ou plutôt il s'empreſſa fort tard de les chercher.

Le courage eſt un préſent de la Nature.

¶ Dans une aſſemblée générale qui ſe tint ſous Charles IX. où les Grands du Royaume furent invités, Marillac Archevêque de Vienne inſiſta fortement ſur la néceſſité de tenir un Con-

Comparaiſon.

cile en France à cauſe des Huguenots, ſans en communiquer au Pape. Il dit qu'on ne devoit pas pour un mal auſſi preſſant qu'étoit celui du Royaume, avoir recours à un Médecin auſſi éloigné que le Pape. Si Paris étoit en feu, s'aviſeroit-on, dit-il, pour éteindre l'incendie, d'aller querir l'eau du Tibre, au lieu d'en prendre dans la Seine ?

Grande nobleſſe d'ame de Tanneguy du Châtel.

¶ Rien n'eſt plus grand que ce que fit Tanneguy du Châtel, zelé Serviteur de Charles VII. banni de la Cour de ce Monarque, qui le ſacrifia à la vengeance du Duc de Bourgogne, quoiqu'il l'aimât tendrement, il ſe retira dans ſa terre ; Charles VII. étant mort, Louis XI. ſon fils qui haïſſoit ſa mémoire, négligeoit de faire ſes funérailles ; Tanneguy du Châtel vint en prendre ſoin. Il lui fit de ſi magnifiques obſeques, qu'il dépenſa trente mille écus, & riſqua par-là de déplaire à Louis XI.

Le Duc de Guiſe & le Cardinal de Lorraine ſon frere, que le Roi François II. avoit comblés de biens & d'honneurs, ne conduiſirent point après la mort de ce Prince, ſon corps en l'Abbaye de S. Denys. Leur ingra-

titude envers la mémoire de ce Monarque, choqua juſqu'à leurs meilleurs amis. Pour la leur reprocher, on mit ſur le poële qui couvroit le cercueil du Roi, un morceau de papier, où étoient ces paroles : *Tanneguy du Châtel, où es-tu ? Mais il étoit François.* On vouloit faire ſentir, que les Guiſes originaires de Lorraine, n'avoient pas les ſentimens des perſonnes nées dans le Royaume.

Portrait abrege de deux Rois.

Comme je n'ai point critiqué par paſſion l'Hiſtorien dont j'ai parlé pluſieurs fois, je ſuis ravi de lui rendre juſtice, lorſqu'il a donné d'heureux coups de pinceau. Il dit fort ſenſément & fort ſpirituellement, en parlant de François II. Quelques Hiſtoriens l'ont appellé le Roi ſans vice ; titre glorieux, ajoute-t-il, ſi ce n'étoit un reproche de la foibleſſe de ſon eſprit, plutôt qu'un éloge vrai de la droiture de ſon cœur. Quoique l'Hiſtoire de France de cet Auteur ne ſoit pas ſans défaut, elle méritoit que le Public lui fît un meilleur accueil ; & ſelon moi elle n'eſt point effacée par celle du Pere Daniel : elle eſt conciſe, & renferme dans un petit eſpace tout ce qui eſt eſſentiel.

Bien des Princes ont tiré leur principal mérite de celui de leurs Miniſtres & de leurs Généraux. On fit cette Epitaphe ſur Charles VII. *Cy gît le Roi Charles VII. victorieux & bien ſervi.*

Bravoure de Soldat néceſſaire à Henri IV.

¶ Le Duc de Parme a acquis une gloire immortelle, pour avoir fait lever à Henri IV. les Siéges de Paris & de Rouen. Ce Monarque à l'approche de ce Général, dans le tems du Siége de Rouen, avec quatre cens Cavaliers, chargea un gros de Cavalerie des ennemis très-conſiderable, & fit devant eux une belle retraite. Il courut un très-grand danger; il voulut ſçavoir ce que le Duc de Parme penſoit de cette action: Je la trouve belle, dit le Duc, mais jamais je ne me mettrai dans un lieu d'où je ſois obligé de me retirer à la hâte. Il ſembloit par-là, en accordant la bravoure à Henri IV. lui refuſer la prudence; mais il ne voyoit pas qu'Henri IV. dans la néceſſité où il étoit de conquerir ſon Royaume à la pointe de l'épée, devoit faire de ces grands coups de bravoure, qui donnent une réputation de Héros. C'eſt en ſe ſignalant de cette maniere au combat d'Ar-

ques, qu'il força les Parisiens qui le haïssoient, de l'estimer, & de ne le plus appeller par mépris le Bearnois. L'estime les conduisit à l'amour qu'ils prirent pour ce grand Prince. C'est par ces dégrés-là qu'il monta sur le Trône.

Lettre de Voiture & Réponse de Costar.

¶ Voiture qui étoit grand joueur, & qui ne consultoit pas ses forces quand il jouoit, hazardoit au jeu des sommes considerables; il perdit sur sa parole chez Monsieur, qui étoit Gaston de France, quatorze cens louis. Il promit de payer le lendemain; il ne put rassembler que douze cens louis. Comme il se piquoit d'une exactitude scrupuleuse, & qu'il y attachoit son honneur, il écrivit dans ces termes à Costar son meilleur ami :

» Envoyez-moi, je vous prie, » promptement deux cens louis, dont » j'ai besoin pour achever de faire la » somme de quatorze cens louis que » je perdis hier au jeu : Vous sçavez » que je ne joue pas moins sur votre » parole que sur la mienne. Si vous » ne les avez pas, empruntez-les; si » vous ne trouvez personne qui veuil- » le vous les prêter, vendez tout ce

» que vous avez, juſqu'à votre bon
» ami, Monſieur Paucquet ; car abſo-
» lument je veux deux cens piſtoles.
» Voyez avec quel empire parle mon
» amitié, c'eſt qu'elle eſt forte ; la
» vôtre qui eſt encore foible, diroit,
» Je vous ſupplie de me prêter deux
» cens louis, ſi vous le pouvez ſans
» vous incommoder : Je vous deman-
» de pardon, ſi j'en uſe ſi libre-
» ment. »

Coſtar lui fit tenir ce qu'il demandoit, & lui renvoya ſa promeſſe avec cette réponſe.

» Je n'aurois jamais cru avoir tant
» de plaiſir, pour ſi peu d'argent.
» Puiſque vous jouez ſur ma parole,
» je garderai toujours un fonds pour
» la dégager. Je vous aſſure de plus,
» qu'un de mes parens a toujours mille
» louis, dont je puis diſpoſer comme
» s'ils étoient dans votre caſſette. Je
» ne voudrois pourtant pas vous ex-
» poſer par-là à quelque perte conſi-
» dérable. Un de mes amis me diſoit
» hier, que feu ſon bien avoit été le
» meilleur ami qu'il eût au monde.
» Je vous conſeille de garder le vô-
» tre ; je vous renvoie votre promeſ-
» ſe ; je ſuis ſurpris que vous en uſiez

» ainſi avec moi, après ce que je » vous vis faire l'autre jour pour M. » Balzac. »

¶ Voici le portrait d'un Vieillard, qui a aimé le plaiſir. Les Vers ſont aiſés & coulans, ils ſont de M. Pavillon ; mais on ne les trouve point dans ſes Oeuvres imprimées.

Je ne le ſçais que trop, dans le cours du bel âge,
Quand la nature ardente échauffant nos déſirs,
Nous rend ſi propres aux plaiſirs,
Qu'il eſt mal-aiſé d'être ſage !
Cependant malgré tant d'attraits,
On ne peut trop le dire, & le faire connoître :
En ce tems-là même il faut l'être,
Ou l'on court grand danger de ne l'être jamais.
Il n'eſt pas vrai que la vieilleſſe
Ramene chez nous le bon ſens :
Ce que l'on y voit de ſageſſe,
N'eſt que l'effet de la foibleſſe,
Qui rend ſes deſirs impuiſſans
En vain elle paroît renoncer aux délices,
Qui firent autrefois ſon crime & ſon erreur.
Rendez à tous ſes ſens leur premiere vigueur,
Vous verrez auſſi-tôt revivre tous ſes vices.
C'eſt à tort qu'un vieux débauché
Sur quelques vains regrets fonde ſon eſperance :

Ce remors dont il eſt touché,
N'eſt qu'une fauſſe pénitence,
Qui ſans expier ſon offenſe,
Ne ſert qu'à punir ſon péché.
Dans les pleurs qu'on lui voit répandre
Pour les crimes qu'il a commis,
Qui ſçait s'il ſe répent des plaiſirs qu'il a pris,
Ou s'il regrette ceux qu'il ne ſçauroit plus prendre ?
Le pécheur qui tranquillement,
Attend pour revenir de ſon égarement,
Qu'il ſoit au bout de ſa carriere,
Se trompe malheureuſement;
C'eſt une grace ſinguliere,
Que Dieu ne fait que rarement.

Hiſtoire du Burleſque, Exemple tiré de Scarron.

¶ Le Burleſque nous vient d'Italie. Je le définirois, un Plaiſant naïf qui eſt ſur le penchant du ridicule. Naudé a cru que la Poëſie burleſque avoit commencé d'être en vogue chez les Italiens; le Pere Vavaſſor Jeſuite, a ſoutenu avec plus de fondement, que le burleſque étoit inconnu aux Anciens. Sarraſin, ſuivant M. Menage, dans ſes Origines, ſe vantoit d'être le premier qui ſe fût ſervi de ce mot; mais long-tems après que le burleſque eût regné en Italie. Pelliſſon dit qu'il ſe déborda en France, & y fit d'étranges ravages. Durant la guerre de Paris en 1649. il parut un Livre

avec ce titre : *La Paſſion de Jeſus-Chriſt en Vers burleſques.* Quel progrès n'a pas dû faire le burleſque, puiſqu'il gagna le ſujet du monde qui en étoit le moins ſuſceptible ?

Deſpréaux dans ſon Art Poëtique, paroît condamner abſolument le burleſque. Il dit :

Au mépris du bon ſens, le Burleſque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par ſa nouveauté.

Il dit plus bas :

Mais de ce ſtile enfin la Cour déſabuſée,
Dédaigna de ces Vers l'extravagance aiſée,
Diſtingua du naïf le plat & le bouffon.

Ainſi un Burleſque Naïf, bien éloigné du plat & du bouffon, un Burleſque agréablement riſible, loin d'être condamné par Deſpréaux, eſt diſtingué de l'autre Burleſque, comme étant admis par les gens de bon goût ; quoiqu'il diſe :

Que ce ſtile jamais ne ſouille votre Ouvrage,
Et laiſſons le Burleſque aux Plaiſans du Pont-Neuf.

Il ne proſcrit que le Burleſque plat & inſipide. Ne prétend-t-il pas lui-même que ſon Lutrin eſt un Burleſque nouveau, dont il s'eſt aviſé en notre Langue ?

Scarron qui a fait le plus d'honneur aux Vers burleſques, n'eſt pas du goût de Deſpréaux. Il dit :

Et laiſſons la Province admirer le Tiphon.

Le Tiphon, ou la Gigantomachie, eſt un Poëme burleſque, dans lequel Scarron décrit la guerre contre les Dieux. Le Commentateur de Deſpréaux dit, que ce Poëte convenoit que les premiers Vers de ce Poëme, étoient d'une plaiſanterie aſſez fine. Deſpréaux éleve ſon Lutrin aux dépens de l'Enéide de Scarron, en diſant que dans le Virgile de Scarron, Didon & Enée parlent comme des Harangeres & des Crocheteurs ; au lieu que dans le Lutrin, un Horloger & une Horlogere parlent comme Didon & Enée : il a plû à Deſpréaux de métamorphoſer depuis cet Horloger & cette Horlogere en Perruquier & en Perruquiere.

Gueret, dans ſon Parnaſſe Réfor-

mé, fait plaindre Virgile, de ce qu'on a traveſti ſon ſérieux en goguenard, de ce qu'on l'a rabaiſſé juſqu'au ſtile des carrefours ; parce qu'on n'a pas pu ſuivre la majeſté de ſes Vers Latins, & qu'on l'a rendu ridicule, ne pouvant le rendre admirable. Il dit que le Burleſque eſt un genre d'écrire, où l'élégance conſiſte dans la barbarie. Quoi ! pourſuit Virgile, on fera de mon Héros un Faquin ; & ma Muſe agréable & toute divine, ne ſera plus qu'une Muſe camarde & contrefaite !

Mais Gueret après avoir lancé ces traits-là contre Scarron, dans la bouche de Virgile, met la défenſe du Poëte Burleſque dans la bouche d'Ovide. Scarron, dit Ovide à Virgile, a donné à votre Enéïde dans le genre burleſque le même rang qu'elle tient dans le ſublime. Elle a des graces folâtres, & goguenardes en François, qui valent bien ces beautés graves & ſérieuſes, qu'elle a dans le Latin. Enfin Virgile en répondant à Ovide, convient que rien n'eſt plus agréable que l'Enéide de Scarron ; mais il ſe retranche, ſur ce qu'il lui dérobe tous les applaudiſſemens qu'il mérite, &

qu'à cauſe de l'agrément du burleſque de Scarron, il court riſque de pourrir dans un coin de Bibliothéque, tandis que M. Scarron ſera l'ornement des cabinets & l'entretien des promenades. Enfin, après que Scarron, que Gueret fait entrer dans la querelle, a menacé Virgile de venir à la tête de deux cens mille Rieurs exterminer ſon chagrin, s'il ne vouloit pas rire comme les autres; Virgile ſe prend à rire, craignant cette menace, & tendant les bras à Scarron, ils s'embraſſerent ſi fort, qu'ils ne purent quaſi ſe quitter. A la fin de l'Ouvrage, Apollon qui prononce ſur tous les differends des Auteurs, ordonne, comme on l'a déja rapporté ailleurs, que dans la ſale des Groteſques on érige une ſtatue à l'honneur de Scarron.

Comment concilier ſur Scarron Deſpréaux avec Gueret? J'y vois beaucoup de jour; Deſpréaux ne condamne pas tout genre de burleſque, il ſe flate lui-même d'en avoir trouvé un en faveur de ſon Lutrin. Il ne proſcrira pas toute ſorte de burleſque: tourneroit-il contre lui-même les armes de ſa ſatyre? Pouſſeroit-il juſques-là la fureur ſatyrique?

ſatyrique ? Voilà ce qu'on ne penſera point ; quoique cette paſſion l'ait ſouvent mené bien loin. Il ſera donc obligé de diſcerner dans Scarron le Naïf Burleſque, qui ne dégénere point dans le plat, d'avec le Burleſque, qui en eſt infecté. Son Commentateur, comme on vient de le dire, nous apprend qu'il a trouvé le commencement de Tiphon d'un Burleſque de bon goût. Après avoir fait faire cette avance à Deſpreaux, il en faut faire une à Gueret, en l'obligeant à condamner Scarron, lorſqu'il ſe briſe contre les écueils du Burleſque ; car il faut convenir que le Poëte qui s'exerce dans ce genre d'écrire, marche entre les précipices de la mauvaiſe plaiſanterie, s'il eſt permis de parler de la ſorte. Il faut donc que le Poëte Burleſque ſoit bien ſur ſes gardes. Nous avons depuis peu un Poëme * qui a fait revivre le Burleſque, & qui l'auroit pu réconcilier avec Deſpréaux, ſi le pied n'avoit pas quelquefois gliſſé au Poëte.

J'ai cru réjouir mon Lecteur, en oppoſant quelques endroits héroïques

* Cartouche.

de Virgile, traduits par Segrais, à quelques endroits burleſques de Scarron.

Dans le premier Livre, Virgile dit dans les Vers de Segrais :

Je chante les combats, & paſſe aux champs de Mars,
En faveur du Troyen, qui par mille hazards
Généreux, fugitif aborda l'Auſonie,
Et vainqueur éleva les murs de Lavinie.
Long-tems il éprouva le céleſte courroux.
Long-tems dans les tranſports d'un ſouvenir jaloux,
Junon le pourſuivit, & ſur mer & ſur terre,
Et lui fit reſſentir tous les maux de la guerre,
Avant qu'il pût fonder ſa Ville aux champs Latins,
Et de ſes Dieux errans y fixer le Deſtin,
Par qui la gloire d'Albe eſt encore vivante,
Le Tibre redoutable, & Rome triomphante.
Muſe, raconte-moi, quel crime, ou quel malheur,
De la Reine des Cieux irrita la douleur ;
Mit en butte aux fureurs d'une haine implacable,
Un Monarque pieux, un Héros équitable :
Ces aveugles courroux, ces tranſports furieux,

Peuvent-ils juſqu'au Ciel troubler l'ame des Dieux ?

Un autre Poëte a dit :

Les céleſtes eſprits ont-ils tant de colere ;

Et Deſpréaux a dit :

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Dévots ?

Segrais pourſuit :

Vers les ſables brulans de l'Africain rivage ;
Furent les murs hautains de l'antique Carthage,
Colonie autrefois des riches Tyriens,
Ville ardente à la guerre, & floriſſante en biens ;
Junon lui confioit & ſon char & ſes armes,
L'agréable Samos pour elle eut moins de charmes,
Et ſon plus doux eſpoir ſi le Sort l'eût permis,
Fut de voir tout le monde à Carthage ſoumis.
. . . . . .
Elle ſent dans ſon cœur un dépit indomtable,
Et ne peut oublier combien en mille aſſauts,
Sa faveur pour les Grecs lui coûta de travaux.

Le rapt de Ganimede irrite ſon courage ;
Sa beauté mépriſée, impardonnable outrage.
De l'amoureux Paris le fatal jugement,
Contre tous les Troyens l'anime inceſſamment.

Puis parlant des Troyens, Segrais dit :

Leurs Nefs fendoient les flots de leur tranchant airain,
Et la voile étendue & le vent favorable,
Rempliſſoient tous les cœurs d'un eſpoir agréable.
Junon qui conſervoit un dépit plein d'aigreur,
Sentit, à cet objet, rallumer ſa fureur.
Ont-ils vaincu, dit-elle, & ma haine impuiſſante
Verra-t-elle aborder leur flote triomphante ?
Je ne puis l'écarter du rivage Latin,
Et par tout je me trouve eſclave du Deſtin.
Qui ne ſçait que Pallas, pour mettre Ajax en poudre,
Sur la flote des Grecs, a pu lancer la foudre ?
Et moi Reine des Dieux, du Ciel & de la terre,
Moi, la femme & la ſœur du Maître du tonnerre,
Je combats contre un peuple en tous lieux étranger,

Et depuis tant d'hivers je ne puis m'en venger.
Qui me reconnoîtra déſormais pour Déeſſe.
Et qui craindra Junon après tant de foibleſſe ?

Voici Scarron.

Je chante cet homme pieux,
Qui vint chargé de tous ſes Dieux,
Et de Monſieur ſon pere Anchiſe,
Beau vieillard à la barbe griſe,
Depuis la Ville où les Gregeois
Occirent tant de bons Bourgeois,
Juſqu'à celle où le pauvre Reme
Fut tué par ſon frere même.
Junon Déeſſe acariâtre,
Autant ou plus qu'une marâtre,
Lui fit paſſer de mauvais jours,
Et lui fit force vilains tours,
D'où bien ſouvent, quoique très-ſage,
Il ſe ſouffleta le viſage :
Mais enfin conduit du Deſtin,
Il eut dans le pays Latin
Quinze mille livres de rente,
Tant plus que moins, que je ne mente,
. . . . . .
C'eſt de-là que nous ſont venus
Les Peres Albains ſi connus,
De la Rome la belle Ville,
Trois fois plus grande que Seville.
Petite Muſe au nez camard,
Qui m'as fait Auteur goguenard,
Et qui quoique mon mal empire,
Me fait pourtant quelquefois rire :

Dis-moi bien comment & pourquoi,
Junon ſans honneur & ſans foi,
Perſécuta ce galant homme,
Sans lequel nous n'aurions pas Rome,
Ni tous ces illuſtres Romains,
A qui nous baiſons tous les mains.
Elle fit bien la furieuſe
Contre perſonne ſi pieuſe.
Ils ſe fâchent donc comme nous;
Je ne les croyois pas ſi fous,
Et les croyois être ſans bile,
Ces beaux Dieux d'Homere & Virgile.
. . . . . .
Une Ville fort ancienne,
De fondation Tyrienne,
Deſſus le rivage Africain,
Servoit d'aſile à maint coquin;
Cette Ville avoit nom Carthage,
D'où l'invention du potage,
Celle de durcir les œufs frais,
Nous eſt venue à peu de frais,
Choſes autrefois peu connues,
Au grand bien de tous ſont venues.
On la fait, mais je n'en crois rien,
Inventrice des gants de chien,
Et même des gants de Grenoble,
Cette Nation fiere & noble.
La ſœur & femme du grand Dieu,
S'y plaiſoit plus qu'en aucun lieu;
Samos, jadis ſa bien-aimée,
Etoit d'elle moins eſtimée:
Elle y tenoit caroſſe & char,
Chaiſe à bras, litiere & brancart,
Et fit bâtir les murailles,
Et la fit exemter de tailles.
Elle n'étoit premierement

Qu'un Bailliage ſeulement :
Mais elle rompit tant la tête
A Jupiter, qu'à ſa requête,
Il en fit un Préſidial,
Je ne ſçai s'il fit bien ou mal ;
Y fonda deux ou trois Colleges,
Avec de fort beaux priviléges.
. . . .
Et gardant encore en ſon ame,
Le beau Jugement de Paris,
Et l'inſupportable mépris,
Qu'en faveur de Venus la belle,
Il eut pour Pallas & pour elle,
Outre qu'il avoit revelé ;
Heureux s'il n'eût jamais parlé,
Qu'elle avoit trop longue mammelle,
Et trop long poil ſous l'aiſſelle,
Et pour Dame de qualité,
Le genouil un peu trop croté :
Puis un autre mal ſans remede,
Le rapt du jeune Ganimede.

Voilà les griefs que Junon avoit contre les Troyens, qui voguoient ſur la Mer fort joyeux.

Quand ſur les plaines azurées,
Junon par la trape des Cieux,
Par malheur vint jetter les yeux ;
Quand elle les vit ainſi rire,
Elle en accrut ſi fort ſon ire,
Que ſi ſon lacet n'eût rompu,
Outre qu'elle avoit bien repu ;
Je crois, Dieu veuille avoir ſon ame,
Qu'elle eût crevé la bonne Dame.

J'en aurai donc le démenti,
Cria-t-elle, & cette gueuſaille
A ma barbe fera goguaille.
Quoi ! Pallas qui n'eſt que Pallas,
Aura bien pu réduire en poudre
Le pauvre Ajax d'un coup de foudre ;
Jetter les Grecs, qui ç'à, qui là,
Et je ne pourrois pas cela :
Et malgré moi la deſtinée
Gardera ce faquin d'Enée :
Et moi qui ſuis, ſans me vanter,
Sœur & femme de Jupiter.
Et qui diable ſeroit ſi bête
De vouloir célébrer ma fête ?
Il n'eſt perſonne, que je ſçache,
Qui veuille m'offrir ſeulement,
Un rat qui n'eſt qu'un excrément.

Voilà quel eſt le tréſor burleſque de Scarron, & comment il orne l'Enéïde à qui il prête ſes ſaillies goguenardes.

¶ Junon s'adreſſe pour ſe venger à Eole Roi des Vents. Voici comme Segrais décrit la caverne d'Eole.

Le nébuleux ſéjour des vents & des orages ;
Là le Dieu qui régit ſes ſujets mutinés,
Les domte, les enferme & les tient enchaînés :
Ils grondent ſous ces monts, ils ſe livrent la guerre,
Pour ſe faire paſſage, ils ébranlent la terre.

Ils tremblent toutefois à l'aſpect de ce Roi,
Qui réprime leur fougue, & leur donne la loi.
Sans cet ordre éternel de l'arbitre du monde,
Leur rage confondroit le Ciel, la terre & l'onde :
Cruels tyrans de l'air & du moite élément,
Ils n'aiment que le trouble & le déréglement :
Mais ils ont pour priſon ces grottes ténébreuſes,
Reſſerrées ſous ces monts, & dans ces roches creuſes :
Le puiſſant Jupiter leur donne un ſouverain,
Qui leur lâche à ſon ordre, ou leur retient le frein.
Ce Souverain Monarque eſt le ſuperbe Eole.

Voici la deſcription de Scarron ; il dit en parlant d'Eole Roi des Vents :

Il les tient dans une caverne,
Où l'on ne va point ſans lanterne,
Autrement ces ſéditieux
Bouleverſeroient terre & Cieux ;
C'eſt pourquoi craignant leur folie,
Il les empriſonne & les lie :
Mais le vent coulis ſeulement,
Sort quand il veut impunément.
Les autres vents ſouvent s'échappent,
Lors malheur à ceux qu'ils attrappent ;
Malheur aux arbres, aux clochers,

Malheur aux vaiſſeaux, aux nochers,
Malheur à toutes cheminées
Qui deviennent lors enfumées.
Etant ainſi capricieux,
Jupiter le grand Roi des Cieux,
Deſſous de grandes roches dures,
En de grandes caves obſcures,
Les tient enfermés ſous la clef,
Impoſant deſſus eux un Chef,
Qui leur lâche à propos la bonde,
Quand il faut balayer le monde.

Ces expreſſions plaiſantes dans un ſi grand ſujet, font un contraſte très-réjouiſſant.

¶ Junon veut engager Eole à ſervir ſa colere contre les Troyens qui ſont ſur Mer.

Segrais fait dire à Eole par cette Déeſſe :

Pourſui, diſperſe, abyme & noches & galeres,
Ainſi je te promets le ſort le plus heureux,
Dont ſe puiſſe flater un eſpoir amoureux.
De mes Nimphes l'honneur l'aimable Déjopée,
D'un doux trait de ſes yeux a ton ame frapée.
Tu l'aimes, elle eſt belle, & j'en puis diſpoſer.

Voici comment Scarron fait parler Junon.

Fais vîtement le tems changer,
Donne leur d'un vent de galerne,
Qui juſqu'au Ciel me les berne,
Briſe leurs vaiſſeaux contre terre,
Comme s'ils n'étoient que de verre,
Afin qu'ils craignent tout de bon,
La divinité de Junon.
J'ai pour Demoiſelles ſuivantes,
Quatorze Nimphes très-galantes:
Celle que j'eſtime le plus,
Sera la femme d'Eolus;
C'eſt la parfaite Déjopée,
Un vrai viſage de poupée.
Au reſte on ne le peut nier,
Elle eſt nette comme un denier;
Sa bouche ſent la violette,
Et point du tout la ciboulette.
Elle entend & parle fort bien
L'Eſpagnol & l'Italien:
Le Cid du Poëte Corneille,
Elle le récite à merveille:
Elle coud en perfection,
Et ſonne du Pſalterion.

¶ Eole gagné par Junon excite la tempête.

Il dit, & d'un grand coup il renverſe le mont,
Echo dans les vallons à grand coup lui répond.
Des prompts enfans de l'air, la mutine cohorte,
Du moindre jour ouvert, s'ouvre une large porte.

Ils ſortent tous en foule, & ce gros bataillon
Eleve dans ſa courſe un épais tourbillon:
La terre eſt émue, ils paſſent ſur les ondes,
La mer en voit ouvrir ſes entrailles profondes:
Eure le redoutable, Aquilon le negeux,
Et l'humide Africain, plus que tout orageux,
Changent l'azur poli des liquides campagnes,
En rochers écumeux, en bruyantes montagnes.
Des cordages, des cris ſoudain ſiffle le bruit,
Sous un nuage épais, le Ciel, le jour s'enfuit,
La nuit vient, l'éclair brille, & le tonnerre gronde:
Tout préſente la mort aux yeux de tout le monde.
Enée en eſt ſurpris, il leve au Ciel les yeux,
Et déplore en ces mots ſon ſort injurieux:
O trois & quatre fois mort bienheureuſe & belle!
La mort de ces Troyens, qui d'une ardeur fidelle,
Combattant près des murs de leur triſte Cité,
Aux yeux de leurs parens, perdirent la clarté.
Pourquoi fils de Tidée, aux combats indomtable,
N'ai-je fini par toi mon deſtin lamentable?

Voici à préſent le Groteſque de Scarron.

Cela dit, à la hâte il darde
Contre le roc une halebarde :
Elle y fit un petit pertuis,
Il ne fallut point un autre huis
Aux vents pour faire une ſortie,
Dont la mer toute pervertie,
Aux hommes ſur elle flotans,
Fit bien mal paſſer le tems.
Les vagues que les vents enflerent,
Juſqu'au Ciel les vaiſſeaux porterent :
Mais ils en furent rapportés,
Plus vîte qu'ils n'étoient montés.
Le choc des vagues forcenées,
Le fracas des Nefs ruinées,
Les cris & les gémiſſemens,
Les vents & leurs mugiſſemens,
La groſſe pluie avec la grêle,
Tombante pêle & mêle,
Tout cela faiſoit un beau bruit.
Le Ciel étoit devenu nuit ;
Les éclairs ſeuls luiſoient ſur l'onde ;
Car pour le beau flambeau du monde,
Voyant tous les vents déchaînez,
Mettant ſon manteau ſur le nez,
Il avoit regagné bien vîte,
De peur d'être mouillé, ſon gîte.
Alors Æneas le Pieux,
Regardant triſtement les Cieux,
Lâcha ces piteuſes paroles :
Je ſerai donc mangé des ſoles,
Cria-t-il, pleurant comme un veau :
O quatre ou cinq cens fois heureuſes,
Ames nobles & valeureuſes,

De qui les corps maintenant ſecs,
Découpés par les glaives Grecs,
Ont été de la mort la proie,
Devant les murailles de Troye !
O le plus vaillant des Gregeois,
Diomede le Rabageois !
Pourquoi ne m'as-tu de ta lance
Percé l'eſtomac & la pance ?
J'en aurois le bon Dieu loué,
Et t'en aurois bien avoué :
Au lieu que de mourir dans la mer,
Où tout ce qu'on boit eſt amer,
Mangé des harangs & molues,
Des ſoles, turbots & barbues,
Eſt un malheur qui me feroit
Rendre grace à qui me pendroit.

Il faut convenir que Scarron s'eſt ſurpaſſé ici dans ſon burleſque.

¶ Segrais pourſuit héroïquement la deſcription de la tempête.

A ces mots, l'Aquilon s'entonne dans les voiles,
Pouſſe avecque fureur les flots juſqu'aux Etoiles,
La rame rompt aux mains du Nocher rebuté,
La nef tourne la proue & prête le côté,
Et le Pilote cede à la vague aboyante,
Qu'il voit comme un grand mont ſur ſa tête pendante ;
Elevés ſur ces monts, les uns touchent aux Cieux,
Les autres abymés par un choc furieux,

Entre les flots béans, apperçoivent la terre,
Juſqu'au ſable profond, les vents livrent la guerre.
Oronte chef hardi des adroits Liciens,
Du plus haut de ſa poupe encourageoit les ſiens;
D'un front audacieux il brave la tempête;
Le flot qui s'en émut, s'éleve ſur ſa tête,
Créve & tombe ſur lui, montre un abîme ouvert:
La nef tourne trois fois, diſparoît & ſe perd.

Ce Vers,

Le flot qui s'en émut, s'éleve ſur ſa tête.

N'eſt-il pas auſſi beau que ce Vers de Racine?

Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.

Et ce dernier Vers n'eſt-il pas une imitation du Vers de Segrais?

Scarron peint le même objet avec des couleurs bien differentes. Il ſemble par ſon burleſque vouloir lutter contre l'héroïque.

Un vilain vent ſans dire gare:
Il falloit qu'il fût bien barbare,
D'attaquer un homme ſi bon;
Lui fit bien changer de ton.
Il s'embarraſſa dans les voiles,
Rompit les cordes & les toiles,

Et fit entrer dans le vaiſſeau,
Je ne ſçai combien de muids d'eau.
La troupe d'eſpoir dénuée,
Fit une piteuſe huée,
Un flot juſqu'au Ciel l'éleva,
Puis auſſi-tôt le flot creva,
Laiſſant en mer une ouverture,
Où chacun vit ſa ſépulture.
Des Soldats Liciens la nef,
Dont le brave Oronte étoit chef,
Des vents & des flots combattue,
Fut à la fin par eux vaincue.
Un gouffre à la fin l'abſorba,
Ou pour mieux dire, la goba:
Jamais on ne vit tel orage,
Ni ſi triſte remue ménage.
Les pauvres malheureux Troyens,
Las & recrus comme des chiens,
Vuiderent lors toutes leurs tripes:
Lors on vit force bonnes nipes,
Floter parmi des ais briſés,
Et les corps de force épuiſés.
Quelques-uns vaillamment nagerent;
Mais bientôt les bras leur manquerent.
Car les malheureux n'avoient pas
Des calebaſſes ſous les bras.

Scarron, en parlant des autres vaiſſeaux, dit:

Tournoient comme des girouettes,
Faiſoient en mer cent pirouettes,
Qui pis eſt la canne ſouvent:
Mais ainſi le vouloit le vent;
Ces Maîtres balayeurs du monde,
Faiſoient ainſi rage ſur l'onde.

Reprenons Segrais.

Neptune cependant aux bruits que ſont les ondes,
S'éveille & ſe courrouce, en ſes grottes profondes,
Sent ſon vaſte Palais ému de toutes parts,
Paroît, & ſur les flots attache ſes regards;
De l'invincible Enée il voit toute la flote,
Abandonnée aux vents par le triſte Pilote:
Il voit l'orage affreux, & par tant de fureur,
Il reconnoît la haine & l'eſprit de ſa ſœur.
Approche, Eure, dit-il, & toi, mutin Zéphire,
Et par ce fier propos leur exprime ſon ire:
Qui vous rend ſi hardis, ſujets ſéditieux?
Etes-vous Souverains de la terre & des Cieux?
Pour venir ſans mon ordre exciter un orage,
Et juſques ſur mon Trône exercer votre rage?
Inſolens . . . . . mais il faut mes ondes applanir,
Abſous pour cette fois, tremblés pour l'avenir:
Fuyez vers votre Maître, & lui faites entendre,
Qu'à l'Empire des mers il ceſſe de prétendre,
Que par le choix du ſort le Trident n'eſt qu'à moi.
. . . . . .
A peine il a parlé, qu'il rend le calme aux flots,

Le jour à l'Univers, l'eſpoir aux Matelots.

Le Comique de Scarron enleve ici.

Mais Neptune au poil mourant,
Qui n'a pas l'eſprit endurant,
Se douta bien de l'affaire,
Encore qu'on tâchât de lui taire,
De peur qu'en étant irrité,
Il n'en alterât ſa ſanté.
Mais voyant l'obſcurité telle,
Qu'il avoit beſoin de chandelle,
Encore qu'il ne fût que midi,
Et que le poiſſon étourdi,
S'alloit cachant dans les rocailles:
Le Roi du peuple porte écailles,
Pouſſa ſon char fait en bateau,
Vers la ſurface de l'eau,
Lorſqu'il mit hors de l'eau la tête,
Les flots nonobſtant la tempête
S'abbaiſſerent de la moitié,
Les Troyens lui firent pitié,
Et les Auteurs de leur miſere
Le mirent bien fort en colere.
Connoiſſant la mauvaiſe humeur,
Le chien d'eſprit de ſa ſœur,
Il ne douta point que l'orage
Ne fût un effet de ſa rage.
Auſſi-tôt qu'en paume il ſiffla,
Au Diable le vent qui ſouffla,
Et qui lors eut le mot pour rire.
Il appella le vent Zéphire,
Et le vent Eure tout honteux;
Ils vinrent devant lui tous deux,
La joue à demi déſenflée,

Et jusqu'au menton avalée.
Alors qu'il les eut devant lui,
Ce n'est pas, dit-il, d'aujourd'hui,
Que sans regarder qui vous êtes,
Et sans songer à ce que vous faites,
Et si je le trouverai bon,
Vous exercez votre poumon,
A troubler le repos du monde,
Faire des vacarmes sur l'onde,
Et jetter de la poudre aux yeux
Au premier chapitre des Cieux.
J'ai bien peur, si mon avis passe,
Que le Roi du Ciel ne vous casse
Par la mort... Il n'acheva pas,
Car il avoit l'ame trop bonne:
Allez, dit-il, je vous pardonne,
Tirez-vous vîtement d'ici,
Et ne pensez plus faire ainsi
Sur mes flots votre soufflerie;
Je n'entendrai pas raillerie;
Et que votre beau Roi de vent,
Porte respect à mon Trident,
La mer n'est pas de son domaine.

. . . . . .

Le bon Neptune cependant,
Rendit d'un seul coup de Trident,
La mer auparavant si fiere,
Paisible comme eau de riviere,
Et puis devenu tout gaillard,
Fit faire avec beaucoup d'art,
A son char mille caracolles,
Sur le lac où l'on prend les soles.
Lors aussi poli qu'un miroir,
Lors vraiment il le fit beau voir;
Et les Dieux Marins qui le virent,
Là-dessus compliment lui firent.

Les Troyens, la tempête étant appaiſée, tâcherent de prendre port. Ils arriverent en un endroit où Segrais dit :

. . . La Nature y formoit un antre plaiſant,
Où d'une eau claire & vive, eſt le criſtal luiſant,
Qui ſur un gravier d'or, excite un doux murmure,
A l'entour d'un long banc de mouſſe & de verdure.

Scarron dit :

Une caverne ou bien un antre,
Où logent, maudit ſoit qui ment,
Les Nimphes ordinairement,
Là de belles ſources d'eau douce,
Dont les bords ſont couverts de mouſſe,
Diſent à celui qui les voit :
Ne voulez-vous pas boire un doigt ?

Enée avec les ſiens arrive au port, il va à la chaſſe, & met à bas ſept cerfs. Segrais dit :

Avide de la proie, eſt la troupe affamée,
Ils dépouillent les cerfs ſous la verte Ramée.

On ne les fait bouillir qu'à demi.

Puis dévorant leur chaſſe encor toute ſanglante,

Se rempliſſent de vin, & ſur l'herbe étendus,
Déplorent à l'envi leurs compagnons perdus.

Voici Scarron,

Tous réjouis de leur butin,
Les uns de leur peau les dépouillent,
Les autres dans leurs corps farfouillent,
Et tirant & tripes & boyaux,
Les lavent en deux ou trois eaux,
Puis en font de groſſes ſauciſſes:
S'ils avoient juſqu'à des épices,
Puiſque Virgile n'en dit mot,
Qui comme on ſçait n'eſt pas un ſot,
Noble & diſcret Lecteur, ne vous plaiſe,
Permettez auſſi que je m'en taiſe.
Ils ſe remplirent à foiſon
De vin vieux & de venaiſon.

Pendant ce tems-là Venus parlant à Jupiter pour Enée ſon fils & les Troyens, ſe plaint à lui de leur triſte deſtinée. Jupiter pour l'appaiſer lui prédit la grandeur future d'Enée & de ſes deſcendans. Après quoi Scarron qui a raconté cela tout au long, dit:

Jupiter ſe ſécha la langue,
A cette ennuyeuſe harangue,
Juſqu'à s'en enrouer la voix,
Venus bâilla quatre fois:
Mais enfin ils conclurent la choſe,
Dont l'Auteur qui ces Vers compoſe,

En ſon cœur les remercia,
Car ſi fort il s'ennuya,
Que deux fois faute de courage,
Il penſa là quitter l'ouvrage.

Enée voulant pénétrer plus avant dans le Pays où il avoit abordé, rencontra dans la forêt Venus.

Laiſſons faire ce récit à Segrais.

Quand Venus déguiſant ſes céleſtes appas,
Au milieu de ce bois s'offre devant ſes pas
Telle une jeune Vierge eſt dans Lacédémone,
Telle eſt aux champs de Thrace une belle Amazone,
Qui preſſant du talon un Courſier écumeux,
Paſſe en legereté l'Hébre au cours ſi fameux;
Sur les lis de ſon teint, on voit ſes treſſes blondes,
Au gré des doux Zéphirs flotter en groſſes ondes;
Chaſſereſſe elle avoit le brodequin chauſſé;
Le carquois ſur le dos, & le bras retrouſſé.
N'avez-vous point, dit-elle, autour de ces montagnes
Rencontré par hazard une de mes compagnes?

Enée répond qui ne l'a point vue, & lui fait ce compliment.

Objet que je ne ſçai comment nommer encore,

Et que déja pourtant dans mon ame j'adore ;
Car ſans doute à vous voir avecque tant d'appas,
Les mortelles beautés ne vous égalent pas.
Nimphe donc, ou Déeſſe, ou la chaſte Diane,
Ne vous offenſez point des regards d'un profane,
Je veux à l'avenir aux pieds de vos Autels,
Vous rendre les devoirs qu'on rend aux immortels.
La Déeſſe répond, de cet honneur inſigne,
Généreux étranger, je me confeſſe indigne,
Mon habit te ſurprend ; mais c'eſt ainſi qu'à Tyr
Les filles de mon âge aiment à ſe vêtir.

Scarron ſe donne ici carriere : il dit que Venus voulant à Enée

Faire piece pour rire,
Prenant donc toute la façon
D'une fille faite en garçon,
Et paroiſſant un jeune drôle,
Ayant un fuſil ſur l'épaule,
Et chien couchant chaſſant devant eux,
Branlant la queue, & nez au vent.
Son brave fils s'approcha d'elle ;
Elle lui fit un doux regard,
Lui diſant : Monſieur, Dieu vous gard
D'une bouche ſentant le thin,
Et d'un ſon de voix argentin.
Elle lui fit cette harangue,

Je ne ſçai pas en quelle langue.
N'avez-vous point vu par ici,
De quoi je ſuis en grand ſouci,
Quelques-unes de mes compagnes,
Qui vont chaſſant dans ces montagnes,
Après un cerf qui va fuyant ?
Il répondit en bégayant ;
Je n'en ai vu tête ni queue,
O belle à la prunelle bleue !
Belle que je ne puis nommer,
Belle qui m'avez ſçu charmer,
Par je ne ſçai quelle lumiere,
Que vous avez dans la viſiere.
Ah, par ma foi j'en ſuis ravi !
Maudit ſoit ſi jamais je vi
Face qui m'ait plu davantage !
La malepeſte, quel viſage !
Et que qui vous regardera
Sans cligner impudent ſera.
Vous ſentez la Dame divine,
J'en jurerois ſur votre mine,
Mon nez ne ſe trompe jamais,
En ce qui ſent bon ou mauvais ;
Votre gouſſet & votre haleine,
Ne furent jamais d'Africaine.
Je ne ſuis pas en vérité,
D'une ſi haute qualité,
Dit Venus, mais votre ſervante.
Ah ! vous êtes trop obligeante,
Ce dit-il, & j'en ſuis confus ;
Et moi ſi jamais je la fus,
Ce dit-elle, & lui de ſourire ;
Diſant, cela vous plaît à dire,
Puis ſa tête il déſaffubla,
Ses deux jarrets elle doubla

A lui faire la révérence.
Il fit une circonférence
Du pied gauche alentour du droit,
Et cela d'un air tant adroit,
Le pauvre fugitif de Troye,
Que ſa mere en pleura de joie:
D'une bouche ſentant l'eau roſe.
Elle lui dit: C'eſt une choſe
Ordinaire aux Dames de Tyr,
D'aimer la chaſſe & ſe vêtir,
De même que je ſuis vêtue.

Venus après cela lui raconte l'hiſtoire de Didon, qui regnoit dans le lieu où il s'étoit arrêté, & lui conſeille d'aller voir cette Reine. Segrais dit:

Marche d'un pas hardi vers la Ville prochaine,
Avance ſans rien craindre au Palais de la Reine.

Scarron rend cela autrement.

Prenez une chemiſe blanche,
Auſſi-bien nous avons Dimanche;
La vôtre, & ce mouchoir noué,
Semblent le linge d'un roué.
Allez voir Didon dans ſa Ville,
C'eſt une Dame très-civile.

Venus enſuite diſparoît; mais reprenons Segrais.

A ces mots la Déeſſe,
De ſes rares beautés étale la richeſſe;
De ſes cheveux épars, s'exhalent dans ces lieux,
Les exquiſes odeurs, que reſpirent les Dieux.
Sa robe ſe déploie, & la fait mieux paroître;
Sa démarche divine enfin la fait connoître:
Son fils la voit qui fuit avec tous ſes amours,
Et la pourſuit dans l'air avecque ce diſcours:
O mere trop charmante, & plus cruelle encore!
Pourquoi te déguiſer à ton fils qui t'adore?
Que ne m'eſt-il permis de te voir quelquefois,
Et d'ouïr les vrais ſons de ta céleſte voix?

Voici le Burleſque de Scarron.

Cela dit, elle lui parut,
Par une lueur qui courut,
Depuis les pieds juſqu'à la tête,
Telle qu'en quelque jour de fête,
Dedans Paphos elle paroît.
Imaginez-vous, s'il vous plaît,
S'il eut l'ame étonnée,
Notre pauvre Meſſire Enée,
La voyant grandir à l'inſtant,
De quatre pieds & d'un empant,
Sentant de ſon corps diaphane,
Sortir odeur de franchipane,

Voyant ſes habits s'alonger,
Et la voyant ſi-tôt changer,
Reprenant ſa force premiere,
Que même ſans voir la maniere
Dont elle ſe mit à gliſſer,
Autre qu'un ſot n'eût pu penſer,
Qu'elle ne fût une Déeſſe.
Lors il cria plein de triſteſſe :
Ma chere mere, qu'eſt-ce ceci ?
Me penſez-vous toujours ainſi
Faire des tours de paſſe-paſſe ?
Méritai-je cette diſgrace ?
Et n'aurai-je jamais le bien
De joindre votre bec au mien ?

Enée, que Venus a rendu inviſible, va dans la Ville qui eſt celle de Carthage. Segrais pourſuit ainſi :

Ardent à ſon labeur le Tyrien s'empreſſe :
Les uns tracent les murs, hauſſent la forteresſe ;
Les autres ſur les Loix affermiſſant l'Etat,
Des plus ſages vieillards compoſent un Sénat.
D'autres creuſent le port, chacun choiſit ſa place,
Et par le ſoc tranchant s'en fait marquer l'eſpace.
En tous lieux retentit par l'ouvrage nouveau,
Ou la mordante ſcie, ou le péſant marteau.
Là ſe fonde un Théâtre, ici roule avec peine,

La ſuperbe colomne, ornement de la ſcéne.

Scarron fait une peinture à ſa façon.

Les uns roulent pierres de taille,
Les autres font une muraille ;
Quelques-uns plantent du pavé,
Quelques autres un trou cavé
D'une grande voûte ſoutiennent :
Les uns vont, & les autres viennent ;
L'un fait un plancher, l'autre un toit ;
Ici l'on mange, & là l'on boit :
Les ſages rendent la juſtice,
Ou travaillent à la police.
Ici quelqu'un attache un clou,
Là quelqu'autre fait un grand trou,
Pour en faire puits ou citerne.
Là l'on bâtit une taverne,
Et là l'on bâtit un tripot,
Là l'on travaille du rabot,
Et là l'on exerce la ſcie :
Là la chaux vive eſt amortie.
Là l'on fait mal, là pas trop bien ;
Là fort peu de choſe, & là rien :
L'un blanchit un mur, l'autre un âtre :
L'un travaille en chaux, l'autre en plâtre ;
Tout auprès d'un commode port,
S'éleve un grand & vaſte fort.
Enfin là l'on taille & l'on rogne,
Là l'on charpente, là l'on cogne,
Là je ne ſçai plus ce qu'on fait.
J'ai peur d'avoir fait un portrait
Aſſez long pour pouvoir déplaire ;
Mais je ne ſçaurois plus qu'y faire,

Et ſi j'allois tout effacer,
Ce ſeroit à recommencer.

Voilà comment Scarron par ſes plaiſanteries ſe tire d'affaire.

Enée inviſible va au Temple, où il voit arriver Didon, dont la beauté le charme. Pendant ce temps-là on amene à cette Reine les Compagnons d'Enée, parmi les clameurs du peuple. Ilionée l'un d'eux harangue Didon, & ſe fait connoître à elle. Cette Reine lui dit, ſelon Segrais :

Calmés ces vains ſoucis, & banniſſez la crainte,
A ces dures rigueurs, Troyens, je ſuis contrainte,
De mon regne naiſſant la foible autorité,
Fait veiller cette garde avec ſévérité.

Scarron fait parler Didon en d'autres termes :

Bonnes gens n'ayez point peur,
Et je vous jure par mon honneur,
Et ce n'eſt pas peu quand j'y jure,
Qu'on ne vous fera nulle injure.
Une affaire longue à conter,
Me force de faire arrêter
Ceux qu'on trouve portant rapieres,
Aux environs de nos frontieres.
En ce pays nouveaux venus,
Nous avons peur des inconnus ;

Le moindre vaiſſeau dans la Plage,
Nous donne auſſi-tôt de l'ombrage ;
Sans cela vous n'auriez de nous
Reçu la moitié tant de coups :
Je m'offrirois de les reprendre,
Si tant de coups pouvoient ſe rendre,
Sans qu'aucun de votre côté
En demeurât épouſſeté.
Je voudrois pour vous ſatisfaire,
Que cette choſe ſe pût faire,
Pouvoir révoquer le paſſé :
Mais puiſqu'aucun n'eſt trepaſſé,
Pour les épaules maltraitées,
Emplâtres ſeront apprêtées ;
Et vous aurez chacun un plat
D'un très-ſouverain Oxicrat ;
Je ne plaindrai point la dépenſe,
Pour vous faire oublier l'offenſe.

Enée juge à propos après cela de paroître devant la Reine. Scarron badine là-deſſus à ſon ordinaire.

La Reine donc fut toute étonnée
De l'apparition d'Enée,
Puis après ſe raſſura,
Le conſidera, l'admira,
Lui ſourit au nez pour lui plaire,
Contrefit ſa voix ordinaire,
Et lui dit parlant un peu gras,
L'ayant pris par le bout du bras,
C'eſt par la main que je veux dire :
Comment vous portez-vous, beau Sire ?
Moi, lui dit-il, je n'en ſçais rien,
Si vous êtes bien, je ſuis bien,
Et j'ai pour le moins la migraine,

S'il faut que vous ſoyez mal ſaine,
Vous vous portez bien, Dieu merci,
Et je me porte bien auſſi.
A cette élégance Troyenne,
Tant ſoit peu Ciceronienne,
Didon de rire s'éclata,
Toute la troupe l'imita,
Et ne dura cette riſée,
Qu'autant que dure une fuſée.

Scarron fait alluſion à ce que dit Ciceron, dans pluſieurs de ſes Epîtres : *Si benè vales, benè valeo.* On ne trouvera rien de pareil ni dans Virgile ni dans Segrais. C'eſt dans ce même eſprit de badinage, que parmi les préſens qu'Enée fit à Didon, l'Auteur met :

D'Hecube les chauſſons de laine,
Et le vertugadin d'Hélene,
La béquille de Priamus,
Et le Livre de ſes Oremus,
Un Almanach fait par Caſſandre,
Où l'on ne pouvoit rien entendre,
Et la perruque d'Andromaqua,
Quand de noir elle ſe toqua.

Virgile dit que Venus perſuada à l'Amour de prendre la forme d'Aſcagne, fils d'Enée, afin qu'il embraſât le cœur de Didon, qui ne ſe défieroit

point de ce Héros. Segrais pourſuit ſon récit.

La Reine prend ſa place au milieu de la table,
Auprès d'elle eſt Enée, & ſur les plus beaux lits,
Par ordre ſes Troyens ſont ſur la pourpre aſſis.
On apporte le pain dans les riches corbeilles,
Dans cent flacons divers vient la liqueur des treilles.
Cent Vierges ont le ſoin des mêts délicieux.
. . . . . .
Autant ſervent à table, autant de jeunes Pages
Portent aux Conviés les differens breuvages.

Voici comment le Burleſque de Scarron parle de ce repas.

L'heure du ſouper étant proche,
Tout le monde au ſon d'une cloche,
Dans une ſalle ſe trouva,
Enée avec Didon lava,
Didon en habit magnifique,
Se mit ſur un lit à l'antique;
Æneas ſe mit vis-à-vis,
Lui tenant gracieux devis,
Ayant attachée en bavette,
Sous le menton ſa ſerviette.
Il étoit ſi propte, dit-on,
Qu'il n'eut pas pour un ducaton,

Grand ſigne d'intention nette,
Voulu rien manger ſans fourchette,
Et ne ſe fût pas abbreuvé,
Dans quelque verre mal lavé,
Sans faire une fois la grimace,
Quoiqu'au détriment de ſa face.
Enfin ce généreux Seigneur
Etoit un vrai homme d'honneur.
Cent gracieuſes Chambrieres
Alloient avec riches aiguieres,
Criant : Qui veut de l'eau ?
L'ordre du feſtin étoit beau,
La viande étoit bien préparée,
Et la ſalle bien éclairée :
Lors chacun étant allité,
Didon dit *Benedicite* ;
Puis on joua de la machoire.
Chacuns commencerent par boire :
Didon comme on fait par deça,
Par le potage commença.
Æneas donna de la ſoupe,
Aux plus apparens de la troupe.
Cent beaux valets de compte fait,
Servoient au ſuperbe buffet ;
Cent très-honnêtes Demoiſelles
Coupoient des miches par rouelles,
Et cent autres ne faiſoient rien,
Qu'à voir ſi tout alloit bien.

Didon prend feu pour Enée, & l'engage de lui raconter ſon hiſtoire. Ce récit fait le ſujet du ſecond & du troiſiéme Livre. En voilà aſſez pour le parallele de l'Héroïque avec le Bur-

leſque. J'ai fait choix du premier Livre, parce que c'eſt celui de Virgile qui eſt le plus achevé, où Segrais a fait de plus grands efforts pour égaler ſon Original, & où Scarron déploie le plus de gentilleſſes de ſon ſtile Burleſque. Voici comme il peint Didon :

C'étoit une groſſe dondon,
Graſſe, vigoureuſe, bien ſaine,
Un peu camuſe à l'Africaine ;
Mais agréable au dernier point.

Conticuêre omnes, intentique ora tenebant.

Ce Vers qui commence le ſecond Livre de Virgile, Scarron le traduit ainſi :

D'abord que Didon eut dit chut,
Chacun fit ſilence & ſe tut.

Il ajoute :

La pauvre Reine embeguinée
Des rares qualités d'Enée,
Rongeant les glands de ſon rabat,
Sur lui de grabat à grabat,
Décoche quantité d'œillades,
Propres à faire des malades ;
Lui qui n'eſt pas un innocent,
Pour une en rend un demi cent.

Quand Enée décrit la priſe de Troye, il dit :

Et le Vainqueur par le Vaincu,
En a bien ſouvent dans le cu.

Quand Enée raconte que les Grecs prirent Caſſandre, il dit :

D'un gros cordon de cheneviere
Ils garoterent par derriere,
De pluſieurs nœuds ſes pauvres bras
Si beaux, ſi blancs, ſi gros, ſi gras.

Il a plu à Scarron, en ajoutant au Poëme de Virgile, de faire donner les étrivieres au Roi Priam. Voici comme il fait raconter ce déſaſtre par Enée.

Et ce que je n'approuvai guéres,
Je vis donner les étriviéres
A Priam par Agamemnon :
On a voulu dire que non,
Mais c'eſt une choſe certaine,
Qu'il en eut une cinquantaine,
Et qui pis eſt à tour de bras ;
Ce bon vieillard, grand, gros & gras,
Eut par ces coups de diſcipline,
Peau de taffetas de la Chine ;
Il porta le tout conſtamment,
Et plus que laconiquement.

Il fait auſſi étriller Hécube.

Je le vis de mes propres yeux,
Qui traîna par ſes blanches treſſes,
Hecube, & ſur ſes pauvres feſſes
Donna force coups d'éperon.

Les cent brus de Priam ont le même ſort.

Le troiſiéme Livre de Virgile que Scarron a revêtu des livrées de Burleſque, eſt une continuation du récit qu'Enée fait à Didon.

A l'égard du quatriéme Livre de Virgile, où la paſſion de Didon pour Enée eſt décrite avec une éloquence ſi naturelle, c'eſt où le Burleſque de Scarron triomphe. Après avoir dit que l'amour faiſoit perdre à Didon ſa face de dondon, il dit qu'elle ne peut repoſer la nuit dans ſon lit, qu'elle n'y fait que ſe tourner, pour trouver une bonne aſſiette.

Si-tôt qu'elle vit la lumiere,
Elle appella ſa Chambriere,
Et lui dit: Faites-moi venir
Ma ſœur, je veux l'entretenir.
Cette ſœur avoit nom Dame Anne,
Teint olivâtre & nez de canne,
Et bien moins belle que ſa ſœur;
Mais aimable par ſa douceur,
Capable d'une bonne affaire,
Qui ſçavoit parler & ſe taire,
Et ſi pleine de charité,

Qu'en cas de néceſſité,
Elle eût été dariolette ;
D'ailleurs de conſcience nette.
Si-tôt que la Reine la vit,
Rouge en viſage elle lui dit :
O ma ſœur Anne ma fidelle !
La faiſant aſſeoir auprès d'elle,
Et lui jettant les bras au cou :
Dis-moi donc, ma ſœur, pourquoi, d'où,
Comment, par quelle deſtinée
Eſt venu chez-moi cet Enée ?
O qu'il eſt frais ! ô qu'il eſt gras !
O qu'il eſt beau quand il eſt ras !
Qu'il eſt fort, qu'il eſt beau Gendarme !
Que ſa riche taille me charme !
Que ſon œil fendu, grand & bleu
Décoche de matras de feu,
Sur Dame ainſi que moi peu fine,
A n'armer pas bien ſa poitrine.

Cette ſœur Anne que Didon conſulte, lui donne ce beau conſeil.

Sçachez de moi, ma ſœur, ma mie,
Qu'un tantin de polygamie,
Quoi qu'on diſe, fait grand bien :
Vous vieillirez en moins de rien,
Et quand vous vous verrez vieillote,
Vous direz, peſte ſoit de la ſote,
D'avoir paſſé mes jeunes ans,
Pour la crainte des médiſans.
Dans le fâcheux état de veuve,
Il n'eſt rien tel que choſe neuve.
Choiſiſſez un mari nouveau,
Et vous l'appliquez ſur la peau,
Il n'eſt point de telle fourure.
. . . . . .

Mariez-vous ſans biaiſer,
Faire autrement c'eſt niaiſer :
Lorſque maitreſſe de famille,
Vous aurez fait garçon ou fille,
A l'un vous direz mon fanfan,
L'autre vous dira ma maman ;
Et s'ils ſe mettent trop à braire,
Tout ce que vous avez à faire,
Mettez-moi les ſur vos genoux,
Et me les aſſommez de coups ;
C'eſt le plus grand plaiſir du monde.
Vous craignez qu'un défunt en gronde,
Laiſſez-le gronder, s'il lui plaît ;
En Enfer où je crois qu'il eſt,
Il eſt bien oiſeux le beau ſire,
De trouver ſur vous à redire.

Voici ce qu'elle lui dit d'Enée.

Mais pour celui-ci qui vous touche,
Vous fait venir l'eau à la bouche,
Que vous ne faites que guigner,
Prenez-le moi ſans barguigner.
Encore un coup il le faut prendre,
En eſſayer, & puis le rendre,
Si ce qui reluit n'eſt pas or.

Virgile qui fait jouer les grands reſſorts de ſon Poëme par les Dieux, feint que Junon convient avec Venus d'unir Enée avec Didon. Junon pendant qu'ils ſont à la chaſſe excite une tempête, qui les oblige de ſe réfugier dans une caverne, où l'amour les attendoit. Tout le monde a admiré la

délicateſſe & la modeſtie de Virgile, qui paſſe là-deſſus avec une grande legereté, & met ſon lecteur ſur les voies, ſans lui donner aucune idée, que celle où le ſujet le conduit. Il dit que les Nymphes pouſſerent de grands cris : *Ululârunt*, ſignifie des cris de joie, ou des cris de triſteſſe. Il a affecté cette équivoque. Voici comment Scarron envelope la choſe.

Dans une profonde caverne,
Faute d'avoir une lanterne,
Ils s'y fourrerent à tâton,
Et s'entreſervant de bâton :
Etant dans une noire grotte,
Chacun avec un pied de crote ;
Ils recouvrerent leurs eſprits ;
C'eſt ce qu'on peut avoir appris
D'une choſe faite en cachette,
Outre que ma plume eſt diſcrete ;
Virgile qui n'eſt pas un fat,
Sur un endroit ſi délicat,
A paſſé vîte ſans décrire
Choſe où l'on peut trouver à dire.
C'eſt pourquoi je n'en dirai rien,
Je crois que tout alla bien.
Æneas comme un homme ſage
N'en a jamais dit davantage,
Et Didon n'a jamais rien dit
De ce qu'en la grotte elle fit.

Quand Scarron dépeint la Renommée, il lui donne :

Et des yeux jour & nuit ouverts,
Noirs, bleus, gris, blancs, jaunes ou verts,
De la couleur il ne m'importe,
Autant que ſon maigre corps porte
De plumes, dont il eſt ainſi
Porté, tant par-là que par-ci,
Ou par-ci par-là, l'un vaut l'autre.
En un métier comme le nôtre,
On ne rime pas comme l'on veut,
Mais ſeulement comme l'on peut.

Enée averti par les Dieux, eſt déterminé à quitter Didon. Cette Reine apprend ſon deſſein, elle lui fait des reproches. C'eſt ici qu'Enée paroît bien peu galant homme. Je ſçais, grande Reine, lui dit-il, les obligations que je vous ai, elles ne ſortiront jamais de ma mémoire; ſi je n'étois contraint d'obéir à l'ordre des Dieux qui m'appellent en Italie; ſi je pouvois diſpoſer de moi.... Que penſe-t-on qu'il feroit? Sans doute qu'il demeureroit à Carthage, qu'il ſe donneroit à Didon, qu'il ne vivroit que pour elle? Point du tout, ce n'eſt rien de tout cela. J'irois, dit-il, réparer les ruines de Troye, & relever le Trône abattu de Priam. Segrais fait de grands efforts, auſſi-bien que pluſieurs Interprétes amoureux de Virgile pour le juſtifier. Toutes les

Dames le noirciſſent, ainſi les Interprétes ne le pourront jamais blanchir. Voici comme Scarron a rendu cet endroit.

Æneas ferme comme un roc,
Sur ſes ergots comme un cocq.
. . . . . .
Je ne veux point nier ma dette,
J'en ferai ſonner la trompette,
Publiant ici comme ailleurs,
Qu'on ne voit point de gens meilleurs
Que les Habitans de Carthage,
Si ce n'eſt qu'ils ont le viſage
Un peu tanné, ſauf votre honneur,
Et tirant ſur le Ramoneur,
Le nez un tant ſoit peu trop large,
Et la lévre avec trop de marge,
Et je ne ſçai quelle ſenteur,
Qui tient bien de la puanteur.
Mais ce petit défaut s'excuſe
Dans une Nation camuſe,
Et votre petit nez de chien
N'a jamais offenſé le mien.
. . . . . .
Croyez, Madame, que j'aurai
De votre majeſté mémoire;
Par ma foi vous le devez croire.
Donnez donc tréve à vos beaux yeux,
Ne pleurez plus, vous ferez mieux.
. . . . . .
Si j'étois encore mon maître,
Je reſterois ici peut-être;
Mais auſſi peut-être que non,
Car je vous le dis tout de bon,

Le plus grand ſouhait de mon ame,
Ne va qu'à rebâtir Pergame.

C'eſt ainſi que Scarron turlupine Virgile, & ſes Interprétes, avec ſon peut-être oui, peut-être non.

Didon n'ayant pu fléchir Enée qui la quitte, ſe brule ſur un bucher.

Ici Didon donne dans un Burleſque trop bas, quoique plaiſant.

Je te tiens, roc, roche, caillou,
Panthere, léopard & loup,
Pire qu'un Diable qui t'emporte,
Toi, ton fils, toute ta cohorte,
Et moi ſote carogne auſſi,
De m'être embeguinée ainſi
D'un mangeur de poules, d'un gendarme?
Ai-je vu couler une larme?

Didon transformée en Harangere, continue:

Les Phrygiens que Dieu confonde,
Délabrés, s'il en eſt au monde,
Tranſis de froid, mourans de faim,
Qu'on eût fouettés pour du pain,
Pauvres d'habits comme de mine,
Sales magazins de vermine;
Enfin véritables cagous,
Et leur Roi le plus gueux de tous,
Ils ſont venus en ce rivage
Montrer leur affamé viſage;
Ils ont mangé comme des loups,
Et quand ils ont été bien ſouls,

Et contens comme rats en paille,
Le capitaine & la canaille,
S'en vont ſans payer leur écot.

Dans ce même Livre, Virgile compare les Troyens qui travaillent à réparer leurs flottes, à des fourmis laborieuſes. Voici Segrais.

De toutes parts accourt la bouillante jeuneſſe,
Que l'ardeur du départ réveille, échauffe, empreſſe.
Ainſi quand pour combler ſes greniers ſouterrains,
La ſoigneuſe fourmi fait l'amas de ſes grains,
Prévoyant de l'hiver la froidure prochaine,
Le noir bataillon marche & brille ſur la plaine,
Par un ſentier étroit leur butin conduiſant,
Elles ſemblent plier ſous le fardeau péſant;
Les unes au ſecours accourent diligentes;
D'autres ſemblent hâter la marche des plus lentes,
Reſſerrer qui s'écarte, ordonner à propos,
Par tout fuit la pareſſe, & l'indigne repos.

Voici Scarron.

Ainſi les fourmis, ce me ſemble,
Que le ſoin de l'hiver aſſemble,

Pour picoter quelque boiſſeau
De froment mis en un monceau,
Vont au travail en groſſe troupe,
Chariant un grain de bled en croupe ;
A la file s'entreſuivans,
Bel exemple pour les vivans,
D'amaſſer leur froment en gerbe,
Au lieu de le manger en herbe.
Il me ſemble que je les voi
Conduiſant leur petit convoi :
Le chemin de fourmis fourmille,
Sur le dos noir le grain blanc brille,
On diroit des grains cheminans,
Tant les allans que les venans,
N'occupent qu'une étroite voie
Où l'on traîne, porte, ou charroie ;
Les uns en guiſe de Sergens
Font marcher les moins diligens,
Les plus forts les foibles ſoutiennent :
Les uns vont, les autres viennent :
Enfin tous travaillent fort bien
En fourmis d'honneur & de bien.

Le Burleſque de Scarron ne peint-il pas auſſi-bien que l'Héroïque de Segrais ?

Le cinquiéme Livre contient les divers Jeux où Enée fait exercer les Troyens qu'il commande. Dans un de ces jeux, qui eſt une courſe à pied où l'on propoſe un prix à celui qui atteindra plutôt la fin de la carriere. Scarron dit fort naïvement :

L'œil plus vîte que le pied fut
Dès le commencement au but,
D'où tacitement il exhorte
A courir le pied qui le porte.

Dans le combat qui eſt entre le préſomptueux Darés, & le vieux Entellus : Scarron dépeint ainſi Darès :

Diſant tout bas ſa patenôtre
De voir l'autre tout épaulu,
Oſſu, membru, feſſu, velu,
D'une échine nerveuſe & large,
Et d'une pâte faite en targe. *

Dans ce Livre Anchiſe mort apparoit la nuit à ſon fils, pour lui faire des remontrances. Dès qu'il paroît,

Enée en ſon lit s'enfonça,
Où de frayeur même il paſſa,
Comme en viſion repentine,
Ordinairement on urine.
Anchiſe lui cria : Tout beau,
Æneas, retenez votre eau,
Et tordez-bien votre chemiſe,
Je ſuis votre bon pere Anchiſe ;
Pour vous avoir trop bien traité,
Je vous ai fait enfant gâté.

Ce badinage eſt d'un étage bien bas, je le rapporte comme un écueil du Burleſque. Scarron dit qu'Enée voulant allumer du feu,

* Targe, ſignifie un bouclier antique.

Il ſe brula le maître doigt,
Et s'écria tout en colere :
Malepeſte du chien de pere,
Et qui me l'a donc ramené ?
Au grand Diable ſoit-il donné :
Mais auſſi-tôt le bon Enée,
Comme il étoit ame bien née,
Du blaſphême ſe repentit.

Il fait amuſer Neptune à faire des ricochets ſur la mer. Voilà les ornemens dont Scarron embellit l'Enéïde.

Le ſixiéme Livre de l'Enéïde eſt eſtimé le plus ſçavant ; toute la Théologie des Anciens y eſt recueillie : ici Scarron égaye fort ſon Burleſque. Voici quelques-uns de ſes traits.

Cependant Æneas le fort,
Maron dit pieux, mais la rime
M'eſt une excuſe légitime ;
Æneas donc fort, ou pieux,
Si tant eſt que vous l'aimez mieux.
. . . . .

La Sibylle dans ce Livre conduit Enée dans les Enfers.

La Sibylle à tête griſe,
Qui depuis deux cens & tant d'ans
Avoit perdu toutes ſes dents,
Apollon ſon maître d'Ecole,
S'ébattoit à la rendre folle :
Alors il n'y faiſoit pas bon.

Voici comment Scarron nous repréſente Minos, Juge des Enfers.

Minos étoit là dans la mine
D'homme qui rend ſa médecine.

Il parle de cette Reine amoureuſe d'un taureau, ſuivant la Fable.

Elle étoit peinte & ſon taureau,
Et Monſieur ſon fils homme-veau,
Prince du côté de ſa mere,
Mais vilain du côté du pere
D'un grand coquin de bœuf iſſu,
De qui l'on n'a jamais bien ſçu
Ni la maiſon ni l'origine:
Mais ſon fils par ſa bonne mine,
A la femme de Minos plut;
Il voulut ce qu'elle voulut;
Encorna la Maiſon Royale,
Je ne vous dirai point comment,
Car je confeſſe ingenuement
Que j'ai la face toute rouge,
Du fait de cette Reine gouge.

Le badinage de Scarron ſe varie en cent façons; il nous dépeint la fureur de la Sibylle.

Et ſa fureur quoique divine
La fit de très-mauvaiſe mine;
On vit le fond de ſes nazeaux,
Ses deux yeux paſſablement beaux
Devinrent des yeux ſans prunelle,
Sa chevelure devint telle,
Que les pointes d'un hériſſon,
Et perdit ſon caparaſſon.

Sa face devint cacochime,
Et ſon teint de pâle minime.
J'ai ſçu depuis deux ans en ça,
Que deſſous elle elle piſſa,
Sa bouche ſe couvrit d'écume,
Son poulmon par ce divin rhume
Fit ſa poitrine panteller,
En ſoupirs ſa bouche s'exhaler,
Qui tenoit du rot quelque choſe;
Mais ſa fureur en étoit cauſe.

Scarron inſinue par tout ſon Burleſque, il lui donne quelquefois les livrées d'un ridicule bas. Enée, ſuivant le conſeil de la Sibylle pour entrer dans les Enfers, va chercher dans une forêt un rameau d'or ſur un arbre; il le trouva étant guidé par les pigeons de Venus ſa mere.

Tant reluiſoit ce rameau rare,
Meſſire Maron le compare
A la gomme jaune qui luit
Sur la branche qui la produit.
La comparaiſon eſt foiblette,
N'en déplaiſe à ce grand Poëte,
Il devoit en ſujet pareil
Mettre Lune, Etoile ou Soleil.

Lorſqu'Enée entre dans les Enfers, Scarron le fait marcher, tenant la queue de la robe de la Sibylle.

Nous avons laiſſé Maître Enée,
L'ame étrangement étonnée.

Le

Le pauvre hazardoit ſes pas,
En lieu qu'il ne connoiſſoit pas,
Tenant ſa vieille par la queue;
Diſons-là de ratine bleue,
Car pour rimer il le faut.
Ce Seigneur dans ſon grand ſurſaut,
Ne ſçachant où mettre ſes jambes,
Faiſoit nombre de pas yambes,
Cela veut dire breſs & longs;
Tantôt marchant ſur les talons
De la Prophéteſſe, ou ſorciere,
Tantôt donnant en ſon derriere,
De ſon nez, qui trop long étoit,
Tout autant de fois qu'il buttoit;
Butter & broncher, l'un vaut l'autre.

La plaiſanterie triviale eſt de tems en tems l'écueil de ce Poëte. Il dit en parlant de l'Acheron :

Dans le Cocyte ſe va perdre
Rime qui ſçait rimer en erdre,
Je le laiſſe à plus fin que moi.

Il fait faire par la Sibylle, l'éloge d'Enée, lorſqu'elle parle à Caron.

Vous voyez ici Maître Enée,
Une perſonne auſſi bien née
Qu'il en fut jamais dans Paris,
Enfant bien-aimé de Cypris,
Point Mazarin, fort honnête-homme.

Scarron compoſa dans le fort de la

haine qu'on avoit pour le Cardinal Mazarin. Lorſqu'Enée paſſa dans la Barque à Caron, & qu'il aborda l'autre rivage :

Fit un ſaut ſans quitter le bras,
De la Sibylle qui tirée,
Devant que d'être préparée,
Fit un parterre & mit au jour
Un remede contre l'amour,
Une feſſe très-décharnée,
Dont auroit bien ri Maître Enée ;
Mais par reſpect il ſe mordit
Les lévres, & la main tendit
A la Sibylle déſolée,
D'avoir ſa feſſe révélée,
Qui pourtant par diſcrétion,
N'en fit point démonſtration.

Scarron n'oublie pas dans les Enfers les Avocats qui trahiſſent leurs Cliens.

Maint Avocat porte bonnet,
Qui trahit ſon Client tout net,
En procès, ou bien arbitrage,
Reçoit en ce lieu maint outrage ;
On le fait ronger par des rats,
Et aſſommer à coups de ſacs.

Il place auſſi dans les Enfers au nombre des ames damnées les Poëtes Burleſques. Enée rencontre Didon,

qu'il ne put éviter. Voici comme il lui parla :

O belle en qui ſouvent je penſe !
On dit donc vrai quand on me dit,
Que votre Alteſſe de dépit
De ce que je l'avois laiſſée,
S'étoit la poitrine percée.
Sur ma foi vous eûtes grand tort,
Car un vivant vaut bien un mort.
Pour moi je ne voudrois pas faire
Un acte à l'homme ſi contraire :
Vous auriez fait plus ſagement,
Si vous euſſiez fait autrement.
Ce qui me choque en cette choſe,
C'eſt qu'on m'a dit que j'en ſuis cauſe.
Pourquoi m'aimiez-vous tant auſſi ?
Pour moi je ne ſuis pas ainſi,
Je n'aime qu'autant que l'on m'aime ;
Me laiſſe-t-on, j'en fais de même.
Quand les Dieux me firent ſçavoir
Par Mercure qui me vint voir,
J'en penſai mourir de triſteſſe :
Car vous aviez un Cuiſinier
Que je ne ſçaurois oublier.
Avec vous je faiſois goguaille,
Et j'étois comme un rat en paille ;
J'étois bien chauſſé, bien vêtu,
Mangeois à bouche que veux-tu.
Je battois tous vos domeſtiques ;
Et de préſens magnifiques,
Votre main au bras potelé
M'a ſouventefois régalé.

Voilà Enée avec les ſentimens d'un

petit-Maître. Je ne ſuis pas ſurpris après cela que Didon

D'une mine griſe,
Payât ce joli compliment.

Les hypocrites, ſuivant Scarron, ſont condamnés à prier Dieu, ſans qu'on les voie.

Et ce tourment de n'être en vue,
Mille fois pour une les tue.

Après avoir parcouru pluſieurs criminels, Scarron vient à Théſée.

Là Théſée eſt ſur une chaiſe,
Ainſi que moi mal à ſon aiſe,
Outre que ſon malheureux cu
Faute de chair eſt très-pointu,
La chaiſe mal faite & durette,
De ſes trois pieds à diſette.
Pour vous montrer que je puis bien
Changer un Vers en moins de rien;
La chaiſe auſſi dure que roche
N'a qu'un pied, & ce pied-là cloche.
Le voici d'un autre façon,
Tant je ſuis joli garçon:
La chaiſe branlante, & bien dure;
N'a qu'un pied pour toute monture;
Elle trébuche à tout moment,
Il la redreſſe promptement.
A-t-il remis le cul en ſelle,
Patatras il choit de plus belle.

Voilà comment Scarron ſe joue de

la Poëſie. Les mauvais Juges ne ſont pas épargnés.

Le Juge qui vend ſes Parties,
Outre qu'il eſt frotté d'orties,
On fait éclater à ſes yeux
De beaux ducats qui ſont ſes Dieux;
Comme il penſe emplir ſa pochette,
On lui donne d'une baguette
Sur les doigts, dont le ſeing fatal
Selon l'argent fait bien du mal.
Son corrupteur qui ne vaut guere,
Eſt puni de même maniere.
Quand un coup il a deſſerré,
Il en reçoit un bien ſerré,
Et l'autre reprend tout à l'heure
L'argent comptant dont on le leurre.
En eſt-il ſaiſi? l'on lui prend,
Donne-t-il un coup? on lui rend.
Tous deux ſont frappés, tous deux frappent;
Tous deux perdent ce qu'ils attrapent;
Ainſi leur tourment ſans ceſſer,
Eſt toujours à recommencer.

Le ſeptiéme Livre de Virgile eſt rempli d'évenemens merveilleux.

Enée étant ſorti des Enfers, ſe rembarqua ſur mer; il paſſa auprès de l'Iſle de Circé l'enchantereſſe.

La mer du lever du Soleil
Recevoit un éclat ſans pareil,
La Lune & toutes ſes ſuivantes;

Ce ſont les Etoiles errantes,
Se retiroient ſans faire bruit,
Ainſi que les oiſeaux de nuit;
Et l'Aurore franche coquette,
Laiſſant ronfler dans la couchette
Son cocu caduc & griſon,
Se promenoit par l'horiſon,
Peignant la ſurface des choſes
D'une belle couleur de roſes.
Cela veut dire que le jour
Après la nuit vint à ſon tour.
Que ſi j'avois cru mon courage,
J'en aurois bien dit davantage;
Et pour dire que ce jour vint,
J'aurois fait des Vers plus de vingt.

Parmi les Partis qui étoient ſur les rangs pour épouſer l'Infante de Lavinium, ſelon Scarron :

Æneas, quoique déja veuf,
Etoit auſſi bon qu'un tout neuf.

Junon conjurée contre Enée, appelle de toute ſa force Alecton,

Qui lors ſe trouvant empêchée,
Répondit en voix d'élephant:
On y va, ne criez pas tant.

Voici comme il dépeint cette Alecton, cette belle au crin de couleuvre, lorſque Junon lui parla.

Alecton comme très-civile,
Radoucit ſes gros yeux ardens,
Et ſourit découvrant ſes dents
En pointes comme dents de ſcie:
De ſon teton fait en veſſie,
Qui lui ſervoit à ſe moucher,
Elle ſe mit à ſe torcher;
Puis s'étant ainſi compoſée,
En ton de voix de roue uſée,
Qui durant le chaud a beſoin
D'une livre, ou deux de vieux oin.
Parlant à la Laconienne,
Répondit qu'à cela ne tienne.
La Déeſſe ſe rentourna,
Et la vilaine s'atourna,
Comme une vieille aux jours de fête,
Treſſa les ſerpens de ſa tête,
Et d'un de ceux de ſon gouſſet,
Se ſervit comme d'un lacet.

Un Poëte Burleſque ſe plaît à donner de vilaines images. Cette Alecton ſouffla ſa rage à l'épouſe de Turnus.

La Dame étoit tantôt follette,
Elle eſt maintenant ivrognette.
Ces deux termes diminutifs
Qui devroient être augmentatifs,
Sont ici mis par ironie.
Lecteur, ſouviens-t-en, je te prie;
Car ma foi ſi tu prétendois
Me donner ici ſur les doigts,
Et faire le mauvais critique,
Je te dirai choſe qui pique.

C'eſt ainſi que Scarron ſe rit de tout. Alecton pour mieux jouer ſon jeu ſe déguiſa en vieille.

Sa face de couleur de bois,
Avoit d'une coque de noix
La ſéchereſſe & l'écorce ;
Son corps qui paroiſſoit ſans force,
Etoit ſoutenu d'un bâton,
Ses cheveux étoient de cotton,
Et gros comme poil d'épouſſette,
Et ſa voix étoit de chouette.

Dans le huitiéme Livre où Scarron a fini ſa courſe, il nous repréſente Enée étonné.

Des promeſſes ſurannées
De Meſdames les deſtinées,
Au Diable, ſi le Seigneur ſçait,
Non plus qu'un enfant ce qu'il fait.
Son pauvre eſprit qui ſe débauche
Tantôt à droit tantôt à gauche,
Eſt porté pitoyablement,
Et cent fois change en un moment.

Il met en parlant d'Enée.

Son alteſſe mélancolique
Au bord du Tibre pacifique,
Mais qui ſe dépacifiqua.

A l'exemple de Corneille qui a fait

le mot d'*invaincu*, Scarron a fait le verbe de *dépacifiquer*.

Et Maître Eneas s'éveilla
A l'heure que le Soleil jaune,
Déja de la longueur d'une aune,
Doroit le Ciel encore enduit
Du noir à noircir la nuit:
Mais bientôt cette couleur brune
S'évanouit avec la Lune.

Voilà les images d'un pinceau Burleſque. Nous voyons Enée de bonne humeur dans ce Livre; c'eſt ainſi qu'il parle au Tibre:

Quand mes affaires ſeront nettes,
Je veux vous dire des ſornettes,
Si vous vous plaiſez d'en ouir;
J'ai bien dequoi vous réjouir,
Et prétends vous faire tant rire,
Que vous ſerez contraint de dire
Que je ſçais produire un bon mot.
Feu Priam qui n'étoit pas ſot,
Outre mille bonnes parties,
Se plaiſoit fort en faceties.
Quand j'en faiſois, ce pauvre Roi,
Il m'eſt avis que je le voi,
Rioit ſi fort, quand j'y penſe,
Que j'en ris encor de ſouvenance.
Æneas ainſi ſe vantant,
Eut le nez de rouge éclatant,
Tant il eut une honte extrême,
De s'être tant vanté lui-même.

Il dit en parlant des eaux du Tibre :

Elles n'ont pas le moindre pli,
Parbleu ! c'eſt un miroir poli,
Dit Æneas, pour lui complaire,
Pas un ne ſoutint le contraire,
Le Seigneur ſur l'eau ſe pencha,
Et ſon rabat y rattacha ;
L'un y rajuſte ſa criniere,
L'autre y radoucit ſa viſiere,
Pour voir comment ſes yeux vainqueurs
Tyranniſent les pauvres cœurs.
De ſes pincettes le bon Prince
S'ébarbe, & ſes machoires pince,
Maudiſſant celui qui les fit,
Et jurant par fois un petit :
Ses Courtiſans à l'envi firent
Ce qu'à leur Prince faire ils virent.

Enée parlant à Evandre.

Expoſa ſa perruque au vent ;
C'eſt-à-dire, ôtant ſa barete
Ou ſon chapeau : mais un Poëte
Pour exprimer l'étui du chef,
Dit bonnet, chapeau, couvre-chef,
Toque, Tapabor, Bourguignote,
Beguin, Turban, calle, calote,
Caſque, ſalade, heaume, pot,
Capuchon, capote ; en un mot
Le plus éloigné ſynonime,
Chez nous rimeurs paſſe à la rime.

Scarron fait danſer Enée avec Pallas, fils du Roi Evandre.

Æneas & toute ſa bande,
Danſoient par-fois la ſarabande;
Pallas les voyant ainſi faire,
Danſoit auſſi pour leur complaire.
Outre que le jeune Seigneur,
De ſa nature étoit danſeur,
Quoiqu'une hiſtoire ſcandaleuſe
Lui donne une jambe cagneuſe;
Mais on ſçait au moins, ce dit-on,
Que Pallas donna du bâton
A l'Ecrivain de cette hiſtoire:
Il ne faut donc point trop la croire,
Ni trop peu ne la croire pas.

Ces Princes ſe complimentent.

Nous ſommes parens l'un & l'autre,
Ce m'eſt grand honneur, c'eſt le nôtre:
C'eſt moi, qui cet honneur reçoi.
Ah! ce n'eſt pas vous, Ah! c'eſt moi;
Par ces repliques & dupliques
De leurs royales rhétoriques,
Ils firent quelques tems eſſai,
Pour dire le vrai; je ne ſçai
Qui des deux étoit le plus ſage,
Et qui plus diſcret perſonnage,
Pour Æneas, je ſçai fort bien
Qu'il parloit long-tems ſur un rien,
Tant ſa langue étoit bien pendue,
Et que dans une affaire ardue,
Sans ſe préparer il parloit
Bien ſouvent plus que l'on vouloit;
Et ſi l'autre en étoit de même,
De tous deux l'éloquence extrême,

En ce ſiécle où l'on parle tant,
Eût rendu leur nom éclatant,
En matiere de parlerie,
Qu'autrement on dit hablerie.

Æneas exhorte Evandre à s'unir à lui.

Mes Chevaliers & mes Pions
Sont vaillans, auſſi ſont les vôtres;
Aſſemblons donc les forces nôtres:
Et frottons bien nos ennemis.

Voici le compliment qu'Evandre fit à Enée.

Au Révérend Meſſire Enée,
Que benite ſoit la journée,
Quand je vous vois de mes deux yeux,
Monſieur Æneas le pieux,
En vous je crois voir votre pere.
Car pour Madame votre mere,
Nous ſçavons ce que nous ſçavons,
Mais bouche cloſe, pourſuivons.
Votre pere donc, que Dieu garde,
Foin il eſt mort, & par mégarde,
Je viens de lui faire un ſouhait,
Tel que pour un vivant on fait.
J'ai peine à m'empêcher d'en rire:
Votre pere donc, veux-je dire,
Que Dieu garde en ſon Paradis,
Etoit homme des plus hardis,
Grand joueur de trente & quarante,
Et danſoit des mieux la courante;
Au reſte de vertu pourvu.

Auſſi-tôt que je vous ai vu,
J'ai cru le voir, tant il me ſemble,
Que votre Alteſſe lui reſſemble :
Vous êtes pourtant plus replet,
Au lieu qu'il étoit maigrelet,
Et qu'il portoit la barbe large,
Sans y pratiquer une marge ;
Sur la lévre ſe pincettant
Le poil à grand peine naiſſant,
Comme je vois bien que vous faites :
Pour moi j'ai perdu mes pincettes,
Et quand aujourd'hui j'en aurois
Peu ou point me pincerois ;
Mais chacun en uſe à ſa guiſe.
Sa perruque étoit un peu griſe,
La vôtre ne l'eſt pas encor,
Et reluit aux yeux comme l'or.
Son nez tranchant comme le nôtre,
En approchoit plus que du vôtre.
De plus il avoit un poireau,
Mais il n'en étoit pas moins beau.
Enfin dans votre reſſemblance,
Je n'y trouve de difference
Que dans ce qu'on appelle l'air,
Cela ne vaut pas le parler.
Pour conclure, il eſt véritable,
Que le pere au fils eſt ſemblable.

Il dit enſuite qu'Anchiſe vint loger chez lui.

C'étoit une bonne bête :
Je me ſouviens qu'il me vola
Tout mon argent au quinola,
Dont il m'acheta deux aiguieres,

Il m'engroſſa trois Chambrieres ;
Et puis enſuite fit ſi bien ,
Que la choſe paſſa pour rien ,
Dès-lors d'amitié nous nous prîmes.

Enée étant dans le Temple ,

Un Preſbiter
Lui vint l'encenſoir préſenter ;
Il le prit ſans cérémonie ,
Avec une grace infinie :
Mais avec cette grace-là ,
Son encenſement mal alla.
Car étant nouveau dans l'affaire ,
Il crut & crut en téméraire ,
Qu'il n'avoit qu'à pouſſer bien fort.
Il s'évertua donc d'abord ;
Mais ébranlant trop la machine ,
La braiſe lui chut ſur l'échine.
Sa faute il voulut réparer ,
Il ne fit rien que l'empirer ;
Du Prêtre il bleſſa les deux niéces ,
D'un chandelier fit quatre piéces.
Enfin il fit de l'encenſoir
Des choſes hideuſes à voir.

Scarron a laiſſé ce Livre imparfait , il n'a pas pouſſé plus loin ſa carriere burleſque. On ne ſçauroit nier que tous ces morceaux de Scarron , excepté ceux qui ſont d'un burleſque outré , n'ayent des graces originales , toutes groteſques qu'elles ſont. Deſpréaux dans ſa mauvaiſe humeur n'arrêtera

pas le cours des applaudiſſemens que Scarron a mérités. J'ai cru qu'en ramaſſant toutes ces plaiſanteries, j'exécutois le deſſein que j'ai formé de réunir dans mes Ouvrages des idées riantes, & d'en faire le recueil le plus complet qui ait encore paru.

Lettre d'une Religieuſe celébre à un grand Prince.

¶ Une Dame d'une grande piété m'a confié une lettre qu'elle tient d'une Carmelite. Madame la V..... écrivit cette lettre à un grand Prince, lorſqu'elle embraſſa l'Ordre des Carmelites. On ne ſçait point ſi cette lettre fut rendue au Prince à qui elle s'adreſſoit, elle eſt imparfaite, je la donne telle que je l'ai eue. On y verra une eſpece de combat entre l'amour divin & la paſſion dont triompha cette Religieuſe, qui fut un modéle de pénitence.

» Je ne ſçais pas bien diſtinctement quel eſprit me pouſſe à vous écrire. Un Dieu jaloux de mon cœur & qui exige que je le lui donne tout entier, ne ſera-t-il point offenſé, ſi en quittant le monde je regarde derriere moi; & tourne la tête vers ce que j'y ai laiſſé de plus cher? Vous n'avez été que trop long-tems en poſſeſſion de cauſer chez

» moi un agréable déſordre, & j'ai eu
» beſoin de la grace de Dieu la plus
» forte & la plus attrayante pour dé-
» truire le charme d'une idée telle que
» la vôtre qui me tyranniſoit ſur la fin
» malgré vous-même. Je ne veux pas la
» rappeller, je balancerois la victoire
» que je dois remporter ſur moi : mais
» je veux ſeulement vous donner un
» goût du bonheur dont je jouis, &
» faire naître dans votre cœur, ſi je le
» puis, des déſirs qui n'ayent que
» Dieu pour objet. Il me permettra de
» vous regarder encore, dès que mes
» regards ne ſe jetteront ſur vous que
» pour vous conduire vers lui. Oui,
» grand Prince, rien n'eſt plus vain
» que votre grandeur même, & que
» les plaiſirs les plus ſéduiſans que vo-
» tre Cour puiſſe vous offrir. Un ſeul
» rayon de la grace vous feroit non-
» ſeulement connoître, mais ſentir
» cette vérité. Si le monde avoit quel-
» ques douceurs qui puſſent nous ſa-
» tisfaire entierement, ce ſeroient cel-
» les d'un amour parfait qui unit deux
» cœurs faits l'un pour l'autre. De
» quelles amertumes ne ſont pas dé-
» trempés ces plaiſirs ? Qui l'a plus
» éprouvé que moi ? Mais d'où vient

» que je ſens encore un attrait à par-
» ler des ſentimens que j'ai eus, &
» que j'ai arrachés entierement de
» mon cœur. Me ſéduirois-je moi-
» même, écouterois-je encore une
» paſſion dont je crois avoir trium-
» phé ? Seroit-elle recelée au fond de
» mon cœur ? ſe couvriroit-elle des
» dehors de la piété ? Non, après tou-
» tes les graces que Dieu m'a faites,
» je ne me ſens pas capable de le trom-
» per. Ce qui me fait trembler, c'eſt
» que nous ne faiſons pas le bien que
» nous voulons, & nous faiſons le
» mal, que nous déteſtons. Après
» tout, je l'ai réſolu, je veux vous
» oublier, je me dévoue entierement
» à Dieu, mon ſacrifice eſt ſans réſer-
» ve. On m'a fait entendre que le feu
» qui doit conſumer mon cœur qui
» eſt la victime que je lui offre, ne
» deſcend que du Ciel, & ne ſouffri-
» roit pas le mélange d'un feu terreſ-
» tre. Mais je voudrois bien qu'à l'e-
» xemple d'un Saint que vous comptez
» parmi vos Ancêtres, vous fuſſiez ſur
» le Trône conſacré entierement à
» Dieu, je marcherois plus aiſément
» dans les voies du ſalut, ſi je vous y
» voyois marcher. Quel dommage,

» qu'un grand cœur comme le vôtre
» n'aime pas le ſeul objet qui le doit
» enflammer ! je ne vous en dirai
» point davantage. J'apprehende.....

M. de la Monnoye.

¶ Voici quelques Ouvrages de M. de la Monnoye qui a tenu un rang ſi conſidérable dans la République des Sçavans, par le talent qu'il avoit pour la Poëſie, & parce qu'il avoit l'eſprit orné d'une litterature exquiſe.

Etrennes à Iris.

Pour témoignage de ma flamme,
Iris, du meilleur de mon ame,
Je vous donne à ce nouvel an,
Non pas dentelle ni ruban :
Non pas eſſence ni pommade,
Quelques poires de marmelade,
Un manchon, des gants, un bouquet,
Non pas heures, ni chapelet,
Quoi donc ? attendez, je vous donne ;
O fille plus belle que bonne,
Qui m'avez toujours refuſé,
Le point ſi ſouvent propoſé,
Je vous donne, ah, le puis-je dire ?
Oui, c'eſt trop ſouffrir le martyre.
Il eſt tems de s'émanciper,
Patience va m'échaper,
Fuſſiez-vous cent fois plus aimable,
Belle Iris, je vous donne.... au diable.

Flamberge au vent deux Suiſſes but à but,

Après bon vin ſe battoient dans la rue,
Mu de pitié le gros Simon courut,
Les ſéparer à travers la cohue,
Mais de ſon zéle, il eut mauvaiſe iſſue,
Le pauvre diable à la tête reçut
Un coup d'eſtoc, ſi bien que beſoin fut,
Pour le trépan d'appeller Maître Ambroiſe,
Qui voulant voir, ſi la cervelle ou non,
Etoit atteinte. Ah tout beau, dit Simon,
Je n'en eus point quand j'entrai dans la noiſe.

La colere de Venus.

Amour étant ſur le ſein de Venus,
D'Agéſilas vit l'épouſe n'aguere;
Et lui trouvant des graces tant & plus,
Vola vers elle, en diſant: C'eſt ma mere.
Piquée au vif la Reine de Cithére,
Voulut d'abord haper le déſerteur,
Lui prompt ſe ſauve aux cheveux de la belle,
Là ſe tapit, Venus entre en fureur.
Et ne pouvant ſouffrir qu'une mortelle,
Oſe lui faire un ſi ſanglant affront,
Lui ſaute aux yeux dans l'excès de ſa rage,
Et lui portant les ongles au viſage,
Lui défigure & la joue & le front,
Ni plus ni moins qu'après un grand orage,
Dans un parterre on voit roſes & lis,
En maints endroits par la grêle meurtris.
Le pauvre Amour cauſe de cet outrage,
Menoit grand deuil, perçoit l'air de ſes cris.
Mais quand Venus après ce bel ouvrage,
S'en fut partie & qu'il vit le ravage,
Qu'elle avoit fait, ce fut alors bien pis.
Saiſi d'horreur de l'affreuſe vengeance,
Il en fremit bien aviſé, pourtant

Pas ne s'en tint à longue doléance,
Mu de pitié l'officieux enfant,
Près de la Dame uſe de doux langage,
La rafraîchit du vent de ſon plumage,
D'un doigt leger en guiſe de pinceau,
Il applanit les ſillons de la peau.
Puis appellant pour un dernier remede,
Les petits Dieux ſes freres à ſon aide,
Artiſtement les niche dans les trous,
Qu'avoit creuſés la Déeſſe en courroux.
Qui le croiroit ? ô cure ſans pareille !
L'aimable épouſe aux yeux de ſon époux,
Plus que jamais parut fraîche & vermeille,
Et pour ſurcroît de bonheur mit au jour,
Un beau poupon tout ſemblable à l'amour.

Rien n'eſt plus ingénieux & plus galant que cette fiction.

Ce même Poëte fit ces Vers ſur les préſens que la Province de Bourgogne fit à Santeul Poëte.

Santeuil eſt un fou, ce dit-on,
Il ne l'eſt pas ſur ma parole,
La Bourgogne à genoux le traitant d'Apollon,
Pour chaque demi Vers lui compte une piſtole.
Non Santeuil n'eſt pas un fou, non,
Mais la Province eſt une folle.

Santeul fut fort irrité de ces Vers, mais M. de la Monnoye l'appaiſa en s'expliquant ainſi :

Oui, je l'ai dit de bonne foi.
La Bourgogne t'adore, elle en fait ſon idole,
Mais lorſqu'elle eſt fole de toi,
O qu'elle a raiſon d'être fole !

Il fit encore ces Vers ſur Santeul après la mort de ce Poëte.

Santeuil qui loua tant les eaux,
Ne but rien moins que de l'eau claire ;
Et fit des Cantiques fort beaux,
Pour les Saints qu'il n'imita guere.

Un Poëte médiocre ayant mis en Vers François les Odes d'Horace, les amateurs des belles lettres furent ſcandaliſés de voir Horace traveſti ſi indignement : M. de la Monnoye s'expliqua ainſi ſur cette traduction.

Il faudroit, ſoit dit entre nous,
A deux Divinités offrir ces deux Horaces ;
Le Latin à Venus, la Maîtreſſe des Graces,
Et le François à ſon Epoux.

C'eſt-à-dire, à Vulcain le Dieu du Feu.

¶ Marguerite fille naturelle de Charles-Quint n'avoit que douze ans, lorſqu'elle épouſa en premieres noces Alexandre de Médicis qui en avoit

27. & elle avoit 20. ans lorſqu'Alexandre Farneſe ſon ſecond Epoux n'en avoit que 13. Jacques Bouju, Poëte Angevin, fit ſur ce ſujet cette Epigramme.

Impubes nupſi validò, jam firmior annis,
Exſucco & molli cum ſociata viro.
Ille fatigavit teneram, hic ætate valentem,
Intactam totâ nocte jacere ſinit.
Dum nollem licuit, nunc dum nolo, non licet uti,
O hymen, aut annos, aut mihi redde virum.

M. de la Monnoye a traduit ces Vers fort heureuſement.

A douze ans veuve de Léandre,
Vainement pour moi vigoureux,
A vingt, j'épouſe Hilas qui trop jeune & trop tendre,
Ne peut ſentir encor, ni ſoulager mes feux.
Dans ce bizarre état que faut-il que je faſſe ?
Hymen qui m'as offert tes plaiſirs les plus doux,
Lorſque pour eux j'étois de glace,
Et qui dans mon ardeur me les refuſe tous.
Hélas ! ſi dans ton cœur la pitié trouve place,
Rend-moi mon premier âge, ou mon premier époux.

Dic mihi qua tria ſint queis fas mediocribus eſſe,
Non fuit, eſt, nec erit carmina, vina, pepo.

Le vin, les vers & les melons,
Sont mauvais, s'ils ne ſont que bons.

Triolet d'un Juge à une belle Plaideuſe.

Si je ne gagne mon procès,
Vous ne gagnerez pas le vôtre.
Vous n'aurez pas un bon ſuccès,
Si je ne gagne mon procès.
Vous avez chez moi libre accès,
J'en demande chez vous un autre,
Si je ne gagne mon procès,
Vous ne gagnerez pas le vôtre.

Cloches, ſi les loix de l'Egliſe
Ont ordonné qu'on vous batiſe,
Le myſtere en eſt délicat.
C'eſt de peur que le diable à qui chacun vous donne,
Lorſque trop long-tems on vous ſonne,
Ne vous piît & vous emportât.

Chanſon.

Sur peine de la goute un Médecin m'ordonne
De quitter l'uſage du vin,
Moi loin de renoncer à ce jus ſi divin,

J'acheve de vuider ma tonne,
Laquais vîte à grands flots rempli-moi ce
criſtal ;
Si le vin engendre la goute,
Boire juſqu'à la lie eſt le ſecret ſans doute ;
De tarir la ſource du mal.

Hiſtoire d'un impoſteur.

¶ Quand des Amans pourroient emprunter la figure des maris, je ne crois pas qu'ils s'aviſaſſent de prendre cette forme pour tromper les femmes dont ils voudroient obtenir quelque faveur. En voici pourtant un qui imita en cela Jupiter. Un Gaſcon nommé Martin Guerre avoit épouſé une femme jeune & belle, nommée Bertrande Rols. Après avoir vécu avec elle l'eſpace de dix ans, il la quitta pour aller à la guerre. Huit ans après ſon départ, Arnaut du Til ſe diſant Martin Guerre, ſe préſenta à Bertrande & à ſes parens, qui ſe perſuaderent aiſément qu'il étoit le vrai Martin, à cauſe de la grande reſſemblance qu'il avoit avec lui, & qu'il étoit parfaitement au fait de tout ce que ſçavoit celui dont il jouoit le rolle. Bertrande le reçut dans ſon lit & en eut deux enfans. Trois ans après, il courut un bruit que

que ce n'étoit point Martin, ce qui donna lieu à l'examiner. Enfin il y eut des parens du vrai Martin, qui par quelques motifs d'intérêt & contre le gré de la femme, ſe rendirent ſes accuſateurs devant le Juge de Rieux, peut-être qu'elle trouvoit ſon compte dans la difference qui étoit entre l'impoſteur & le vrai mari. Après de longues procédures, Arnaut du Til fut condamné à perdre la tête : il en appella au Parlement de Toulouſe où il fut amené & ouï pluſieurs fois, ſoutenant toujours qu'il étoit Martin Guerre. Il avoit pour lui quatre ſœurs du vrai Martin avec trente ou quarante autres témoins. Mais parce que d'ailleurs il y avoit des témoins preſque en pareil nombre qui aſſuroient le contraire, & qu'il y en avoit auſſi qui chanceloient dans leurs dépoſitions, les Juges étoient dans un grand embarras. Mais voici le véritable Martin Guerre qui paroît comme s'il étoit deſcendu du Ciel dans une machine, il ne leva pas d'abord les difficultés ; on les confronta l'un avec l'autre, le vrai Martin demeura preſque confondu, parce que le fourbe ſçavoit mieux

s'aider du menſonge que l'autre de la vérité. Les faits qu'il rapportoit étoient ſi circonſtanciés, il ſe ſoutenoit ſi bien dans ſes réponſes, & les indices qui en réſultoient, paroiſſoient ſi forts, que cela paſſe l'imagination. Le véritable Martin frapé lui-même de la reſſemblance, excuſoit l'erreur de ſes parens; mais il ne pouvoit point pardonner à ſa femme, il croyoit qu'elle devoit être à l'abri de l'erreur, parce qu'elle auroit dû ſaiſir des differences imperceptibles à tout autre. D'ailleurs il ne pouvoit pas croire qu'elle n'eût aidé à ſe tromper, parce que l'erreur lui plaiſoit. On fit venir les ſœurs de Martin pour les ouïr de nouveau, & quelques autres témoins qu'on entendit d'office. Avec ces nouvelles preuves on crut la vérité aſſez bien éclaircie pour paſſer à la condamnation de du Til. On rendit un Arrêt qui le condamna à être pendu & brulé, & les enfans que Bertrande avoit eus de lui furent déclarés légitimes. L'aveu qu'il fit de ſon crime au pied de la potence leva juſqu'au moindre doute, & perſuada les Juges qu'ils avoient bien rencontré, peut-être par hazard; l'Arrêt eſt cité

par Papon, qui raconte toute l'hiſtoire. M. Coras Rapporteur du procès a fait là-deſſus de ſçavantes obſervations.

¶ Un Auteur qui s'occupe uniquement de la Poëſie, qui néglige ſes affaires, eſt plus Auteur qu'un autre; celui qui en fait ſon occupation, mais qui prend ſoin de ſa fortune eſt Auteur comme il le faut être. Ceux qui boivent dans l'Hélicon en paſſant, qui ſe contentent d'en lécher les eaux avec la langue, s'il eſt permis dans un ſujet profane de parler le langage de l'Ecriture-Sainte, voilà les Poëtes qui ont un eſprit ſolide; mais ceux qui ſe mettent à genoux, & s'incommodent pour boire, voilà les Poëtes qui manquent d'eſprit. De 22000. Poëtes en trouve-t-on trois cens qui boivent de la premiere façon. Cette figure eſt priſe dans le livre des Juges chap. 7. Le Seigneur indiqua à Gedeon ces deux differentes manieres de boire pour connoître ceux qu'il devoit choiſir pour combattre les Madianites. De 22000. hommes il n'y en eut que trois cens qui burent de cette maniere legere & aiſée. Campiſtron étoit un de ces bu-

Deux eſpeces d'Auteurs.

veurs d'eau d'Hélicon qui en prenoit avec cette facilité : auſſi fit-il une grande fortune. Damon n'a pas encore fait la ſienne, quoiqu'il ſoit dans cette claſſe de buveurs, il regarde ſa profeſſion d'Avocat comme ſon objet principal, la Poëſie & les belles Lettres ſont ſon amuſement. Corneille diſoit qu'il étoit fou de gloire & affamé d'argent, ſa Poëſie ne lui faiſoit pas fouler aux pieds ſa fortune.

Critique de Deſpréaux.

¶ Il ne faut point prendre le change quand on dit qu'un grand Poëte décrit les plus petites choſes, ce ne ſont point de ces petites choſes dont le détail eſt dégoutant. Ainſi Deſpréaux, ce célébre critique, ce grand Poëte, ne doit pas être imité dans le détail qu'il fait, lorſqu'il parle de Monſieur & de Madame Tardieu,

Mais pour bien mettre ici leur craſſe en tout ſon luſtre,
Il faut voir du logis ſortir ce couple illuſtre ;
Il faut voir le mari tout poudreux, tout ſouillé,
Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé,
Et de ſa robbe en vain de pieces rajeunie,
A pied dans les ruiſſeaux traînant l'ignominie :

Mais qui pourroit compter le nombre de haillons,
De pieces, de lambeaux, de ſales guenillons,
De chiffons ramaſſés dans la plus noire ordure,
Dont la femme aux bons jours compoſoit ſa parure ?
Décrirai-je ſes bas en trente endroits percés,
Ses ſouliers grimaſſans vingt fois rapetaſſés ?
Ses coëffes d'où pendoit au bout d'une ficelle
Un vieux maſque pelé tout auſſi hideux qu'elle.
Peindrai-je ſon juppon bigarré de ſatin ....

Racine obligea d'abord Deſpréaux à retrancher cette deſcription ; mais ce Poëte ſatyrique la rétablit dans la ſuite : il auroit mieux fait de croire Racine. S'il avoit bien prêté l'oreille à la muſe de la Poëſie, quand il a dit : *Décrirai-je, peindrai-je*, il auroit entendu qu'elle auroit répondu : Gardez-vous de décrire, de dépeindre une choſe ſi abjecte, ſi baſſe, lui qui dit :

Dans ce ſac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois point l'Auteur du Miſantrope,

Donne lieu de lui faire le même reproche.

Dans ce détail crasseux de chiffons, de lambeaux,
Je ne reconnois point le fameux Despréaux.

Bon mot de l'Abbé de Bellievre.

¶ M. Pompone de Bellievre étant mort sans enfans, on proposa à l'Abbé son frere de quitter le petit collet, & de se marier, afin de ne point laisser perdre sa race : J'aime mieux, dit-il, qu'elle finisse par un honnête-homme que si elle continuoit par un sot que je pourrois mettre au monde.

Bons mots du Duc de la Feuillade & de la Comtesse de la Suze.

¶ La Duchesse de Châtillon plaidoit au Parlement contre la Comtesse de la Suze illustre par ses Poësies. Ces deux Dames se rencontrerent tête à tête dans la grand-Sale ; le Duc de la Feuillade qui donnoit la main à la Duchesse, dit à la Comtesse qui étoit accompagnée de Benserade, & de quelques autres Poëtes : Madame, si vous avez la rime de votre côté, nous avons la raison du nôtre. La Comtesse lui repartit en faisant la mine : Ce n'est donc pas, Monsieur, sans rime & sans raison que nous plaidons.

Trait piquant contre un Auteur.

¶ Un Auteur très-médiocre, dit qu'il voudroit bien faire un ouvrage

où perſonne n'eût jamais travaillé, & ne travaillât jamais : Vous n'avez, lui dit-on, qu'a faire votre éloge.

¶ Benſerade prenant la place de Furetiere à l'Academie, dit : Ah ! que je vais dire bien des ſotiſes. Furetiere lui dit : Courage, vous ne commencez pas mal. Reparrie de Furetiere.

¶ Angeli Bouffon étoit dans une compagnie où il faiſoit le fou, lorſque Bautru arriva. Il lui dit : Vous venez bien à propos pour me ſeconder, je commençois à m'ennuyer d'être ſeul. Bautru repartit : Vous vous ennuirez bien davantage, en aſſortiſſant votre folie avec ma ſageſſe. Repartie de Bautru.

¶ Cléon, pere de Damon, ne voulut jamais ſe remarier ; il diſoit : Si le Ciel eût voulu que je vécuſſe dans le mariage, il ne m'auroit pas ôté ma femme. Rentrer dans le mariage après avoir eu le bonheur d'en ſortir, c'eſt ſe rembarquer ſur mer après que la tempête vous a ſi heureuſement jetté dans le port ; c'eſt mériter d'être enſeveli dans les abymes de la mer. Contre les ſeconds mariages.

¶ On demandoit à M. le Comte... ancien Lieutenant Général, qui eſt riche des bienfaits du Roi, d'où vient qu'il n'étoit pas Maréchal de France ; Bâton de Maréchal de France compenſé.

il répondit : C'eſt que j'ai pris mon bâton en argent.

Equivoque plaiſante.

¶ Un pere qui avoit pluſieurs enfans libertins qu'il avoit bien de la peine à contenir, diſoit qu'il étoit le garde-fou de ſes enfans.

Une bonne excuſe ſuffit.

¶ M. le Prince paſſant par une petite Ville de Bourgogne, le Maire en robe avec les Echevins l'étant allé recevoir, lui dit : De toutes les Villes qui ont l'honneur d'être dans le Gouvernement de Votre Alteſſe Séréniſſime, la plus petite ſeroit ravie de vous faire connoître qu'il n'y en a point qui ait un ſi grand zéle. Elle ſçait qu'un moyen infaillible de plaire au Guerrier le plus grand de notre ſiécle, c'eſt de le recevoir au bruit d'une nombreuſe artillerie ; mais il nous a été impoſſible de faire tirer du canon par dix-huit raiſons. La premiere, Monſeigneur, c'eſt qu'il n'y en a point, & qu'il n'y en a jamais eu en cette Ville : Je ſuis ſi content de cette raiſon, dit Monſieur le Prince, que je vous quitte des dix-ſept autres.

Epitaphe du Maréchal de Rantzau.

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts,
L'autre moitié reſta dans les plaines de Mars ;
Il diſperſa par tout ſes membres & ſa gloire,
Tout abbatu qu'il fut il demeura vainqueur,
Son ſang fut en cent lieux le prix de ſa victoire,
Et Mars ne lui laiſſa rien d'entier que le cœur.

Le Pere Bouhours a critiqué cette Epitaphe en diſant que Mars outre le cœur avoit laiſſé au Maréchal de Rantzau, le poumon & le reſte. Bourſaut dit, Quoique cette critique ſoit raiſonnable, cet habile Jeſuite auroit eu encore plus de raiſon de ne la pas faire. En effet, la penſée de cette Epitaphe eſt une de ces grandes penſées qu'on ne chicane point.

¶ On demandoit à un boiteux qui alloit à l'armée fantaſſin, pourquoi il ne s'étoit pas mis dans la cavalerie : C'eſt, dit-il, parce que je ne vais pas à la guerre pour fuir. Belle réponſe d'un fantaſſin boiteux.

Agoniſant qui veut differer le départ de ſon ame.

¶ Un Italien mourant, entendant ces paroles qu'on lui diſoit à la recommandation de l'ame, *Proficiſcere anima chriſtiana* : Sortez, ame chrétienne, n'étoit pas d'avis que ſon ame eût tant d'empreſſement de partir ; il répondit : *Pian piano anima mea*, Doucement, doucement, mon ame, ne va point ſi vîte.

Jeu de mots.

¶ On demandoit à un Théatin, pourquoi il n'achevoit point le bâtiment de ſon Egliſe : C'eſt, dit-il, parce que nous n'avons point de grues. Cette pointe qui ne roule que ſur les mots, a un petit grain de malignité qui la peut faire paſſer : c'eſt apparemment à cauſe de cela que Bourſault l'a rapportée.

Petite malice du grand Prince de Condé.

¶ Le grand Prince de Condé ayant été prié par Antoine Pion ſon Jardinier, d'être le parrein de ſon enfant qui étoit un garçon ; ce Prince voulant ſe réjouir, donna à l'enfant le nom du Saint de la Paroiſſe qui étoit Saint Maur : Ainſi on ne pouvoit prononcer le nom & le ſurnom de l'enfant ſans reſſentir un certain embarras.

Sote vanité d'un Libraire & de ſa famille.

¶ Un Libraire de la rue S. Jacques fort aiſé, n'ayant été taxé qu'à trente

francs au commencement que la capitation fut établie, pendant que d'autres en payoient cinquante ; ſes filles ſe formaliſerent de l'affront qu'elles crurent qu'on lui faiſoit. Quoi, mon pere, lui dirent-elles, l'une après l'autre, pour qui vous prend-on ? pour un gueux. D'où vient que tels & tels ſont taxés à 50. francs, & que vous ne l'êtes qu'à 30. Y a-t-il de la difference entre ces animaux-là & vous ? La mere qui regorgeoit de vanité appuya ce que diſoient ſes filles, & le pere auſſi vain qu'elles, courut ſur le champ ſe faire taxer à 50 livres, pour faire voir qu'il n'étoit pas moins riche que les autres.

Gaſconnades.

¶ M. de Caſtelnove, Gaſcon, brouillé avec les eſpeces, malade à Paris, fut obligé de ſe faire porter à l'Hôtel-Dieu. Un Gaſcon de ſes amis l'alla voir dans ce domicile ; après l'avoir appellé de lit en lit, il le trouva preſque agoniſant. Hé bien, lui dit-il, mon cher enfant, en quel état je te trouve ! courage, mon ami, courage ! Pour du courage, lui répondit M. de Caſtelnove, les gens de notre pays n'en manquent point. Hé qui le

ſçait mieux que moi : lui dit celui qui le viſitoit. Au reſte, mon cher enfant, ajouta-t-il, tu veux bien que je te demande, ſi tu es bien avec Dieu : Apparemment, lui répliqua M. de Caſtelnove, je ne dois pas y être mal, puiſqu'il me donne un appartement dans ſon Hôtel.

Générosité de M. de Turenne.

¶ Un Gentilhomme, dont la fortune ne répondoit pas à la naiſſance, obligé d'aller à l'armée, paſſa un matin en revue devant Monſieur de Turenne, ſur un cheval qui ne valoit pas quatre piſtoles. Monſieur de Turenne l'ayant retenu à diner avec quelques autres, le prit en particulier & lui dit : J'ai peur, Monſieur, de vous faire une priere incivile : mais je crois que vous avez aſſez de conſideration pour moi, pour ne me pas refuſer la grace dont j'ai beſoin. Ce Gentilhomme lui ayant répondu avec beaucoup de ſoumiſſion, qu'il ne lui pouvoit rien ordonner à quoi il ne fut prêt d'obéir. Je ſuis vieux, reprit Monſieur de Turenne, & je me ſens même un peu incommodé, les chevaux trop vigoureux me fatiguent & je vous en ai vu un où je m'imagine que je ſerois à mon aiſe. Si je ne craignois de vous

ôter un cheval que vous aimez, je vous prierois de m'en accommoder. Plût au Ciel, Monſeigneur, que j'euſſe pu pénétrer votre penſée, repartit le Gentilhomme, je me ſerois fait un honneur de vous l'offrir. Mais, ajouta Monſieur de Turenne, n'eſt-ce point trop exiger de votre complaiſance ? & me promettez-vous que vous ne me voudrez point de mal ? Le Gentilhomme n'ayant répondu que par une profonde révérence, fut prendre ſon cheval & le mena lui-même dans l'écurie de Monſieur de Turenne, qui lui envoya un moment après un cheval d'Eſpagne de cent louis, & lui fit dire qu'il lui étoit ſenſiblement obligé. Bourſaut qui rapporte ce trait d'hiſtoire, s'écrie : Quelle maniere héroïque de donner, & qu'il eſt peu de Turennes au monde !

Famille pleine de Prélats.

¶ L'Hiſtoire de la famille des Briçonnets, nous apprend que le Cardinal de Briçonnet diſant la Meſſe devant le Roi ; ſon fils l'Archevêque lui ſervoit de Diacre, & ſon fils l'Evêque de Soudiacre. Quelle gloire pour le pere & le fils élevés à de ſi hautes dignités, de faire enſemble cette auguſte cérémonie !

Belle action de Charles IX.

¶ Charles IX. faiſant à pied des Stations du Jubilé, un pauvre lui ayant demandé l'aumône, il lui jetta une croix de diamans ſans qu'on s'en apperçut. Les Courtiſans ne la voyant plus, dirent qu'on avoit volé le Roi. Le pauvre parut, & apporta la croix, en diſant qu'il ne l'avoit pas volée, mais que le Roi la lui avoit donnée. Comme on ne voulut pas la lui laiſſer, & que tous les dons des Rois ſont ſacrés, on l'eſtima, & on donna au pauvre le prix qui étoit de 12000. écus. Voilà une belle action pour un Prince Auteur du maſſacre de la Saint Barthelemi, la vertu & le vice logent dans le cœur de l'homme tour à tour.

Origine d'un proverbe.

¶ Les Danſeurs de corde qui ont des ſinges qui font mille gentilleſſes, ſont obligés d'aller dans les Bureaux des Villes où ils paſſent demander des Paſſeports aux Commis, tout le droit qu'ils payent, c'eſt de faire ſauter & danſer leurs ſinges devant les Commis. Voilà d'où eſt venu le proverbe, payer en monnoie de ſinge, en gambades.

Hiſtoire d'un Baſilic.

¶ Un Baſilic en Allemagne étoit dans le fond d'un puits, c'eſt un ſer-

pent qui, à ce qu'on dit, tue les hommes qu'il voit le premier, ils le tuent s'ils le préviennent par leurs regards. Celui-ci avoit tué un homme & ſa femme qui étoient allés puiſer dans ce puits, il les avoit ſans doute prévenus. Un Poëte qu'on ſoupçonne être Bourſaut, fit ces Vers, où il rappelle cette aventure.

Deux cœurs qui tous deux s'entr'aimerent,
Et qui bornoient là tous leurs vœux,
En un jour moururent tous deux,
Et deux yeux les aſſaſſinerent.
Paſſant entre eux & moi partage ta pitié;
A l'amour que je ſens donnes-en la moitié,
Ils ſont morts & je vis, je ſuis le plus à plaindre.
Les yeux d'un Baſilic ont ouvert leurs tombeaux,
J'en connois qui ſont bien plus beaux,
Et qui n'en ſont pas moins à craindre.

¶ Un Gaſcon Mouſquetaire, demandoit à Louis XIV. dequoi lui aider à faire un équipage. Le Roi lui dit : Eſt-ce que votre pere ne vous ſoulage pas en vous envoyant de tems en tems quelques lettres de change ? Ha ! Sire, dit le Gaſcon, votre Majeſté qui eſt toute-puiſſante feroit plutôt ſortir un vencoulis du cheval

Trait d'un Gaſcon.

de bronze que de tirer une lettre de change de mon pays.

Avare agonisant.

¶ Un Curé exhortant à la mort un avare qui étoit à l'agonie, lui mit entre les mains un Crucifix d'argent ; le mourant après l'avoir soulevé, dit : Il est bien leger, je ne puis prêter que tant dessus.

Traits de Rabelais.

¶ La robe de Rabelais est en si grande vénération à Montpellier, qu'aucun Médecin n'y est reçu qu'il ne la mette sept fois. Quelques Etudiants en Médecine ayant fait des actions indignes, on abolit tous les priviléges de la Faculté. Rabelais qui étoit un des plus considérables membres de ce Corps vint à Paris, & s'adressa au Suisse du Chancelier Duprat, à qui il parla latin. Le Suisse ayant fait venir un homme qui entendoit cette langue, Rabelais lui parla Grec. Un autre qui entendoit le Grec ayant paru, il lui parla Hébreu. Par hazard un Professeur en langue Hébraïque s'étant trouvé-là, Rabelais lui parla en Arabe, il parla encore Syriaque. On le regarda comme un homme prodigieux, on l'annonça sur ce pied-là au Chancelier, qui charmé de la Harangue qu'il lui fit,

rétablit à ſa conſidération tous les priviléges qui avoient été abolis.

Rabelais étant à Lyon, n'ayant point d'argent pour ſe rendre à Paris, s'aviſa de mettre ſur ſa table quatre phioles, où il mit dedans une poudre blanche; il écrivit ſur la premiere, *poiſon pour le Roi*; ſur la ſeconde, *poiſon pour la Reine*; ſur la troiſiéme, *poiſon pour M. le Dauphin*; ſur la quatriéme, *poiſon pour Madame la Dauphine*. Son Hôteſſe ayant apperçu ces étiquettes en avertit le Magiſtrat, qui le fit conduire ſous bonne garde à Paris; quand il y fut il ſe juſtifia en faiſant faire l'eſſai de ſa poudre. Il eſt fort dangereux de hazarder une pareille plaiſanterie.

Le livre de Rabelais n'a jamais été de mon goût, ſes allégories prétendues dégénérent dans un comique bas, qui eſt comme dit la Bruyere, le charme de la canaille. Il eſt vrai que cet Auteur ajoute qu'il eſt certains endroits de ſon Pantagruel, dans leſquels les gens d'un goût exquis peuvent trouver à s'amuſer, j'avoue que je ne ſuis pas dans la claſſe de ces gens-là, car je n'y ai jamais trouvé dequoi me ſatisfaire. J'ai remarqué que ſes

plus zélés partisans étoient des gens qui faisoient leurs délices des turlupinades. De tous nos Auteurs excellens, je n'ai trouvé que Moliere qui l'ait cité une fois dans une de ses Comédies, & la Fontaine qui ait rimé son Diable de papefiguiere. Despréaux selon moi, lui fait trop d'honneur, quand il définit son livre la raison habillée en masque.

Comment un Comédien calma le parterre.

¶ Le Grand, qui, à l'exemple de Dancourt, nous a donné de tems en tems des Comédies de sa façon, jouoit bien le rolle de Roi & de Payſan, il avoit ce contour du corps qu'on demande pour les rolles de Roi. Le parterre ne pouvoit pas le goûter dans le commencement qu'il parut, & ne lui laissoit point finir ses personnages. Un jour qu'il étoit de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire, l'usage des sifflets redoubla contre cet Acteur, on trouva sa figure choquante : Messieurs, dit-il, il y a plus de vingt ans que je suis aussi choqué de ma figure que vous l'êtes, si j'avois pu la troquer contre un autre, il y a long-tems que je l'aurois fait ; mais puisque cela ne m'a pas été possible, passez-la moi : Cette plaisanterie désarma le parterre.

¶ Arlequin à la Comédie appelle le parterre, Monſeigneur. Renard fait dire plaiſamment à un Gaſcon dans une de ſes piéces, c'eſt la critique du légataire univerſel : C'eſt un impertinent que le parterre, je le mettrois bien à la raiſon, ſi je me trouvois tête à tête avec lui. Sur le parterre de la Comedie.

¶ La Fontaine dans l'hiſtoire de Pſiché curieuſe de connoître l'amour de ſon époux qui dormoit dit, qu'en marchant fort doucement de peur de l'éveiller, elle étoit ſur le point de prier ſon ombre de ne point faire de bruit.

¶ On fit cette Epitaphe ſur un homme qui mourut ſans vouloir ſe confeſſer.

Epitaphe.

Ici gît le Sieur de la Pauſe,
Qui paſſa toujours pour diſcret,
Il garda ſi bien le ſecret,
Qu'à ſon Confeſſeur même il eut la bouche cloſe.

¶ Un Jugement de Charles-Quint, que ſes flateurs ont mis en parallele avec le Jugement de Salomon, c'eſt celui qu'il rendit dans un procès célébre que deux Dames de qualité avoient ſur la preſſéance : J'ordonne, dit-il, Jugement de Charles-Quint.

que la plus folle des deux paſſera la premiere.

Vengeance de Damon.

¶ Damon irrité contre une femme qui plaidoit contre lui, & qui étoit conſeillée par un Procureur & un Notaire, fit contre eux cette imprécation poëtique.

Un Procureur ardent, un Notaire camard,
Aidant de leurs conſeils une femme borgnaſſe,
Perſécutent Damon, ſon bien court grand hazard,
La chicane, en ouvrant une gueule traîtreſſe,
Engloutit ſa maiſon, ſes effets les plus clairs;
Puniſſez le Trio, qui pourſuit cette guerre,
Rendez manchot, grands Dieux, Monſieur de Bonneſerre,
J'entens le Procureur, la femme au cœur pervers,
Offuſquez ſon bon œil; à l'égard du Notaire,
Donnez à ſon mérite un gibet pour ſalaire.

¶ Voici une Chanſon, dont la morale eſt fort naturelle, & eſt très-propre à faire impreſſion.

Sonnet ſur la pipe.

Doux charme de ma ſolitude,

Charmante pipe, ardent fourneau,
Qui purge d'humeurs mon cerveau,
Et mon eſprit d'inquiétude.

Tabac, dont mon ame eſt ravie,
Lorſque je te vois perdre en l'air
Auſſi promptement qu'un éclair,
Je vois l'image de la vie.

Tu remets dans mon ſouvenir
Ce qu'un jour je dois devenir,
N'étant qu'une cendre animée,

Et tout confus je m'apperçoi,
Que courant après ta fumée,
Je paſſe auſſi vîte que toi.

Sur un mauvais Peintre.

¶ Un mauvais Peintre diſoit, qu'il vouloit faire blanchir ſa chambre, & qu'il la peindroit enſuite : On lui dit, commencez par la peindre, & puis vous la blanchirez.

Trait d'un Gaſcon.

¶ Louis XIV. exhortoit un Officier Gaſcon à vivre en bonne intelligence avec ſon Colonel avec qui il étoit ſouvent brouillé : Sire, répondit le Gaſcon, la ſource de nos differends, c'eſt que de vous à moi, je ſuis favoriſé de ſa femme.

Beautés répandues dans trois Nations.

¶ Les Italiens diſent, qu'une femme pour être belle doit avoir le viſage d'une Angloiſe, le ſein & les épaules d'une Françoiſe, & être faite depuis les hanches juſqu'en bas comme une Hollandoiſe.

Railleur ſur qui retombe la raillerie.

¶ L'Abbé Martinet aſſembla chez lui quatre Avocats de Paris des plus graves aux Conſultations du Palais; & il leur dit : Meſſieurs, je vous prie de décider une difficulté qu'a fait naître dans mon eſprit un Vaudeville des plus communs, je payerai largement la Conſultation. La Chanſon veut d'abord que *Jean danſe mieux que Pierre*, & puis elle dit, que *Pierre danſe mieux*, elle continue par dire, *qu'ils danſent bien tous deux*; enfin elle ſemble pencher du côté de Pierre, en diſant *qu'il danſe mieux*. Comment concilier tant de contrarietés ? quelle peut être la penſée de l'Auteur du Vaudeville ? que je ſçache à quoi m'en tenir; car plus la penſée eſt commune, plus ſouvent la difficulté s'offre à mon eſprit. Il y eut d'abord trois Avovocats qui n'entendirent point raillerie, & qui crurent que l'Abbé voulant jetter un ridicule ſur leur gravité, ils étoient prêts à en témoigner

leur reſſentiment, mais le quatriéme Avocat les retint, il prit ſon parti en habile homme ; il eut la précaution auparavant de faire payer la Conſultation, en inſinuant que la réſolution d'une queſtion ſi ſinguliere, ſi épineuſe, demandoit que les honoraires excedaſſent ceux qu'on donnoit ordinairement, ce qui obligea l'Abbé à réaliſer. Alors l'Avocat lui dit : Monſieur, voici comment vous devez fixer votre opinion, & ſortir de l'incertitude où la Chanſon vous a jetté. *Jean danſe mieux que Pierre :* C'eſt le Menuet. *Pierre danſe mieux que Jean :* C'eſt la Gavotte. *Ils danſent bien tous deux :* C'eſt la Sarabande. *Mais Pierre danſe mieux :* C'eſt le Rigaudon ; les autres Conſultans furent de cet avis ; ainſi l'Abbé Martinet qui voulut ſe jouer des Avocats fut joué lui-même, il ſe retira fort confus.

¶ Voltaire nous a montré que pour marcher ſurement ſur le Parnaſſe dans la route de la Poëſie, il falloit qu'elle fût naturelle, purgée du clinquant & du ſtyle précieux ; que le beau feu qui éclaire le Poëte eſt celui de la raiſon même, & que les images qui frapent le plus ſont celles qui ſont dépouillées

du faſte de l'expreſſion. Rien n'eſt plus naturel & plus agréable que l'ouvrage ſuivant, il a fait honneur à ſa veine.

Epître à Monſieur le Maréchal de Villars.

Je me flatois de l'eſperance,
D'aller gouter quelque repos,
Dans votre maiſon de plaiſance;
Mais Vinache a ma confiance.
Je prens pour guérir de mes maux,
De ſa Tiſane à toute outrance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand de nos Héros,
Au plus grand Charlatan de France.
Ce diſcours vous déplaira fort,
Et je confeſſe que j'ai tort
De parler du ſoin de ma vie,
A celui qui n'eut d'autre envie
Que de chercher par tout la mort.
Mais ſouffrez que je vous réponde
Sans m'attirer votre courroux,
Que j'ai plus de raiſon que vous,
De vouloir reſter dans le monde:
Car ſi quelque coup de canon,
Dans vos beaux jours, brillant de gloire
Vous eût emporté chez Pluton,
N'auriez-vous pas dans la nuit noire
Beaucoup de conſolation,
Lorſque vous ſçauriez la façon
Dont vous auroit traité l'hiſtoire?
Paris vous eut premierement
Fait un ſervice fort célébre,

En préſence du Parlement.
Et quelque Prélat ignorant,
Auroit prononcé hardiment
Une longue Oraiſon funébre,
Qu'il n'eût pas faite aſſûrément.
Puis en vertueux Capitaine,
On vous auroit proprement mis
Dans l'Egliſe de ſaint Denys,
Entre du Gueſclin & Turenne.
Mais ſi quelque jour moi chetif,
Je paſſois dans le noir eſquif,
Je n'aurois qu'une vile biere,
Deux Prêtres s'en iroient gayment,
Porter ma figure legere,
Et la loger meſquinement
Dans un recoin du cimetiere.
Mes niéces au lieu de priere,
Et mon Janſeniſte de frere,
Riroient à mon enterrement,
Et j'aurois l'honneur ſeulement,
Que quelque Muſe médiſante
Affubleroit mon monument
D'une épitaphe impertinente.
Vous voyez donc parconſéquent,
Qu'il eſt bon que je me conſerve,
Pour être témoin encor long-tems
De tous les exploits éclatans,
Que votre deſtin vous réſerve.
Et ſans doute qu'un jour Minerve,
Votre compagne & mon appui,
Après que ma bouillante verve
Aura chanté le grand Henri,
Me fera vous chanter auſſi.

¶ L'éloge de Monſieur le Maréchal

de Villars eſt couſu dans cette Epître avec beaucoup d'art, & cet art ne paroît point.

Loterie ſingulière.

¶ Les Loteries ont de grands attraits pour nous. Il y en a une qui regne en Italie depuis long-tems, beaucoup de gens y mettent ſans y rien comprendre. Je vais expliquer le myſtere ; on appelle cette Loterie à Génes le jeu du Séminaire, parce que l'on s'en ſert pour faire l'élection des cinq Sénateurs qui doivent gouverner la République avec le Doge.

Les noms des Nobles qui aſpirent à ce choix, ſont mis par numero depuis un juſqu'à cent ; & quelquefois on va juſqu'à cent huit, cent dix ; mais on ne paſſe guere ce nombre-là. On diſtribue un imprimé où ſont les noms & les numeros. L'on fait tirer au ſort par un enfant, dans ce nombre, cinq noms. Ces cinq ſont les noms des cinq Sénateurs qu'on élit.

Avant que la Loterie ſe tire, tout le monde ſe met en tête de deviner ceux que le ſort favoriſera, & on peut appeller une gageure la ſomme qu'on riſque.

L'on parie par exemple contre le Directeur de la Loterie, qu'un cer-

tain nom qu'on devine ſera le premier élu, ou qu'il ſera un des cinq; on hazarde ce qu'on veut juſqu'à la plus petite ſomme.

On comprend que celui qui parie qu'un tel ſera le premier élu, doit gagner à proportion davantage que celui qui parie qu'un tel ſera du nombre des cinq; parce que on voit que le premier cas eſt plus difficile à arriver que le ſecond, & que le ſort fera plutôt rencontrer le ſecond cas que le premier.

Ainſi celui qui parie pour le premier cas, pour une livre neuf ſols deux deniers qu'il hazarde, gagnera s'il eſt heureux cent livres; celui qui parie pour le ſecond cas, gagnera cent livres pour ſept livres ſix ſols deux deniers qu'il hazardera.

Si l'on veut gager davantage, il faut mettre davantage, & le gain ſe réglera à proportion de la miſe.

On a une grande liberté de mettre tout ce qu'on veut, juſqu'à un liard ſi l'on veut, en gardant toujours les mêmes regles de proportion, on fixe le gain.

Si l'on veut parier comme on fait en Italie, que deux noms qu'on de-

vine ſeront du nombre des cinq heureux, il faut pour gagner que les deux noms ſoient favoriſés du ſort: car ſi l'un l'eſt & que l'autre ne le ſoit point, l'on perd. Si les deux noms qu'on choiſit ſont heureux, on peut gagner cent écus pour vingt-quatre ſols huit deniers qu'on hazardera.

On peut combiner un même nom avec d'autres. Ainſi l'on peut faire pluſieurs Ambo. C'eſt le terme qu'on emploie en Italie. Par exemple, je parie que Pierre & Jacques ſeront du nombre des cinq. Je parie encore que Pierre & Claude ſeront du nombre des cinq. Je parie encore que Jacques & Claude ſeront du nombre des cinq. L'on peut faire toutes les combinaiſons de noms que l'on voudra en perdant un Ambo, l'on en peut gagner un autre. On peut varier ce Jeu en bien des manieres.

On peut, ſi l'on veut gagner beaucoup, parier que trois noms ſeront du nombre des cinq; pour gagner, il faut que les trois noms ſoient heureux. C'eſt ce qu'on appelle Terne, alors pour ſix livres on peut gagner mille écus. Le Terne peut ſe combiner en cent façons comme l'Ambo,

l'on peut faire pluſieurs Ternes comme l'on peut faire pluſieurs Ambo ; gagner un Terne en perdre un autre, comme l'on peut gagner un Ambo & en perdre un autre.

Cette Loterie qui a un ſi grand attrait pour toute l'Italie, pourroit produire le même effet en France par quatre raiſons eſſentielles. La premiere, parce qu'il y a une infinité de manieres de jouer ; ainſi tout le monde peut ſe ſatisfaire, parce que chacun a dequoi choiſir ſuivant ſon inclination, ſon caprice.

La ſeconde raiſon, c'eſt qu'on peut hazarder tout ce qu'on veut juſqu'à la plus petite ſomme. Ainſi tout le monde depuis l'homme de la premiere condition juſqu'à celui qui eſt de la plus baſſe peut entrer dans ce jeu.

La troiſiéme raiſon, c'eſt que pour une petite ſomme que l'on hazarde, l'on peut gagner beaucoup.

La quatriéme raiſon, c'eſt qu'un ambitieux, un homme qui voudra faire un gain prodigieux a une voie ouverte pour cela, il peut par exemple faire un Terne, où en mettant cent écus il gagnera plus de ſix cens mille livres ; s'il double ſa miſe, il

peut gagner plus de douze cens mille livres.

Ce jeu en Italie fait l'occupation de tout le monde, les uns prétendent par l'explication des ſonges, d'autres par les regles de l'Aſtrologie, & par l'aſpect des aſtres deviner les noms heureux.

A Veniſe, Milan, Rome, Naples & Florence, le jeu ſe fait ſous des noms ſuppoſés, dont les cinq premiers qu'on tire ſont les cinq heureux : en France l'on pourroit choiſir cinquante noms de Princes & Seigneurs de la Cour, dont les cinq premiers noms qu'on tireroit ſeroient les cinq noms heureux.

Ces noms illuſtres engageroient pluſieurs perſonnes à mettre à la Loterie, & à parier en faveur de ceux pour qui leur cœur ſe fixeroit. Les Dames ſur tout, réuniroient bien des vœux en leur faveur.

On donneroit à la perſonne qui ſeroit élue la premiere un Diamant de prix, l'eſperance d'avoir ce premier lot flateroit moins par l'intérêt, que parce qu'une pareille faveur de la fortune nous diſtingue des autres qui n'ont pas été heureux, rien n'eſt plus

ſéduiſant que cette idée de bonheur.

Voilà toute l'œconomie d'une loterie qui amuſe toute l'Italie.

Comment le Pape Alexandre exprima ſon reſſentiment à l'Empereur Frederic.

¶ Jean & Gentil Bellin repréſenterent dans la grande ſale du Conſeil de Veniſe, en divers tableaux ce que cette République avoit fait de plus glorieux. L'on voit dans un de ces tableaux le Pape Alexandre à qui elle avoit donné aſyle, qui préſenta ſon pied à l'Empereur Frederic pour le baiſer. L'on dit que dans ce moment ce Pape ſe ſouvenant de tant de peines que l'Empereur lui avoit fait ſouffrir pendant une guerre de dix-ſept ans, prononça avec quelque ſorte de colere & de reſſentiment ce Verſet d'un Pſeaume de David : *Super aſpidem & baſiliſcum ambulabis & conculcabis leonem & dragonem :* Vous marcherez ſur l'aſpic & le baſilic, & vous foulerez aux pieds le lion & le dragon : à quoi l'Empereur, avec une préſence d'eſprit admirable, un air grave & riant, lui répondit : Ces paroles ne s'adreſſent pas à vous, mais à Pierre, *non tibi ſed Petro.* Alexandre lui répartit avec plus d'émotion, *& mihi & Petro.* Elles s'adreſſent à moi & à Pierre.

L'eſtime que le Poëte Antimachus faiſoit de Platon.

¶ Le Poëte Antimachus ayant aſſemblé un jour quantité de perſonnes pour lire en leur préſence une piéce qu'il avoit compoſée, & voyant que ſes Auditeurs l'avoient quitté à la réſerve de Platon. Je ne laiſſerai pas, dit-il, de continuer ma lecture, parceque Platon vaut tout ſeul un Auditoire.

Belle moderation de M. de Turenne.

¶ Le Maréchal de la Ferté commandant avec le Vicomte de Turenne, étoit jaloux de la gloire de ce Général qui l'effaçoit : il trouva un des Gardes de ce Prince ; pour ſoulager ſon chagrin, il lui fit une querelle d'Allemand, & le battit à outrance. Le Garde porta à ſon Maître ſes plaintes de ce traitement. Mais le Vicomte de Turenne lui dit : Il faut apparemment que vous en ayez donné un grand ſujet au Maréchal de la Ferté : ſans l'écouter davantage, il le renvoya à ce Général avec une lettre, où il le prioit de le châtier de nouveau, parce qu'en le battant il l'avoit peut-être ménagé, par la conſidération qu'il avoit pour le Maître, mais qu'il le laiſſoit à ſa diſcrétion. Le Maréchal qui ne s'attendoit pas à un pareil retour, dit, après avoir lu la lettre : Le Vicomte de Tu-

renne ſera toujours le plus ſage de tous les hommes, & moi le plus fou. Qu'un pareil éloge eſt beau, quand il ſort de la bouche d'un ennemi confondu par la force de la vérité !

¶ Le Poëte qui a caracteriſé nos plus célébres Muſiciens, paroît avoir été admis dans la confidence de la Muſique & de la Poëſie. Je vais rapporter les morceaux de ſon ouvrage qui m'ont le plus frapé, il commence par le caractere de Lully.

Caractere des Muſiciens qui ont fait des Opera.

De l'art harmonieux il donna des leçons,
Il ſçut à notre langue accommoder les ſons,
Jamais on ne le vit plein d'une folle audace,
Par des chants dénués, ou de force, ou de grace,
D'un Vers trop répété rompre la liaiſon,
Ou ſur le même mot voltiger ſans raiſon.
. . . . . .
Son goût nous doit ſervir de modelle & de loi,
Révérons de concert ſon art & ſa mémoire,
D'un ſiécle floriſſant, il étendit la gloire,
Sage diſpenſateur des harmoniques loix,
Il fonda la grandeur du Théâtre François.

Le Poëte aprés avoir parlé des pre-

miers Muſiciens qui ſe diſtinguerent, dit :

Tel fut le goût François dans ſon adoleſcence,
Lorſque pour relever l'harmonique ſcience,
Le Dieu du ſacré Mont fit naître un favori,
Aux bords Etruriens par les Muſes nourri,
Qui plein de leurs tranſports guidé par Polymnie, (*a*)
Fit éclater le feu de ſon rare génie ;
Un inſtrument fecond (*b* juſqu'alors avili,
Sous ſa brillante main fut bientôt annobli.
Dès les premiers eſſais de ſa veine fertile,
De l'éclat de ſes ſons il éblouit la Ville.
La Cour ſuperbe alors dans ſa ſaiſon fleurie,
Goutoit les doux attraits de la galanterie,
De naiſſantes beautés attiroient chaque jour,
Des Héros à l'Hymen, ou des jeux à l'Amour.
Un Roi jeune, puiſſant, favori de la gloire,
Sans ceſſe couronné des mains de la victoire,
Pour délaſſer ſon bras de ſes travaux guerriers,
Dans le ſein de l'amour dormoit ſous ſes lauriers.

(*a*) Muſe de la Muſique.

(*b*) Violon.

Ses combats, ſes plaiſirs, ſes galantes conquêtes,
Donnoient un vaſte champ à d'éclatantes fêtes,
Baptiſte oſa former l'ambitieux projet
D'exprimer par des chants un tragique ſujet,
Et paré le premier du cothurne lyrique,
Apprit à déclamer & parler en Muſique.
Polymnie en frémit : Dieux, dit-elle en courroux,
Qu'entreprend cet ingrat de ma gloire jaloux ?
Eſt-ce par ton aveu, Phœbus, que Melpomene
Veut s'aſſervir mes ſons pour briller ſur la ſcene ?
Prétend-elle, uſurpant de tyranniques droits,
Malgré moi me forcer à lui prêter ma voix ?
Mais quel mépris, ô Ciel ! quelles ſcenes groteſques
Font retentir les airs de mille ſons burleſques.

. . . . . .

Enfin donnant l'eſſor à ſon vaſte génie,
Et d'un ſtile plus fort maniant l'harmonie,
Par des ſoins redoublés Lully ſe prépara
A placer ſur la ſcene un pompeux Opera.
La fortune pour lui ceſſant d'être cruelle,
Lui traça dès l'inſtant une route nouvelle,
D'un privilége utile & de mille bienfaits,
Louis ſçut prévenir ſes avides ſouhaits,
Et malgré les efforts d'une troupe ennemie,

Honora ce Concert du nom d'Académie.
Cadmus parut d'abord ſous un noble appareil,
Il ſe vit couronné d'un ſuccès ſans pareil,
Alceſte qui ſuivit Iſis, Pſiché, Theſée,
Atis, Bellerophon, Proſerpine, Perſée,
Phaëton, Amadis, Roland le Furieux,
Porterent de Lully le nom juſques aux Cieux,
Armide qu'il conçut dans des douleurs cruelles (a)
Lui fit cueillir enfin des palmes immortelles.
Sur les bords Phrygiens, tel un cygne aux abois,
Enchante les échos par ſa mourante voix.
Avouons-le, jamais la nature féconde
D'un plus rare talent ne fit préſent au monde.
Dans ſes heureux tranſports toujours noble, élevé,
Il fut pour le Théâtre un modelle achevé,
Sacrifices, tombeaux, enchantemens, orages:
Tout nous trace chez lui de fidelles images,
Tout eſt fondé, ſuivi, rien ne marche au hazard,
Et chaque acte renferme un chef-d'œuvre de l'art.
Les fêtes de Pſiché, les triſtes chants des ombres,
Que trouble Proſerpine en leurs demeures ſombres,

(a) Pendant une maladie où on lui fit une opération.

Méduſe, (*a*) & les ſoupirs du tendre Dieu
des bois, (*b*)
La Pithie, & l'Oracle annoncé par ſa
voix, (*c*)
Le tombeau d'Amadis, les Duos, le Pro-
logue,
Les chœurs de Phaëton, les airs, le dialo-
gue,
Les ſonges, le ſommeil, le déſeſpoir d'A-
tis,
Armide preſque entier n'auront jamais de
prix.
Tant de riches tableaux brillent d'une pein-
ture,
Où la force de l'art égale la nature.
Dans les bornes du vrai ſans ceſſe differ-
ent,
Son récitatif plaît, attendrit ou ſurprend.
Il eſt également ou touchant, ou ſubli-
me,
Son ballet même émeut, caractériſe, ex-
prime:
Sous de ſimples deſſeins ſon ſçavoir déguiſé,
N'offre rien dans ſes chœurs que de noble &
d'aiſé.
C'eſt par ces traits divins qu'au temple de
Mémoire,
Les Muſes à jamais ont conſacré ſa gloire.
Mais à quelque dégré que ſon art l'ait por-
té,
Quinaut doit partager ſon immortalité.

(*a*) Dans Perſée.

(*b*) Dans Iſis.

(*c*) Dans Bellerophon.

Ces mouvemens ſecrets d'horreur, de jalouſie,
Dont l'image épouvante, & dont l'ame eſt ſaiſie,
Ne ſe doivent pas moins à la force des Vers,
Aux ſituations, qu'aux ſpectacles offerts.
Du ſtile ingénieux, de la ſage conduite,
Du jeu de qui la ſcene emprunte ſon mérite,
Naiſſent les doux tranſports dont le beau ſexe épris,
Aux plus vulgaires ſons donne ſouvent le prix.
L'Opéra de deux ſœurs eſt le ſçavant ouvrage,
Où l'effort de leur art à l'envi ſe partage,
Melpomene d'un ſtile & libre & peu chargé,
Y doit peindre un ſujet ſagement ménagé,
A bien rendre le ſens Polymnie attachée,
Doit moduller des ſons dont l'ame ſoit touchée.
Quand on peut allier leurs differens appas,
Quels charmes cet accord ne raſſemble-t-il pas?
Mais comment Melpomene à des chants aſſervie,
Peut-elle ſoutenir une intrigue ſuivie?
L'Opéra n'eſt au fond qu'un Poëme imparfait,
Ce n'eſt que par lambeaux qu'on ſaiſit le ſujet.

Les divertiſſemens dont chaque Acte ſe pare,
Harmonieux détours où notre eſprit s'égare,
Par leurs jeux imprévus coupent l'événement,
Avec peine on le ſuit ; le plus beau dénouement,
Où ſouvent l'action bruſquement ſe termine,
Ne ſe doit qu'au ſecours d'un Dieu dans ſa machine.
Quinaut ſeul de cet art pénétra les ſecrets,
Tous ſes mots pour les ſons ſemblent s'offrir exprès,
Sa diction toujours facile & naturelle,
Trace de ſa penſée une image fidelle ;
Ce qu'il conçoit s'explique avec fécondité,
Son tour eſt doux, lyrique & n'eſt point emprunté.
La ſcene ſe ſoutient dans toutes ſes parties,
Son dialogue eſt plein de juſtes reparties.
Enfin c'eſt par Quinaut qu'animé, ſoutenu
Au comble de ſon art, Baptiſte eſt parvenu.
Sans Baptiſte, Quinaut n'eût pas atteint la place,
Qu'avoué des neuf ſœurs, il occupe au Parnaſſe,
Mais leurs rares talens l'un par l'autre embellis.

Du Théatre harmonique embelliſſent le prix.

Le Poëte donne aux Auteurs d'Opéra des leçons, où l'on retrouve Deſpréaux dans ſon art poëtique.

Vous donc qui plein du feu qu'Apollon vous inſpire,
Voulez unir vos Vers aux doux ſons de ſa lyre,
De vos doctes travaux choiſiſſez pour objet,
Une Fable connue, un fertile ſujet,
Dont le deſſein conduit avec ordre & ſageſſe,
Dans ſa variété réjouiſſe, intéreſſe.
Que le nœud préparé dès le commencement,
Par un ſimple progrès conduiſent au dénouement;
Que l'action ſoit une, & que chaque partie
A celle qui la ſuit étroitement ſe lie,
Que tout au même but forme un heureux concours,
Qu'un Epiſode froid n'en trouble point le cours,
De nobles incidens enrichiſſez l'intrigue;
Trop ſimple elle aſſoupit, obſcure elle fatigue;
Offrez aux ſpectateurs ardens à s'attacher
Des ſituations qui les puiſſent toucher.

Il rapporte après cela pluſieurs exemples des Opéra de Quinaut, &

caractériſe enſuite les Muſiciens qui ont ſuccedé à Lully.

Quand la Parque tranchant le fil des plus beaux jours,
Des progrès de Baptiſte eut arrêté le cours,
Colaſſe encor frapé de ſa perte funeſte,
D'Achille commencé, (a) ſçut achever le reſte,
Du malheux Priam l'exceſſive douleur,
N'y parut point l'eſſai d'un téméraire Auteur,
Enée & Celadon par leur chute ſubite,
Obſcurcirent l'éclat de ce naiſſant mérite,
Mais Thétis aſſurant ſon art & ſon ſçavoir,
Du Théatre allarmé fit revivre l'eſpoir.
Et les traits éclatans que l'on y vit paroître,
Egalerent l'Eleve à ſon illuſtre Maître.
Vertumne déployant de pathétiques ſons,
Soutint encor ſon nom dans les quatre ſaiſons,
Sa fortune depuis tombée en décadence,
Sembla ſur ſon génie attirer l'indigence,
Et l'Auteur de Thétis ne ſe reconnut plus
Dans Canante, Jaſon, Polixene & Venus.
Elevé tout à coup par l'Europe galante,
Du public empreſſé Campra combla l'attente,
De peuples differens l'aſſemblage nouveau,
Y brilla des couleurs d'un fidéle pinceau.
Venus dans Heſione étala mille charmes,
Dans Tancrede l'amour fit répandre des larmes,

(a) Il étoit commencé par Lully.

Le travail éclatant d'un chœur harmonieux,
Fit de ſon carnaval un œuvre précieux, (*a*)
D'un Poëte enjoué ſecondant l'entrepriſe,
Il hazarda des jeux empruntés de Veniſe, (*b*)
Et ſans qu'à ſon ſçavoir il en coutât d'effort,
Ne dut qu'au ſujet ſeul un favorable ſort.
Ses autres Opéra, foibles fruits de ſa Muſe,
Tels qu'Alphée aux Enfers ſuivirent Arethuſe. (*c*)
Deſmarais inſpiré dès ſes plus jeunes ans,
Donna quelques eſſais de ſes nouveaux talens,
L'aveu trop indiſcret d'un travail infertile, (*d*)
Le perdant à la Cour, l'attira dans la Ville;
Didon, Iphigenie, & le tendre Adonis,
Fixoient déja pour lui tous les vœux réunis,
Lorſque pour l'arracher à l'horrible tempête,
D'un Arrêt foudroyant qui menaçoit ſa tête,
L'amour qui dans le crime avoit porté ſes pas,
Prit ſoin de le porter en de lointains climats.
Marais, de qui la main toujours égale & ſure,

(*a*) Carnaval de Veniſe.

(*b*) Les Fêtes Vénitiennes.

(*c*) Opéra de Campra.

(*d*) Il avoua au Roi qu'il faiſoit les Motets de la Chapelle.

Fut de vrais mouvemens la plus juſte meſure, (a)
Sur la ſcene trois fois malgré ſes envieux,
Mérita des ſçavans l'aveu judicieux,
De ſon charme infernal la ſombre ſymphonie
Répandit dans Alcide une riche harmonie,
D'Alcione troublant l'hymen & le repos,
Sur les pas de Colaſſe, il ſouleva les flots,
Les ſens furent émus du bruit de ſa tempête,
Enfin dans Semelé ſa quatriéme fête,
Les ballets, la chacone, & les magiques jeux,
D'un travail obſtiné furent les fruits heureux.
A peine inſtruit dans l'art de chiffrer une baſſe,
Deſtouches ſçut percer une route au Parnaſſe,
Et ſecouru des ſoins, & du ſçavoir d'autrui,
S'attira de la Cour un favorable appui.
D'un chant paſſionné l'expreſſion fidelle,
Anima ſes récits d'une force nouvelle.
Les accens de Dodone, Iſſé dans le ſommeil,
D'un ſpectacle touchant offrirent l'appareil,
Marthesie, Amadis, Omphale & la Folie,
Laiſſerent entrevoir quelqu'heureuſe ſaillie,
Et firent deſirer que cet Auteur nouveau,
Des Muſes eût ſuccé le lait dès le berceau.

(a) Il battoit la meſure à l'Opera.

En vain d'autres Auteurs ſur la ſcene tragique,
Hazarderent l'eſſai de leur veine harmonique,
Leurs Opéra bientôt, & leurs noms déteſtés,
Dans le gouffre d'oubli furent précipités.
C'eſt ainſi qu'éprouvant le triſte ſort d'Icare,
Tomberent & Bouvard, & la Côte & la Barre,
Theobalde, Rebel, & même Charpentier,
Qui du Temple ſacré prophanant le ſentier,
Répandit dans Medée avec trop d'abondance,
Les charmes déplacés d'une haute ſcience.

L'Auteur ſouhaite que le Ciel ſuſcite quelque excellent Muſicien, il s'écrie :

A quelle extrêmité, Ciel, ſommes-nous réduits!
Nous verrons-nous borner dans la ſoif qui nous preſſe,
A quelques Opéra qu'on épuiſe ſans ceſſe?
Ainſi que Jupiter du creux de ton cerveau,
Phœbus enfante donc un Amphion nouveau.

On ne ſçait point quand ſes vœux ſeront exaucés.

L'Auteur vient aux Opera qui s'écutent en Italie.

ous le maſque tragique un ſuperbe Opera
our la premiere fois dans Rome ſe montra,
Par ſon art ſéduiſant l'ingénieuſe optique
Y ſeconde à l'envi la docte mécanique,
Les changemens, les vols, vivement inventés,
Par des reſſorts hardis y ſont executés.

Voici ce qu'il dit des voix :

Tantôt c'eſt une voix fléxible & naturelle ;
Qui fait briller d'un chant la juſteſſe fidelle,
Ou par le trait nouveau d'un paſſage leger,
Avec force s'élance & voltige dans l'air.
Tantôt c'eſt une voix diffuſe & ſans meſure,
Qui formée aux dépens de la propre nature,
Tire de l'impuiſſance un vigoureux éclat,
Et forme une vertu d'un coupable attentat,
Prodiguant de ſon ſein l'inépuiſable haleine,
Cet Acteur mutilé pouſſe des ſons ſans peine,
Redouble une cadence & la bat à grands coups,
Y mêle tour à tour & le fort & le doux,

Et ne termine enfin une longue tenue ;
Que par des ſons aigus qui vont percer la nue.

Il s'emporte contre les mauvais Muſiciens d'Italie.

Ah, fuyez loin de nous, monſtres de l'Italie,
Qui bravez la raiſon qu'aucun devoit ne lie,
Qui ſans ordre ſuivant d'extravagans tranſports,
D'une dure harmonie étalez les accords,
Dont toujours le génie & confus & barbare,
En dépit du bon ſens enfante un chant bizarre,
Ou qui vous ravalant dans un ſtile plus bas,
D'un fade badinage offrez les faux appas.

Il faut convenir que le beau feu de la Poëſie a animé ce Poëte ; il donne des preuves dans ſon Poëme d'un goût excellent pour la Muſique.

¶ Platon dit qu'il y a autant de différence entre le ſçavant & l'ignorant, qu'il y en a entre le Médecin & le malade.

Sur ton eſprit fais un effort,
Apprend, n'en perd jamais l'envie ;

L'ignorance dans cette vie,
Eſt une image de la mort.

¶ Noſtradamus ſi mépriſé par la ſaine partie du monde, & ſi eſtimé par le vulgaire credule, vouloit qu'on crût, comme il dit, *Qu'il étoit doué d'un naturel inſtinct, accompagné d'une fureur Poëtique, qui étoit la ſource de ſes prédictions, & qu'il avoit*, pourſuit-il, *accordée aux calculations Aſtronomiques.*

Jugement ſur Noſtradamus. Hiſtoire de quelques-unes de ſes Prophéties.

Il étoit donc Aſtrologue, c'eſt-à-dire, il étoit verſé dans l'Aſtrologie judiciaire, & il veut outre cela perſuader qu'il avoit un don naturel de prédire l'avenir. A l'égard de l'Aſtrologie judiciaire, qui ne ſçait pas qu'elle n'a aucunes regles par leſquelles on puiſſe connoître les effets incertains & contingens d'une cauſe libre ? A l'égard de ce don naturel qu'on prétend être poſſedé par certains mélancoliques abſtraits, qui abandonnent le ſoin de leur corps, & tombent ſuivant Avicenne dans une eſpéce de paralyſie, Ciceron dans ſon ſecond Livre de la Divination, a détruit invinciblement cette opinion. D'ailleurs, quelles ſont ces régles ſui-

vant leſquelles ſe pratique cette divination ? & puiſqu'il eſt conſtant que l'Aſtrologie judiciaire n'a aucunes régles qui puiſſent nous éclairer, comment Noſtradamus auroit-il pu les accorder avec celles de ſon inſtinct naturel ? ce ſeroit allier des chimeres.

Au fond, qu'on examine ces centuries où Noſtradamus a employé tout à la fois du Latin, du vieux Gaulois & du Provençal, où il a coupé ſouvent les mots en deux, & en a anagrammatiſé d'autres. C'eſt un homme embarraſſé, qui cherche à ſe ſauver à travers une obſcurité myſterieuſe ; il n'eſt pas étrange, comme l'a obſervé Monſieur Naudé, que parmi le grand nombre de Quatrains dont chacun parle toujours de cinq ou ſix choſes différentes, ſur tout de celles qui arrivent le plus ordinairement, on rencontre quelquefois un hémiſtiche qui fera mention d'une Ville priſe en France, ou de la mort d'un Grand arrivée en Italie, d'une peſte en Eſpagne, d'un monſtre, d'un embraſement, d'une victoire. Tous ces événemens n'étant point fixés par une époque certaine,

certaine, s'ils n'arrivent pas dans un tems arrivent dans un autre. Quand il y auroit pluſieurs ſiécles qu'on n'en auroit vu aucun veſtige, ne nous impatientons point, il ſuffit pour l'honneur de Noſtradamus, qu'ils arrivent avant la fin du monde : ce que nos peres & nous, n'avons point encore vu, n'échapera pas à la poſterité, du moins la plus reculée. Ainſi pour fonder la réputation de Noſtradamus, il la faut appuyer ſur une credulité aveugle.

Tous les gens de bon ſens ont applaudi à ce diſtique que Iodelle a fait ſur Noſtradamus.

Noſtra damus cùm falſa damus, nam fallere noſtrum eſt,
Et cùm falſa damus, nil niſi noſtra damus.

Un Poëte François le fait parler ainſi :

C'eſt moi qui par le jeu de mille Vers obſcurs,
Expliquant & cachant à nos ſiécles futurs,
Des plus grands Potentats les hautes aventures,
Aux eſprits curieux ai forgé des tortures ;
Et marqué des ſuccès un long enchaînement,

Qu'on ne peut démêler qu'après l'évenement.

Monſieur Naudé compare ces Prophéties, qui peuvent s'appliquer à pluſieurs événemens arrivés en differens tems, au ſoulier de Theramene, qui pouvoit être chauſſé indifferemment par toute ſorte de perſonnes, ou à la meſure Leſbienne qui étoit de plomb, afin qu'elle pût s'appliquer également aux figures droites, obliques, caves, rondes, cylindriques. Quoique toutes ces Prophéties ſoient déja, dit-on, accomplies, on eſt encore en état de les appliquer à d'autres événemens. Ainſi une Prophétie eſt le germe de pluſieurs autres qu'elle renferme dans ſon ſein. Noſtradamus a oſé faire ces Vers ſur lui-même.

J'annonce vérité ſimplement & ſans pompe,
Et mon préſage vrai nullement ne me trompe.

Afin de ſatisfaire les curieux, même ceux du dernier ordre, je rapporterai quelques-unes de ſes prédictions qu'on prétend être accomplies.

Il écrivit, dit-on, de ſa propre

ain quinze jours avant que de mou-
r, *Prope mors eſt*, Je mourrai bien-
ôt. Il ſentoit, comme dit S. Paul,
eſponſum mortis, une réponſe de mort
ans lui-même.

Janus Gallicus raconte que le jour
vant qu'il mourut l'ayant aſſiſté tou-
e la journée, & ſur le ſoir prenant
ongé de lui juſqu'au lendemain,
Noſtradamus lui dit: Vous ne me ver-
ez point en vie au ſoleil levant. En
ffet, il mourut ſur les trois à quatre
eures du matin le 2 Juillet 1566. Il
a bien des malades, qui ſans être
rophêtes, ont fait de pareilles pré-
lictions. On veut que dans ſes préſa-
es de l'année 1556, il ait prédit ſa
ort.

De retour d'Ambaſſade, don du Roi, mis au
lieu,
Plus n'en ſera, ſera allé à Dieu,
Proches parens, amis, freres de ſang,
Trouvé tout mort près du lit & du banc.

Il fit dans ce tems-là un voyage de
Salon à Arles, pour y aller voir le
Roi Charles IX. & la Cour; le Roi
lui donna deux cens écus d'or avec le
brevet de ſon Médecin ordinaire, &
des appointemens.

Il mourut bientôt après qu'il fu de retour. Voilà l'explication du *retour d'Ambaſſade, don du Roi, mis au lieu*, c'eſt-à-dire, au lieu de ſon ſéjour : car Noſtradamus n'eſt pas eſclave de la conſtruction, il eſt Prophête & non pas Grammairien. *Plus n'en fera*, cela veut dire qu'il ne feroit plus de Prophéties : quelle perte pour le Public ! On le trouva froid & mort auprès de ſon lit, & d'un banc où il s'aſſeyoit ; parce qu'étant très-enflé, il ne pouvoit pas ſe tenir couché dans ſon lit. Voilà l'explication du dernier Vers, le précédent n'en a pas beſoin.

Quand on a une grande envie de donner à un homme la réputation de Prophête, on aide à la lettre, on ſuppoſe des circonſtances qui quadrent d'autant mieux, qu'elles ont été inventées exprès. Ce que j'eſtime le plus dans Noſtradamus, c'eſt la charité qu'il avoit pour les pauvres, il diſoit que la main du pauvre étoit la bourſe de Dieu.

Il fut enterré ſolemnellement dans l'Egliſe des Cordeliers de Salon, ſa veuve fit mettre ſon portrait au-deſſus du tombeau, & une Epitaphe ſur une

able de marbre attachée à la murail-
e, la voici.

D. O. M.

*Oſſa clariſſimi Michaëlis Noſtrada-
ni uniûs omnium mortalium judicio di-
ni, cujus penè divino calamo totiûs or-
is ex Aſtrorum influxu futuri eventus
onſcriberentur. Vixit annos* LXII. *men-
es* VI. *dies* X. *Obiit Salonæ Petræ anno*
M. D. LXVI.

*Anna Pontia Gemella conjugi opti-
mo V. S.*

Quietem poſteri ne invidetote.

Ici repoſe les os du très-célébre
Michel Noſtradamus, de qui la plu-
ne preſque divine a été ſeule jugée
ligne ſuivant le jugement des hom-
nes, de décrire les événemens qui ar-
iveront à l'Univers ſuivant les in-
luences des Aſtres. Il a vécu ſoixante
& deux ans ſix mois & dix jours. Il
nourut à Salon de Craux le 2 Juillet
566.

Anne Ponce Gemelle, ſouhaite au
neilleur de tous les maris la vraie fé-
icité.

Que la poſterité ne lui envie point
on repos.

On a cru que Noſtradamus par ces dernieres paroles défendoit d'ouvrir ſon tombeau.

Cette Epitaphe fait trop d'honneur à une ſcience auſſi frivole que l'Aſtrologie judiciaire, & aux viſions creuſes de Noſtradamus.

On veut qu'il ait prédit la mort d'Henri II. par ces Vers.

Le Lion jeune le vieux ſurmontera,
En champ Bellique par ſingulier duel.
Dans cage d'or les yeux lui crevera,
Deux playes une puis mourir, mort cruelle.

L'Hiſtoire nous apprend qu'Henri II. voulant honorer les noces d'Elizabeth ſa fille avec Philippes II. Roi d'Eſpagne, fit publier une joute & tournoi dans la rue ſaint Antoine le premier Juillet 1559; il voulut lui-même être un des tenans contre quiconque ſe préſenteroit pour combattre, il prit pour ſeconds le Prince de Ferrare & le Duc de Guiſe. La joute étant preſque finie, le Roi qui avoit ſignalé ſon adreſſe, voulut encore faire un coup de lance, le Duc de Savoye le pria de ne pas courir davantage, parce que le Soleil ſe couchoit & que la victoire lui étoit de-

ieurée. Le Roi ne ſe rendit point, il emanda qu'on lui fît venir le jeune Comte de Mongomeri, Capitaine de a Garde Ecoſſoiſe de Sa Majeſté. Mongomeri étant venu, ſe défendit le combattre, le Roi lui ordonna de ourir, il réſiſta encore; mais le Roi e mettant en colere, il obéit enfin, & piquant ſon cheval, il frapa le Roi à la gorge au bas de la viſiere, ſa ance ſe rompit, & le tronçon hauſſant la viſiere, un éclat y entra qui bleſſa le Roi au front par deſſus l'œil droit parce que l'os lui réſiſta, il ſe gliſſa bien avant ſous l'œil, & rompit quelques veines de la toile qu'on appelle pie-mere: le coup fut ſi violent, que le Roi plia la tête & s'évanouit. On le déſarma ſur le champ, on lui vit un éclat dans l'œil & le viſage enſanglanté. Il vécut dix jours après ſa bleſſure & mourut en ſouffrant les douleurs les plus aiguës.

Quand on ſçait ce trait d'Hiſtoire, le Quatrain ſe dévelope. Le Roi plus âgé que Mongomeri, eſt déſigné par le lion vieux, Mongomeri eſt le lion jeune. La cage d'or où le lion jeune crevera les yeux de ſon adverſaire, eſt le caſque doré du Roi. Il n'y eut

qu'un œil d'offenſé, mais c'eſt chicaner de mauvaiſe grace le Prophête, que d'attaquer à cauſe de cela ſa Prophétie. *En champ bellique par ſingulier duel*, dénote bien le genre du combat entre deux Cavaliers armés de toutes piéces, dans un champ aſſez vaſte, c'étoit auprès de la Baſtille où il y avoit alors une grande place. *Deux playes une*, parce que le ſang des veines rompues par la bleſſure que fit la lance, entra dans le cerveau, y cauſa un abcès auquel on ne put jamais remedier. Si on eût voulu, on auroit trouvé plus de deux plaies que la bleſſure produiſit; mais il n'en falloit trouver que deux; parce que Noſtradamus n'en avoit prédit que deux.

Il ne fut pas le ſeul Prophête de ce ſiniſtre événement. Un fameux Aſtrologue nommé Luc Gaurie, étant venu à Paris; tout le monde l'alla voir, Henri II. y alla déguiſé avec le Duc de Guiſe, & le ſieur Deſcarts; le Roi les fit paſſer les premiers; l'Aſtrologue néanmoins s'adreſſa à lui comme au Maître des deux autres. En tenant la main du Roi, il dit: Je voudrois bien que ce fût-là la main de mon

cousin : il dit ensuite au Roi à l'oreille : Sire, vous mourrez en duel. Il dit après cela à Monsieur de Guise, qu'il seroit tué par derriere : ce Seigneur s'offensa de cette prédiction, comme si on lui eût dit qu'il auroit la lâcheté de fuir. L'Astrologue dit au sieur Descarts qu'il auroit la tête cassée d'un coup de pied de cheval. Ils sortirent tous très-mécontens de l'Astrologue. Henri II. disoit, quelle apparence que je me batte jamais en duel ! je n'enverrai point sans doute de cartel à aucun de mes sujets ; irai-je défier Philippe II. comme le Roi mon pere défia Charles-Quint. Tous conclurent que l'Astrologue étoit un visionnaire. Cependant l'événement vérifia la prédiction à l'égard du Roi, qui fut tué de la maniere qu'on vient de raconter, & à l'égard du Duc de Guise il fut assassiné par Poltrot, & mourut d'un coup de pistolet dans le dos, parce que les balles étoient empoisonnées. Le sieur Descarts ajouta alors foi à la Prophétie, & pour éviter sa destinée, il se retira dans une de ses terres, il fit mettre une barriere tout autour de son Château à une grande distance. On ne permettoit

point aux chevaux de paſſer cette barriere ; il vécut fort long tems. Un Seigneur de la Cour le vint voir, le ſieur Deſcarts le reconduiſit juſqu'à la barriere, dans le tems qu'il ſe baiſſoit pour faire la derniere révérence, un cheval attaché à la barriere, lui donna un coup de pied dans le front, qui le renverſa roide mort. Un incrédule dira que la Prophétie a été faite après coup. Quoi qu'il en ſoit elle paroît trop merveilleuſe, pour ne pas trouver croyance dans beaucoup d'eſprits.

Il eſt certain que Dieu lui ſeul connoît l'avenir, il dit lui-même dans Iſaïe, c.44.6.7. *Abſque me non eſt Deus: quis ſimilis meî? ventura & quæ futura annuntiet eis.* Je ſuis le véritable Dieu, & il n'y en a point d'autres, & quiconque croira l'être, qu'il leur annonce comme moi les choſes futures. Dieu communique à quelques hommes le don de Prophétie ; mais ce n'eſt point en les conduiſant par la voie de l'Aſtrologie judiciaire.

Revenons à Noſtradamus, on veut trouver la mort de François II. dans la Centurie x. Quatrain 39.

Premier Fils, vetre malheureux mariage,
Sans nul enfans, deux Iſles en diſcord,
Avant dix-huict incompetent âge,
De l'autre près plus bas ſera l'accord.

Voici les événemens qui paroiſſent convenir à la prédiction. François II. premier fils de Henri II. mourut âgé d'environ quinze ans, & ne regna que 13. ou 14. mois, il avoit épouſé Marie Stuard Reine d'Ecoſſe, qu'il laiſſa veuve & ſans enfans. L'Ecoſſe & l'Angleterre; voilà les deux Iſles dont le diſcord eſt exprimé dans le Quatrain.

De l'autre près plus bas ſera l'accord.

Ce Vers-là s'explique difficilement; mais pour l'honneur de Noſtradamus, il ne faut pas que l'Interpréte de cette Prophétie demeure court. *De l'autre près*, cet autre ſignifie Charles IX. Frere de François II. qui étoit le plus près de la Couronne & qui lui ſucceda, il n'eſt pas parlé de cette ſucceſſion, mais il faut deviner que le devin l'a voulu dire. Que ferons-nous de ce reſte de Vers, *plus bas ſera l'accord?* Cela veut dire que quelque-

tems après on aura la paix. Cette paix ne dura pas long-tems, mais n'importe, c'eſt toujours un *accord*. Loin d'ici ceux qui voudroient chicaner notre Prophête.

Voici le maſſacre de la S. Barthelemi, arrivé le 24. Août 1572. Il eſt prédit dans un livre particulier des préſages de Noſtradamus.

Le gros airain qui les heures ordonne
Sur le trépas du tyran caſſera,
Pleurs, plaintes, & cris, eau, glace, pain ne donne,
V. S. C. Paix l'armée paſſera.

On ſçait que le ſignal de ce maſſacre devoit être le tocſin de la groſſe cloche de l'horloge du Palais, mais il fut prévenu par la cloche de l'horloge de S. Germain l'Auxerrois. Quoi qu'il en ſoit, voilà le ſignal du maſſacre bien déſigné.

Le gros airain qui les heures ordonne.

A l'égard du ſecond Vers.

Sur le trépas du Tyran caſſera.

Ce Tyran, nous vous le donnons

dans la perſonne de l'Amiral de Coligni ; c'eſt la premiere fois que ce titre lui eſt attribué ; qu'importe, on ſoutient qu'il peut bien lui être appliqué, après avoir fait répandre tant de ſang. La cloche n'a pas caſſé, il eſt vrai, mais comme elle ſonnoit ſans ceſſe, cela pouvoit fort bien arriver ; ainſi il ne faut pas encore y regarder de ſi près : *pleurs, plaintes & cris ;* cela n'a pas beſoin d'explication ; mais franchement le reſte en a grandement beſoin.

Eau, glace, pain ne donne.

Il ne faut pourtant pas demeurer en ſi beau chemin ; il faut donc pour aider à la lettre, ſuppoſer que la Seine fut priſe dans cette année-là, ou devant, ou après le maſſacre, tout comme il vous plaira, de ſorte que les bleds & les proviſions ne vinrent point à Paris. Quand cela ne ſeroit point arrivé, Noſtradamus l'ayant prédit, cela devoit toujours s'accomplir ; ce n'eſt pas la faute du Prophête, l'hiver a accoutumé de jouer ces tours-là à la Seine, & s'il ne l'a pas fait cette fois-là, on doit dire poëti-

quement qu'il en vouloit à Noſtradamus, & à ſa prophétie.

V. S. C. Paix l'armée paſſera.

Pour ces lettres initiales V. S. C. exercez-vous là-deſſus, ſi vous voulez ; c'eſt une enigme plus obſcure que celle qu'on propoſa au Sphinx : *paix l'armée paſſera* : Voilà des ténébres qu'on percera, quand il plaira à Dieu.

Cette prédiction du maſſacre de la Saint Barthelemi, ne parle que de la mort du Tyran, & ne daigne pas parler d'une infinité d'autres qui furent égorgés. Voici le tableau qu'en fait Monſieur de Voltaire dans ſa Henriade, chant ſecond.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le Fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon Pere,
Le Frere avec la Sœur, la Fille avec la Mere,
Les Epoux expirans ſous leurs toits embraſés,
Les Enfans au berceau ſur la terre écraſés,

Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit
attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à compren-
dre,
Ce que vous-même encore à peine vous
croirez,
Ces monſtres furieux de carnage alterez,
Excitez par la voix des Prêtres ſanguinai-
res,
Invoquoient le Seigneur, en égorgeant
leurs Freres,
Et le bras tout ſouillé du ſang des inno-
cens,
Oſoient offrir à Dieu cet exécrable encens.
O combien de Héros indignement péri-
rent!

Il y en auroit eu encore davantage, que Noſtradamus n'en auroit pas dit un mot, il n'en vouloit qu'au Tyran. Après tout, il ne parle pas de ce maſſacre comme Hiſtorien, comme Poëte; mais comme un Prophête, qui n'en dit que ce que ſon inſtinct veut qu'il en diſe.

Si vous venez de voir une Prophétie un peu ténébreuſe même après ſon accompliſſement, en récompenſe en voici une tirée au clair dans l'onziéme Centurie, Quatrain 6, du moins pour les trois premiers Vers.

Quand de Robin la traitreuſe entreprinſe,

Mettra Seigneur en peine, & un grand Prince,
Seu par la fin chef on lui tranchera,
La plume au vent amie dans l'Eſpagne,
Poſte atrapé étant à la campagne,
Et l'Ecrivain dans l'eau ſe jettera.

Cette Prophétie regarde le Maréchal de Biron, dont la conſpiration fut découverte par Lafin à Henri IV. Il fut arrêté & décapité après qu'on lui eut fait ſon procès. Robin, c'eſt l'Anagramme de Biron, lettre pour lettre : ce qui eſt d'admirable, c'eſt que Lafin qui découvrit la conſpiration, y eſt nommé, il eſt vrai qu'on fait deux mots de ſon nom, mais c'eſt pour voiler la Prophétie. Qu'on diſe tout ce qu'on voudra, rien n'eſt plus clair que ces trois premiers Vers. A l'égard des trois Vers qui ſuivent, c'eſt grand dommage qu'on ne puiſſe pas en faire une application qui convienne parfaitement au Maréchal de Biron : ſi cela avoit pu ſe faire, nous aurions de tout point la Prophétie la plus merveilleuſe.

Un Hiſtorien de la vie du Maréchal de Biron, imprimée en 1621, raconte que s'étant déguiſé, il s'en alla chez un vieux Aſtrologue, nom-

mé la Broſſe, qui demeuroit proche le Luxembourg au plus haut d'une maiſon, dans une petite guerite. Biron lui dit que ſon Maître qui étoit un Gentilhomme, avoit fait tirer la figure de ſon horoſcope, & l'avoit chargé de lui venir demander qu'elle ſeroit ſa deſtinée ſur cette figure, en diſant cela il la lui remit. L'Aſtrologue la conſiderant, dit qu'il voyoit bien que c'étoit l'horoſcope d'un homme de qualité, & le regardant fixement lui-même : Votre Maître, dit-il, n'eſt pas plus âgé que vous ; un moment après il lui dit : Mon ami, ne ſeroit-ce point ici votre horoſcope ? Biron déconcerté lui dit : Je ne vous nommerai point la perſonne, tout cela eſt inutile, il n'eſt pas queſtion de tant de paroles : dites-moi ſeulement la vie & la fin de mon Maître. Hé bien, mon fils, lui dit l'Aſtrologue, je vous dirai que celui que cet horoſcope regarde, parviendra au comble des honneurs & des dignités ; & qu'il pourroit parvenir à la Royauté ; mais il y aura un *caput al gol* qui l'en empêchera. Biron lui dit : Qu'entendez-vous par ce *caput al gol ?* Mon enfant, lui dit l'Aſtrologue, demeu-

rons-en-là, je vous en dirai une autre fois davantage, il n'eſt pas néceſſaire de vous expliquer cela. Il ne fit qu'irriter la curioſité de Biron, qui voulut abſolument ſçavoir le ſens de ce *caput al gol*. Vainement l'Aſtrologue ſe défendit contre un homme réſolu, qui ne vouloit pas médiocrement ce qu'il vouloit, il fut enfin contraint de le ſatisfaire; il lui dit d'un ton aigre: Hé bien, puiſque vous le voulez ſçavoir, votre Maître en fera tant, qu'il aura un jour la tête tranchée ſur un échafaud. Biron piqué juſqu'au vif de la prédiction, ſe jetta ſur l'Aſtrologue & le battit tant, qu'il le laiſſa preſque pour mort dans ſa guérite; il eut la malice enſuite de l'enfermer & d'emporter la clef de la porte. Il ne s'en tint point là, il renverſa l'eſcalier de bois par où l'on montoit à la guérite. Biron raconta enſuite à tous ſes amis la prédiction & le traitement qu'il avoit fait eſſuyer à l'Aſtrologue. Biron qui ajoutoit beaucoup de foi aux Aſtrologues, en conſulta encore un autre nommé Céſar, dont la réputation le plaçoit dans le premier rang de ces Sçavans ténébreux. Tout ce qu'il put tirer de celui-ci, fut qu'il

ſeroit heureux dans toutes ſes entrepriſes, que ſur le point de devenir Roi, il ſe gardât d'un coup par derriere d'un Bourguignon. Biron ayant été arrêté à la Baſtille, s'informa du nom du Bourreau de Paris; quand on lui apprit qu'il étoit Bourguignon, il changea de couleur, il dit auſſi-tôt Je ſuis mort, il n'y aura point de grace pour moi.

Voici encore une autre prédiction de Noſtradamus qui eſt d'une grande clarté.

Centurie XI. Quatrain 31.

Celui qui les hazards toujours a ſurmonté,
Qui fer, feu, eau n'a jamais redouté,
Dans le pays & proche du Bazacle,
D'un coup de fer tout le monde étonné,
Par crocodil eſtrangement donné,
Peuple ébahi de voir un tel ſpectacle.

Voilà le ſupplice du Maréchal de Montmorency prédit bien clairement. Il ſe révolta contre le Roi, il fut pris les armes à la main à la bataille de Caſtelnaudari au mois de Septembre 1632. On lui fit ſon procès, il fut décapité le 30 Octobre de la même année, à Toulouſe proche du Bazacle,

c'eſt-à-dire de ces moulins célébres ; où travaille une république d'ânes. Il avoit été vainqueur ſur mer & ſur terre, c'eſt ce qui donne lieu à Noſtradamus de dire de lui :

Qui fer, feu, eau n'a jamais redouté.

Le nom du Bourreau eſt dans la Prophétie, il s'appelloit, dit-on, Crocodil.

Le Quatrain 68 de la Centurie VIII. n'eſt pas moins merveilleux.

Vieux Cardinal par le jeune deçu,
Hors de ſa charge ſe verra déſarmé.
Arles, de monſtre, double ſoit apperçu ;
Et l'Aquéduc, & le Prince embaumés.

Quiconque a lu l'Hiſtoire de Louis XIII. ſçait que Cinqmars jeune homme, Grand Ecuyer, Favori du Roi, ſupplanta le Cardinal de Richelieu qui l'avoit introduit auprès de ce Monarque. Ce premier Miniſtre diſgracié, abandonna le timon de l'Etat & ſe retira à Taraſcon. On entendra bien après cela les deux premiers Vers de la Prophétie.

Vieux Cardinal par le jeune deçu,
Hors de ſa charge ſe verra déſarmé.

Le Roi ayant découvert la conſpiration tramée par Cinqmars contre l'Etat, rappella le Cardinal, qui revenant de Taraſcon, reçut à Arles le double du Traité que Cinqmars avoit fait avec l'Eſpagne. Cinqmars & le Préſident de Thou, qui n'avoit point révélé la conſpiration qu'il avoit appriſe, furent arrêtés, ils furent jugés & décapités à Lyon. Perpignan que nous aſſiegions, ayant été pris dans ce tems-là, le Cardinal manda au Roi ces deux grandes nouvelles en ces propres termes : *Sire, Perpignan eſt pris, & vos ennemis ſont morts.* Le Cardinal malade, ſe fit enſuite conduire à Paris dans ſon lit, il mourut le 4 Décembre 1642. & le Roi mourut le 14 Mai de l'année ſuivante, le même jour qu'Henri IV. ſon pere avoit été tué & aſſaſſiné. Tous ces événemens nous offrent la clef du ſens des deux derniers Vers :

Arles, démontre, double ſoit apperçu,

N'eſt-ce pas-là le double du Traité que le Cardinal reçut à Arles.

Et l'Aqueduc & le Prince embaumés.

Quand on ſçaura que l'Aqueduc eſt un nom que Noſtradamus donne au Cardinal, on verra claitement que par cette expreſſion *embaumés*, il prédit ſa mort, & celle du Roi, qui ſurvécurent peu de tems au ſupplice de Cinqmars. Si l'on demande pourquoi Noſtradamus appelloit le Cardinal Aqueduc; c'eſt, vous répondra-t-on, parce qu'il ſe fit conduire par eau; cela eſt un peu tiré.

Y a-t-il rien de plus admirable que ce double du Traité que le Cardinal reçut à Arles, ſi bien rappellé dans ce Vers:

Arles, démontre; double ſoit apperçu.

Il n'y a aucune conſtruction; mais c'eſt ce qu'on appelle un beau déſordre; le Traité qui manifeſte le crime, la Ville où il eſt reçu, tout cela eſt bien exprimé; ſi quelqu'un qui ſe diroit verſé dans l'Hiſtoire, ſoutenoit que ce ne fut pas à Arles que le Cardinal reçut ce double; dès-là il faut juger que ce ſeroit un ennemi mortel de la gloire de Noſtradamus, qui voudroit détruire une de ſes plus belles Prophéties; ainſi il ne faudroit

pas l'écouter. Que dira cet envieux contre le Quatrain 49 de la Centurie IX.

Gand & Bruxelles marcheront contre Anvers,
Sénat de Londres mettront à mort leur Roi,
Le ſel & vin lui ſeront à l'envers,
Pour eux avoir le regne en déſarroi.

Le 8 Février 1649. Cromwel fit décapiter à Londres le Roi Charles I. après l'avoir fait condamner par le Parlement à ce ſupplice.

Sénat de Londres mettront à mort leur Roi.

N'eſt-ce pas-là une Prophétie bien claire & bien préciſe ?

Le ſel & vin lui ſeront à l'envers,
Pour eux avoir le regne en déſarroi.

Voilà un galimatias impénétrable ; mais on a placé tout exprès ces deux Vers obſcurs ; pour donner du luſtre à un Vers auſſi clair que celui qui les précede, ce ſont des ombres dans le tableau.

Je finirai par le Quatrain 48. de la Centurie XI.

Du vieux Charon on verra le phœnix,
Etre premier & dernier de ſes fils,
Reluire en France & d'un chacun aimable,
Regner long-tems avec tous les honneurs,
Qu'auront jamais eu tous ſes prédeceſſeurs,
Dont il rendra ſa gloire mémorable.

Voilà une prédiction qui ne peut avoir pour objet que Louis XV. Le vieux Charon, c'eſt Louis XIV. Louis XV. c'eſt le Phœnix, puiſqu'il eſt l'auguſte & unique rejetton de la branche aînée.

M. de Voltaire en le conſiderant dans ſon enfance, dit de ce Monarque.

Un foible rejetton ſort entre les ruines,
De cet arbre fécond coupé dans ſes racines,
Les enfans de Louis deſcendus au tombeau,
Ont laiſſé dans la France un Monarque au berceau,
De l'Etat ébranlé douce & frêle eſperance.

Le regne long & glorieux qu'on prédit par ces Vers, nous eſt annoncé par d'heureux commencemens.

De toutes les Prophéties de Noſtradamus, voilà inconteſtablement celle qui lui fait le plus d'honneur.

¶ Le

§ Le ſixiéme Livre de l'Eneïde de Virgile eſt peut-être le plus beau Livre de ce Poëme, & celui où l'on trouve des morceaux de Poëſie plus exquis. La deſcente d'Enée dans les Enfers, qui y voit le Tartare le ſéjour des criminels, & les champs élyſées le ſéjour des Héros, eſt peinte d'un pinceau divin. Ce qui m'a le plus frapé, c'eſt cet art avec lequel Virgile fait venir le portrait de tous ces Héros qui doivent deſcendre d'Enée, pour venir enſuite à Auguſte à qui ce Poëme eſt conſacré. Parallele des Enfers de trois Auteurs.

Le motif du voyage d'Enée dans les Enfers, c'eſt le deſir qu'il a d'y voir ſon pere Anchiſe. Voici comme il l'y trouve ainſi que l'a traduit Segrais.

Solitaire & penſif dans ce charmant ſéjour,
Des ames que le ſort redeſtinoit au jour,
Anchiſe obſervoit l'ordre, & perçant mille luſtres,
Etudioit les noms de ſes neveux illuſtres,
Démêloit leurs deſtins, admiroit leurs vertus.

Virgile n'eſt pas rendu parfaitement.

At pater Anchiſes penitus convalle virenti

Incluſas animas, ſuperumque ad lumen ituras ;
Luſtrabat ſtudio recolens : omnemque ſuorum
Forte recenſebat numerum, caroſque nepotes,
Fataque, fortunaſque virûm, moreſque, manuſque.

Segrais n'a point traduit *incluſas animas*, ces ames captives : *luſtrabat ſtudio recolens*, n'eſt point rendu non plus que ce Vers,

Fataque, fortunaſque virûm, moreſque ;
manuſque.

Les deſtins, les fortunes de ces hommes illuſtres, leurs mœurs, leurs exploits.

Un nouvel Interpréte a traduit *luſtrabat ſtudio recolens*, il ſe repaiſſoit d'une connoiſſance anticipée. Ce n'eſt pas le ſens naturel de l'original, j'aurois voulu dire, il parcouroit pluſieurs luſtres avec une attention qu'il redoubloit, *luſtrabat ſtudio recolens.*

Anchiſe qui préſente à Enée ſes deſcendans, & qui lui en retrace les vertus, c'eſt ce qui a donné lieu au même interpréte de juſtifier l'épiſode de la deſcente d'Enée dans les Enfers, parce que, dit-il, ce tableau qu'An-

chiſe fait à Enée de tous ſes deſcendans, l'encourage & l'anime à entreprendre la grande action qui eſt la fin du Poëme. Ainſi il ne faut pas regarder cet Epiſode comme un morceau qu'on en pourroit détacher ſans laiſſer aucun vuide dans le Poëme.

Ce qui m'a ſatisfait parfaitement, c'eſt l'apologie que cet Interpréte nous fait du caractere d'Enée pieux juſqu'à la ſuperſtition, verſant des larmes dans pluſieurs occaſions, ſuſceptible de crainte; cependant ſurmontant ces premieres impreſſions, brave & conquerant; c'eſt, dit-il, le caractere d'Auguſte que Virgile a voulu peindre dans Enée, dont il n'a pas porté les foibleſſes ſi loin que celles d'Auguſte. Virgile a-t-il tort, dit encore l'Interpréte, d'avoir pris le modéle du Héros de ſa Fable ſur le modéle du plus grand Héros de l'Hiſtoire? Ne falloit-il pas qu'Auguſte pour qui ce Poëme étoit fait, pût ſe reconnoître dans Enée? Cette apologie eſt d'autant plus juſte, qu'elle paroît fondée ſur la vérité même.

A l'exemple de Virgile, Monſieur de Fenelon dans ſon Poëme de Tele-

maque, fait deſcendre ſon Héros dans les Enfers, il nous dépeint le Tartare : les champs élyſées ; & il emploie tout à la fois des couleurs riches & nouvelles, tous les ornemens qu'il prodigue ſortent du ſein de ſa matiere. Il ne s'attache dans ſon Tartare qu'à nous dépeindre les ſupplices des Rois criminels, & ne parle preſque point de ceux qui ſont d'une autre condition. Je ſçais bien que ſon principal objet étoit d'inſtruire par ſon Poëme le grand Prince qui devoit regner, & qu'on lui avoit confié : mais en prenant dans ſon tableau de l'Enfer les ſupplices des Rois criminels pour ſon principal objet, la perfection de ſon Poëme en Proſe, n'exigeoit-elle pas qu'il nous retraçât d'autres criminels & d'une autre condition. N'a-t-il voulu peindre qu'une très-petite partie de l'Enfer ? Dans ſes Champs élyſées il y place des Rois & des Héros. Telemaque eſt étonné du petit nombre de Rois qu'il y voit : ce qui m'a ſurpris, c'eſt qu'il y met des Héros qui n'ont été, comme il le dit, ni aimables, ni vertueux, & qui n'étoient propres qu'à troubler les hommes, & à renverſer les Villes & les

Royaumes. Il eſt vrai qu'il ne leur donne que la ſeconde demeure ; mais ils ſont toujours dans ce ſéjour fortuné, cela ne quadre point avec la morale épurée de M. de Fenelon.

Les images qu'il nous trace de la félicité des ames qui demeurent dans les Champs élyſées, ſont ſuperieures à celles de Virgile, parce qu'il a puiſé ces idées dans une ſource que ne connoiſſoit pas ce Poëte. La lumiere, dit-il, qui les environne, n'eſt point ſemblable à la lumiere ſombre, qui éclaire les miſérables mortels, c'eſt plutôt une gloire céleſte qu'une lumiere, elle pénétre plus ſubtilement les corps épais, que les rayons du Soleil ne pénétrent le plus pur cryſtal ; elle n'éblouit jamais, au contraire elle fortifie les yeux, & porte dans le fond de l'ame je ne ſçais quelle ſérénité. Cependant plus bas M. de Fenelon dit en parlant de Seſoſtris, que des rayons d'une lumiere douce ſortoient de ſes yeux, & que ceux de Telemaque en étoient éblouis. Je ſçais bien qu'on dira que Telemaque étant encore vivant, ne pouvoit pas ſoutenir la lumiere de cette ame for-

tunée ; mais puiſqu'il avoit ſoutenu l'éclat des Rois heureux, qui étoient dans la premiere demeure, comment un Roi de la ſeconde demeure l'éblouiſſoit-il ? Car l'Auteur obſerve que la félicité dont Seſoſtris jouiſſoit, n'étoit rien en comparaiſon de celle qui lui étoit deſtinée, ſi une trop grande proſperité ne lui eût pas fait oublier les regles de la modération & de la juſtice. Cet oubli criminel méritoit-il d'être récompenſé ?

Monſieur de Voltaire dans ſon Poëme de l'Henriade, conduit auſſi Henri IV. dans les Enfers, mais c'eſt à la faveur d'un ſonge. D'abord S. Louis lui apparoît.

Un fantôme éclatant ſe préſente à ſa vue,
Son corps majeſtueux, maître des élémens,
Deſcendoit vers Bourbon ſur les ailes des vents,
De la divinité les vives étincelles
Etaloient ſur ſon front des beautés immortelles.

Il ſe fait connoître à Henri, à qui il dit :

Je ſuis cet heureux Roi que la France révére,

Le Pere des Bourbons, ton protecteur, ton pere.

Fantôme va-t-il bien ici, *fantôme éclatant*; quelle idée peut-il préſenter?

Pour conduire Henri IV. dans le Ciel & dans les Enfers, Saint Louis lui envoie un ſonge.

Les ſonges fortunés, enfans de l'eſperance,
Voltigent ſur le Prince, & couvrent ce Héros.

Quoi cette apparition n'eſt ſuſcitée que pour produire un ſonge? Etoit-il néceſſaire d'endormir Henri IV. ne pouvoit-on pas en le laiſſant bien éveillé, lui faire voir d'une vue d'imagination tout ce qu'on lui fait voir en ſonge? Les eſprits peuvent exciter dans nous des images qui nous repréſentent toutes ſortes d'objets. La fiction de ce ſommeil étoit donc inutile. S. Louis conduit d'abord Henri IV. auprès du Trône de Dieu.

Par-delà tous ces Cieux le Dieu des Cieux réſide,
C'eſt-là que le Héros ſuit ſon céleſte guide,

C'eſt-là que ſont formés tous ces eſprits divers,
Qui rempliſſent les corps & peuplent l'Univers.

Voilà ces ames dont parle Virgile.

Incluſas animas ſuperumque ad lumen ituras.

Nos Voyageurs céleſtes trouvent dans le Ciel un globe affreux, où M. de Voltaire place les Enfers ; il choque d'abord les idées communes de la Fable & de la Religion, qui placent les Enfers au centre de la terre. Après nous avoir peint l'Enfer, tout d'un coup il paſſe au Purgatoire, ſans qu'on voie comment il fait ce paſſage ; de ſorte que nous douterions s'il nous parle du Purgatoire, s'il ne nous l'apprenoit pas dans ſes notes. Qui le croiroit ? ce Purgatoire, pour qui eſt-il deſtiné ?

Aux cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs,
Aux hommes ignorans noyés dans la molleſſe,
Qu'entraîna le plaiſir, qu'endormit la pareſſe.

Qui n'auroit pas cru que les Enfers

ne fuſſent préparés à des ames qui ont vécu de la ſorte ? car M. de Voltaire ne nous apprend point qu'elles ayent déteſté leurs égaremens. Après tout qu'étoit-il néceſſaire qu'il fît entrer le Purgatoire dans ſa deſcription poëtique ? Il eſt vrai que Virgile nous donne l'image d'un Purgatoire par ces Vers :

Hinc metuunt cupiuntque, dolent gaudentque : neque auras
Reſpiciunt, clauſa tenebris & carcere caco.
Quin & ſupremo cum lumine vita reliquit :
Non tamen omne malum miſeris, nec funditus omnes
Corporea excedunt poſtes ; penituſque neceſſe eſt
Multa diu concreta modis inoleſcere miris.
Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt. Alia panduntur inanes
Suſpenſa ad ventos : aliis ſub gurgite vaſto
Infectum eluitur ſcelus, aut exuritur igni.
Quiſque ſuos patimur manes.

Voici la traduction de Segrais.

Delà naît la douleur, delà naît l'allegreſſe ;
Le déſir plein d'eſpoir, l'effroi plein de triſteſſe,
Enfans impétueux des rebelles efforts,
De l'eſprit ennuyé de la priſon du corps.
Même abandonnant ſa dépouille mortelle,

Cet eſprit ne perd pas ſa laideur criminelle ;
Ses maux contagieux par les ans amaſſés,
Par les ans ſeulement peuvent être effacés ;
Donc pour en ſépater l'infection des vices,
L'ame ſouffre en ces lieux mille divers ſupplices,
Les unes dans les airs ſont le jouet des vents,
D'autres lavent leurs crimes en ces gouffres mouvans,
Ou purgent par le feu les ſouillures humaines ;
Chacun de ſon enfer porte avec ſoi les gênes.

Voilà ſans doute ce qui a déterminé Monſieur de Voltaire à placer un Purgatoire dans ce globe affreux qu'il a imaginé dans le Ciel : mais encore une fois ſon Purgatoire ſe préſente-là je ne ſçais comment. Monſieur de Fenelon dans ſa deſcription des Enfers, ne fait point venir de Purgatoire, & je reviens encore à dire que Monſieur de Voltaire pouvoit ſe paſſer d'inſérer cet article de Foi de notre Religion dans une fiction poëtique.

Ce qui perſuade que Virgile a déterminé M. de Voltaire à parler d'un Purgatoire, c'eſt qu'immédiatement après, à l'exemple de ce Poëte, il par-

le du ſéjour des Bienheureux. Virgile dit :

Exinde per amplum
Mittimur Elyſium, & pauci læta arva tenemus :

Et comme l'a traduit Segrais :

Et l'on arrive enfin aux champs délicieux,
Hélas, qu'un petit nombre habite ces beaux lieux !

De ſorte que ſuivant Virgile on n'habite les Champs Elyſées, qu'après qu'on a paſſé par une eſpece de Purgatoire. Il eſt vrai que des Champs Elyſées ce Poëte fait retourner les ames dans des corps pour habiter l'Univers, après qu'elles ont bu de l'eau du fleuve de Lethé, afin de tout oublier.

De même M. de Voltaire après le tableau du Purgatoire, dit :

Dans l'inſtant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.

Ce qui paroît étrange, c'eſt que dans ce globe affreux où il place l'Enfer, il y place auſſi le ſéjour des Bienheureux : car on ne voit pas que pour

être arrivé dans ce ſéjour, S. Louis & Henri ſoient entrés dans un autre globe. La peinture que M. de Voltaire fait de la félicité dont jouiſſent les Héros, les Sages, n'égale pas celle qu'en a fait M. de Fenelon, on n'a qu'à les comparer. M. de Voltaire fait enſuite ouvrir le Temple des Deſtins, & fait voir à Henri les portraits des humains qui doivent naître un jour.

Des ſiécles à venir ces vivantes images,
Raſſemblent tous les lieux, dévancent tous les âges.

Henri voit les Monarques qui doivent lui ſucceder, S. Louis lui en fait le portrait, & il lui peint auſſi deux grands Miniſtres qui ont tenu les rênes du Royaume l'un après l'autre. Il fait un beau portrait de Louis XIV. il dit en le comparant à Henri IV.

Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.

Il place auſſi l'expreſſion de *peut-être* en parlant de l'union de la France avec l'Eſpagne. S. Louis qui parle prophétiquement doit-il parler d'une maniere douteuſe & incertaine ?

Nulle fiction plus merveilleuſe & plus ingénieuſe tout à la fois, que celle de ce Temple des Deſtins, qui s'ouvre pour montrer les portraits des hommes qui doivent naître un jour, & pour faire voir à Henri les tableaux de ſes deſcendans.

Mais cette belle fiction eſt copiée d'après celle d'Anchiſe, qui fait à Enée ſon fils le portrait de tous ſes deſcendans, dont il lui fait voir les images. Il eſt vrai qu'il faut dire à la louange de M. de Voltaire, que les portraits qu'il fait ſont de main de maître, & qu'il eſt peut-être en cela égal à Virgile. On pourroit ſeulement trouver à dire, que dans le portrait d'un Prince à qui il donne avec raiſon d'excellentes qualités, il l'ait dépeint très-facile : comment un Prince facile peut-il, comme il le dit, gouverner l'Univers, & tenir l'Europe en ſuſpens ? Il faut néceſſairement qu'il convienne que ce Prince loin d'être facile, étoit très-ferme dans ſes réſolutions. Voilà le défaut des faiſeurs de portraits, ils s'éloignent de la vérité, en voulant faire jouer des qualités oppoſées qu'ils attribuent à ceux qu'ils dépeignent. M. de Fenelon n'a

point imité cette fiction merveilleuſe de Virgile. Telemaque, à l'exemple d'Enée, va dans les Enfers pour y voir ſon pere.

Enée veut embraſſer Anchiſe.

Ter conatus ibi collo dare brachia circum :
Ter fruſtra comprenſa manus effugit imago,
Par levibus ventis, volucrique ſimillima ſomno.

Voici la traduction de Segrais :

Mais ſemblable aux zéphirs, aux fantômes trompeurs,
Qu'enfantent du ſommeil les ſubtiles vapeurs,
Trois fois l'ombre s'enfuit vainement embraſſée,
Trois fois entre ſes bras il crut l'avoir preſſée.

Telemaque dans les Enfers veut embraſſer Arceſius ſon biſaïeul : il voulut, dit M. de Fenelon, embraſſer une perſonne ſi chere, il l'eſſaya inutilement ; cette ombre vaine échapa à ſes embraſſemens, comme un ſonge trompeur ſe dérobe à l'homme qui croit en jouir ; tantôt la bouche alterée de cet homme dormant, pourſuit une eau fugitive ; tantôt ſes lévres s'agitent pour former des paroles, que

ſa langue engourdie ne peut proférer ; ſes mains s'étendent avec effort & ne prennent rien. Ainſi Telemaque ne peut contenter ſa tendreſſe ; il voit Arceſius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher.

M. de Voltaire qui veut auſſi faire embraſſer S. Louis par Henri, dit :

D'une divine horreur ſon ame eſt pénétrée,
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſacrée,
Trois fois ſon pere échape à ſes embraſſemens,
Tel qu'un leger nuage écarté par les vents.

Segrais, M. Fenelon, M. de Voltaire ont joûté tous trois contre Virgile dans cet endroit, & n'ont pu l'égaler. M. de Voltaire auroit conduit ſon Poëme à ſa perfection, s'il ne falloit pour cela que le feu poëtique ; car il y a dans ſon ouvrage des morceaux admirables de poëſie, qui le rendront immortel.

Traits de l'Hiſtoire de Virgile. Ses ſentimens.

¶ Les bons mots, les ſentimens des hommes illuſtres, les beaux traits de leur hiſtoire ſont les objets de mon ouvrage. Ainſi pour remplir mon deſſein, je prendrai dans la vie de Vir-

gile, tout ce qui ſera de ce caractere.

Virgile étoit verſé, dit-on, dans la Médecine, on ne nous apporte d'autres preuves de ſon habileté dans cette ſcience, ſinon qu'il étoit habile Maréchal, puiſqu'il réuſſit dans la cure de quelques chevaux d'Auguſte. J'ai rapporté ailleurs qu'un habile Maréchal fit fortune comme Médecin dans la Suiſſe. Les cures que fit Virgile lui attirerent pour récompenſe la même diſtribution de pains que l'on faiſoit aux domeſtiques d'Auguſte. Les Crotoniates firent préſent à Auguſte d'un jeune poulin de belle apparence, les connoiſſeurs jugerent qu'il ſeroit un jour très-léger & très-vigoureux, Virgile en jugea autrement. Il aſſura après l'avoir examiné, que ce poulin étoit d'une cavale mal-ſaine, & qu'il ne ſeroit qu'un cheval mou & ſans vigueur. Sa prédiction s'accomplit, on lui doubla le nombre de pains qui lui avoit été aſſigné. Il connut auſſi que de jeunes chiens envoyés d'Eſpagne à Auguſte, étoient de bonne race & ſeroient excellens; cette prédiction lui fit le même honneur que l'autre, & lui procura une augmentation du double des pains qu'on lui donnoit.

Auguſte frapé des preuves de l'habileté de Virgile, crut qu'il l'éclairciroit ſur le doute où il étoit qu'Octave fut ſon pere, il le manda, & s'enferma avec lui dans ſon cabinet. La connoiſſance des chevaux & des chiens, n'eſt pas l'art de découvrir les myſteres des amours d'une coquette. Un auſſi grand homme qu'Auguſte raiſonnoit bien mal. Auguſte débuta d'abord avec Virgile, par lui dire : Sçavez-vous qui je ſuis, & ce que je puis pour rendre un homme heureux ? Oui, Seigneur, répondit Virgile, je ſçais que vous êtes mon Empereur, & que pour faire la félicité d'un homme, votre pouvoir eſt preſque égal à celui des Dieux. Hé bien, lui dit l'Empereur, ſatisfaites-moi ſur ce que je déſire de ſçavoir, & je vous mettrai au comble de vos vœux. Je ſouhaite avec ardeur, dit Virgile, de pouvoir vous apprendre ce que vous me demanderez. Auguſte alors s'ouvrit à lui, en lui diſant : Quelques-uns me croient fils d'Octave, d'autres me donnent un autre pere. Virgile ſourit d'abord ; mais reprenant ſon ſérieux, il dit à Auguſte, je puis facilement vous dire la vérité, mais la puis-je dire ſans

vous déplaire ? Auguſte appuya par la religion du ſerment la promeſſe qu'il lui fit, non-ſeulement de ne ſe point fâcher ; mais de le récompenſer, quoi qu'il pût lui dire. Alors Virgile attachant ſes yeux ſur ceux de l'Empereur : Il eſt aiſé aux Philoſophes & aux Mathématiciens, dit-il à ce Prince, de connoître dans les animaux les qualités de ceux qui les ont formés. Dans l'homme cela eſt impoſſible : cependant je puis en approchant de la vérité conjecturer quelle a été, Seigneur, la profeſſion de votre pere. L'Empereur attendoit avec impatience ce que Virgile alloit lui révéler. Autant que j'en puis juger, continua Virgile, vous êtes fils d'un Boulanger. L'Empereur étonné cherchoit dans ſa tête, comment cela auroit pu arriver. Virgile pour interrompre ſa rêverie, lui dit : Ecoutez-moi, Seigneur, voici ma conjecture, je vous ai fait quelques prédictions qui prouvoient que j'avois une parfaite connoiſſance des chiens & des chevaux ; vous qui donnez des loix à cet Univers, quelle récompenſe ai-je reçu de vous ? des pains. Un Boulanger, ou un fils de Boulanger m'auroit-il ré-

compenſé autrement ? La plaiſanterie plût à Auguſte, qui lui dit : Dorénavant je n'en uſerai pas à votre égard en Boulanger, mais en Roi. Depuis ce tems-là il fit beaucoup de cas de Virgile, & le combla de ſes dons.

Lorſque les Eclogues de ce Poëte parurent, elles eurent tant de ſuccès, qu'on les récita ſouvent ſur le théâtre. Ciceron en entendit quelques Vers ; comme il avoit un grand diſcernement, il jugea d'abord que le Poëte avoit une veine heureuſe. Il voulut qu'on recommençât l'Eclogue, & y ayant donné toute ſon attention, il dit que l'Auteur étoit la ſeconde eſperance de Rome, ſon amour propre l'obligeant à ſe réſerver la gloire d'avoir été la premiere eſperance qu'il avoit remplie, & d'être le ſoutien de la belle litterature dans Rome.

M. Racine, un des plus grands Poëtes qui ayent fleuri ſous le regne de Louis-le-Grand, avoit cela de commun avec Virgile, qui illuſtra par ſa Poëſie le regne d'Auguſte, qu'il avoit l'art de déclamer & de faire entrer ſes Vers dans le cœur, après avoir charmé les oreilles. Auguſte à ſon retour

en Italie après la bataille d'Actium ; s'arrêta quelque-tems à Atella pour y goûter les douceurs du repos : ce fut-là que Virgile pendant quatre jours lui lut ſes Georgiques, & lorſque ſa voix s'épuiſoit, Mecenas pour le ſoulager, ſe chargeoit de la lecture. Au reſte, Virgile avoit une prononciation extrêmement douce & inſinuante. Le Poëte Julius Montanus diſoit, ſuivant Séneque, que s'il avoit quelque talent à envier à Virgile qu'il put lui ravir, ce ſeroit ſa déclamation impoſante, qu'il avoit l'art de donner l'harmonie à des Vers, qui dépouillés de ſon action, étoient dénués de ſon & d'agrément.

Lorſque Virgile eut achevé ſon Enéide, il en récita trois Livres à Auguſte, le ſecond, le quatriéme & le ſixiéme. Il affecta particulierement de réciter ce dernier Livre, parce-qu'Octavie étoit préſente : on dit que lorſque le Poëte vint à l'endroit où il parle du fils de cette Princeſſe, elle s'évanouit à ces mots : *Tu Marcellus eris* ; & qu'après qu'on lui eut rappellé ſes eſprits avec beaucoup de peine, elle voulut que pour chaque Vers de cet endroit on donnât dix ſeſterces à

Virgile ; les dix ſeſterces ſont cent piſtoles de notre monnoie. Voici le morceau de Poëſie qui fit tant d'impreſſion ſur Octavie, c'eſt Anchiſe qui parle dans les Enfers à Enée, en lui montrant ſes deſcendans. Après qu'Enée a vu l'illuſtre Marcellus, le Poëte dit :

Atque hic Æneas (una namque ire videbat
Egregium formâ juvenem & fulgentibus armis ;
Sed frons lata parum, & dejecto lumina vultu)
Quis pater, ille virum qui ſic comitatur euntem ?
Filius ? anne aliquis magna de ſtirpe nepotum ?
Quis ſtrepitus circa comitum ! quantum inſtar in ipſo eſt !
Sed nox atra caput triſti circumvolat umbrâ.
Tum pater Anchiſes lacrymis ingreſſus obortis :
O nate ! ingentem luctum ne quære tuorum.
Oſtendent terris hunc tantum fata, neque ultra
Eſſe ſinent, Nimium vobis Romana propago
Viſa potens, ſuperi, propria hæc ſi dona fuiſſent.
Quantos ille virûm magnam Mavortis ad urbem
Campus aget gemitus ! vel qua Tyberine videbis,
Funera, cum tumulum præterlabere recentem !
Nec puer Iliaca quiſquam de gente Latinos

In tantum ſpe tollet avos : nec Romula quondam,
Ullo ſe tantum tellus jactabit alumno.
Heu pietas ! Heu priſca fides ! invictaque bello
Dextera ! non illi quiſquam ſe impune tuliſſet
Obvius armato : ſeu cum pedes iret in hoſtem,
Seu ſpumantis equi foderet calcaribus armos.
Heu miſerande puer ! ſi qua fata aſpera rumpas,
Tu Marcellus eris. Manibus date lilia plenis :
Purpureos ſpargam flores animamque nepotis
His ſaltem accumulem donis, & fungar inani
Munere, ...

Voici la traduction de Segrais.

Enée alors l'obſerve, & voit qu'à ſon côté,
Marche une jeune guerrier d'une inſigne beauté,
Plus éclatant que l'or dont rayonnent ſes armes,
Mais l'air ſombre & l'œil triſte avec tant de charmes.
O ! mon pere, dit-il, quel Héros plein d'appas,
De ce grand Capitaine accompagne les pas !
Eſt-ce un des rejettons de ce ſang redoutable ?
Ou plutôt eſt ce un fils à ſon pere ſemblable ?

Que d'applaudiſſemens s'élévent alentour :
Mais quelle nuit le couvre & le dérobe au jour !
Anchiſe, dont le cœur ſent de rudes allarmes,
Attache ſur ſon fils ſes yeux mouillés de larmes.
Ne me demande point le plus grand des malheurs,
Epargne-moi, dit-il, nos plus vives douleurs,
Le deſtin réſolu de nous faire la guerre,
Montrera ſeulement ce miracle à la terre.
Vous euſſiez envié le pouvoir des Romains,
Grands Dieux, ſi vos préſens n'euſſent point été vains,
Que de gémiſſemens pendant ces funerailles,
Feront du champ de Mars retentir les murailles !
Que le Tibre témoin de ce lugubre deuil,
Verra couler de pleurs ſur ſon triſte cercueil,
Jamais de nos ayeux la magnanime race,
N'entreprendra ſi-tôt de marcher ſur leur trace,
Jamais Rome féconde en guerriers triomphans,
Ne portera plus haut l'eſpoir de ſes enfans,
En reſpect pour les Dieux, à nul autre ſemblable,
Fidelle à ſa parole, aux combats indomtable,
Soit que de l'éperon dans les champs belliqueux,

Il enfonçât le flanc d'un cheval écumeux ;
Soit qu'à pied de la palme il diſputât la gloire,
Toujours on le verra ſuivi de la victoire.
Si tu peux des deſtins ſurmonter la rigueur,
Tu ſeras jeune enfant ce Marcellus vainqueur.
Verſons à pleines mains & les lys & les roſes,
Les plus charmantes fleurs nouvellement écloſes,
Que je m'acquitte au moins de mon triſte devoir,
Envers mon plus cher Fils & mon plus doux eſpoir.

Virgile a raſſemblé tout ce qui pouvoit flater la douleur d'Octavie : ce jeune Prince, neveu d'Auguſte, dont elle étoit la ſœur, étoit dans ſa dix-neuviéme année, lorſqu'il mourut. Son corps fut brulé au champ de Mars que le Tibre arroſoit, la pompe funebre fut magnifique, on dreſſa trois cens tables. Il étoit deſcendant de l'illuſtre Marcellus, & ſon pere en portoit le nom. Ce morceau de Poëſie de 26 Vers à cent piſtoles par Vers, valut à Virgile 26000 livres.

Dans le Poëme de M. de Voltaire, Saint Louis fait voir à Henri IV. M. le Duc de Bourgogne à l'exemple d'Anchiſe,

d'Anchiſe, qui montre à Enée le jeune Marcellus. Le Poëte a copié de grands traits du tableau de Marcellus. Voici comme il s'exprime :

Quel eſt ce jeune Prince en qui la majeſté,
Sur ſon viſage aimable éclate ſans fierté ?
D'un œil indifferent il regarde le Trône,
Ciel, quelle nuit ſoudaine à mes yeux l'environne !
La mort autour de lui vole ſans s'arrêter,
Il tombe aux pieds du Trône étant prêt d'y monter.
O mon Fils ! des François vous voyez le plus juſte,
Les Cieux le formeront de votre ſang auguſte,
Grand Dieux ! ne faites-vous que montrer aux humains,
Une fleur paſſagere ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eut pas fait cette ame vertueuſe ?
Il eût entretenu l'abondance & la paix,
Mon Fils, il eût compté ſes jours par ſes bienfaits.

Voilà les tréſors dont on s'enrichit dans le commerce qu'on a avec les Anciens ; & quand on a, comme M. de Voltaire, ce beau feu Poëtique, on ſçait ſubſtituer aux graces de la langue originale celles de la langue dans laquelle on traduit ces grands traits de Poëſie.

Virgile disoit à ses critiques qui lui reprochoient d'avoir dérobé les beaux endroits d'Homere, Sçachez qu'on prendroit plutôt à Hercule sa Massue, qu'à Homere un seul Vers.

Il fit pendant une nuit une pluie continuelle, le lendemain un jour fort beau permit d'assister aux Jeux que l'Empereur donnoit au public. Virgile fit là-dessus un distique qu'il attacha à la porte du Palais de l'Empereur.

Nocte pluit totâ, redeunt spectacula mane,
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

L'orage de la nuit fait place au plus beau jour,
Jupiter & César commandent tour à tour.

L'Empereur souhaita avec ardeur de connoître l'Auteur de ces Vers. Bathille, Poëte médiocre, succomba à la tentation d'acquerir de la gloire à grand marché; en s'annonçant pour l'Auteur du distique. Auguste le récompensa en Empereur. Virgile sensible au larcin que lui avoit fait Bathille, afficha à la même porte du Palais cet Hemistiche *Sic vos non vobis*, non ce n'est pas pour vous, quatre

fois répété : l'Empereur ſouhaita qu'on achevât ces quatre Vers commencés, tous les Poëtes s'épuiſerent en vain là-deſſus.

Virgile attacha de nouveau à la même porte le diſtique dont il s'agiſſoit, & mit au bas ces cinq Vers.

Hos ego verſiculos feci, tulit alter honores :
Sic vos non vobis nidificatis aves ;
Sic vos non vobis vellera fertis oves ;
Sic vos non vobis mellificatis apes ;
Sic vos non vobis fertis aratra boves.

Ah, quelle audace inſigne ; & qui le pourra croire ?
De deux Vers de ma Muſe on me ravit la gloire.
Oiſeaux, qui bâtiſſez des nids induſtrieux,
Non, ce n'eſt pas pour vous ces petites merveilles.
Non, ce n'eſt pas pour vous que vous tirez, Abeilles,
Des fleurs de nos jardins un miel délicieux.
Bœufs, qui d'un fer tranchant fendez nos champs fertiles,
Non ce n'eſt pas pour vous tous vos travaux utiles.
Non ce n'eſt pas pour vous, doux, paiſibles moutons,
Que vous êtes parés de ſi riches toiſons.

La vérité alors éclata. La confuſion de Bathilde qui fut la Fable de

Rome, donna un grand relief à la réputation de Virgile.

On lui trouva un jour entre les mains les Œuvres d'Ennius, qui ſous des expreſſions baſſes & rempantes, renfermoit de belles penſées. On lui demanda à quoi il s'occupoit : Je tâche, dit-il, de tirer de la boue l'or qu'Ennius y a caché.

Auguſte demanda à Virgile comment on pouvoit rendre un Gouvernement heureux ? Il ne faut, dit-il, mettre à la tête des affaires que ceux qui auront la réputation d'être les plus ſages, & avoir toujours une grande attention pour préférer les bons aux méchans, il faut honorer la vertu & ne faire tort à perſonne.

On peut comparer ces préceptes qu'on donne ainſi en général, à la leçon du Maître en fait d'armes du Bourgeois Gentilhomme : Il faut, dit-il, toujours donner & ne jamais recevoir ; & cela ne dépend que d'un petit mouvement de poignet en dedans ou en dehors. Rien n'eſt plus vrai, mais rien n'eſt moins inſtructif.

Mecenas demanda à Virgile quel étoit le plaiſir dont on ne ſe dégoû-

roit point ? Virgile répondit que c'étoit le plaiſir d'apprendre ; parce-qu'il ne reſſembloit point aux autres ; & qu'on y trouvoit toujours un goût nouveau. Et quel moyen, continua Mecenas, doit-on employer pour ſe conſerver une fortune brillante ? On doit, répondit Virgile, être autant ſuperieur aux autres en eſprit & en généroſité, qu'on eſt élevé au-deſſus d'eux par ſa grandeur & ſes richeſſes. Ce moyen n'eſt pas fort sûr, quand on jouit de cette fortune brillante ſous un Prince qui n'eſt pas vertueux : votre conduite eſt pour lui un reproche continuel, il détruit la fortune d'un pareil Cenſeur dont la vue le gêne extrêmement.

Virgile diſoit ordinairement qu'il n'y avoit point de revers de fortune, qui ne cedaſſent à la fermeté d'un homme ſage qui ſçavoit les ſupporter courageuſement, ſentiment qu'il a exprimé au cinquiéme Livre par ces Vers.

Nate Deâ quo fata trahunt, retrahuntque ſequamur,
Quidquid erit ſuperanda omnis fortuna ferendo eſt.

Prince, ſuivons du ſort la bizarre inconſtance,
Toute infortune cede à la longue ſouffrance.

Segrais.

Un de ſes amis l'entretint de l'ardeur avec laquelle Cornificius s'acharnoit contre lui. Quelle eſt, lui dit Virgile, la cauſe de ſa haine ? je ne crois pas l'avoir jamais offenſé ; je lui ai même donné des témoignages d'amitié en pluſieurs occaſions. Hé quoi, lui répondit ſon ami, avez-vous oublié ce trait d'Héſiode, qui parle de la jalouſie qui anime l'Architecte contre l'Architecte, le Poëte contre le Poëte ? Virgile répliqua qu'Héſiode ne parloit pas de ceux qui cultivoient la vertu : un bon ouvrier dès qu'il eſt vertueux, a une vraie inclination pour un ouvrier excellent. D'ailleurs, pourſuivit-il, ſi Cornificius a de pareils ſentimens, j'ai en main une vengeance qui me fera honneur, je tâcherai de faire de ſi grands progrès dans la vertu & dans l'art que j'exerce, que ſon envie en augmentera & croîtra juſqu'à le faire périr ſous la tyrannie de cette paſſion. Voi-

là à peu près ce que dit Deſpréaux de ſes ennemis.

Leur venin qui ſur moi brule de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher;
Je ſonge à chaque trait que ma plume hazarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde;
Je ſçais ſur leur avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-tôt que ſur un vice ils penſent me confondre,
C'eſt en me guériſſant que je ſçais leur répondre,
Et plus en criminel ils penſent m'ériger,
Plus croiſſant en vertu je ſonge à me venger.

Philiſte, Orateur & Poëte très-médiocre, s'érigeoit en critique des meilleurs ouvrages, non pas pour s'inſtruire, ou pour inſtruire le public, mais pour s'élever une réputation aux dépens de celle des autres. Virgile étoit le principal objet de ſes railleries & de ſes bons mots. Ce Poëte qui n'avoit pas le même feu dans ſa converſation que dans ſes écrits, gar-

doit le ſilence. Un jour en préſence d'Auguſte, Philiſte redonbla ſa raillerie, & inſulta à la patience du Poëte. Virgile plein d'indignation, lui dit d'un ton élevé : Taiſez-vous, mauvais plaiſant, j'ai dû garder le ſilence, quand vous m'attaquiez, puiſque l'Empereur & Mecenas étoient mes défenſeurs. Quand je veux, j'entonne une trompette qui porte ma voix dans tout l'Univers, & qui la portera dans tous les ſiécles les plus reculés : pour vous, votre babil indiſcret offenſe toutes les oreilles, & ſi les murailles pouvoient parler, elles s'en plaindroient. Auguſte appuya cette réprimande par un air ſévere, qui accompagna les regards qu'il jetta ſur Philiſte. Virgile s'adreſſant alors à Auguſte : Le vice de cet homme, lui dit-il, eſt l'impuiſſance de ſe taire, il diſpute pour diſputer, & il ignore qu'on ne doit faire uſage de la parole en votre préſence, que lorſque le ſilence ſeroit nuiſible à votre intérêt & à celui des autres. Qu'on ne croye pas que les gens qui joignent comme Virgile une grande modeſtie à un grand eſprit, n'ayent l'art de ſe faire valoir,

& d'impoſer aux eſprits ſubalternes qui oſent les attaquer.

Auguſte conſulta Agrippa & Mecenas pour leur demander s'il devoit abdiquer l'Empire, ou le retenir, il conſulta auſſi Virgile qui le fixa : Tous ceux, lui dit-il, qui ſe ſont emparés du gouvernement, ont été auſſi malheureux pour eux-mêmes que pour le peuple qu'ils ont gouverné ; ils ont été déteſtés, parce que l'équité n'étoit pas l'ame de leurs actions. Mais s'il ſe trouvoit un homme digne par ſes grandes qualités de l'eſtime publique, verſé dans l'art de regner, alors l'Etat exigeroit qu'il eût l'autorité abſolue : vous êtes cet homme, Seigneur ; ainſi l'intérêt du public qui vous aime juſqu'à l'adoration, & votre propre gloire, exigent que vous continuiez de donner des Loix à l'Univers.

L'ambition d'Auguſte, les vœux du public, la ſolidité des raiſons de ceux qui lui conſeillerent de retenir l'Empire, concouroient à le déterminer à demeurer ſur le Trône ; après cela pouvoit-il en deſcendre ?

On a appellé Virgile le chaſte Poë-

te ; la pudeur, dit-on, étoit ſi bien peinte ſur ſon viſage, & ſi bien exprimée dans ſes actions & dans ſes paroles, qu'on l'appelloit Vierge. Cependant le nouveau Traducteur des Bucoliques, prévient ſon lecteur, en diſant qu'on ſentira dans ſa traduction combien il a reſpecté la pudeur, & ménagé les mœurs. Il a donc fallu qu'il ait pris pour cela des précautions que Virgile n'avoit pas priſes.

Jugement ſur Homere & ſur Virgile.

Le Pere Rapin a dit de Virgile, que ce Poëte en dit plus qu'il ne penſe, & qu'il eſt d'une diſcretion exquiſe. Car quand on ſçait, pourſuit-il, entrer en ſon ſens, on le trouve quelquefois auſſi admirable en ce qu'il ne dit point, qu'en ce qu'il dit. Il dit qu'Homere au contraire eſt un des plus grands parleurs de l'antiquité. M. Nicole dans ſes Eſſais de Morale, qualifie auſſi Ciceron de grand parleur ; mais doit-on appeller grand parleur Ciceron, qui ſelon Quintilien, répandoit une ſi grande abondance de bonnes choſes & ſi bien variées, *rerum varietate abundantiſſimus*. Car cette expreſſion de *grand parleur* ſe prend en mauvaiſe part. Le Pere

Rapin dit qu'Homere a plus d'eſprit, Virgile plus de jugement ; & qu'il aimeroit mieux avoir été Homere que Virgile ; mais qu'il aimeroit auſſi beaucoup mieux avoir fait l'Enéide que l'Iliade & l'Odyſſée. Il fait une critique ſi ſévere d'Homere, dans le parallele qu'il en fait avec Virgile, qu'on voit bien que l'Enéide eſt l'ouvrage favori du Pere Rapin. Le ſeul avantage qu'il accorde à Homere ſur Virgile ; c'eſt qu'il a, dit-il, un air plus brillant de dire les choſes, un ſon de paroles plus rond, plus réſonnant, plus propre à la poëſie, & qui remplit bien plus l'oreille. Dans le tour, le nombre, l'harmonie de la verſification, Homere eſt ſelon lui beaucoup ſuperieur à Virgile ; encore attribue-t-il cette ſuperiorité plutôt à la langue Grecque qui l'emporte en cela ſur la langue Latine, qu'au défaut du génie de Virgile. Le nouveau Traducteur de Virgile, dit qu'il préféreroit de reſſembler à Homere avec toutes ſes qualités & ſes défauts, à n'être que Virgile avec ſon phlegme judicieux & ſa vivacité acquiſe, que l'un fut plus favoriſé de la nature,

que l'autre tint plus de l'art & de la réfléxion. D'homme à homme, dit-il, Homere l'emporte; où il eſt beau, l'on peut dire qu'il eſt inimitable; ſes éclipſes, continue-t-il, ne ſont ſi ſenſibles & ſi frapantes que par l'abondance des lumieres dont il brille un moment avant que de s'obſcurcir. On a dit la même choſe du grand Corneille. Cependant, pourſuit le Traducteur, avec un génie beaucoup ſupérieur à Virgile, il eſt arrivé qu'Homere faute d'attention & de modéle anterieur, a rendu ſon Iliade & ſon Odyſſée tout-à-fait inférieure à l'Enéide. Le nouveau Traducteur juge comme le Pere Rapin, que le Poëte Grec doit être préféré au Poëte Latin pour la verſification & l'harmonie du Vers. On la ſent, dit-il, cette cadence toujours ſonore dans Homere; je ne ſçais quelle oreille intérieure, ſi j'oſe parler ainſi, nous avertit en le liſant de la diverſité de ſes meſures; il dit comme le Pere Rapin, que l'infériorité de la verſification de Virgile à l'égard de celle d'Homere, vient plutôt du défaut de la langue, que de la faute du Poëte. Il confeſſe qu'il a de l'inclination pour Virgile; je n'en

ſuis pas ſurpris, cela lui eſt commun avec tous les Traducteurs qui deviennent amoureux juſqu'à l'idolâtrie, des Auteurs qu'ils traduiſent. Comme rien n'eſt impoſſible à une paſſion violente, elle leur fait franchir tous les obſtacles qui ſe préſentent à eux. D'ailleurs leur amour propre emploie cette haute eſtime qu'ils ont de ces Auteurs pour annoblir leur travail dans leur idée, & ſe faire regarder comme des hommes très-utiles à la république des Lettres, qui ont pénétré les myſteres d'un excellent Auteur, & l'ont rendu à la portée de tout le monde. Oſerois-je contredire ces deux Critiques ? ne paſſerai-je point pour téméraire ? Comment Homere a-t-il plus d'eſprit que Virgile qui a plus de jugement que lui ? Comment Virgile & le nouveau Traducteur voudroient-ils plutôt être Homere que Virgile qui a plus de jugement que ſon concurrent ? Le jugement n'eſt-il pas la plus noble partie de l'eſprit ; celui qui l'emporte en jugement ſur ſon concurrent doit donc avoir plus d'eſprit que lui ?

Qu'eſt-ce qu'un excellent eſprit ? c'eſt un homme qui unit un grand

ſens à un grand brillant. Nos Critiques penſent tous deux qu'Homere & Virgile ſont d'excellens eſprits, c'eſt-à-dire, qu'ils ont tous deux ce grand ſens, ce grand brillant. Mais ils veulent que Virgile ſoit plus ſenſé, plus judicieux qu'Homere; & que celui-ci ſoit plus brillant que l'autre. Qui ne voit que celui qui eſt plus ſenſé doit d'homme à homme, comme dit le Traducteur, être préféré à l'autre: car, qu'on y prenne garde, pourquoi celui qui eſt plus ſenſé eſt-il moins brillant que l'autre, c'eſt que le bon ſens où il excelle davantage, lui défend de pouſſer le brillant trop loin. Ainſi s'il eſt moins brillant, c'eſt parce qu'il le doit être, & l'on ne doit pas conclure que parce qu'il contient ſon imagination brillante, qu'il ne puiſſe être auſſi brillant que l'autre. Il s'enſuivroit de-là qu'un homme judicieux qui brille par le bon ſens, ſeroit inférieur à un homme qui brille par l'imagination. Nos Critiques conviennent que Virgile a préciſément le brillant qu'il faut avoir; s'il en avoit davantage, il ſeroit ſuperflu. Homere ne l'emporte donc ſur Virgile que par ce ſuperflu: doit-

il à cauſe de cela l'emporter même pour le brillant ſur Virgile ? Il ne devra donc cette préférence qu'au vice de ſon imagination, nos Critiques raiſonnent-ils juſte ? Ils conviennent que l'Enéïde eſt un Poëme plus accompli que l'Iliade, & ils font voir dans l'Iliade des fautes ſans nombre, & montrent en même-tems que l'Enéide en eſt exemte. Comment peuvent-ils après cela donner plus d'eſprit à Homere qu'à Virgile ? Virgile excelle dans l'ordonnance de ſon Poëme, ſon enthouſiaſme, ou, ſi l'on aime mieux, ce beau feu Poëtique qui l'anime, eſt reglé par le jugement, il ne lui manque aucune des parties d'un grand Poëte : car ſi ſon expreſſion qui eſt le coloris de ſa Poëſie, n'eſt pas auſſi vive & auſſi frapante que l'expreſſion d'Homere, elle l'eſt toujours beaucoup ; & ſi elle l'eſt moins que l'autre, ce n'eſt pas la faute du Poëte mais de ſa langue. Voilà comme penſent nos Critiques. Virgile n'a donc moins d'eſprit qu'Homere, que parce qu'il n'a pas voulu en avoir trop, mais n'eſt-ce pas en avoir au dernier degré que de ne vouloir pas en avoir trop, lorſqu'on en a beau-

coup ? Homere qui a voulu en avoir trop, l'emportera en cela ſur Virgile. C'eſt donc encore une fois, parce qu'il eſt vicieux, qu'on lui donne par-là la préférence. Le Traducteur dit qu'on trouve dans le Poëte Grec un naturel incomparable, mais deſtitué des ſecours de l'art, & qu'on voit dans le Poëte Latin la nature & l'art concourir enſemble pour former des chefs-d'œuvres qui ne ſont gâtés par aucun de ces défauts qui terniſſent les plus grandes beautés. Que pouvoit-il dire de plus pour la gloire de Virgile, & pour nous déterminer à lui accorder la préférence ? Il ajoute : Je pourrai peut-être plus admirer Homere, mais j'aurai plus à profiter avec Virgile ; c'eſt-à-dire, qu'Homere & Virgile ayant tous deux un naturel excellent, il admirera plus celui d'Homere qui ſera moins façonné que l'autre. Un diamant brut lui doit donc plaire davantage qu'un diamant taillé & poli. Je ſçais bien qu'on préférera un tableau moins régulier à un qui le ſera davantage ; lorſqu'il y aura plus de génie dans le premier que dans le ſecond : mais on ne préférera jamais le tableau moins régulier à ce-

lui qui l'eſt plus, ſi un génie excellent éclate dans l'un & dans l'autre ; & ſi celui qui eſt moins brillant, ne l'eſt moins que parce que le Peintre eſt plus judicieux, n'aura-t-il pas la préférence ? Auſſi, me diront nos Critiques ; nous convenons que l'Enéide de Virgile eſt ſuperieure à l'Iliade d'Homere. Je me prévaux de cet aveu pour conclure que dans cette hypotheſe dès que Virgile a un naturel excellent auſſi-bien qu'Homere, naturel qui ne brille moins que parce que le Poëte eſt plus judicieux, il doit par une conſéquence néceſſaire être préféré à ſon concurrent d'homme à homme : je dis ſon concurrent, malgré la diſtance des ſiécles qui eſt entre eux, parce que dès qu'on les compare, on les fait concourir l'un avec l'autre. Quelle regle avons-nous pour décider cette préférence ? irons-nous fouiller dans leur cœur, dans leur ame ? Nous n'avons que leurs ouvrages pour nous déterminer, & c'eſt ce qui doit faire pencher la balance du côté de Virgile, puiſque ſon Poëme eſt ſuperieur, & qu'il ne nous paroît avoir moins de brillant, que parce que le jugement a voulu qu'il en eût moins, & que la

nature & l'art, afin de répéter les termes du Traducteur, ont concouru dans l'Enéide pour en faire un chef-d'œuvre : au lieu que la nature ſeule a enfanté le Poëme d'Homere rempli de fautes, qui ne ſont point effacées par la belle imagination du Poëte. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai obſervé que dans les paralleles des grands hommes, les meilleurs Auteurs, tels que ceux qui ſont l'objet de ma cenſure, ſe perdent & s'évaporent dans des oppoſitions où voulant faire regner le merveilleux, ils s'écartent des Loix que le jugement preſcrit.

Parmi les beaux endroits qui enlevent dans Virgile, qui n'admire l'imprécation que Didon abandonnée par Enée, fait avant que de s'immoler.

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor,
Qui face Dardanios ferroque ſequare colonos!
Nunc olim, quocumque dabunt ſe tempore viro,
Littores littoribus contraria, fluctibus undas,
Imprecor, arma armis, pugnent ipſique nepotes.
Hæc ait . . . .

Segrais a traduit ainſi cet endroit.

Qu'il naiſſe de ma cendre un illuſtre vengeur,

Qui contre ſes neveux ranime ma fureur,
Par le fer, par le feu qu'il déſole leur terre,
Et leur faſſe éprouver tous les maux de la guerre,
Qu'au rivage ennemi ce rivage oppoſant,
Que de tous ſes efforts ma haine éterniſant,
Vaiſſeaux contre vaiſſeaux ſe briſent ſur les ondes,
Et de meurtres épais enflent les mers profondes,
Qu'enfin l'âpre fureur de ces combats affreux,
S'augmente dans le cœur de ſes propres neveux.

Voici la traduction de Boileau frere de Deſpréaux.

Qu'un jour pour réparer la honte de mon cœur,
Il naiſſe de ma cendre un ſuperbe vengeur,
Qui de monceaux de morts éleve des montagnes:
Et de fleuves de ſang inonde les campagnes,
Que nos flots & leurs flots ſoient toujours oppoſés,
Que nos bords & leurs bords ſoient toujours diviſés,
Et qu'avecque mon ſang puiſſe de veine en veine,
A mes derniers neveux paſſer toute ma haine.

Ce ſuperbe vengeur eſt Annibal, qui fut la terreur de Rome, & qui répandit tant de ſang Romain ; le faire prédire par cette Reine irritée contre Enée, eſt une des plus heureuſes idées qui puiſſe s'offrir à un grand Poëte : percer l'obſcurité de l'avenir, comme dit le Pere Rapin, pour marquer avec des couleurs ſi vives le grand Annibal, le plus illuſtre ennemi de l'Empire Romain, & avec qui Rome a diſputé ſi long-tems l'Empire du Monde ; c'eſt ſaiſir & tranſporter l'ame de ſon lecteur.

Un morceau délicat dans le ſixiéme Livre, c'eſt celui où Virgile abandonne aux Grecs la gloire des beaux arts & de l'éloquence, pour réſerver aux Romains la gloire de l'autorité & du pouvoir. Voici ce qu'il met dans la bauche d'Anchiſe qui parle à ſon fils Enée, lorſqu'il lui repréſente ſes deſcendans, & la gloire qui les accompagnera.

Excudent alii ſpirantia mollius æra,
Credo equidem : vivos ducent de marmore vultus,
Orabunt cauſas melius ; cœlique meatus
Deſcribent radio, & ſurgentia ſydera dicent.
Tu regere imperio populos, Romane, memento :

Hæ tibi erunt Artes ; pacisque imponere morem,
Parcere subjectis & debellare superbos.

D'autres peuples ſçauront l'art d'animer le cuivre,
Leurs marbres ſembleront & reſpirer & vivre.
D'autres de l'éloquence emporteront le prix,
Ou décriront l'Olympe & ſon riche lambris.
Ton art peuple Romain & ton illuſtre ſcience,
Sera d'aſſervir tout à ta vaſte puiſſance,
De te rendre en tous lieux dans la guerre & la paix,
L'effroi des ennemis & l'amour des ſujets.

Un eſprit médiocre ſaiſira plutôt un défaut de Virgile, qu'il ne ſera frapé de ces endroits excellens. Le Pere Rapin en apporte la raiſon ; car, dit-il, il faut plus de pénétration & de fineſſe d'eſprit, pour découvrir ce qu'il y a de bon & d'excellent dans un ouvrage, que pour reconnoître ce qui eſt de défectueux, parce que les défauts frapent davantage que les vraies beautés qui s'échapent aiſément aux lumieres des eſprits du commun, & ne ſe découvrent qu'aux plus éclairés.

Critique de Corneille.

On a reproché à Corneille d'avoir allié dans Horace, le Héros de la piéce qui en porte le nom, des ſentimens qui ſe contrediſent, la ſenſibilité, la dureté. Horace aime tendrement Curiace; cependant dès qu'Albe l'a nommé pour combattre pour elle, contre ceux qui devoient combattre pour Rome, Horace lui dit :

Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

M. la Motte dit fort bien que l'humanité ne comporte pas ce paſſage rapide d'une amitié véritable à une pleine indifference, & que l'ame la plus forte ne ſe commande pas avec tant d'autorité. Baron a remis ce perſonnage dans le naturel, en prononçant comme un homme encore attendri :

Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

Cela veut dire, mon devoir veut que je ne vous connoiſſe pas, mon cœur ſouffre en faiſant ſon devoir.

Ainſi ce grand Acteur a fait heureuſement l'apologie de Corneille,

qui ſurpris de voir ſa faute bien réparée en félicita Baron. Un grand Acteur eſt le *redreſſeur*, qu'on me pardonne ce terme, des défauts d'un ouvrage.

¶ Horace étoit petit & gros, & c'eſt à ſa petiteſſe & à ſa groſſeur qu'Auguſte fait alluſion dans une lettre qu'il lui écrivit. Dyoniſius, lui mande ce Prince, m'a apporté votre petit Volume, & tel qu'il eſt je l'ai reçu de bon cœur ſans me plaindre de ſa briéveté. Il me paroît que vous craignez que vos Livres ne ſoient plus grands que vous : mais au moins ſi la taille vous manque, l'embonpoint ne vous manque pas, & rien n'empêche que vous ne puiſſiez dans votre petite rondeur faire un cabinet d'un boiſſeau où vous tiendriez vous & vos ouvrages. En vérité la taille de votre Livre eſt parfaitement ſemblable à la vôtre, elle eſt toute en groſſeur comme votre ventre. Auguſte avoit l'art de railler, Horace étoit ſans doute ravi de recevoir une pareille raillerie, qui prouvoit que le Prince aimoit à ſe familiariſer avec lui. On ne rapportera point de pareils traits de Louis XIV. qu'on a comparé à Au-

Lettre plaiſante d'Auguſte à Horace.

guſte. Il étoit né, pour ainſi dire, ſur le Trône & dans le tems qu'il deſcendoit de ſa grandeur pour ſe communiquer, on n'oſoit point s'ouvrir à lui. Madame de Mazarin dans ſes Mémoires, dit qu'étant dans ſa premiere jeuneſſe, ce Monarque la voyoit ſouvent, & ſa ſœur qui fut la Connétable de Colonne. Quoiqu'il vécût, pourſuit-elle, parmi nous avec une bonté merveilleuſe, il a toujours eu quelque choſe de ſi ſérieux, de ſi ſolide, & de ſi majeſtueux dans toutes ſes manieres, qu'il ne laiſſoit pas de nous imprimer le reſpect même contre ſon intention.

Lettre d'un Poëte à un fameux Partiſan.

Rien ne vous manque que d'être sûr d'avoir un nom immortel ; il ne me manque que d'être sûr d'avoir dequoi vivre le reſte de mes jours. Nous pouvons pourvoir à nos beſoins mutuels, ſi nous avons l'eſprit du commerce, M. échangeons, aſſurez-moi la vie, préſervez-moi de la faim, & je vous ferai vivre après votre mort. Vous êtes le favori du Dieu des richeſſes, dont l'uſage ne s'étend pas plus loin que la vie : Je ſuis le favori d'Apollon, dont les tréſors font vivre éternellement dans la mémoire des hommes,

hommes, quoiqu'ils ne puiſſent point remédier aux beſoins de la vie préſente. Je ſuis ſi déſintéreſſé, que j'échangerai ces tréſors avec les vôtres but à but; cependant vous ſçavez M. combien mes richeſſes ſont ſupérieures aux vôtres. Je vous donnerai volontiers des Sonnets, des Madrigaux, & même un Poëme Epique pour des aſſignations, des billets de l'Epargne, fuſſent-ils de la proſe la plus ſimple, la plus commune. Si quatre lignes de votre main peuvent me mettre à mon aiſe, quatre lignes de la mienne vous placeront au temple de la gloire. Si vous me faites le moindre ſigne que vous conſentiez M. à ce marché, je vous offrirai mon Magazin, où vous pourrez choiſir des Poëſies de toute eſpece, & de grands materiaux pour un Poëme Epique, que je mettrai en œuvre pour célébrer vos vertus. Votre amour propre ſera étonné de la grandeur que je vous donnerai. Demain je me préſenterai devant vous; afin que vous me connoiſſiez dans la foule, remarquez celui qui aura ſur ſon front le ſceau d'Apollon & des Muſes, & cet air diſtingué que me

donne le titre de leur favori. Ce ſera M. Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, BONNEVAL.

Vers de M. Moreau de Mautour.

¶ Rien n'eſt plus galant que les Vers ſuivans, qui ſont de Monſieur Moreau de Mautour ; il nous donne une idée bien gracieuſe des charmes d'une Dame qui étoit pendant l'Automne de 1731, dans un Château qu'elle a en Brie.

MADRIGAL.

L'on voit ici regner les plaiſirs & les jeux ;
Dans un ſéjour délicieux,
Qu'habite une voiſine aimable,
Dont l'eſprit, l'enjoument, les beaux yeux ; l'air affable,
Attirent tous les cœurs qui compoſent ſa cour :
Elle y raſſemble chaque jour,
Dans cette ſaiſon agréable,
Gens de bon goût de tous états.
Guerriers, & Courtiſans, Abbés, & Magiſtrats,
Par des ſoins aſſidus s'empreſſent de lui plaire.
C'eſt ainſi que Vénus dans l'Iſle de Cythere,
Au pied de ſes divins autels,
Voyoit de toutes parts accourir les mortels.

Tous les dégats de la Ville de Rome.

¶ Nulle Ville n'a été ſi déſolée que Rome ; car outre les déſaſtres qu'elle

a ſoufferts par les incendies, qui l'ont pluſieurs fois preſque réduite en cendre, comme du tems de Neron, elle a été ravagée par les Gaulois, qui la prirent en 362 ans, après ſa fondation; une ſeconde fois par les Gots, ſous le Roi Alaric, l'an de l'ere vulgaire 410. une troiſiéme fois par les Vandales, l'an 455. une quatriéme fois par les Herules, l'an 476. une cinquiéme fois par les Oſtrogots, l'an 536. une ſixiéme fois encore par les Gots, l'an 538. deux fois enſuite par le Roi Totila, l'an 546 & l'an 548. par les Lombards, l'an 570. par l'Empereur Arnould, l'an 896. par l'Empereur Henri IV. l'an 1084. enfin une douziéme fois, par l'armée de Charles-Quint en 1527. Enfin, ſi l'on en croit la Prophétie attribuée à Malachie, elle doit être renverſée de fonds en comble. Mais cette prédiction n'eſt pas plus ſûre que celles de Noſtradamus; l'un & l'autre ont tendu des piéges à la crédulité des hommes. Celui-ci dit que la deſtruction entiere de Rome arrivera quand le nombre des Souverains Pontifes qu'il déſigne par des Enigmes ſera accompli.

Jugement sur les Prophéties de Malachie.

In perſecutione extremâ Eccleſiæ ſedebit Romæ Petrus Romanus & tunc paſcentur oves in multis tribulationibus; quibus tranſactis civitas ſepticollis diruetur, & judex tremendus judicabit mundum.

Dans une extrême perſécution de l'Egliſe, on verra dans le Siége Pontifical de Rome, un ſecond Pierre qui y ſera aſſis. On paîtra les brebis dans ces grandes tribulations; quand elles ſeront finies, la Ville qui a ſept collines, ſera détruite & le Juge redoutable jugera l'Univers.

Il n'y a dans cette prédiction de certain que la fin du monde & le Jugement dernier, qui ſont les objets de notre Foi; mais Dieu nous a caché le tems de ces grands événemens. De toutes les opinions celle qui m'a plu davantage, eſt l'opinion de ceux qui diſent que la troiſiéme partie des Anges ayant été condamnée par le Souverain Juge à un malheur éternel, & les hommes ayant été créés pour les remplacer dans le Ciel, le monde ne finira que lorſqu'un pareil nombre d'hommes auront pris les places de ces Anges dans le Ciel. Suivant cette idée l'époque de la fin du monde eſt bien incertaine.

Ciaconius qui a fait l'Hiſtoire des Papes, a inſéré dans ſon Ouvrage les Prophéties de Malachie ſur les Papes, comme s'il eût voulu les autoriſer. Mais l'autorité de Ciaconius ne ſervira qu'à le faire paſſer pour l'homme du monde le plus crédule. Devons-nous ſi facilement livrer notre Foi au premier prétendu Prophête qui nous la demandera pour des événemens étranges qu'il nous annoncera. Combien de faux-Prophêtes voyons-nous dans l'Hiſtoire qui nous ont annoncé la fin du monde prochaine ? Il ſubſiſte encore en dépit de leurs prédictions. Selon notre Prophête nous ne devons plus avoir que dix-neuf Papes. Suivant une autre prédiction que l'on fait à chaque Pape lorſqu'on l'inſtalle dans le Siége Pontifical, aucun Pape ne doit tant regner que Saint Pierre * ; ainſi en ſupputant à peu près les regnes des Papes futurs, & les renfermant dans les bornes preſcrites par la prédiction, la fin du monde pourroit arriver dans trois ſiécles environ. Quelle garantie nous donne-t-on de cet événement ?

* Il a tenu ſon ſiége Pontifical à Rome 25 ans, depuis l'an 48.

Vainement pour donner du crédit à ces Prophéties, nous dit-on, que Malachie Archevêque d'Armach en Irlande, a été un illuſtre perſonnage honoré par Innocent II. qu'il eſt mort en odeur de ſainteté entre les bras de Saint Bernard qui a fait ſon oraiſon funebre. Quand on le ſuppoſeroit canoniſé, un Saint eſt un homme qui peut avoir des foibleſſes & des illuſions, qui ſont l'appanage de l'humanité : mais ce qui tranche le nœud de la difficulté, c'eſt qu'il n'eſt pas certain que Malachie ſoit l'Auteur de ces Prophéties. Baronius qui dit, qu'il étoit doué d'un eſprit prophétique, ne les met point dans le Catalogue qu'il fait de ſes Ouvrages. Mais pour nous préſerver de l'illuſion, examinons ces Prophéties, comme nous avons examiné celles de Noſtradamus ; il y en a CXI. qui ſuppoſent autant de Papes. On veut qu'il y en ait quatre-vingt douze d'accomplies, & dix-neuf à accomplir pour les Papes futurs, juſqu'à la fin du monde. Il n'y a gueres plus de cent-vingt ans qu'on trouve ces prédictions imprimées. Elles commencent néanmoins depuis Céleſtin, qui fut élu Pape l'an

1143. Nous ſommes donc diſpenſés d'examiner ces Prophéties depuis 1143, juſqu'au tems où elles ont paru imprimées, c'eſt-à-dire, juſqu'au commencement du dernier ſiécle. On ne doit pas douter que juſqu'à ce tems-là, elles n'ayent été faites après coup; ainſi ſi elles n'étoient pas juſtes, il faudroit que celui qui les a inventées n'eût gueres d'habileté, puiſqu'il voyoit ſi clairement dans le paſſé. Commençons donc par la prédiction qui a été faite ſur Leon XI. de la Maiſon de Médicis, élu l'an 1605. que le Prophéte appelle *Ondoſus vir*, un homme aqueux, de la nature de l'eau, qui en eſt tout rempli. Voici comment on explique cette prophétie, il ne regna que vingt-neuf jours; le Prophête a voulu dire qu'il paſſeroit comme les ondes; ſi ſon regne n'eût pas été ſi court, on auroit cherché l'application des ondes à ſon temperament, ou il auroit aimé à aller ſur l'eau, ou il auroit eu beaucoup d'humeurs, ou il auroit fait élever quelque monument auprès du Tybre. Il auroit été bien difficile qu'on n'eût pas trouvé une application telle quelle. Eſt-ce là

ce qu'on peut appeller une Prophétie : il faut qu'elle caracteriſe celui qu'elle déſigne ; que ce caractere ſoit diſtingué, & ne convienne qu'à lui.

Gens perverſa. Race méchante, pour Paul Borgheſe, élu l'an 1605. Pourquoi cette belle épithete, parce que ce Pape portoit dans ſes armes un Aigle & un Dragon. Ainſi ce n'eſt pas une alluſion à aucun événement de la vie de ce Pape, mais à ſes armes. J'aimerois autant qu'on allât chercher une alluſion à un Palais que le Pape auroit habité, à une Ville où il auroit ſéjourné, & quelqu'autre choſe ſemblable. C'eſt vouloir acheter notre crédulité à trop bon marché, que de nous propoſer de ſemblables fadaiſes.

In tribulatione pacis. On traduit dans le trouble de la paix, pour Gregoire XV. Ludoviſi l'an 1621. Il fut élevé au Cardinalat lorſque la paix fut troublée par les guerres d'Italie, & il fut, dit-on, Médiateur de la paix. *Tribulatio* ſignifie tribulation & non trouble, cela ſignifie une paix affligeante & non pas une paix troublée. Ainſi que deviendra la prédiction ?

D'ailleurs en ſuppoſant le ſens de la fauſſe traduction, combien de Papes ont vu la paix troublée, & ont été médiateurs. Il auroit donc fallu que la Prophétie nous annonçât quelque caractere diſtinctif de cette médiation. D'ailleurs qu'on me diſe comment elle eſt déſignée par *tribulatione pacis* ? La tribulation de la paix : en vérité ce Prophéte pour qui nous prend-il ?

Lilium & roſa. Le lis & la roſe pour Urbain VIII. Barberin élu Pape l'an 1623. Il avoit des Abeilles dans ſes armes ; on ſçait qu'elles ſucent les lis & les roſes ; d'ailleurs le lis exprime l'inclination qu'il avoit pour la France. Cette Prophétie n'eſt pas une alluſion aux Abeilles, mais aux fleurs qu'elles ſucent. Je ne comprens pas comment il y a des hommes qui regardent cela comme une véritable prédiction, & comment il y a des Interprétes qui nous donnent ſérieuſement une ſemblable explication de la Prophétie. Le lis pourroit bien déſigner la France ; mais il faudroit qu'il ne fût pas avec la roſe.

Jucunditas crucis. La jubilation de la croix, pour Innocent X. Pamphile

élu l'an 1644. Vous vous attendez que ce Pape, ou ſoutiendra gaiment une grande affliction, ou que cette affliction ſera la ſource de la joie publique ; point du tout : cela veut déſigner la Fête de l'Exaltation de la Croix, jour de l'élection du Pape. Si l'on n'eſt pas content de cette explication, en voici une autre. Ce Pape portoit dans ſes armes une Colombe, tenant un rameau d'olivier à ſon bec, c'eſt le ſymbole de la joie, auſſi-bien que de la paix ; mais il ne s'agit pas ici de la joie ni de la paix en général ; mais de la joie que la paix peut produire ; ainſi il s'en faut tenir à la premiere explication, qui n'oſera pas braver un homme de dure créance, mais qui pourra ſervir de piége à un crédule.

Montium cuſtos. Le Gardien des Montagnes, pour Alexandre VII. Chigi élu l'an 1655. Il avoit une montagne à ſix côteaux dans ſes armes, & il établit les Monts de Piété à Rome. Il n'étoit pas poſſible qu'il n'eût paſſé dans ſa vie quelque montagne remarquable. En voilà plus qu'il n'en faut pour autoriſer la crédulité, & faire honneur à l'eſprit prophétique.

Sidus olorum. L'aſtre des Cygnes, pour Clement IX. Roſpiglioſi élu l'an 1667. Le ſort lui donna dans le Conclave de ſon élection la chambre des Cygnes qui furent l'aſtre qui annonçoit ſon exaltation. Vous croiriez que la Prophétie ſaiſiroit quelque grand événement, vous vous trompez; ce ſera une minutie qui ſera ſon objet. Il falloit néceſſairement que le Cardinal qui auroit cette chambre fût Pape, parce que le Prophéte l'avoit prédit. D'ailleurs étoit-il bien difficile en fouillant dans la vie d'un Pape d'y trouver quelque fondement, pour faire une alluſion à des cygnes & à des aſtres?

De flumine magno. Du grand fleuve, pour Clement X. Altieri élu l'an 1670. Il naquit un jour que le Tybre étoit ſi débordé, qu'il entra dans ſa maiſon, & fit flotter ſon berceau juſqu'à ce que ſa nourrice le délivrât du danger. La Prophétie ne parle point de cette circonſtance. Elle nous repréſente un grand fleuve; c'eſt une image bien familiere, ſuſceptible de bien des applications dans le propre, ou dans le figuré. Le Prophête n'a pas hazardé de parler d'aucune circonſtance, il

n'a eu garde de ſe compromettre.

Bellua inſatiabilis. Bête inſatiable ; pour Innocent XI. Odeſcalchi élu l'an 1676. Il avoit dans ſes armes un Lion & un Aigle, qui ſont des bêtes inſatiables. Cette prédiction qui donne d'abord une idée ſi odieuſe de ce Pape, ne tombe que ſur ſes armes. Le Prophête a négligé les grands événemens de la vie de ce Pape, pour badiner & ſe jouer ſur ſes armes. Ou ſi vous l'aimez mieux l'on vous dira, qu'Innocent étoit *Bellua inſatiabilis*, parce qu'il ne pouvoit pas ſe paſſer du Cardinal Cibo, & qu'il ne pouvoit pas être un moment ſans lui. *Non poterat ſatiari Cibo.* Cibo ſignifie viande.

Penitentia glorioſa. La pénitence glorieuſe, pour Alexandre VIII. Ottoboni élu l'an 1689. le 6. Octobre Fête de Saint Bruno, célébre pénitent.

Raſtrum in porta. Le rateau à la porte, pour Innocent XII. Pignatelli qui fut élu l'an 1691. C'eſt une alluſion, non pas aux armes de ce Pape ; mais à celles de ſes ancêtres, qui avoient dans leurs armes un rateau, que l'on voit encore devant la porte

de la Ville de Naples. Quand même cette alluſion auroit été faite aux armes d'un étranger, pourvu que cet autre eût eu quelque liaiſon avec ce Pape, elle n'en ſeroit pas moins prophétique, & on appelle cela une licence de Prophête. Si les Poëtes prennent des licences, pourquoi les Prophêtes n'en prendroient-ils pas ?

Flores circumdati, les fleurs environnées, pour Clement XI. Albano élu le 22. Novembre l'an 1700. Ses armes étoient une tige de fleurs entourées de deux mouches à miel, de deux lions & d'une anguille. Voilà une alluſion heureuſe, peut-on après cela s'inſcrire en faux contre la Prophétie ? Ces fleurs peuvent-elles être mieux environnées ?

Telles ſont les Prophéties ſur les Papes. On jugera ſi ſur la foi de ſemblables prédictions qu'on dit être accomplies, on peut croire la Prophétie ſi bien circonſtanciée, qui couronne l'œuvre. Tant qu'il y aura dans le monde une nation nombreuſe de gens crédules, on regardera avec admiration Noſtradamus & Malachie.

¶ Comme on regarde le Comédien & la Comédienne en poſſeſſion d'une

Traits hiſtoriques ſur les Comédiens.

vie affranchie des regles, & qu'ils ſont comme à l'abri de la cenſure, ils ſe donnent quelquefois une vaſte carriere dans le pays qu'on leur laiſſe battre impunément. Quand je parle du Royaume de la Comédie, je parle des trois Provinces de l'Opera, de la Comédie Françoiſe, & de la Comédie Italienne. La lie du peuple de ce Royaume ſont les Farceurs, les Bateleurs, les Acteurs des divertiſſemens des Foires.

¶ Un Comédien acheta une Terre en toute Juſtice, il demanda au Curé de ſon Village les prieres nominales au Prône que le Seigneur a droit d'exiger. Le Curé afin d'accorder ce droit honorifique avec la Loi de l'Egliſe, qui excommunie les Comédiens, dit à ſes Paroiſſiens dans ſon Prône, Mes chers Freres, prions Dieu pour la converſion d'un tel Comédien, Seigneur de cette Paroiſſe.

¶ Un Comédien qui a régalé le public de pluſieurs Comédies de ſa façon, arriva au dernier période de ſa vie. Il voulut révéler ſon hiſtoire ſcandaleuſe à un Confeſſeur, afin qu'il paſſât l'éponge ſur le vilain tableau qu'il avoit à lui offrir. Un célébre Di-

recteur ſe préſenta, le Comédien n'eut pas plutôt expoſé les menus détails de ſa vie libertine, que le Confeſſeur dont la morale étoit terriblement ſévere, ſe récria comme un homme effrayé; de ſon autorité privée il ferma la porte du Paradis au Comédien & lui ouvrit celle de l'Enfer, & ſe retira en lui laiſſant le déſeſpoir au fond du cœur. Le Curé de *** qui apprit cette triſte ſcene, ſe vint annoncer chez le malade, il défendit qu'on le fît connoître, & ne voulut paroître que ſous le nom d'un ſimple Eccleſiaſtique. Il ne parla dans la premiere converſation que de la maladie, des remedes, du régime que le malade devoit obſerver. Le lendemain il revint, ſes manieres prévenantes lui ayant gagné le cœur du Comédien, à qui il avoit fait les avances les plus inſinuantes d'eſtime & d'amitié, il l'engagea inſenſiblement à lui faire confidence de ſes déſordres. Dans le cours du récit qui cheminoit rapidement, il raſſuroit de tems en tems le pénitent alarmé. Il lui parla d'un Dieu, dont la bonté ſurpaſſe notre malice, & il mit en œuvre les paroles les plus propres à

lui inſpirer la crainte des Jugemens de Dieu, l'horreur du péché, la confiance en la miſericorde divine. Il lui fit promettre de renoncer à la Comédie, s'il revenoit en ſanté. Afin de le confirmer dans cette réſolution, comme il avoit de grandes reſſources de charité, il lui apporta le jour ſuivant un contrat de conſtitution de rente viagere de 1500 livres qu'il lui ceda ; afin qu'il pût vivre ſans le ſecours de la Comédie. Cette action à laquelle la ſéverité outrée du fameux Directeur donne un ſi grand relief, eſt trop belle, pour que je ne faſſe pas le plaiſir au Lecteur naturellement curieux, de lui apprendre que le Curé de trois Etoiles, eſt le Curé de S. Sulpice.

¶ M. de Voltaire n'a pas une grande idée de la vertu des Femmes, ſi l'on veut s'en rapporter à ce qu'il dit dans une de ſes Tragédies. *

* Artemiſe.

Portrait ſatyrique de la vertu du ſexe.

Voilà quelle eſt ſouvent la vertu d'une Femme,
L'honneur peint dans les yeux ſemble être dans ſon ame,
Mais de ce faux honneur les dehors faſtueux
Ne ſervent qu'à cacher la honte de ſes feux :

A ſon Amant cheri prodiguant ſa tendreſſe,
Ses yeux n'ont pour autrui qu'une auſtere rudeſſe,
Et l'Amant rebuté prend ſouvent pour vertu,
Les fiers dédains d'un cœut qu'un autre a corrompu.

J'ai rapporté pluſieurs éloges en Vers de Mademoiſelle le Couvreur. M. de Voltaire eſt un de ceux qui lui a donné l'encens le plus délicat.

A MADEMOISELLE LE COUVREUR.

L'heureux talent dont vous charmez la France,
Avoit en vous brillé dès votre enfance,
Il fut dès-lors dangereux de vous voir,
Et vous plaiſiez même ſans le ſçavoir.
Sur le Théâtre heureuſement conduite,
Parmi les vœux de cent cœurs empreſſez,
Vous recitiez par la nature inſtruite,
C'étoit beaucoup, ce n'étoit point aſſez.
Il vous fallut encore un plus grand Maître,
Permettez-moi de faire ici connoître,
Quel eſt ce Dieu de qui l'art enchanteur,
Vous a donné votre gloire ſuprême,
Le tendre amour me l'a conté lui-même;
On me dira que l'amour eſt menteur;
Hélas je ſçais qu'il faut qu'on s'en défie,
Qui mieux que moi connoît ſa perfidie?

Qui ſouffre plus de ſa déloyauté,
Je ne croirai cet enfant de ma vie :
Mais cette fois il a dit vérité.
Ce même Amour Venus & Melpomene,
Loin de Paris faiſoient voyage un jour,
Les Dieux charmans vinrent dans un ſéjour ;
Où vos appas éclatoient ſur la ſcene,
Chacun des trois avec étonnement,
Vit cette grace & ſimple & naturelle,
Qui faiſoit lors votre unique ornement :
Ah ! dirent-ils, cette jeune mortelle
Merite bien que ſans retardement,
Nous répandions tous nos tréſors ſur elle ;
Ce qu'un Dieu veut ſe fait dans le moment,
Tout auſſi-tôt la tragique Déeſſe
Vous inſpira le goût, le ſentiment,
Le pathetique & la délicateſſe.
Moi, dit Venus, je lui fais un préſent
Plus précieux & c'eſt le don de plaire,
Elle accroîtra l'Empire de Cythere,
A ſon aſpect tout cœur ſera troublé,
Tous les eſprits viendront lui rendre hommage.
Moi, dit l'Amour, je ferai davantage,
Je veux qu'elle aime : à peine eut-il parlé,
Que dans l'inſtant vous devîntes parfaite,
Sans aucuns ſoins, ſans étude, ſans fard,
Des paſſions vous fûtes l'interpréte,
O de l'amour adorable ſujet,
N'oubliez point le ſecret de votre art.

Grande fidélité de Nicolas de Novion.

¶ Un grand exemple de fidelité à ſon Roi, fut celui que donna Nicolas de Novion Préſident à Mortier, qu'on nommoit Blancmenil, à cauſe

de la Terre de ce nom, qui depuis tomba dans la Maiſon de Lamoignon par le mariage de ſa petite fille avec le Préſident de Lamoignon.

Dans le tems de la Ligue, & lorſque les Seize avoient ſous le Duc de Mayenne une autorité abſolue dans Paris, on accuſa ce Magiſtrat d'avoir une correſpondance ſecrette avec Henri IV. Les Seize en l'abſence du Duc de Mayenne lui firent ſon procès dans les formes, & il alloit être condamné à être pendu, & auroit été executé ſur le champ, ſi le Duc de Mayenne ne fût pas revenu. Ce Prince qui avoit pour Blancmeſnil une eſtime ſinguliere, alla lui-même le délivrer. Ce Magiſtrat ſe jetta à ſes pieds: Monſeigneur, lui dit-il, je vous ai obligation de la vie, mais j'oſe vous demander un plus grand bienfait, c'eſt de me permettre de me retirer auprès d'Henri IV. mon légitime Roi: je vous reconnoîtrai toute ma vie pour mon bienfacteur: mais je ne puis vous ſervir comme mon Maître. Les ſentimens de reconnoiſſance que Blancmeſnil avoit pour le Duc de Mayenne ne furent point capables d'alterer ſa fidélité pour ſon Roi:

rien n'eſt plus héroïque. Le Duc de Mayenne frapé de cette grandeur d'ame, le releva, l'embraſſa & le renvoya à Henri IV. Le récit de cet événement, avec l'interrogatoire de Blancmeſnil, ſont encore dans les papiers de la Famille de Novion.

Excès d'indiſcrétion du Duc de Guiſe.

¶ Le Duc de Guiſe le Balafré, qui avoit de grandes qualités, n'avoit pas le cœur excellent, c'étoit un homme prêt à tout ſacrifier à ſon ambition. Il étoit ſcélérat en amour, & aimoit à divulguer les faveurs que les Dames lui accordoient. Il s'attacha à une Dame de la Cour, dont la beauté & le mérite enlevoient tous les ſuffrages: pendant deux ans il la pourſuivit vivement, & après lui avoir inſpiré une forte paſſion, il la conduiſit enfin au but où il aſpiroit. Le lendemain comme il voulut ſe lever à la pointe du jour, la Dame ſurpriſe, lui demanda pourquoi il cherchoit ſi-tôt à s'éloigner d'elle: Malgré toutes vos bontés, Madame, lui dit-il, je ne puis être au comble de mes vœux, ſi mes amis ne ſçavent pas tout mon bonheur; en diſant cela il s'arracha des bras de la Dame qui le vouloit retenir. Elle prit alors ſon parti & elle lui

dit : Si ce n'eſt que cela, je vais me lever la premiere pour le dire moi-même. Quel malheur pour une femme de s'être oubliée ! mais le comble du malheur c'eſt d'avoir un favori indiſcret par vanité.

Miracle continué pendant 700 ans.

¶ Plutarque dit que dans l'Iſle de Chio pendant ſept cens ans, on ne maria point de fille qui ne fût vierge, elles étoient d'une trempe bien privilégiée. On a dit là-deſſus que la vertu du ſexe ayant voulu ſortir de l'Iſle pour aller habiter ailleurs, s'étoit noyée dans la mer.

Curé barbu.

¶ L'uſage de ſe faire raſer eſt cauſe qu'une longue barbe nous paroît extraordinaire, & ne nous inſpire point de la vénération. Il y a eu des perſonnes même de notre tems, ſi jalouſes de leurs longues barbes, qu'elles auroient tout ſacrifié pour la conſerver. Un Curé qui en avoit une des plus majeſtueuſes, en avoit un très-grand ſoin. Son Evêque qui crut qu'elle étoit indécente dans un Eccléſiaſtique, lui ordonna de ſe faire raſer ; mais il ne voulut point quitter ſa barbe, quoi que ce Prélat lui pût dire. L'Evêque irrité lui envoya une lettre de cachet pour l'exiler de ſa Cure.

On oublia dans la copie qui lui fut notifiée, d'y inſérer le lieu où il devoit être relegué. Il remplit le blanc qu'on avoit laiſſé, & y mit Verſailles, où il alla avec ſa grande barbe. Il affecta de paroître devant Louis XIV. qui voulut ſçavoir qui étoit ce barbu. Le Curé eut l'honneur de parler à ce Monarque, à qui il raconta la diſgrace de ſa barbe. Louis XIV. condamna le caprice de l'Evêque, & ordonna au Curé de retourner dans ſa Cure. M. de Grammont dit alors au Curé: Votre Evêque ſera tondu, & vous ne ſerez point raſé.

¶ Madame de Saintonge a fait pluſieurs petites pieces de Poëſie très-gracieuſes.

LA COUPE DE BACCHUS.
enchantée par l'Amour.

Vers de Madame de Saintonge.

Jadis l'Amour ce petit Dieu malin,
En revenant de galante aventure,
Trouva le benoiſt Dieu du vin,
Dormant ſur un lit de verdure.
Point n'étoit ſeul, ains tout environné
De buveurs au nez boutonné;
Qui pour ronfler lui tenoient compagnie;
Comme avoient fait à boire de ſon jus,
Tous enſemble formoient très-burleſque harmonie,

Qui grandement ſurprit le blond fils de Vénus.
Il s'écria, Quoi! lorſque par le monde,
Pour le ſoutien de la machine ronde;
Je vole nuit & jour de cent ſoins agité,
Ces goinfres dormiront avec tranquillité,
Certes il y va de ma gloire;
Je veux que déſormais, ils ne puiſſent plus boire,
Que le vin n'apporte à leur cœur
Une amoureuſe ardeur.
Il prend la coupe & la bouteille
Du Dieu qui préſide à la treille.
Il y répand ce doux poiſon,
Qui plaît en ôtant la raiſon.
Depuis ce jour le vin n'exemte point les ames,
De reſſentir d'aimables flames,
Ariane plût à Bacchus,
Chacun de ſes ſuivans voulut une Bergere;
Petit Bambin d'amour ton heureuſe colere,
Aux bons buveurs donne un plaiſir de plus.

¶ Madame de Saintonge fit cette Epigramme contre un Amant qui avoit fait de mauvais Vers pour ſa Maîtreſſe.

Bien ſouvent pour vouloir faire de trop bons Vers,
On met ſon eſprit à l'envers:
Mais entre les Auteurs il en eſt de plus ſages;
Celui qui rime pour Louiſon,
Sçait ſi bien ménager & bon ſens & raiſon,
Qu'on n'en voit point dans ſes ouvrages.

Terme méprisant d'un Prince repoussé respectueusement.

¶ Le Marquis de ** vivoit très-familierement avec le Prince de **. Après la mort de ce Prince, son fils trouva dans son Parc le Marquis, vêtu de toile, en équipage de Chasseur, il ne le reconnut point; il lui dit: Mon ami, qui t'a permis de chasser ici? Le Marquis piqué de l'Epithete de mon ami, qui ne lui convenoit point, surtout du ton dont elle étoit dite, répondit fort fierement, J'avois l'honneur d'être l'ami de Monseigneur votre pere, j'ignorois que j'eusse l'honneur d'être le vôtre; le Prince le regardant de plus près le reconnut & lui fit de grandes excuses.

Divers traits Gascons.

¶ Un Gascon disoit: Nous sortîmes quarante garçons, tous la fleur de la Noblesse, de la jeunesse & de la bravoure, nous étions montés comme des Princes, nous aurions battu cinquante Grenadiers à cheval. Admirez notre désastre, nous rencontrâmes près d'Orleans quatre coquins, francs belitres, ils nous attaquerent, ils nous battirent à plate couture; il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde, rien ne prouve mieux que la bravoure est journaliere. Nous nous

trouvâmes

trouvâmes une quarantaine dans notre jour de poltronnerie, quel hazard ſingulier ! on n'a rien vu de pareil dans l'Hiſtoire.

Un Officier Limouſin faiſoit une recrue dans ſon Pays, il vit que le Valet d'un Fermier de ſon pere étoit fait pour être un bon Soldat, il entreprit de l'engager ; Hé bien, Martial, lui dit-il, comment te portes-tu ? Monſieur, lui répondit le gros garçon, bien de la ſanté, mais mal de la bourſe, je travaillons beaucoup & je ne gagnons gueres, il faut bien labourer en ce Pays pour avoir du pain. C'eſt que tu le veux bien, reprit l'Officier, ſi tu voulois faire uſage de ta raiſon, tu t'en viendrois avec moi, tu aurois de quoi vivre, car tu aurois à coup ſûr, un pain de munition. Voyez, répondit Martial, comme M. l'Officier ſe gauſſe des pauvres gens, à quelque niais, vous voulez que j'aille me faire tuer, pour que j'aie de quoi vivre.

Un Gaſcon diſoit à ſon Laquais : Afin que je paſſe pour modeſte dans mes récits, embellis-les après moi : Je le veux bien, dit le Laquais, je

vous donnerai de la modeſtie à bon marché. Deux Pariſiens arriverent, qui venoient voir le Gaſcon : Vous me trouvez, leur dit-il, dans un entretien fort agréable, je m'entretenois avec Frontignan de la ſuperbe maiſon de mon pere, & nous en étions à une gallerie qui a mille pas de long. Une galerie de mille pas de long, s'écrierent les Pariſiens avec un grand éclat de rire ! Riez-en tant qu'il vous plaira, dit le Valet Gaſcon, la gallerie a mille pas de long ſur deux mille pas de large.

Un Habitant des bords de la Garonne au milieu d'un hiver très-rigoureux, avoit à Paris un habit fort mince & ne trembloit point. Un Seigneur lui demanda quel ſecret il avoit pour n'être point ſenſible au froid ? Voici mon ſecret, lui dit-il, portez, Monſeigneur, comme moi toute votre garde-robe ſur vous, je vous répons que vous n'aurez point froid.

Un Maréchal de France défendit à ſon fils d'aller au bal, & pour l'empêcher de violer la défenſe, il mit à ſa porte une garde, à laquelle il donna ordre de ne point laiſſer ſortir le jeune Seigneur. Pluſieurs de ſes amis

le vinrent voir, & pour tromper la garde, on le déguiſa en Laquais qui portoit un flambeau de cire blanche devant eux. Quand le Laquais fut près de la garde qui l'alloit examiner, ſon prétendu Maître lui donna deux coups de pied, & le pouſſant rudement par le dos, lui dit : Marche donc maraut. Quand le jeune Seigneur fut dans la rue, ſon Maître comique lui dit : Eſt-ce que je ne vous déguiſe pas bien ? Oui, lui répondit le faux Laquais, mais tu me déguiſes trop.

Le Chevalier de Crouillac entra un jour dans la boutique d'un Perruquier, il demanda à voir une Perruque d'un beau blond ; Monſieur, lui dit le Perruquier, nous ne faiſons gueres de ces perruques-là, qu'on ne nous les commande. Hé, reprit le Gaſcon, je vous en commande une, faites-là, & à bon compte, raſez-moi. On lui fait la barbe, on lui poudre ſa perruque, on n'oublie rien pour le contenter. Voilà qui eſt bien, dit-il, en attendant ma belle perruque. Mais Monſieur, dit le Perruquier, je n'ai point l'honneur de vous connoî-

tre ; ſi je fais cette perruque, puis-je être ſûr que vous veniez la prendre ? Vous pouvez bien en être ſûr, répond le Gaſcon, vous voyez bien que je ne vous paye pas votre barbe, n'eſt-ce pas vous dire que je reviendrai ? Il n'y a qu'un Gaſcon qui ait des manieres ſi aiſées & ſi propres à impoſer.

Une jeune Languedocienne rencontra ſon Amant qu'elle n'avoit vu depuis trois mois. Il lui fit un compliment très-paſſionné ; il ſurvint une petite pluie, elle ſe rangea contre une muraille ; comme il avoit une belle perruque, il tint ſon chapeau en l'air pour la couvrir. La belle lui dit avec emportement, Vous avez été trois mois abſent, vous m'aimez ? vous me voyez, & vous ſongez qu'il pleut, & que vous avez une perruque.

M. de Caſteras écrivit à M. de Louvois, Vous avez oublié, Monſeigneur, que vous m'avez promis un emploi digne de lui, & de moi à un jeune Officier qui le mérite, pour vous le perſuader, mon ſang coule dans ſes veines, & pour renfermer tout dans un mot, il eſt fils de mon frere, & comme moi il s'appelle de Caſteras,

Un Duc & Pair aimoit une jolie perſonne, qui n'avoit que ſa beauté & ſon eſprit pour mériter le tabouret ; elle aſſiſta à une cérémonie à la Cour ; comme elle fut long-tems debout, elle s'adreſſa à une de ſes amies, en lui diſant : Que je ſuis laſſe, quand pourrai-je m'aſſeoir ? Le Duc qui étoit derriere, lui répondit galamment, Quand il vous plaira, Mademoiſelle.

Un Gaſcon qui avoit la réputation d'être brave, étoit inſulté par un homme qui ne lui cédoit point en bravoure. Il mit l'épée à la main, on ſe jette ſur lui. N'ayez pas peur, dit-il, il eſt ſauvé de par Céſar, & de par Antiochus le grand. On lui demanda ce qu'il vouloit dire ; Je m'explique, repondit-il, remettant ſon épée dans le fourreau. Je lis l'Hiſtoire à mon profit pour ne pas m'expoſer dans les occaſions, contre qui n'eſt pas digne de ma colere. Je me ſouviens que Metellus par jalouſie ſe déchaînoit contre Céſar, & étoit toujours dans le Sénat d'un avis contraire. Un jour qu'il s'élevoit contre lui plus que de coutume, Céſar lui dit : A qui en voulez-

vous donc, Metellus ? Mettez-vous bien dans la tête, que vous ne mériterez jamais la colere de Céſar. Voilà le premier exemple de moderation. Voici le ſecond. Antiochus, inſulté par un Officier de ſon Armée, alla à lui l'épée à la main, & prêt à lui percer le flanc, il lui dit : Tu es bien heureux que je ſois fâché, tu étois mort, ſi je n'étois pas en colere, j'ai d'abord fait le Céſar, je fais enſuite l'Antiochus. Voilà des modéles que je copie.

Le même Gaſcon appelloit une Coquette Antineron. Que voulez-vous dire, lui demanda-t-on ? Qu'elle eſt auſſi humaine que Néron étoit cruel. Ce n'eſt pas cela, répondit-il, Néron s'aviſa de faire dorer ce fameux Alexandre, ouvrage de Liſipe, les Romains dirent que l'or de Néron en avoit chaſſé l'ame d'Alexandre. Cette femme au contraire rappelle par ſon fard toute l'ame que le tems avoit effacé ſur ſa figure.

Il dit d'une grande parleuſe, cette femme me Nabucodonoiſe, pour dire me rend bête. En parlant d'un homme fatiguant, qui entra dans une compagnie ſuivi de trois hommes de

ſon caractere, il dit : Serviteur à la joie ; voici une Proceſſion d'ennui, en voilà la banniere. Les Gaſcons ſont quelquefois précieux à force de rafiner ſur les expreſſions.

Voici la déclaration en Vers d'un Gaſcon à ſa Maitreſſe.

D'une tendre ardeur pour perſonne,
Je n'ai point encore brulé,
Belle, mon cœur eſt iſolé,
Le voulez-vous ? je vous le donne.
Mille beautés dont j'ai bravé
Les ſoupirs, les ſermens, les larmes,
N'ont pu m'attendrir, à vos charmes
Ce triomphe étoit réſervé,
Jouiſſez de votre victoire,
Aimez, aimez à votre tour,
Soyez ſenſible à mon amour,
Si vous l'êtes à votre gloire.
Je ſuis jeune, noble & bien fait,
Puis-je n'être pas votre fait,
Le fer eſt chaud, il faut le battre.
En Ville, en Cour j'ai du crédit,
Comme un diable j'ai de l'eſprit,
Et de la valeur comme quatre.
L'Amour dont je vous fais l'aveu,
Eſt ſi grand, charmante mignone,
Que toute l'eau de la Garonne
N'éteindroit pas un ſi beau feu.
Quelle gloire pour vous,
Mignone incomparable !
Je ſens de vos beaux yeux
Le pouvoir enchanteur,

Ils ont ſçu vaincre un invincible cœur ;
Et bleſſer un invulnerable.

Un Officier Général d'une grande réputation, commandoit dans une bonne Place. Il avoit coupé la riviere qui y paſſoit ; les ennemis ſe diſpoſoient à aſſiéger cette place, leur Armée étoit au-deſſous ſur le bord de la riviere, leur Cavalerie ſouffroit, & leur Général fut réduit à envoyer un Trompette au Commandant de la Place, pour le prier de lui donner de l'eau ; il répondit que ſi le Général vouloit d'excellent vin de Champagne, il lui en offroit. Le Général prit cette réponſe pour une raillerie. Il renvoya le Trompette, pour dire au Commandant, que s'il ne lui donnoit de l'eau, il bruleroit toute la Ville avec ſes bombes, & qu'après le Siége, il acheveroit de bruler ce que les bombes auroient épargné ; Dites-lui, répondit le Commandant, qu'il n'y penſe pas, lorſqu'il me menace du feu, il m'avertit de garder l'eau pour l'éteindre.

Le Chevalier Bayard, diſoit un Gaſcon, mouroit de ſes bleſſures aſſis, appuyé contre un arbre dans le com-

bat de Rebec en Italie. Charles de Bourbon le voyant en cet état, s'écria en lui offrant du ſecours : Hé mon pauvre Chevalier Bayard, que je te plains ! Vous me plaignez, lui répondit l'agoniſant, je meurs pour ma patrie, & pour mon Roi dans le lit d'honneur, & vous vivez faiſant la guerre à votre Patrie, à votre Roi, & à votre ſang, je ne changerois pas mon ſort contre le vôtre. Notez, ajouta le Gaſcon, qu'il ſe mouroit, tréve de complimens à l'agonie, il parloit en vieux Romain, ou en Gaſcon nouveau, en gloire, en valeur, l'un vaut l'autre.

Cinq beaux eſprits qui paſſoient pour être bons amis, ſoupoient enſemble ; dans la chaleur du repas après avoir envoyé leurs Valets, ils parlerent en liberté des affaires du tems, & l'un des cinq qui étoit un Gaſcon, fit ſur le champ un couplet de Chanſon ſanglant ſur M. de Louvois. Le lendemain à neuf heures du matin, le Miniſtre envoya dire à l'Auteur du couplet, qu'il vînt lui parler ; il n'avoit avec le Miniſtre aucune relation, il n'avoit aucune affaire, il ne ſongea à

rien moins qu'à ſa Chanſon. Il va chez le Miniſtre, qui lui dit, dès qu'il le tint dans ſon cabinet; Que vous ai-je fait? Vous, Monſeigneur, lui répondit le Gaſcon, ni bien ni mal. Hé bien, reprit le Miniſtre, ſi je ne vous ai point fait de mal, pourquoi voulez-vous m'en faire? Moi, Monſeigneur, s'écria le Poëte! Tenez, dit le Miniſtre, en lui montrant par écrit le couplet de Chanſon. Connoiſſez-vous cela? Que vois-je! s'écria le Gaſcon bien étonné, ſi vous êtes toujours auſſi-bien ſervi en eſpions, vous avez de quoi ſoutenir aiſément la réputation d'un grand Miniſtre; mais pourquoi me déchirer ainſi? Parlez, pourquoi, lui diſoit M. de Louvois, piqué. Que voulez-vous que je vous réponde, lui dit le Gaſcon, j'ai cru être avec quatre de mes amis, & je vois que tout au moins, l'un des quatre eſt un traître. Laiſſons-là le traître & la trahiſon, repartit le Miniſtre, il n'eſt queſtion que de vous, & de votre mauvais eſprit, pourquoi me déchirez-vous? Monſeigneur, répliqua le Gaſcon, que vous répondre? c'eſt la mode de faire des Chanſons contre vous, les Fran-

çois aiment la mode, & je ſuis François. Allez, Monſieur, votre eſprit vous tire d'affaire, lui dit le Miniſtre, allez en paix & ne péchez plus. Monſeigneur, dit le Gaſcon bien joyeux, votre abſolution me corrige, ou je n'irai plus au Parnaſſe, ou j'irai pour y chanter ſur un autre ton bien different. Je vous le conſeille, reprit le Miniſtre : Je vais profiter de l'avis, répliqua le Poëte Gaſcon. Il alla faire à la gloire de M. de Louvois un fort joli ouvrage, qu'il vint lui préſenter dès le lendemain à la même heure, il en eut une penſion, & il en fut toujours fort bien traité.

M. de Beſemaux étoit fort bien dans l'eſprit du Cardinal Mazarin, il étoit de l'ancienne Maiſon de Monlezun, & il avoit un parent de ce nom, qui ſervoit bien le Roi, & qui n'avoit pas une fortune proportionnée à ſa naiſſance. Il pria un jour M. de Beſemaux de le préſenter au Cardinal ; il annonça à ſon Eminence, que ſon parent n'avoit que deux mots à lui dire ; Pour deux mots, dit le Cardinal, je le veux bien, mais deux mots & pas davantage. M. de Beſe-

maux fit entrer ſon parent, mais il l'avertit bien de ne dire que deux mots. Je n'en dirai pas davantage, répondit cet Officier en approchant du Cardinal : on étoit en hiver, il lui dit : Monſeigneur, froid & faim ; le Cardinal répondit : Feu & pain, & il lui fit avoir une penſion.

Le Roi vous a accordé mille écus de gratification, dit M. de Louvois à un Officier Gaſcon ; De gratification, reprit l'Officier, dites, Monſeigneur, s'il vous plaît, de récompenſe, je l'ai méritée.

Demande adroite d'un Bénéfice.

L'Abbé de Bro..... pouvoit aſpirer aux plus grands Bénéfices par ſon mérite, & ſa naiſſance. Cependant le Régent n'avoit pas encore jetté les yeux ſur lui. Le Comte de Bro..... dinoit avec ce Prince, qui lui demanda comment il trouvoit le vin ; Je ne ſuis point flateur, répondit le Comte, j'en ai bu de meilleur ; Où, lui demanda le Régent ? Chez mon frere l'Abbé, répliqua le Comte. Ce Prince dit alors il en faut faire l'épreuve. L'Abbé qui ſçut la converſation, envoya au Régent ſix cens bouteilles de ſon excellent vin de Bourgogne. Ce Prince le trouva déli-

cieux, & comme il dit qu'il vouloit le payer, l'Abbé lui envoya un Mémoire conçu de cette façon.

Pour 600 bouteilles de vin de Bourgogne. - - - - - - - - - - - - - - o
Pour 600 Carafons. - - - - - - - - - - o
Pour le port du vin de chez moi au Palais Royal. - - - - - - - - - o

Somme totale, l'Abbaye du Mont S. Michel.

Le Régent ſe reſſouvint à ces derniers mots de tout le mérite de l'Abbé, & lui donna le Bénéfice qu'il demandoit.

Suite de traits Gaſcons.

¶ Un Gaſcon diſoit qu'un joueur s'expoſe à un naufrage de gaieté de cœur, qu'il ſe fait d'un tapis vert une Mer, d'une carte un écueil.

Le même diſoit d'une fort belle femme qui n'avoit point d'eſprit, & qui parloit beaucoup ſans rien dire, Voilà un beau portrait d'une belle perſonne ! il eſt bien reſſemblant, tous les traits y ſont, il n'y manque que la parole ; elle n'eſt bonne qu'en ſpectacle ; ſi elle veut que je l'aime, il faut qu'elle attende que je devienne ſourd.

Il diſoit encore que les femmes

étoient comme les fleurs, qu'on ne regarde plus dès qu'elles ſont fanées, ou comme ces Vaudevilles qu'on ne chante qu'un certain tems.

On dit à la promotion d'un Cardinal ignorant, que c'étoit la premiere fois qu'il étoit entré dans un Collége.

On parloit de deux grands hommes, dont on faiſoit l'éloge. Un Gaſcon dit : Ne ſoyez pas ſurpris de leur mérite, l'un eſt de Gaſcogne, & l'autre mérite d'en être.

Un Gaſcon diſoit d'un brave homme qui étoit brutal : Je l'aime d'un côté, & je le hais de l'autre.

Un Gaſcon qui ſe marioit avec une jeune perſonne, d'une beauté très-piquante, répondit à ceux qui lui demandoient pourquoi il ſe marioit, & pourquoi il prenoit une belle femme, que ſa beauté expoſoit à lui être infidéle ? Je me marie, répondit-il, parce que je crains Dieu ; j'épouſe une belle perſonne, parce que je n'ai pas peur des hommes.

Une jeune perſonne ſe querelloit avec une vieille, celle-ci l'appella Catin, la jeune lui ripoſta, en l'appellant vieille Sorciere. Tu trouves

donc, lui reprit la vieille, que j'ai deviné.

Le Marquis de Ventignac ſortoit un jour de chez le Roi, il ne trouvoit pas ſes gens ; il va à la porte du Louvre, & crie de toute ſa force : Laquais, Laquais de Ventignac ; point de nouvelles, perſonne ne lui répondit ; il crie encore plus fort, Laquais de Ventignac, Laquais du diable, plaît-il, Monſieur, répondirent les Laquais ; Peſte des coquins ! s'écria le Marquis, à ce mot ils ont reconnu leur Maître.

Un Gaſcon étoit des heures entieres avec une belle perſonne, qui avoit une belle bouche, de belles dents, mais qui n'avoit point d'eſprit. On lui demanda ce qu'il pouvoit faire avec elle pour y être ſi long-tems, Je la regarde parler, répondit-il.

Une aſſez jolie perſonne, mais ridicule, & qui s'habilloit de mauvais air, paſſa dans la rue devant une Compagnie qui rioit d'un conte fort plaiſant : elle ſe fit l'application de ce ris, elle ſe fâcha. Vous avez raiſon, lui dit-on, car les ris que l'on fait devant vous ne peuvent être que des riſées.

Les femmes, disoit un Gascon ; craignent beaucoup le mépris, parce qu'elles sentent bien, que c'est un tribut qu'on leur doit payer tôt ou tard, on s'en acquitte même quelquefois en les aimant.

Un Espagnol disoit d'un petit homme qui avoit un grand né, C'est un homme collé à un né.

Un Gascon disoit : Quand je songe que je suis brave, je suis prêt à périr dans l'occasion ; quand je songe que je suis serviteur du Roi, je me conserve pour son service, je me tire du danger pour y revenir, je n'y perds rien, & le Roi y gagne.

Il dit d'un Poëte qui étoit un grand raisonneur, Je lui sçais bon gré, il a trouvé la rime, il cherche la raison. Il dit à une belle Dame qui lui étoit cruelle, Que gagnez-vous à être farouche ? nous y perdons à frais communs.

Un Parisien avoit une femme avec qui il faisoit un mauvais ménage. Un Gascon l'exhortoit à vivre en paix avec elle. Que feriez-vous, lui dit le Parisien, si vous aviez une femme qui fût coquette, prodigue, & qui avec cela fût un vrai serpent ? Je lui

dirois, répondit le Gaſcon, ſerpent rempez.

On a dit que l'eſprit étoit ſouvent la dupe du cœur. Un Gaſcon diſoit que cette maxime étoit fauſſe pour lui, que ſon eſprit & ſon cœur ſe ſervoient à frais communs.

Un Officier Gaſcon diſoit, Les poltrons ſont une fauſſe monnoie dans une Armée, elle n'y a point cours, les trop prudens ſont de bas aloi, les rétifs argent de billon, tout cela tire à la fauſſe monnoie, je la renvoie au trébuchet.

Un Gaſcon diſoit, Quand je vois un beau Livre admiré, dont l'Auteur meurt de faim, je penſe à ces anciens Sculpteurs, dont on adoroit les ouvrages, pendant qu'on ne ſongeoit pas à l'Ouvrier.

Un Financier s'étoit attaché à un Gaſcon qui logeoit chez lui, qu'il avoit toujours à ſa table, qu'il traînoit par tout. On demanda un jour à ce Gaſcon, s'il étoit à cet homme riche. Non, répondit-il, en ſe montrant ſoi-même par un geſte de la main, je ſuis à cet homme non riche, car je ſuis à moi; Mais vous logez chez lui, ajouta-t-on; J'y loge pour

mon plaiſir, reprit le Gaſcon, il y veut trouver le ſien, je lui en laiſſe l'honneur ; mais voici le fait, continua-t-il, pour vous ôter l'équivoque, ce Maître Creſus me talonnoit, je l'avois toujours à mes trouſſes, il m'invitoit ſoir & matin. J'ai cherché un moyen de me mettre à l'abri de ſa perſécution, je l'ai trouvé, je ſuis venu loger avec lui pour m'en défaire.

Un Gaſcon ſe donnoit quelques petites libertés auprès d'une femme qu'il aimoit ; après lui en avoir fait quelques reproches, elle lui donna bien ſec ſur les doigts. Ah ! Madame, s'écria-t-il, que faites-vous, vous me battez ? ſi vous voulez me bien punir, battez-vous vous-même, je ſentirai plus le mal que vous vous ferez, que celui que vous me faites.

Un Gaſcon diſoit, Qu'il avoit le cœur tourné à la guerre en ligne droite, & au plaiſir obliquement ; qu'il étoit bon voiſin dans ſes terres, qui étoient dans le cœur du Royaume, & mauvais dans celles qui étoient ſur les Frontieres de l'Etat ; il ajoutoit qu'un brave ou un Gaſcon, pouvoient

avoir peur, mais que leur épée les raſſuroit.

Voici une petite hiſtoire d'un Seigneur Gaſcon, où l'on trouve un modéle rare de généroſité : on ne ſçauroit trop propoſer de pareils exemples, ni les trop louer, afin qu'on puiſſe inſpirer l'envie de les imiter, & qu'on puiſſe apprendre à un riche à faire un excellent uſage de ſon bien.

Généroſité d'un grand Seigneur.

¶ Un grand Seigneur avoit un beau cheval de ſelle, qui ne lui ſervoit de rien, il dit à ſon Ecuyer de l'en défaire ; un Capitaine de Cavalerie en fut averti, il alla voir le cheval pour l'acheter, il en fut content, il en demanda le prix ; l'Ecuyer répondit qu'il falloit s'adreſſer à Monſeigneur, & il le préſenta à lui, en lui diſant, Voilà un Officier qui veut acheter votre cheval : Un Officier, répondit le Seigneur, tant mieux, voilà ce qu'il nous faut, c'eſt comme cela que je les aime ; Qui êtes-vous, Monſieur, dit-il à l'Officier ? Monſieur, répondit-il, je ſuis Capitaine de Cavalerie : Y a-t-il long-tems que vous ſervez le Roi ? Monſieur, répondit l'Officier, il y a dix ans. Dix ans, reprit le Seigneur, cela eſt bon, cela commence à s'ap-

peller une date. J'ai ſervi le Roi, moi, trente bonnes années, & je l'ai bien ſervi, mais ce qui s'appelle bien avec approbation & récompenſe. Monſieur, je le crois fort, repartit l'Officier. Vraiment, répliqua le Seigneur, vous le pouvez croire très-fort, le gouvernement & la penſion dont je jouis en font foi je penſe, je vous en ſouhaite autant. Monſieur, dit l'Officier, vous avez bien de la bonté. Oui aſſurément, reprit le Seigneur, j'en ai pour vous. Que vous ſemble de ce cheval? Il eſt beau, & je le crois bon, répondit l'Officier. Vous croyez bien, répondit le Seigneur, & vous me parlez en honnête-homme, j'aime cela; Il ne s'agit que du prix, dit l'Officier: Je le ſçais bien, dit le Seigneur, mais avez-vous monté mon cheval? Non, Monſieur, dit l'Officier. Hé! dit le Seigneur, vous n'y penſez pas, je veux que vous le montiez, & vous connoîtrez ce qu'il vaut; mon Ecuyer, ajouta-t-il, donnez mon cheval à M. le Capitaine, qu'il le monte, faites-lui donner mon beau harnois; allez, Monſieur, montez mon cheval, & rendez-moi réponſe. L'Officier alla monter le che-

val, & il revint. Hé bien, lui dit le Seigneur, qu'en dites-vous ? Monſieur, répondit l'Officier, j'en ſuis fort content, ce cheval répond bien à tout ce qu'on lui demande, on ne le recherche pas inutilement. Hé bien, reprit le Seigneur, voila comme j'aime qu'on me parle ; mon Ecuyer vous m'avez trouvé l'homme qu'il me faut. Monſieur, dit l'Officier, je tâcherai de mériter votre approbation, permettez-moi de vous demander combien vous voulez vendre ce cheval ; Combien, reprit le Seigneur ; écoutez, vous êtes honnête-homme, parlez-moi de bonne-foi, vous avez paſſé l'hiver à Paris ? Oui, Monſieur, répondit l'Officier : vous avez été ſouvent à la Comédie ? A l'Opéra aſſez ſouvent, répondit l'Officier ; vous y avez mené quelquefois des femmes ? Quelquefois, répondit encore le Capitaine : vous leur avez donné quelquefois à manger à Paris & à la Campagne ? Cela m'eſt arrivé quelquefois, dit encore l'Officier. Ne ſçais-je pas comment tout cela ſe fait, dit le grand Seigneur ? j'ai été jeune, voyez-vous, & du monde autant qu'un autre. Cela étant, avouez

qu'un Officier qui a passé ainsi l'hiver à Paris, n'a pas plus d'argent qu'il ne lui en faut pour entrer en campagne : Cela est bien vrai, répondit l'Officier. Hé bien, reprit le Seigneur Gascon, de quoi vous avisez-vous donc de demander obstinément le prix d'un cheval, que vous ne sçaurez payer sans vous incommoder ? Tenez, finissons, prenez mon cheval, servez-vous-en, & à votre retour de la Campagne, vous pourrez dire à coup sûr ce qu'il vaut. Le Capitaine surpris de cette générosité, voulut s'en défendre, mais il en fallut passer par-là ; il emmena le cheval, il lui rendit de bons services, & il lui sauva la vie dans une occasion ; il en rendit compte au Seigneur Gascon par une Lettre. Hé bien, mon Ecuyer, dit-il, après l'avoir lu, ce qu'il m'écrit ne vaut-il pas bien ce que je lui ai fait, & mon cheval vaut-il la vie qu'il lui a sauvée ? Enfin l'Officier revint après la Campagne, son premier soin fut d'aller chez le Seigneur Gascon ; voilà, lui dit celui-ci, dès qu'il le vit, ce qui s'appelle sçavoir vivre, vous me deviez cette visite, & j'aime qu'on me rende ce qu'on me doit. Mon-

ſieur, dit l'Officier, je vous dois de plus cent piſtoles, votre cheval les vaut bien, ordonnez à votre Ecuyer de les prendre. Vous êtes un étrange homme, reprit le Seigneur, un Officier a-t-il de l'argent de reſte, quand il vient paſſer l'hiver à Paris à la fin de la Campagne ? Que deviendroient les petites parties de Comédie, d'Opera, de Promenade ? Laiſſez-moi conduire cela, divertiſſez-vous pendant l'hiver, & nous en parlerons vers le Printems ; la choſe ſe paſſa encore de même qu'au premier départ pour la guerre. Le Capitaine alla prendre congé de lui ; il fut tué malheureuſement dans cette Campagne, après avoir fait des actions d'éclat. L'Ecuyer en reçut la nouvelle, il en fit part à ſon Maître. Ah ! quelle perte, dit le Seigneur Gaſcon, que j'en ſuis touché ! que je le plains ! Il ajouta mille regrets, & puis revenant tout d'un coup à lui-même : Au bout du conte, dit-il, j'ai tort de m'en affliger, il m'auroit perſécuté toute ſa vie pour me faire prendre l'argent de mon cheval, m'en voilà quitte.

Ce combat d'un créancier avec ſon

débiteur pour ne pas recevoir ſa dette eſt ſingulier & réjouiſſant. Ce créancier qui ſe défend d'être payé ; ce débiteur qui le perſécute de recevoir, ont emprunté le rolle l'un de l'autre. Voilà une Hiſtoire qui fait bien honneur aux Gaſcons.

Moyen d'avoir la paix.

¶ Arlequin dit dans le Théatre Italien, que le vrai moyen d'avoir la paix, lorſqu'on eſt en guerre, eſt d'oppoſer une armée de femmes à une armée d'hommes, au lieu de ſe battre, ils s'embraſſeront. D*** a orné cette penſée dans un de ſes ouvrages, il a imaginé dans cet ouvrage une Iſle, où les femmes dominent ſur les hommes. Il dit que les hommes ayant voulu ſecouer ce joug, les femmes oppoſerent à leurs troupes une Armée féminine, où elles placerent à la tête quatre mille belles femmes, il leur fait étaler leurs appas, les hommes furent obligés de ſe rendre. Aucun Général ne s'étoit encore aviſé d'un pareil expédient.

Plaiſanterie d'un agoniſant.

¶ Un plaiſant de profeſſion juſtifia la maxime qui veut qu'un homme meure comme il a vécu ; il étoit entre la vie & la mort ; un Capucin fort pathétique

que n'oublioit rien pour lui faire mettre à profit ces derniers momens. Dans le fort de l'exhortation, une nazarde partit avec impétuosité, & fondit sur le nez du Religieux ; il y porta d'abord la main, premier mouvement de la nature : il chercha des yeux le distributeur de la nazarde ; il ne voyoit dans la chambre que son compagnon & le malade : son compagnon étoit relegué dans un coin à une fort grande distance ; ce ne pouvoit donc pas être lui : le malade aux prises avec la mort devoit bien avoir d'autres pensées. Toute réfléxion faite, il crut que c'étoit l'effet de son imagination ; il recommença son discours sur nouveaux frais : pendant qu'il donnoit un bel essor à son zéle, autre nazarde dardée avec plus de violence que la premiere ; elle lui ébranla le nez jusques dans ses fondemens. Pour le coup, dit-il en lui-même, ou je me nazarde moi-même, ou Monsieur le malade me nazarde ; éclaircissons cette affaire : les yeux collés sur le malade, il poursuivit son discours. Un moment après, dans le tems que le pouce & le second doigt

du mourant formant un cercle, alloient lancer une troiſiéme nazarde, il la fit avorter en chemin, & ſauva ainſi heureuſement ſon nez de l'orage. Ah! dit-il au mourant, en lui tenant la main priſe en flagrant-délit, c'eſt donc vous, Monſieur, qui m'en diſtribuez. Hélas! Monſieur, répondit le malade, d'une voix mal articulée, je ne ſçais ce que je fais, ce ſont des inquiétudes d'une ame qui abandonne ſon corps à regret : il mourut en achevant ces paroles.

Bon mot d'une fille impatiente de ſe marier.

¶ Une fille qui ne ſe marioit point, diſoit : Vous verrez que ſi mon mariage eſt écrit au Ciel ; c'eſt au dernier feuillet de ce grand livre. Un homme d'eſprit, en parlant des mariages mal aſſortis, diſoit, qu'il devoit y avoir dans ce livre de vilaines pages.

Raiſons qui condamnent les Ecrivains qui copient les expreſſions de Marot.

¶ Duſſai-je élever contre moi mille flots d'Auteurs, je proſcris le ſtile *Marotique*. Voici mes raiſons : notre Langue n'eſt-elle pas arrivée à ſa perfection? n'eſt-elle pas capable de toutes ſortes de ſtiles? Ceux qui ſçavent ce qu'elle a de fin & de délicat, qui poſſedent toutes ſes richeſſes, ne deſcendent-ils pas du ſtile ſublime au ſtile naïf, où ils ſe ſoutiennent ſans tom-

ber dans la baſſeſſe ? Le conte de l'Huitre que Deſpréaux a couſu au bout d'une Epitre, n'a-t-il pas toute la naïveté qu'on peut ſouhaiter dans une petite fable ? il ne la reçoit pourtant point des expreſſions *Maroti-ques*. Combien pourrois-je citer de contes qui ont des graces legeres & naïves, qu'ils ne doivent point à des termes proſcrits ? N'eſt-ce pas faire injure à notre Langue, que de reſſuſciter ces expreſſions barbares ? Ne les auroit-elle pas conſervées, ſi elle leur avoit trouvé plus de ſel & plus de force, que dans celles qu'elle leur a ſubſtituées ? Y eut-il jamais une pareille barbarie ? Je conſeille à ces Auteurs de prendre des habits antiques. Pourquoi non ? Ils y trouveront une bonne grace qui les charmera. Les Eſcoſions, les Vertugadins, les Collets montés, les Fraiſes, les Hautdechauſſes pliſſés, goderonnés, l'emporteront bientôt ſur nos habits, ſi l'on veut s'en rapporter à ces Singes de Marot. Ils s'autoriſent par l'exemple de la Fontaine. Cet Auteur dans ſes Fables ne s'eſt-il pas ſouvent écarté de ce ſtile antique ? a-t-il moins

atteint le naïf ? Dans ſes contes licencieux, afin de ne point faire tort à la chaſteté de notre Langue, il a cru qu'il devoit mettre en œuvre des expreſſions qui ne ſont plus d'uſage. Le génie facile & aiſé de cet Auteur auroit pu ſans un pareil ſecours, conter purement & naïvement tout enſemble : quand il a négligé la pureté du langage, il a négligé ſa gloire. Ces nouveaux Auteurs croyent-ils reſſuſciter la Fontaine en imitant ſes défauts ?

Prédicateur ridicule.

¶ On auroit dû interdire la Chaire à ce Prédicateur, qui régala ſes Auditeurs d'une viſion dans le Panégyrique de Sainte Théreſe. Il leur dit : J'ai été tranſporté, Meſſieurs, à la porte du Paradis ; j'y ai vu ſaint Michel portier en dehors, & ſaint Pierre portier en dedans. Une Carmélite ſe préſenta : Saint Pierre demanda à ſaint Michel qui c'étoit. Ce Saint nomma la Religieuſe : Paſſez, dit ſaint Pierre à la Carmélite. Il s'en préſenta une autre à qui on fit le même compliment. Une troiſiéme ſucceda. Alors ſaint Pierre dit à ſaint Michel : On ne voit ici que des Carmélites : attendez, quand il y en aura une douzaine, on

ouvrira. Ce Prédicateur vouloit insinuer que les Carmélites conservant avec beaucoup de soin la ferveur de leur Institut, peuploient le Ciel. Mais les éloges de la vertu n'ont pas besoin du secours de pareilles figures.

¶ Il y a des jeux où le hazard décide de tous les coups, comme le Brelan, le Lansquenet, la Bassette. On ne les peut jouer que par des vues d'intérêt, & ces jeux-là sont de véritables trafics. Il y a des jeux où la science du joueur emporte le prix; ces jeux-là sont plutôt des études que des jeux. Ainsi au lieu de dire: Allons jouer aux Echecs, il faudroit dire, allons étudier en jouant aux Echecs. Il y a une troisiéme sorte de jeu, où la fortune & la science du joueur, ce semble, triomphent tour à tour, comme le Piquet, l'Ombre & le Trictrac; & ce sont les plus beaux de tous les jeux, parce que l'application qu'ils demandent, n'est pas une contention d'esprit qui épuise, & que les caprices de la fortune, ménagés par la science du joueur, produisent un véritable plaisir qui se soutient sans l'attrait d'un gros intérêt.

Idées générales des jeux. Plusieurs pensées sur ce sujet.

Enfin il y a des jeux où tout dépend de l'adreſſe & de l'expérience, comme la Paume & le Billard. Ces jeux-là ne ſatisfont pas aſſez l'ame qui y a moins de part que le corps; le premier jeu eſt même un exercice trop violent. Dans les jeux où tout dépend de la ſcience & de l'adreſſe, la prudence ne veut pas qu'on ſe commette avec un fort joueur, parce qu'il fait ſi bien ſa partie qu'il fait toujours ſuccomber le joueur médiocre. Mais dans les jeux qui dépendent de la fortune & de l'habileté tout enſemble de ceux qui jouent, un médiocre joueur, pourvu qu'il ne hazarde que de petites ſommes, peut jouer avec le plus fort joueur, parce que s'il eſt favoriſé de la fortune, il fera d'heureuſes fautes. Après tout, les coups les plus fins échouent ſouvent.

Sur le Jeu du Trictrac.

¶ Le Trictrac eſt un jeu borné: dans quelque ſituation que ſoit le jeu, un joueur peut ſçavoir le nombre des coups qui ſont pour, ou contre lui, & il peut ſe preſcrire des regles: mais l'Ombre eſt un jeu, où l'on peut faire tant de combinaiſons de cartes, qu'il ſeroit impoſſible de faire des regles pour tous les coups qui peuvent arri-

ver. La ſcience du fin joueur d'Ombre eſt plus délicate que la ſcience du fin joueur de Trictrac.

¶ Le Trictrac eſt le plus piquant de tous les jeux. Vous avez le plus beau jeu du monde, vous ne cederiez pas la vingtiéme partie de ce que joue votre adverſaire ; vous n'avez contre vous qu'un ſeul coup, vous l'amenez ; fuſſiez-vous Philoſophe, vous ſerez ſenſible à ce revers de fortune. Un joueur fort vif, dont le jeu étoit dans une belle ſituation, amena un ſonnez qui le fit enfiler. Alors roulant les yeux dans la tête comme un poſſedé, mordant ſon cornet, frapant du pied contre terre, & donnant une épithete fort riche au point qui lui avoit été funeſte, il prit les dez & les jetta dans la chambre. Il ſe promena enſuite à grands pas en déteſtant le jeu du Trictrac, celui qui l'avoit inventé, le Vicomte de la Caſe qui le lui avoit appris, & la nourrice de ces deux perſonnages : il apperçut alors dans un coin les mêmes dez qui lui offrirent le même ſonnez ; ſa rage s'augmenta : dans le nouvel accès de fureur qui le ſaiſit, il prit ces deux petits cubes, & les avala.

¶ Vivre du jeu, c'eſt un art qui ſuppoſe du naturel & de l'expérience. Tous les hommes, dit-on, ſçauroient nager, ſi la timidité ne prenoit le deſſus. Je crois auſſi que l'on ſçauroit jouer ſon argent, ſi la crainte de perdre n'offuſquoit nos lumieres; on ſeroit capable de faire un gros gain, on pouſſeroit ſa fortune malgré tous les revers du ſort, on trouveroit le ſecret de ſubſiſter du jeu, on laiſſeroit paſſer la bouraſque, & on profiteroit du bon vent. Un nageur eſt un homme qui a vaincu ſa timidité naturelle, & qui diſpute de ſang-froid ſa vie avec les flots. Un véritable joueur eſt un homme qui n'eſt plus gourmandé par la crainte de perdre, & qui livre hardiment ſon argent aux caprices du jeu; mais un habile nageur ſe noye, & un habile joueur fait naufrage. Pourquoi cela? puiſque tous deux ont appris, ce ſemble, l'art de parer leur infortune. Le plaiſir du nageur l'oblige à s'expoſer trop ſouvent: la paſſion fait au joueur une occupation continuelle du jeu; l'un à force de commettre ſa vie, l'autre ſon argent, trouvent enfin le moment fatal où ils échouent. Nageur, ne nagez pas ſou-

vent : Joueur, vous avez eſſuyé une tempête, vous voilà au port avec un butin conſidérable, ne vous rembarquez plus. Mais que fais-je ? C'eſt prêcher la continence dans les couliſſes de l'Opera.

¶ Clearque né avec un grand panchant à la folie, a enté là-deſſus le ridicule de la fauſſe dévotion. Il s'érige en réformateur du vice. Il vint dans une compagnie où Statira qui a tout le mérite d'un honnête-homme, à prendre ce mot dans cette ſignification fine qu'on lui donne à préſent, brilla par ſon eſprit. Son mouchoir noué nonchalamment laiſſoit entrevoir ſa gorge, il n'y avoit aucune affectation de la part de Statira. Le faux dévot en fut offenſé ; ce fut le ſujet d'une lettre qu'il écrivit à Statira. Il lui manda qu'elle ſe deshonoroit par ſes nudités de gorge à la face de Dieu & des hommes. Enfin il remplit une page & le revers d'une morale aigre & piquante. Il ſe déchaînoit vivement contre Statira qui n'a jamais donné la moindre priſe ſur elle. Cette Dame paya la lettre du mépris qu'elle méritoit. Clearque piqué au jeu, in-

Caractere d'un Hypocrite.

ſera la lettre dans un Recueil qu'il veut donner au public, de toutes les lettres que ſon faux zéle lui a dictées contre tous ceux qui ont eu le malheur de lui déplaire. La lettre à Statira avoit pour titre : *Lettre à une femme impudique.* Un jour qu'il aborda dans la rue, Damon qu'il connoiſſoit un peu : Je ſors, lui dit-il, d'une compagnie où vous avez été ſur le tapis ; un homme d'un goût sûr, qui a beaucoup de piété, & qui eſt infaillible dans ſes jugemens, vient de décider que vous étiez un fou ; profitez de l'avis. Damon dont le mérite eſt connu, ne fut point bleſſé de cette faillie, dont il ne fit que rire. Clearque s'aviſa dans la ſuite de devenir amoureux de Clélie épouſe de Damon. Elle a une beauté piquante : le dévot étoit fort aſſidu auprès d'elle ; il briguoit l'emploi de ſon Directeur, afin de lui inſinuer tout le venin de ſon amour. Un jour il trouva auprès d'elle le gros Gavinay : c'eſt un Officier d'un eſprit aiſé, & dont l'enjouement anime toutes les converſations où il ſe trouve. La jalouſie de Clearque lui fit d'abord faire beaucoup de chemin ; & quand Gavinay fut ſorti :

Ah ! Madame, dit-il à Clélie, d'un ton pareil à celui du Tartuffe, quel homme voyez-vous-là ! il ſent le péché mortel à pleine gorge. J'ai oublié de vous apprendre que le Ciel m'a favoriſé du don de ſentir le péché mortel, mon odorat en eſt d'abord infecté. J'oſerai vous dire que vous avez un peu contracté de cette mauvaiſe odeur. Ah ! ſans doute, Gavinay vient de vous la communiquer ; car avant que de le connoître, vous aviez une odeur ſuave. Clélie raconta cette converſation à Damon, qui envoya ces Vers à Clearque ſous le nom de Gavinay.

Toi dont le zéle amer cenſure ſans raiſons,
Et dont l'eſprit marqué du coin de la folie,
Te conduit à grands pas aux petites maiſons,
Tu voudrois me noircir dans l'eſprit de Clélie ;
Ton nez de mes péchés s'offenſe, me dis-tu ?
Ah ! ſi d'un pareil don le Ciel m'eût revêtu,
Tu m'empoiſonnerois de ton hypocriſie.

¶ Clélie a mis en Vers l'aventure d'un Abbé fort novice.

L'Abbé crédule.

Simplicité d'un Abbe.

Que de charmes les Dieux verſerent ſur Clarice !
Une beauté piquante, exemte d'artifice,
Un eſprit délicat fertile en agrémens,
Qui nous fournit toujours de doux amuſemens,
Un Abbé vif, vermeil, jouant de la prunelle,
Qui voltigeoit ſans ceſſe autour de chaque belle,
Contemploit cet objet pour la premiere fois :
Bientôt ſa liberté fut réduite aux abois,
Admirant ſon éclat, ſa fraîcheur, ſa jeuneſſe,
Ah ! Dieux, s'écrioit-il, quelle délicateſſe,
Quelle proportion dans tous ces traits divins !
Clarice lui jettant des yeux tendres & fins,
Lui dit : Vous admirez des appas de grand-mere ;
Oui, j'ai des petits-fils, & je ne le puis taire :
Fort jeune je goûtai de l'Hymen les douceurs,
Plus jeune encore ma fille eut les mêmes faveurs.
Par quel heureux ſecret conſervez-vous vos charmes ?
A l'émail de vos dents mon amour rend les armes,
Dit le crédule Abbé qui goba l'hameçon,

Je vous donne mon cœur, prenez-le ſans façon.
Voit-on dans une bouche un plus beau fil de perle !
Clarice négligea de prendre un pareil merle.
Elle emprunta pour lors un air de bonne foi :
Je renonce à ranger votre cœur ſous ma loi,
De vous le dérober je ferois conſcience,
Et je vous l'avouerai, dit-elle, en confidence,
Je dois mes dents à l'art, voyez-les de plus près,
Un fort habile ouvrier me les a fait exprès.
Mettez-y votre main : l'Abbé la mit ſans crainte :
Mais mordu bien ſerré, Foin, dit il, de la feinte !

In-promptu de Clélie.

¶ Clélie ſe pique de la gloire de l'in-promptu. Un galant homme qui avoit un nez fort irrégulier, la pria dans un repas de faire ſon portrait. Je le veux bien, lui dit-elle ; & après s'être froté le front, elle lui chanta cette Chanſon ſur l'air des Ennuyeux.

Tu me demandes ton portrait,
Ma Muſe n'oſe l'entreprendre.
Il faut te peindre un air qui plaît,
L'eſprit aiſé, le cœur fort tendre :
Mais l'Amour qui t'a deſſiné,
Pourquoi t'a-t-il croqué le né ?

Portrait de Madame Brevillier.

¶ Ce fut preſque avec la même facilité qu'elle fit ſur le même air le portrait de Madame Brevillier, célébre par un eſprit inſinuant & une beauté touchante.

Des yeux noirs où brille l'amour,
Un air fin, la bouche riante,
Le nez d'un gracieux contour,
Deux monts d'une neige éclatante;
Voilà les charmes dont Philis
Rend d'abord nos ſens interdits.

Mais les charmes de ſon eſprit,
La douceur d'une humeur égale,
Les dons du cœur dont l'enrichit
Nature ſage & liberale,
Sont de plus précieux tréſors,
Que ceux dont elle orna ſon corps.

On penſera que ce Portrait
Fut le fruit d'une belle flâme,
Que l'amour dicta chaque trait,
Il eſt de la main d'une Dame.
Les deux ſexes ſont réunis
Sur le mérite de Philis.

Ouvrages de Poëſie de Damon.

¶ Un Avocat vouloit perſuader qu'il avoit le génie de Boileau. Son cabinet rappelloit l'idée des Déſerts de la Thébaïde. Il ne tint pas à Damon qu'il ne fût déſabuſé de ſon erreur.

Damville l'Avocat nous retrace Boileau.
Des Vers grands & pompeux coulent-ils de
ſa veine ?
Non, il mourroit de ſoif auprès de l'Hypo-
crene.
Son eſprit, ſon ſçavoir brillent-ils au Bar-
reau ?
Hélas ! non, on a mis cadenas à ſa bouche,
Et ſon beau cabinet eſt un lieu de repos.
Comment donc à nos yeux offre-t il ſon
Héros ?
Damville comme lui touſſe, crache & ſe
mouche.

¶ Un Partiſan inéxorable faiſoit des pourſuites pour faire vendre le Domaine de Damon. Il vouloit être payé d'une taxe conſiderable ſans accorder aucun délai. La Muſe de ce Poëte obtint de la juſtice de l'Intendant de ſa Province le tems qu'il demandoit.

Oracle de Themis, ma Muſe eſt aux abois,
De mon Domaine Acis veut pourſuivre la
vente,
Du débris de mon bien il veut groſſir ſa
rente,
Hélas ! pour tout délai je vous demande un
mois :
Je meurs comme le cigne, aimez-vous l'har-
monie ?
D'un Poëte expirant prolongez l'agonie.

¶ Une fille très-laide, mais riche, refuſant de nourrir ſon pere qui mou-

roit de faim, excita la colere poëtique de ce même Auteur.

Miroir fort naturel d'une affreuſe laideur,
Toi que les Dieux cruels tranſportés de fureur,
Deſſignerent exprès pour effrayer la terre,
A ton pere en tout lieu tu déclares la guerre.
Tu peux barbarement lui refuſer du pain,
Va, je te le prédis, tu dois mourir de faim.
La Guenon, ton portrait dans un ſeul point differe,
Elle étouffe ſon fruit, tu fais mourir ton pere.

¶ D*** exprima dans des Chanſons ſur l'air des Ennuyeux le caractere d'une Dame d'une humeur très-fâcheuſe.

Philis ſur le bord du tombeau,
Alloit partir en diligence,
Lorſqu'un Eſculape nouveau
Lui preſcrivit cet ordonnance :
Grondez, dit-il, inceſſamment,
Par beſoin de temperamment.

Alors ſe levant ſur ſon lit,
Elle querella tout ſon monde,
Par les grands efforts qu'elle fit,
Elle chaſſa l'humeur immonde.
Pour éviter le même mal,
Elle gronderoit dans un bal.

Sa bile qui ſort à grands flots,
Sur ſes amis va ſe répandre,
Et par d'injurieux propos,
Elle leur montre ſon cœur tendre.
Hé, que feroit-elle de pis
A ſes plus cruels ennemis !

Supportez ſon zéle indiſcret,
Eſſuyez mainte remontrance,
Et quand même elle vous battroit,
Excuſez cette pétulance ;
C'eſt un remede ſouverain,
Ordonné par ſon Médecin.

Quand on la voit lançante des traits,
Pour guérir le mal qui la preſſe,
On croiroit qu'elle n'eut jamais
Les agrémens de la jeuneſſe ;
Qu'en naiſſant ſon triſte deſtin
La fit paroître en ſon déclin.

Je jurerois qu'elle grondoit
Sans ceſſe ſa chere nourrice,
Qu'elle trouvoit mauvais ſon lait,
Et le rebutoit par caprice ;
Que pour gronder elle s'efforça,
Qu'avant le tems elle parla.

¶ Vartier encherit ſur les célébres originaux de Procureurs qui ont été mis ſur le Théâtre. Il s'acharna avec

Epigramme.

la derniere fureur à plaider contre un homme de mérite. C'eſt ainſi que Damon indigné dépeignit ce Procureur :

Vartier, dit Grapignan, des Procureurs la lie,
Au cœur de tygre & cervelle d'oiſon,
L'eſprit, la piété, l'honneur & la raiſon
Ne peuvent de ſon cœur fléchir la barbarie ;
Pour ſes quatre ennemis pire qu'un maltotier,
Il fut toujours un homme ſans quartier.

Il fit cet in-promptu à l'honneur d'une Coquette très-fardée.

Quand je te vois de la Noiſiere,
Je fais d'abord cette priere :
Le Ciel nous gard d'un cœur cicatricé,
Et d'un viſage verniſſé.

¶ Un homme entier dans ſes ſentimens, & qui prenoit ſouvent le change dans la diſpute, accuſa Damon ſans ſujet d'être opiniâtre, & de ne pas épouſer le parti de la vérité. Voici la réponſe de ce Poëte :

Tu dis qu'en diſputant mon ardeur eſt extrême,
Que je laiſſe le vrai pour embraſſer le faux,

Oronte, tu peux bien me prêter ces défauts,
Sans en chercher le fonds ailleurs que dans toi-même.

Simplicité de M. Bonichon.

¶ Monſieur Bonichon, Bourgeois très-ſimple, menoit une vie fort unie. Il fut nommé dans une grande Ville Bourgeois de Police. Ce premier dégré de fortune lui enfla le cœur ; il écoutoit avec plaiſir les préſages qu'on lui annonçoit d'une plus grande élévation. Vous ſerez bientôt Echevin, lui dit-on, Monſieur Bonichon : Dieu le veuille, répondit-il, en joignant les mains, & témoignant une parfaite ſoumiſſion aux ordres de la Providence. Il étoit d'un froid que rien ne pouvoit alterer ; il crut, pour l'acquit de ſa conſcience qu'il devoit battre ſa femme qui avoit la tête fort dure. Pluſieurs perſonnes accoururent aux cris qu'elle pouſſoit. Monſieur Bonichon ne s'émut point. Ce n'eſt rien, diſoit-il, à tout ce peuple répandu ſur les dégrés de ſa maiſon, c'eſt un châtiment domeſtique, mes enfans, je ne pouvois pas l'épargner à ma femme, elle en avoit trop beſoin.

Une Demoiſelle enivre ſon amant qui la vouloit enivrer.

¶ Un Officier François en garniſon à l'Iſle en Flandres, vit une fort jolie perſonne à l'Egliſe, elle paroiſſoit n'avoir que quinze à ſeize ans. C'étoit une de ces beautés piquantes qui enléve un cœur malgré lui : Il l'aborda quand elle fut hors de l'Egliſe, & lui fit un petit compliment très-galant ; la Belle l'écouta ſans le rebuter, & lui accorda même la permiſſion de la venir voir. Il en devint éperdument amoureux. Ses ſoins, ſes aſſiduités, ſon amour violent, ſoutenu d'un véritable mérite, ne pûrent lui obtenir que de légeres faveurs. Déſeſperé de la cruauté de ſa Maitreſſe, il forma le projet de l'enivrer, croyant que dans cet état il en feroit la victime de ſa paſſion. Il avoit vu que la Belle buvoit quelquefois des traits de vin pur. Il lui propoſa de lui donner une collation dans un Jardin qu'il avoit loué ; elle y vint avec ſa mere. L'Officier avoit fait une proviſion de bon vin & de belle humeur. Il leur donna un ambigu exquis ; il invita les Dames à boire, elles ne ſe firent point prier, & lui tinrent ſi bien tête, que ſans perdre leur raiſon elles enivrerent le Cavalier. Il tomba ſous la table com-

me un homme mort. La Belle ſe fit alors apporter une grande raſade, & but à la ſanté du mort, en lui diſant : Allons, Monſieur, je bois ſur votre tombeau. Elles le laiſſerent-là, & ſortirent en riant à gorge déployée.

¶ Qui pourroit définir Florimond ? c'eſt un aſſemblage de pluſieurs caracteres. S'il eſt dans une ſocieté de débauchés, il encherira ſur eux, il ſe plongera dans la crapule. Il élira ſon domicile dans un cabaret, & là pendant un mois l'ivreſſe ſera pour lui une fiévre continue qui aura de violens redoublemens. Il paſſe pourtant pour un agréable débauché, parce-qu'il a un fonds inépuiſable de Chanſons bachiques, qu'il a mille artifices pour faire boire les conviés, qu'il ſçait punir les tricheries des mauvais buveurs. Il vous oblige à boire à vous-même quatre raſades, à vos amitiés, vos eſtimes, vos plaiſirs, vos tendreſſes : faites-lui raiſon il vous a donné l'exemple, & c'eſt à vous que l'on boit, comment vous défendriez-vous de vous enivrer ? votre propre honneur vous y engage. Florimond ſortira du cabaret pour faire une re-

Caractere ſingulier.

traite dans une maiſon Religieuſe, il y pratiquera les exercices de la piété avec la même facilité que s'il en avoit contracté l'habitude. Le jeûne, l'oraiſon, les auſterités, ſon corps, ſon eſprit ſe plient à tout. Quel eſt le fruit de ſa retraite ? il reprend le fil de ſes débauches qu'il avoit interrompu. Capable du crime, a-t-il un mauvais fonds, une ame noire ? non. Capable de la vertu la plus héroïque en apparence, a-t-il une ame née vertueuſe, un temperament formé pour la piété ? non : mais les exemples ſont pour lui contagieux. Il eſt d'un commerce aiſé, il eſt doux, complaiſant, officieux, il a des amis, les aime-t-il ? non. Une épouſe accomplie l'aime tendrement ; des enfans bien nés qui le chériſſent, confondent leur amour & leur reſpect : ſa famille ſemble faire ſes délices. Tous ces liens du ſang cimentés, ce ſemble, par la vertu & la raiſon, ne tiennent point au cœur de Florimond : cet homme qui n'aime rien, doit ſans doute être poſſedé d'un amour propre très-violent. S'aime-t-il lui-même ? Hélas ! non.

Mauvais Orateur tourné en

¶ Cléarque l'Antipode de l'Eloquence a fait l'Oraiſon funébre d'un

grand Prince. Ce ſont des paroles vuides de ſens, des riens pompeux & magnifiques. Il envoya ce diſcours à une Religieuſe fort éclairée, il lui demanda ſon ſentiment. Voici la réponſe de cette perſonne ſpirituelle : J'ai lu votre diſcours, je l'ai trouvé comme il eſt : l'Auteur pouvoit-il s'offenſer de ce jugement ?

ridicule, ſon libelle diffamatoire mépriſé.

¶ Il s'aviſa de compoſer un libelle diffamatoire contre Clélie & Damon ; celui-ci lui fit cette réponſe :

A CLEARQUE.

Inſipide Ecrivain & froid Prédicateur,
Guindé même en naiſſant au ciel de la folie,
Tu crois par tes écrits noircir Damon, Clélie,
Arborant d'un bigot l'étendard impoſteur.
Ta miſere du corps, ta miſere de l'ame,
Ne les vengent que trop de ton libelle infâme.

¶ Un mari aux priſes avec la mort, jettoit les yeux ſur ſa femme qui fondoit en larmes. Il témoigna qu'il avoit du chagrin ; la femme le preſſa de s'expliquer. Il ſembloit même qu'il ne vouloit pas expirer avant que de ſe

Femme ravie de perdre ſon mari.

ſoulager par une confidence. Il avoua enfin qu'il mourroit content, s'il étoit sûr que ſon épouſe qu'il aimoit avec une tendreſſe parfaite, ne prît pas le parti de paſſer à de ſecondes noces. Il entra enſuite dans l'agonie. Sa femme alors lui cria : Mon ami, partez alégrement, foi de femme fidéle, je ne me remarierai point. Après ce paſſeport-là pouvoit-il ſe diſpenſer de partir ?

¶ Un homme d'eſprit m'a raconté ſérieuſement l'aventure ſuivante. Un Gentilhomme qu'on appelloit Tambonneau, voyageoit en Bretagne avec un de ſes amis. Ils coucherent dans une Hôtellerie d'un Village. Pendant cette nuit Tambonneau entendit du bruit au milieu de la chambre. Il ouvrit ſes rideaux, il vit trois ou quatre domeſtiques qui mirent la nape ſur une grande table, & dreſſerent un buffet magnifique orné de vaſes d'or. Cette table fut couverte de plats en un moment ; tout cela avoit la meilleure apparence du monde. Tambonneau voulut appeller ſon Compagnon : mais il ne put l'éveiller. Une Compagnie ou céleſte ou diabolique, tout

tout comme il vous plaira l'appeller, ſe mit à table. Quoi qu'il en ſoit, ce qui eſt de certain, c'eſt qu'ils avoient faim, car ils ne laiſſerent rien dans tous les plats de pluſieurs ſervices que l'on fit. Au fruit, un convive qui paroiſſoit être diſtingué des autres, ſe fit verſer du vin dans une coupe d'or: il ſe tourna enſuite vers le Gentilhomme, en lui diſant : Tambonneau, à ta ſanté, tu me feras raiſon. La frayeur de Tambonneau redoubla, quand il ſe vit apoſtrophé de la ſorte, & elle arriva au ſouverain degré, quand un Domeſtique lui apporta une coupe d'or pleine de vin, afin qu'il fît raiſon. Il vit bien qu'il ne pouvoit pas reculer ; il ſe fit honneur de la choſe, il ſe mit en devoir de boire, après avoir fait une petite inclination de tête vers les convives. La liqueur qu'il buvoit étoit délicieuſe, il la but juſqu'à la derniere goutte. Ses ſens furent enchantés par cette boiſſon ; il s'endormit juſqu'au lendemain qu'il s'éveilla, ayant une coupe d'or à la main. Il vit d'abord dans la chambre pluſieurs vaſes d'or étalés à terre. L'Hôte & l'ami de Tambonneau vou-

lurent profiter de ces richeſſes. Il s'éleva entre eux un grand procès qui fut porté au Parlement de Rennes. Mais les Juges comprirent que la fête ſe faiſoit uniquement à l'honneur de Tambonneau. Ainſi le Parlement adjugea la vaiſſelle d'or à Tambonneau. Un Arreſtographe de cette Cour a inſéré dans ſon Recueil cet Arrêt équitable. Un Arrêt d'un Parlement ne doit-il pas fermer la bouche à tous les incrédules ?

¶ On ne fera jamais un pareil reproche à Madame Deſnoyers, qui raconte d'un air de bonne foi une aventure de ce caractere qu'elle met ſur le comte de Graverol, qui étoit Miniſtre des Huguenots à Montpellier. Elle nous dit qu'un Génie après avoir étalé ſa ſcience à ce Miniſtre, & s'être promené avec lui, diſparut au bout d'une allée. Il faut avoir une foi ſurabondante pour admettre ces ſortes d'Hiſtoires : Mais Graverol, dit-on, a raconté lui-même ce fait. Ne me preſſez pas de répondre ; je franchirois le mot, & je dirois que Graverol eſt un viſionnaire.

¶ J'aime aſſez ces Hiſtoires où un Cabaliſte s'adreſſe à un perſonnage de

tapiſſerie qui s'anime & vient converſer familierement avec toute l'aſſemblée. Je parie que Madame Deſnoyers ſoutiendra que cela eſt poſſible : Pourquoi ne le ſeroit-il pas ? Rien n'eſt ſi plaiſant.

¶ Que dira-t-on de l'Auteur du Comte de Gabalis, qui nous a revelé dans ſon Ouvrage pluſieurs myſteres de la Cabale dont il étoit un des plus zélés Sectateurs ? Il crut que ſes viſions paſſeroient à la faveur d'une raillerie fine qu'il répand ſur toute la Cabale. Mais ſa raillerie n'a fait aucune effet ſur les Cabaliſtes ; ils ont démêlé la véritable intention de l'Auteur, & ils ſe ſont fortifiés dans leurs erreurs par le ſecours de ſon Livre. L'Auteur périt dans une petite riviere qu'il voulut traverſer à cheval. Quelques Cabaliſtes ont dit que les Ondins de cette riviere indignés contre lui de ce qu'il avoit profané les myſteres de la Cabale en les révélant, le firent noyer.

¶ Rien de plus curieux à voir que ces belles Sylphides habitantes de l'air, qui veulent s'immortaliſer par le commerce des hommes. Quel eſt le cœur

dur qui pourroit réſiſter à un motif de charité auſſi preſſant que celui de donner l'immortalité à des créatures d'une auſſi grande beauté ? Mais ce qui me rend néanmoins cette beauté ſuſpecte, c'eſt que les Sylphes recherchent le commerce de nos belles femmes. Leur beauté terreſtre flate plus leurs ſens que la beauté aërienne de leurs femelles. Après tout ces Sylphes ont le goût bon ; car ſi vous y prenez garde, cette beauté aërienne eſt bien ſuperficielle, la lumiere paſſe à travers : l'air ſe doit jouer de cette belle écorce. Vous la touchez & elle vous échape ſous la main ; ce n'eſt que du vent, j'aimerois autant rien. Mais parlez-moi de ces beautés Ondines, leurs corps doivent être plus ſolides, & ſi l'on ne couroit pas riſque de boire plus d'eau qu'on ne voudroit, on pourroit tenter quelque aventure avec elles. Mais pour les Beautés Salamandrines qui vivent dans le feu, je ſuis bien leur ſerviteur : il n'eſt pas permis de les approcher qu'à une certaine diſtance, ſous peine de la grillade. On peut dire des yeux de ces beautés-là mieux que de ceux de nos belles, qu'ils mettent tout en cendre ; car je

m'imagine que la force de la chaleur & de la lumiere eſt raſſemblée dans les yeux de ces beautés Salamandrines. Elles ont raiſon de ne pas ſe découvrir aux hommes ; elles paſſeroient certainement pour les épouſes du Diable. Pour moi, je ſens bien qu'après avoir juré que je ne leur donnerois pas ce titre, je ſerois parjure : le moyen de s'en défendre ? Elles ſont compoſées du feu le plus pur. Qui pourroit à moins que d'être Diable, s'allier avec elles ?

Sérieuſement parlant, qui croiroit que l'eſprit humain ſe livrât à de pareilles viſions ? Je me ſens très-humilié, quand je penſe qu'un homme, qui hors cette matiere penſe & raiſonne juſte, a épouſé de ſemblables extravagances. Et s'il eſt vrai qu'il n'eſt point d'erreur qui ſéjourne dans un cerveau humain qui ne puiſſe ſéjourner dans un autre, je puis donc devenir Cabaliſte. Voilà une penſée qui m'afflige trop ; je ne veux pas m'y arrêter davantage.

¶ Mais ne meſurons pas ſur ce que je viens de raconter l'extravagance de l'eſprit humain ; elle peut encore aller

bien au-delà. Voici une preuve de cette vérité.

Un Cabaliſte s'imagina qu'une liqueur de ſa compoſition avoit la vertu de rajeunir ; il perſuada ſon opinion à ſon Valet, & l'engagea à lui promettre qu'après ſa mort, il réduiroit ſon corps en mille morceaux, qu'il les mettroit dans une grande urne, qu'il verſeroit deſſus la liqueur précieuſe, qu'il boucheroit hermétiquement le vaſe, & qu'au bout d'un mois il l'ouvriroit pour découvrir le germe, qui ſe dévelopant de lui-même, deviendroit un enfant. Quand il eut exigé cette promeſſe de ſon valet, il s'étrangla en préſence de ce Domeſtique, qui après la mort de ſon Maître, exécuta ponctuellement tout ce qui lui avoit été preſcrit. Comme le Cabaliſte ne paroiſſoit point, le bruit courut qu'il avoit été tué ; on ſoupçonna ſon valet de ce crime, & on l'arrêta. Il raconta la mort de ſon Maître, & avoua ce qu'il avoit fait enſuite. On trouva l'urne où étoient les petits morceaux du corps ; on le jetta dans une riviere. Le Cabaliſte qui m'a recité cette Hiſtoire me dit : Que lorſqu'on ouvrit l'urne, ou trou-

va le germe, & que ſi on eût attendu encore quelques jours, on auroit vu éclorre un enfant : Je défie qu'on puiſſe encherir ſur cette extravagance. Voilà le dernier rafinement de la folie.

¶ Un impoſteur paſſa dans une grande Ville ; il perſuada à des Cabaliſtes aſpirans qu'il avoit un commerce journalier avec un Génie. Il leur fit eſperer la même faveur ; mais il exigea d'eux qu'ils vécuſſent dans une grande pureté, qu'ils ne fréquentaſſent aucune femme, qu'ils jeunaſſent ; il les engageoit même à ſe diſcipliner. J'ai connu des gens d'eſprit qui donnerent dans les viſions de ce ſéducteur : au bout d'un certain tems ils étoient maigres & extenués, & dans un état où la chair ne pouvoit pas régimber. L'impoſteur ſous prétexte de faire pluſieurs expériences, exigeoit des ſommes conſidérables de ces crédules aſpirans. Quand il les eut mis ſous une contribution aſſez forte, & qu'il ne crut pas en pouvoir tirer davantage, il s'évanouit : il pourroit reparoître ſans courir aucun riſque, en diſant que par ordre du Génie, il étoit

parti ſans prendre congé d'eux, parce qu'ils ne s'étoient pas rendus dignes des faveurs de cet Eſprit ſublime. Je ſuis ſûr que les mêmes dupes ſe prêteroient de nouveau à ſes impoſtures. Il s'étoit même déja ſervi pluſieurs fois de cet artifice, lorſqu'il les avoit aſſemblés dans l'eſpérance de leur procurer la communication du Génie. Tout d'un coup comme un homme inſpiré, il leur diſoit : Le Génie ſe refuſe à mes évocations : parce que quelqu'un de la troupe n'a pas vécu dans la pureté que je lui ai preſcrite. Chacun mettoit la main ſur ſa conſcience. Il y en avoit toujours quelqu'un de bonne foi qui avouoit avoir contrevenu à quelque point. L'aſſemblée fort déſolée ſe ſéparoit, on lui aſſignoit un autre tems, afin qu'elle eût le loiſir de ſe bien purifier. Cette ſeconde aſſemblée avoit le même ſort, & je puis dire de ces aſſemblées, ce que la Fontaine dit dans une autre occaſion :

Et j'ai vu maints Chapitres,
Qui pour néant ſe ſont ainſi tenus.

La folie de ces viſionnaires va juſ-

qu'à regarder pluſieurs Prophêtes, & pluſieurs Patriarches de l'Ancien Teſtament, comme de grands Cabaliſtes. Ils attendent la venue d'un grand Cabaliſte qu'ils appellent Elie le Thébiſte. Ils diſent qu'il communiquera de grands ſecrets, qu'il donnera au monde une forme nouvelle. Ils croient qu'il y a un grand voyageur qu'ils appellent le Coſmopolite, qui a plus de ſix cens ans, quoiqu'il ne paroiſſe pas qu'il en ait quarante; parce que par la vertu de ſon Art, il ſe maintient toujours dans le même état. Il ne ſéjourne pas long-tems dans un même lieu, & il ne ſe communique qu'aux Elus. J'ai connu des Cabaliſtes qui m'ont raconté tous ces faits-là comme des articles de foi. La Médecine univerſelle, la ſcience de faire l'or, voilà la chimere des Cabaliſtes. On pourroit faire un volume de leurs viſions, cela ne ſerviroit qu'à prouver que l'eſprit humain eſt une ſource féconde & intariſſable d'erreurs.

¶ Le Calabrois qui avoit cherché par tout le monde des gens qui lui puſſent tenir tête au jeu des *Echecs*, diſoit qu'il n'en avoit point trouvé de ſi ſçavans que les Levantins. *Echec &*

Célébres joueurs.

Mat ſont des mots Perſans, *Echec & Mat* ſignifient, le Roi eſt confondu. La Salle jouoit ce jeu de mémoire; il numerotoit toutes les caſes; enſuite il jouoit ſans voir l'échiquier, il gagnoit les plus forts joueurs. C'eſt de cette façon que les Eſpagnols le jouent en courant la poſte. Les Villes en Eſpagne ſe font des défis à ce jeu: Celle qui eſt vaincue eſt regardée comme la ſujette de l'autre.

Un Hiſtorien Allemand, je ne ſçais ſi ce n'eſt point Sleidan, raconte que Charles-Quint jouoit aux échecs avec ſon Singe; qu'un jour cet animal lui ayant fait l'échec du Berger, cet Empereur fut ſi piqué, qu'il lui jetta l'échiquier à la tête, dont il le bleſſa. Charles-Quint ayant repris ſon ſang froid, invita le Singe à rejouer; cet animal, dont la bleſſure étoit toute fraîche, ne vouloit plus ſe commettre avec un auſſi rude joueur que ce Prince; il fallut que Charles-Quint le prît ſur un ton fort haut; le Singe obéit malgré lui; il fit de nouveau l'échec du Berger à l'Empereur; mais pour ſe garantir de la colere de ſon Maître, il fit ſur le champ le plongeon ſous la table.

La piété de deux enfans envers leur mere.

¶ Herodote raconte qu'un jour qu'on célébroit la Fête de Junon dans la Ville d'Argos, la mere de Cleobis & de Biton, devoit être conduite au Temple de cette Déeſſe ſur un Chariot tiré par des bœufs; l'attelage ne ſe trouvant pas aſſez-tôt prêt, parce que les bœufs n'étoient pas encore revenus du paturage, Cleobis & Biton donnerent dans cette occaſion une marque extraordinaire du reſpect & de l'amour extraordinaire qu'ils avoient pour leur mere: car l'ayant fait monter dans ſon Chariot, ils ſe mirent eux-mêmes à le tirer, & le traînerent l'eſpace de 45 ſtades juſqu'au Temple de Junon; c'eſt près de deux lieues. Cette action fut vue & admirée; on loua la vertu des deux freres, & on eſtima leur mere infiniment heureuſe d'avoir de tels enfans. La mere de ſon côté en reconnoiſſance de leur piété & de leur reſpect, pria Junon de leur envoyer ce que les hommes peuvent obtenir de meilleur en cette vie. Sa priere achevée, on fit les Sacrifices, & pendant que chacun étoit occupé à faire bonne chere, les deux freres s'endormirent dans le Temple d'un profond

ſommeil, dans lequel ils trouverent la fin de leur vie.

Les Dieux décideront qu'une mort douce qu'on ne voit point venir, qui termine une vie, dont les peines ſurpaſſent toujours les plaiſirs en quelque état qu'on ſoit, eſt le plus grand bonheur qu'on puiſſe ſouhaiter.

Epigramme ſur un mauvais Poëte.

Sanlecque. ¶ Quand je vois Baudinet avoir l'ame ſi vaine,
Que de nommer ſes Vers le tombeau de Turenne;
J'en raille & je le dis tout net.
Quoi, c'eſt le tombeau d'un ſi grand Capitaine!
Non, non, mettons au bas d'un Tombeau ſi mal fait,
Ci gît le pauvre eſprit qu'à perdu Baudinet.

Madrigal au Roi.

C'eſt une Muſe en colere qui parle.

Louis je me vengerai bien,
Je ne te prédirai plus rien;
Te faſſe qui voudra la charmante peinture
De ta gloire future,
Pourquoi ſuis-je pouſſée à bout,
Je prédirai des coups plus beaux que ceux d'Achille:

Mais hélas vengeance inutile ;
Ta ſageſſe te prédit tout.

Au très-Révérend Pere de la Chaiſe.

Tu me fais perdre patience,
La Chaiſe, c'en eſt fait, je cours à la vengeance ;
Tu vas être à jamais en proie à mes bons mots,
Je vais de tous côtés publier tes défauts.
Peut-on à tes dépens aiguiſer la Satyre ?
Hélas non ! tu n'as rien dont on puiſſe médire.
Je ne puis te blâmer, je n'y penſe donc plus.
Mais je vais me venger de reſte,
Je te connois humble & modeſte,
Je vais de tous côtés publier tes vertus.

Madrigal au Roi.

Je parle en pur Hiſtorien,
Quand je dis que par tout tu fais autant de bien,
Que ſi ta bonté ſeule étoit toute ta gloire.
Oui je cite en cela ton Hiſtoire ; grand Roi,
Cependant ce beau trait d'Hiſtoire,
Sera-ce une Fable pour moi ?

Madrigal au même Monarque, qui avoit témoigné qu'il cherchoit l'occaſion de faire du bien à Sanlecque.

Grand Roi ſi ton bienfait n'eſt que digne de moi,
Ma pauvreté ſera toujours extrême ;
Il ne faut pas auſſi qu'il ſoit digne de toi,
Il te rendroit pauvre toi-même.

MADRIGAL

Sur ce qu'on promettoit à l'Auteur une Penſion de 500. écus.

Où ſont-ils mes cinq cens écus ?
Je les cherche partout, ne les a-t-on point vus ?
Ah ! qu'ils me mettroient à mon aiſe :
Mais j'appréhende fort qu'ils ne ſoient nulle part,
Car je n'ai pu les voir ni dans tes yeux, la Chaiſe,
Ni dans ceux de Verjus (*a*) ni dans ceux de Maillard. (*b*)

(*a*) Le Pere Verjus Jeſuite, ami du Pere de la Chaiſe.

(*b*) Le Frere Jeſuite du même Pere la Chaiſe.

SONNET

A Monſeigneur de Pontchartrain, Controlleur Général des Finances, & grand ennemi des louanges.

La glorieuſe ſurvivance
Que ton fils vient d'avoir du Roi !
Qu'il eſt digne même ſans toi,
D'une ſi belle récompenſe !

Il a ton eſprit, ta prudence,
Il eſt ton fils dans ſon emploi,
Enfin tout ce que je lui voi,
Eſt né pour la Surintendance.

Je m'apperçois que tu pâlis
A ſon Eloge que tu lis,
La délicateſſe eſt extrême.

Sur tout point de mauvaiſe humeur,
Je ſuis audacieux rimeur,
Je te . . . je te lourois toi-même.

Petite Epitre en Vers au Pere de la Chaiſe.

Permettez, mon Révérend Pere,
Qu'un malheureux Prieur Curé,

Vous dépeigne ici ſa miſere,
C'eſt-à-dire ſon Prieuré.

Dans mon Egliſe l'on patrouille,
Si l'on ne prend bien garde à ſoi,
Et le crapaud & la grenouille
Chantent tout l'Office avec moi.

Près de-là ſont dans des Mazures,
Cinq cens gueux couverts de haillons,
Point de Dévote à confitures,
Point de Pénitente à bouillons.

Comme ils n'ont ni terres ni rentes,
Et qu'ils ſont tous de pauvres gens,
Dans une Cure, choſe étonnante,
Je ſuis triſte aux Enterremens.

Dans une Epitre qu'il adreſſe au Duc de *** il y loue les Vers de ce Seigneur.

Licas, docte Licas, quelle aimable Satyre!
Ceux même dont tu ris, ſont les premiers à rire,
De plus, tout vicieux dont tu nous fais horreur
T'admire, & ne ſe plaint que de ſon propre cœur,
Par tout on voit des Vers hardis avec juſteſſe,

Tu joins l'enthouſiaſme à la délicateſſe,
Là tout eſt ſimple & grand, là point de tour nouveau
Qui n'ait les agrémens du véritable beau;
C'eſt-là que les Portraits n'ont rien de giganteſque,
Le grave n'eſt point froid, le plaiſant point burleſque:
On n'y voit point ſurtout de ces Vers languiſſans,
Dont l'un eſt pour la rime, & l'autre pour le ſens,
Dans les tranſitions ta Muſe toujours ſage,
Sçait cacher au Lecteur le moment du paſſage.
Là tout eſt vif, le trait perce auſſi-tôt qu'il part,
La nature en un mot s'y conforme avec art.

Il dit plus bas.

Hé! qui peut comme toi faire aimer la Satyre,
Boileau; non, non, Boileau ne ſçait plus que médire,
Quoiqu'il ſoit aſſez vieux ſa Muſe d'aujourd'hui,
De vingt ans pour le moins eſt moins vieille que lui,
Il exalte ſon Vers qu'il croit encor ſublime,
Mais ce fruit de ſa Muſe eſt plus dur que ſa lime;
Qui pourroit plaire encor? ce malheureux Gaſcon,
Dont le Vers ſent ſi fort la bourbe d'Héliçon,

Ne le voyons-nous pas barboter dans la fange ?
Laiſſons-le, car ſon nom prophane ta louange.
Fais donc que le public en liſant tes écrits,
Diſe, Horace eſt vivant, il eſt Duc de ****.

On n'auroit jamais cru que le Duc de **** pût être élevé aux dépens de Boileau. Si ce Seigneur étoit Duc, ſa Muſe n'étoit pas Ducheſſe ſur le Parnaſſe ; en un mot, c'étoit un Poëte médiocre. A l'égard de Gacon, c'étoit le Hibou des Poëtes ; tous les oiſeaux étoient en poſſeſſion de le huer ; je ne ſçais pas trop ce que Sanlecque veut dire, quand il dit que la Muſe de Boileau étoit moins vieille que lui de vingt ans. Veut-il par là blamer Boileau, ou le louer ? S'il veut le blamer, comme on voit bien que c'eſt ſon deſſein, il ne fait pas ce qu'il veut faire. Une Muſe jeune a tout le feu de la Poëſie, dans un âge avancé, ce feu eſt ſujet à s'éteindre. Quand Sanlecque a dégradé Boileau pour mettre à ſa place le Duc de **** c'eſt un Roi légitime qu'il détrône, pour faire regner un Roi qui n'a qu'un faux titre. Tout le monde crie à l'uſurpation ; mais le Parnaſſe où le Duc

de **** regne, ne ſubſiſte que dans l'imagination de Sanlecque, ou plutôt dans le Royaume de la flaterie.

Au reſte, il ne faut pas croire que tout ce qui eſt dans les ouvrages de ce Poëte reſſemble aux morceaux que j'en ai extraits. Ce ſont ſes perles & ſes diamans, le reſte n'eſt pas de ce prix. Afin d'uſer d'une autre comparaiſon, c'eſt le marc de la liqueur qui reſte au fond de l'alambic, après que l'eſprit eſt monté au chapiteau.

Je n'ai pas voulu répéter les placets ingénieux,& une fable de Sanlecque, & un petit Poëme du Geſte que j'ai rapportés ailleurs. J'appelle encore ces ouvrages-là l'eſprit de ſa Poëſie.

Jugement ſur Balzac & ſur Voiture.

¶ Boileau dit que Balzac a fait toute ſa vie un métier qu'il n'entendoit point, qui étoit celui d'écrire des Lettres; qu'on voit dans les ſiennes regner les deux plus grands vices de l'art épiſtolaire, qui ſont l'affectation & l'enflure, que l'ironie retorque contre lui ce Vers que Maynard a dit à ſa louange :

Il n'eſt point de mortel qui parle comme lui.

Cette louange qui a été donnée à

Jeſus-Chriſt. *Nemo locutus eſt ſicut homo iſte*, n'a jamais pu être propre à aucun homme dans un ſens exact & rigoureux.

Pour moi je trouve Voiture auſſi affecté, mais dans un autre genre d'affectation. Ce n'eſt pas une gravité de ſtile à l'exemple de Balzac, qui ſoit affectée, mais c'eſt un enjouement qui donne dans un pareil excès. En un mot, Voiture auſſi-bien que Balzac, veulent avoir par tout de l'eſprit; ils en font montre à chaque ligne. Voici encore la difference que je mets entre eux. Si vous regardez les Lettres de Voiture, comme des Lettres, vous n'y trouverez point le caractere épiſtolaire, regardez-les comme des jeux d'eſprit, des ouvrages ingénieux, qui ne ſont point dans le genre des Lettres, vous les pourrez admirer. Mais à l'égard de Balzac, quelque nom que vous donniez à ſes Lettres, vous ſerez également choqué de ſon affectation & de ſon enflure.

¶ Damon a deſtiné ces Vers à être mis au bas du portrait du Cardinal de Biſſy.

De Biſſy de la pourpre a rehauſſé l'éclat,
Retraçant les vertus de ce ſublime état,
Indulgent pour autrui, ſévere pour ſoi-même,
Il ſe fait tout à tous par ſon amour extrême;
Fleau des Novateurs par ſon zéle éclairé,
Il les force d'entrer dans le Bercail ſacré.
Dieu donnant à l'Egliſe un ſi rare modelle,
Nous prouve bien l'amour dont il brule pour elle.

Vers à la louange du Cardinal de Biſſy.

¶ Le Placet au Roi ſur les Iſles, de la façon de M. Roubin, que tous les beaux eſprits ont admiré, me fit naître l'envie d'avoir le recueil de ſes Vers qui étoient en manuſcrit dans quelques cabinets. Ce Placet ingénieux qu'on voit à la tête du recueil, & que j'ai rapporté ailleurs, me mit en goût de dévorer tout l'ouvrage; mais en le pourſuivant, j'eus bien des nauſées. Voici les Vers qui m'ont fait plaiſir dans un grand nombre de médiocres. Son Placet lui donnant la réputation d'un grand Poëte, on le montroit au doigt quand il paſſoit. Il fit ce Madrigal.

Vers de M. Roubin.

Muſe apprenez-moi, je vous prie,
Et dites-moi ſans flaterie,
De mon Placet ce que l'on croit,
Depuis que j'ai fait cet ouvrage,

Toute la Cour me montre au doigt ;
Ai-je mérité cet outrage ?

Dans une Idylle qu'il a faite ſur l'Hiver, je n'aurois voulu conſerver que les ſtrophes qui ſuivent, qui ſont fort poëtiques.

L'Aurore en cette ſaiſon,
S'accommode à notre pareſſe,
On ne voit pas qu'elle ſe preſſe
De paroître ſur l'horiſon.

Le Soleil d'un pas languiſſant,
Fournit ſa vaſte carriere,
Et de mépris ou de colere,
Ne nous regarde qu'en paſſant.

Déja les Montagnes voiſines,
Nous préſentent le triſte hiver ;
Elles quittent leur habit verd,
Pour prendre leurs robes d'hermines.

De nos odorentes moiſſons,
Les vents ont dépouillé la terre,
Et dans le plus riche parterre,
On ne voit que des glaçons.

Le Rhône, ce Fleuve rapide,

Dont le cours nous eſt ſi fatal,
Eſt une maſſe de cryſtal,
Plutôt qu'un élément liquide.

Les petits habitans de l'air,
Tranſis du froid qui les conſume,
N'ayant que les os ſous la plume,
N'ont pas la force de voler.

L'Abeille prévoyante & ſage,
Sans s'expoſer au mauvais tems,
Attend le retour du Printems,
Pour recommencer ſon ouvrage.

Le Dieu Pan avec ſon Hautbois,
Ne réjouit plus les Dryades,
Et craint qu'en donnant des aubades
L'aquilon lui géle les doigts.

Les Bergers n'ont plus de Muzettes,
Ni les Bergeres de Chanſons,
Ils cherchent l'abri des buiſſons,
Au lieu de danſer ſur l'herbette.

Rien ne flatte plus nos déſirs,
Rien ne nous plaît à la Campagne;
L'Hyver que l'horreur accompagne,
Vient d'en éteindre les plaiſirs.

Cependant l'ardeur qui m'enflâme,
Ne cede point à ſa rigueur,
Je ſens toujours même vigueur,
Au feu qui dévore mon ame.

Ainſi ma Philis je prétens,
Malgré la tempête & l'orage,
Voir bientôt ſur votre viſage
Les plus douces fleurs du Printems.

Aimable objet de mon ardeur,
Ce tems rebuteroit un autre,
Mais je ne crains pas ſa froideur,
Hélas ! je ne crains que la vôtre.

Cette oppoſition des fleurs du viſage de Philis & de ſa froideur à l'Hiver eſt très-galante, & très-ingénieuſe.

Sur un enfant né à Toulouſe avec de la barbe.

MADRIGAL.

Quel pouvoir la nature aujourd'hui fait paroître ?
Ou plutôt quel effet de ſon bras tout puiſſant ?
Qui pourra me faire connoître
L'eſprit

L'eſprit de ce Problême aſſez embarraſſant,
Eſt-ce un enfant qu'on voit déja en naiſſant ?
Ou ſi c'eſt un vieillard qui commence de naître ?

Voici un Sonnet qui finit par une penſée morale, qui eſt bien amenée, & qui eſt précédée d'une belle image du Printems.

Tout plaît, tout rit aux champs, tout eſt calme ſur l'onde,
On voit en liberté promener les poiſſons,
Et déja le Soleil ennemi des glaçons,
Rend par tout la nature agréable & féconde.

Dans le plaiſir de voir ce bel aſtre du monde,
Les petits Roſſignols perchés ſur les buiſſons,
Font retentir les airs de leurs tendres Chanſons;
Il ſemble qu'à l'envi l'un à l'autre réponde.

Un tems doux & propice à l'eſpoir de Cerès,
D'une riche verdure embellit nos guerets,
Et rend à nos Jardins leur beauté naturelle.

Mais ô ſort déplorable, ô regrets ſuperflus!
Quand tout ſemble reprendre une forme nouvelle,
L'homme n'a qu'un printems & ne refleurit plus.

Sæpe homini florere non licet.

Madrigal ſur lui-même.

J'ai la vue un peu trouble & deviens un peu ſourd,
Et m'affoiblifſant chaque jour,
Je ſuis d'une maigreur qui n'a pas de pareille;
L'Eternité s'approche, ô grande vérité!
Elle s'offre à mes yeux & c'eſt ma ſurdité,
Qui depuis quelque tems me le dit à l'oreille.

Cette Antitheſe a beaucoup de force. Le ſieur Roubin, pour ſe défendre d'aller à l'arriere-Ban, expoſe ſa triſte ſituation; il dit que de tous les biens que la Morale diviſe en trois, l'utile, l'agréable & l'honnête, il ne poſſede que le dernier.

Sur la bleſſure à la tête du Marquis de Bouzol à la Bataille de Fleurus.

EPIGRAMME.

L'autre jour nos jeunes Guerriers,

Fourrageant un bois de lauriers,
Dont la coupe ſe trouva prête,
Bouzol en fut tout empreſſé,
Et s'en chargea ſi fort la tête,
Qu'il faillit d'en être affaiſſé.

L'allegorie du Madrigal eſt faite exprès pour le ſujet.

Sur la mort de Boileau.

EPITAPHE.

Ce Critique fameux qu'on appelloit Boileau,
Sur le droit qu'il avoit de boire en l'Hypocrene,
Comme dans les eaux de la Seine,
Repoſe avec ſa Muſe au creux de ce tombeau;
Mais quand nos vœux pourroient le placer près des Anges,
En diſant pour ſon ame un ſeul *De profundis*,
Paſſant, que feroit-il étant en Paradis,
Où l'on n'eſt occupé qu'à chanter des louanges?

Cette Epitaphe imprime vivement dans l'eſprit, que la Satyre étoit enracinée dans l'ame de Boileau; je n'aurois point voulu parler, ni du *De profundis*, ni du Paradis, après avoir parlé de l'Hypocrene, on ne doit point mêler avec la Fable les grandes vérités de notre Religion.

Voici un Madrigal très-moral.

Qu'on eſt malheureux de plaider,
Sur tout au déclin de ſon âge !
S'il faut tout conteſter, le plus juſte héritage,
Il vaut mieux preſque le céder :
Que nous ſert après tout la pourſuite inutile
D'un bien périſſable & fragile ?
L'homme n'a qu'un procès qu'il ne peut éviter,
Sur lequel ſa fortune roule :
Cependant notre vie à toute heure s'écoule,
Et nous ne ſongeons pas à le ſolliciter.

Sur le choix que fit le Roi du Marquis de Dangeau, pour le nommer Protecteur de l'Académie Royale d'Arles, après la mort du Duc de Saint Agnan.

Muſes, il n'eſt plus tems de garder le ſilence,
C'eſt aſſez pleurer nos malheurs ;
Enfin cet heureux jour de nos juſtes douleurs,
Doit terminer la violence.

Dangeau nous eſt donné par le plus grand des Rois
Pour chef de notre troupe, & cet illuſtre choix

Nous va faire revivre au temple de mémoire.
Dans ce don précieux qu'un Monarque nous fait,
On ne ſçait qui des deux nous acquiert plus de gloire,
Le bienfaiteur ou le bienfait.

On ne peut rien dire de plus délicat ſur un pareil ſujet.

Bien des neveux indigens ont des oncles éternels, qui étant riches ne font rien pour eux ; ils ſeront ravis de pouvoir les aiguillonner par un petit compliment ſemblable à celui qui ſuit.

S'il en faut croire les médiſans,
Vous avez ſoixante & dix ans,
Quant à moi j'atteins l'âge où mourut le Meſſie,
Commencez mon cher oncle à me faire du bien,
Si dans trente ans d'ici je vous en remercie,
Je crois que vous n'y perdrez rien.

Voici une réponſe bien naturelle à ceux qui ſouhaitent la mort.

Vous nous dites ſouvent en parlant de la mort,
Qu'elle eſt un sûr aſyle, un ſalutaire port,

Qui nous met pour jamais à couvert de l'orage,
Mais parlons franchement & ſans faire les fins,
Pourquoi nommer la vie un pénible voyage,
Puiſqu'on n'eſt jamais las d'errer par les chemins.

*A Mademoiſelle de *** ſur les Ouvrages de ſon pere.*

Les Ouvrages divins de votre illuſtre pere,
Soit de la plume ou du pinceau,
Ont un ſi noble caractere,
Que les ſiécles paſſés n'ont rien vu de ſi beau.
Ses tableaux, ſes écrits d'éternelle mémoire,
Feront durer ſon nom au temple de la gloire,
Et lui feront mille jaloux,
Mais de tout ce qu'il fit d'admirable en ſa vie,
Ma foi je vous le dis, Silvie,
Rien ne m'a tant charmé que vous.

Rien n'eſt plus galant que ce Madrigal.

Voici une Epigramme, dont j'ai rapporté ailleurs en proſe le bon mot qui la termine.

Contre un Avare.

L'autre jour le pauvre Coignard,
Voyant près de ſon lit paroître
Un voleur armé d'un poignard,
Entré, dit-on, par la fenêtre,
Tira d'abord de ſous ſes draps
Un ſac de vieux Louis qu'il prit entre ſes bras,
L'unique & ſeul objet de ſon idolatrie;
Accablé de frayeur dans ce cas affligeant,
De grace, lui dit-il, tuez-moi je vous prie,
Mais ne m'ôtez pas mon argent.

Autre Epigramme.

On vous a propoſé dans la Maiſon de Ville,
Et pour vous, il eſt vrai, je n'ai pas dit un mot;
Mais rendez-moi juſtice, & calmez votre bile,
Devois-je m'expoſer à paſſer pour un ſot?

Quand l'Auteur eut perdu toutes ſes dents, il fit ce Madrigal.

Enfin, graces au Ciel, me voilà ſoulagé
De ce mal douloureux, de ce mal enragé,
Dont j'avois nuit & jour des atteintes ſi vives,
Je n'ai plus à ſouffrir ces cruels accidens,
Je n'aurai plus de mal aux dents,
Je ne crains déſormais que celui des gencives.

L'Idylle qui ſuit eſt fort naturelle & peint bien le Printems ; j'ai connu des gens ſi amoureux de cet ouvrage, qu'ils l'avoient appris par cœur.

Le Printems a chaſſé l'Hiver,
Tout rajeunit à la Campagne,
Et ſur la plus haute Montagne
Le blanc ſe change dans le vert,
Entendez-vous cette hirondelle,
Qui ſe balançant dans les airs,
A déja paſſé tant de Mers,
Pour vous en porter la nouvelle.
D'un inſtinct qui vaut la raiſon,
Bientôt comme une ouvriere habile,
Vous la verrez d'un peu d'argile
Bâtir ſa petite maiſon.
Les vents qui grondoient ſur nos têtes,
Ont enfin calmé leurs courroux ;
Nous reſpirons un air plus doux,
Nous ne craignons plus la tempête.
Tout bourgeonne, tout va pouſſer,
La nature reprend courage,
Décembre arrêta ſon ouvrage,
Avril le va recommencer ;
Le ruiſſeau de notre prairie
N'eſt plus d'aucun frein arrêté,
Ses flots d'argent en liberté,
Serpentent ſur l'herbe fleurie,
Bachus nous fait bien eſperer
Des fruits que produit ſon empire :
Vignerons commencez de rire,
La Vigne commence de pleurer,
Nous nous ſentons pleins d'allegreſſe
En voyant briller nos guerets ;
L'émail que leur donne Cerès,

Nous eſt garant de ſes promeſſes,
Tout ſemble rire à nos déſirs,
Le calme regne ſur la terre,
On n'y parle plus de la guerre,
On n'y parle que des plaiſirs,
Le Chaſſeur ſans beaucoup de peine
Sur l'affut qu'il a préparé,
Va tirer un coup aſſuré
Sur un Lapin de ſa Garenne.
Le Pêcheur ſur l'onde attentif,
N'eſt point fruſtré de ſon attente,
Et déja ſa ligne tremblante
Entraîne le barbeau captif;
L'autre au courant de la Riviere,
Pêche bien d'une autre façon.
Vois-tu fretiller le poiſſon
Dans le plis de ſon éperviere?
Déja le Berger du Hameau
Aſſis ſur la verte fougere,
Chacun auprès de ſa Bergere,
Fait réſonner ſon chalumeau;
Le Laboureur ſuit en chantant,
Ses bœufs qui traînent la charrue,
Et déploye en ſon ame nue,
Le plaiſir qui le rend content.
Admirons avec quelle peine,
Avec quels efforts violens
Ces animaux graves & lents,
Tracent les ſillons de la Plaine.
Mille oiſeaux, dont la tendre voix
Montre le feu qui les conſume,
D'un ton plus fort que de coutume
Troublent le ſilence des bois.
J'entens le pigeon qui roucoule,
Sous le toît de ce pigeonnier,
Dans un vieux reſte de pannier

Lizette met couver ſa poule.
La triſte & chaſte Tourterelle,
D'un air plaintif & gémiſſant,
Réclame ſon époux abſent,
Du moment qu'il s'éloigne d'elle.
Le Roſſignol dans nos buiſſons,
Preſſé d'une ardeur naturelle,
Tâche d'attendrir ſa femelle
Par ſes langoureuſes Chanſons.
L'Alouette en tous lieux connue
Pour une Amante du Soleil,
Pour voir cet Aſtre ſans pareil
S'éleve au-deſſus de la nue.
L'Abeille s'en va le matin
Viſiter l'Empire de Flore,
Pour ſucer les pleurs de l'Aurore
Sur la lavande & ſur le thin.
On la voit d'une aile legere,
Riche de ce préſent des Cieux,
Serrer ce beaume précieux,
En bonne & ſage ménagere.
Les fleurs exhalent dans les airs,
La douce odeur de leur haleine,
Et la ſauge & la marjolaine,
Parfument juſqu'à nos déſerts.
Partout ces communes richeſſes
Sont les délices des mortels,
Ils en vont parer les Autels,
Ou les donnent à leurs Maitreſſes.
Que j'aime à voir l'état heureux,
Dont le Ciel vous rend jouiſſantes,
Chaſtes fleurs, beautés innocentes,
Dont le Soleil eſt amoureux!
Tendre jaſmin, aimable roſe,
Vous ne craignez que les Hyvers,
Exemtes de cent maux divers

Où la nature nous expoſe.
Elle a ſoin de votre entretien,
Vous avez tout ſans nulle peine,
Hélas! cette mere inhumaine
Ne nous a pas fait tant de bien.
Du moins ſi dans un âge tendre,
Vos beaux jours ſont ſi limitez,
Tous les ans vous reſſuſcitez,
Comme un Phœnix de ſa cendre.

La déclaration d'amour qui ſuit eſt tendre & reſpectueuſe tout à la fois.

Vous voulez ſçavoir, dites-vous,
Pour qui ſi ſouvent je ſoupire,
Ah! j'ai trop de reſpect pour oſer vous le dire,
Et je crains trop votre courroux.

La Muſe de l'Auteur étoit très-propre à traiter des ſujets de dévotion, comme on le verra dans les deux Sonnets qui ſuivent.

Pour mettre ſous un Crucifix.

SONNET.

Voi de ton Dieu mourant la douleur ſans ſeconde,
Pécheur, qui que tu ſois dans ce vaſte Univers,

Il tient pour t'embraſſer les bras toujours ouverts,
Et pour toi ſon amour eſt toujours plus fécondé.

Il voudroit par ſa mort racheter tout le monde,
Et plus l'homme l'offenſe en ce ſiécle pervers;
Plus on voit dans l'excès de ſes crimes divers,
Qu'où regne le péché ſa grace ſurabonde.

D'une ſainte douleur ſi ton cœur eſt outré,
Si d'un vrai repentir tu le ſens pénétré,
Vien chercher à ſes pieds un pardon favorable.

Fus-tu plus criminel cent mille & mille fois,
Mets-toi ſous le ruiſſeau qui coule de ſa Croix,
Le Sang de l'innocent lavera le coupable.

Sur la mort du Sauveur.

O ſpectacle étonnant! ſur un infâme bois,
La mort oſe s'en prendre à l'Auteur de la vie,
Et l'amour ſon complice aſſouvit ſon envie,

En immolant un Dieu ſur l'Autel de la Croix.

Dans ce funeſte jour que d'horreurs à la fois !
De quel affreux revers cette mort fut ſuivie !
Du moment qu'à ſes yeux la lumiere eſt ravie,
La nature en déſordre eſt réduite aux abois.

On ne voit dans les airs que des objets funebres,
Le Soleil éclipſé ſe couvre de ténébres,
Pour ne pas voir un Dieu ſouffrir tant de douleurs.

Inſenſible pécheur, ſeul auteur de ſes peines,
Le verras-tu mourir ſans verſer quelques pleurs,
Lorſqu'il verſe pour toi tout le ſang de ſes veines.

L'Auteur ayant perdu dix enfans, adreſſa ce Madrigal très-naturel à un de ſes amis, qui le croyoit moins vieux de dix ans qu'il n'étoit.

Cher Ami, me voilà ſur le bord du trépas,
Et quand je ne compterois pas
Les dix ans que tu me retranches,

La mort de dix enfans me prépare à mourir ;
Dès qu'un arbre a perdu ſes rameaux & ſes branches,
Le tronc n'eſt pas loin de périr.

Le ſieur Roubin a bien dépeint dans une Chanſon un buveur tranquille.

Fuyons de ces buveurs l'humeur aigre & ſauvage,
Qui contre le ſexe aguerris,
Déchirent ſans pitié les plus ſages Cloris,
Entre la poire & le fromage ;
Il vaut mieux boire à leur ſanté,
Que de leur déclarer la guerre ;
Amis dans nos repas ne choquons que le verre,
Et ne diſons du mal que du vin éventé.

Comparaiſon de la mort & de l'abſence.

Cher ami, l'abſence & la mort
Nous procurent un même ſort,
L'une & l'autre paroît également cruelle,
On leur voit ſéparer ce que l'amour unit,
La mort ſe peut nommer une abſence éternelle,
Et l'abſence une mort qui paſſe & qui finit.

Il apprend à ſon ami que ſa Maîtreſſe embraſſe la vie Religieuſe.

On porte à votre amour une atteinte mortelle,
Philis qui vous fut ſi fidelle,
Va Dimanche prendre un époux,
Mon cher ami conſolez-vous,
Ne l'accuſez point de caprice,
Ne la taxez point d'injuſtice,
Puiſqu'elle a fait un digne choix,
L'Amant que ſon cœur vous préfére
Endura pour Philis les tourmens d'une Croix.
En voudriez-vous autant faire ?

A Iris ſur ſon mal de tête.

La douleur qui vous inquiéte,
Ne me tourmente pas avec moins de rigueur,
Iris vous l'avez dans la tête,
Et moi je la ſens dans le cœur.

Voilà un compliment galant, qu'on peut avoir occaſion ſouvent de placer.

Le Madrigal ſuivant ne le cede à aucun, par la force & la nobleſſe de la penſée qui le termine ; elle eſt bien amenée. L'expreſſion n'en eſt pas le moindre ornement.

Sur les avantages remportés par le Roi ſur les Ennemis, tant par Mer que par Terre.

C'eſt trop verſer de ſang ſur la terre & ſur l'Onde,
Pour ton propre intérêt tu le dois épargner,
Grand Roi, ſur qui veux-tu regner,
Si ton bras dépeuple le monde?
Ces ligueurs que ta gloire a rendu ſi jaloux,
N'ont que trop reſſenti l'éclat de ton courroux,
N'acheve pas de les détruire,
S'il eſt vrai que le Ciel qui benit tes projets,
De ce vaſte Univers te réſerve l'Empire,
Perdre tes ennemis, c'eſt perdre tes Sujets.

Si les Poëtes ſe dépouilloient de cette prévention aveugle, qu'ils ont pour leurs Vers, ils en proſcriroient le plus grand nombre; nous aurions des Volumes legers qui ſeroient d'un grand poids; je demande grace pour cette pointe. Tout le monde aimeroit la Poëſie, on pardonneroit aux Poëtes leurs travers en faveur de la beauté de leurs ouvrages; mais ils ſont tous comme le Triſſotin de Moliere, qui

ſoutient que ſon Sonnet eſt excellent. Ma grande raiſon, dit-il, c'eſt que j'en ſuis l'Auteur. Voilà comment il en prouve le mérite.

Si le ſieur Roubin s'étoit executé & qu'il eut ſacrifié bien des Vers qui ne lui font pas honneur, il figureroit parmi nos Poëtes, & on placeroit ſon buſte dans le Palais d'Apollon.

¶ Nous avons dans l'Hiſtoire auſſi-bien que dans la Fable une pomme de diſcorde. La pomme de diſcorde.

Athenaïs fille du Philoſophe Leonce, fut deshéritée par ſon pere, après qu'il en eut fait une fille fort ſçavante & fort ſpirituelle, tant il ſe tenoit sûr que ſa fille avec ſa ſcience & ſon bel eſprit feroit fortune; elle avoit outre cela une grande beauté en partage. Leonce ne ſe trompa point. Puiſque l'Empereur Theodoſe le jeune, épouſa Athenaïs, elle fut appellée Eudoxe. On fit alors préſent à l'Empereur d'une pomme rare pour ſa groſſeur extraordinaire & exquiſe par ſa bonté. Il en fit préſent à l'Imperatrice qui l'envoya à Paulin Courtiſan ſçavant, qu'elle conſideroit à cauſe de l'amour qu'elle avoit pour

la ſcience ; ce ſçavant crut que cette curioſité ne devoit être offerte qu'à l'Empereur, il la lui préſenta. Theodoſe admira la pomme, ne croyant pas que ce fût la même ; mais l'ayant reconnue, il fut d'abord piqué du mépris que l'Imperatrice avoit fait de ſon préſent, il l'alla voir & lui demanda dans la converſation ce qu'elle avoit fait de la pomme. L'Imperatrice craignant que l'Empereur ne lui reprochât le préſent, qu'elle avoit fait, lui dit qu'elle l'avoit mangée. L'Empereur lui témoignant qu'il ne la pouvoit croire, elle confirma le menſonge par un ſerment. Ce Prince alors lui montra la pomme pour la faire rougir de ſon parjure. Il la ſoupçonna d'un amour criminel pour Paulin, il le fit mourir, & envoya Eudoxe en exil par le conſeil de Pulcherie ſa ſœur, qui gouvernoit l'Etat avant qu'Eudoxe fût ſur le Trône : elle y remonta peu de tems après, Theodoſe ayant ouvert les yeux à ſon innocence. Il ordonna à Flavian Patriarche de Conſtantinople d'aller prendre Pulcherie, & de la mettre parmi les Vierges voilées.

Eudoxe ayant pris les rênes de l'E-

tat ne le gouverna pas heureuſement. L'Empereur fut obligé de rappeller Pulcherie, qui gouverna juſqu'à ſa mort. Elle fit trancher la tête à Chriſaphius qui avoit été la cauſe du rappel d'Eudoxe. Cette Imperatrice déſabuſée de la fauſſe gloire de ſon rang, ſe retira dans la terre Sainte, où elle finit ſes jours. C'eſt Theodoſe le jeune qui publia le Code Theodoſien.

Plaiſanterie que fit Louis XI.

¶ Cette pomme d'une groſſeur prodigieuſe, me rappelle la rave monſtrueuſe dont on fit préſent à Louis XI. dont il donna cent piſtoles. Cette liberalité engagea un Gentilhomme à faire préſent à ce Prince d'un beau Cheval, il comptoit que le Roi feroit ſa fortune; il fut bien trompé dans ſon opinion. Le Monarque accepta le préſent & donna au Gentilhomme la rave, en lui diſant: Sçavez-vous que je vous fais un préſent de cent piſtoles. C'étoit dans ce tems-là une ſomme conſidérable.

Préférence d'eſprit & préférence de cœur.

¶ Il y a deux ſortes de préférences, une préférence d'inclination, & une préférence d'eſtime; il y a des Dames pour leſquelles nous avons cette premiere préférence, & d'autres pour leſquelles nous avons la ſeconde; no-

tre Maitreſſe n'eſt pas toujours celle que nous eſtimons le plus. Je puis même aimer une belle femme ſans l'eſtimer. Elle aura l'eſprit bas, le cœur corrompu, ſa beauté ne laiſſera pas d'allumer dans mon cœur une paſſion très-vive ; l'amour n'eſt alors que l'ouvrage des ſens.

Céſar eſtimoit mieux Caſſius que Brutus ; mais il avoit plus d'inclination pour ce dernier, ils briguerent tous deux la Préture. Céſar dit : Caſſius a raiſon, mais mon penchant m'entraîne vers Brutus. C'eſt comme s'il eût dit, Caſſius ſubjugue mon eſprit, mais Brutus ſubjugue mon cœur ; on croyoit Céſar pere de Brutus. Voilà la ſource de l'inclination qu'il avoit pour lui ; c'eſt ce même Brutus qui fut l'un des aſſaſſins de Céſar.

On ſent auſſi ces deux ſortes de préférences pour les ouvrages d'eſprit. Un homme d'un goût délicat ne donne ſon inclination qu'à un ouvrage excellent, & quoiqu'il aime cet ouvrage excellent, il ne le mettra pas au-deſſus des ouvrages parfaits, qu'il n'aimera pas tant ; la préférence de ſon cœur n'entraînera pas toujours la

préférence de ſon eſprit. J'aimerois mieux la Tragédie qu'un autre ouvrage d'eſprit, je ne donnerai pas pour cela à la Tragédie une préférence d'eſtime ſur les autres ouvrages. La Phédre de Racine m'a gagné le cœur, dois-je en faveur de mon inclination lui donner une préférence d'eſtime ſur le Miſanthrope de Moliere ? non ſans doute, je ſuis ami d'un connoiſſeur, qui aime mieux Racine que Corneille, quoiqu'il eſtime plus Corneille que Racine ; en effet Racine a plus de ces beautés qui ſe font aimer, & Corneille de ces beautés qui ſe font eſtimer.

M. la Mothe a dit : J'ai peine à croire que Racine venant le premier, eût été Corneille ; mais je ſuis sûr que ſans Corneille, il n'eût pas été Racine.

¶ Paul III. ayant demandé au Taſſe quel étoit le plus grand Poëte d'Italie ; le Taſſe en mettant la main ſur ſon eſtomac, dit : C'eſt moi, très-Saint Pere. Vanité du Taſſe.

¶ Un Procureur conſeilloit à un homme de diſſimuler le reſſentiment qu'il avoit de ce qu'on l'avoit appellé voleur ; La plaie qu'on vous a faite, Un Procureur ſe donne mal-à-propos pour exemple.

lui dit-il, vous l'agrandirez par vos plaintes, au lieu qu'elle ſe fermeroit d'elle-même, ſi vous ne diſiez rien. Le conſeil que je vous donne, pourſuivit-il, je l'ai pris pour moi, je n'ai jamais rendu de plaintes, toutes les fois qu'on m'a appellé voleur. Je le crois, lui dit l'autre, parce que vous voyez que l'on vous diſoit que vous exerciez votre métier, la raillerie n'épargne pas les Procureurs, elle a même paſſé en proverbe. Cependant on en trouve pluſieurs qui exercent leur miniſtere avec une grande pureté qui pourroit ſervir de modéle aux railleurs, s'ils ſervoient le public dans un pareil emploi.

Madrigaux de M. de la Sabliere.

¶ J'ai rapporté des Madrigaux de M. de la Sabliere, dont la noble ſimplicité, & les ſentimens naturels & délicats ont enlevé tous les ſuffrages; en voici encore quelques uns du même Auteur, qui ſont de cette maniere ſi sûre de plaire.

Beliſe, je ne ſçai ſi mon rival vous aime,
Ni s'il eſt bien auprès de vous,
Mais je ſçais que je ſuis jaloux,
Et que mon amour eſt extrême,
Si vous le préférez tant pis:
Mais ſans amuſer le tapis,

Sauvez-moi le chagrin d'une pourſuite vaine,
Tout malheureux, tout négligé,
Encor vaux-je bien la peine
Que vous me donniez mon congé.

Belle Iris quand l'heure eſt venue,
Qu'il faut s'en aller de chez vous,
Par un charme puiſſant mon ame eſt retenue,
Et, jamais je ne m'y réſous,
Plus de vingt fois en un quart d'heure
Je dis adieu, puis je demeure,
Et pour vous voir encor, je cherche des détours,
Il faut enfin partir, mais quand je me retire,
Il me ſemble que j'ai toujours
Quelque choſe à vous dire.

En m'éloignant de l'aimable ſéjour,
Où Montelin a mon ame engagée,
Des amours la galante Cour,
Entre nous deux s'eſt partagée,
Les jeux, les ris, les agrémens,
Tous les amours qui rendent belle,
Ceux qui des yeux ſont les doux mouvemens,
Sont tous demeurés auprès d'elle;
Mais ceux qui portent dans le cœur
Le feu, les tranſports & la langueur,
Les vains déſirs, les ſoupirs & les peines,
Tous avec moi ſont partis de Marennes.

Jeune Iris dans notre querelle,
Je n'examine point qui de nous deux a tort,
De tout ce qu'il vous plaira, je demeure d'accord,
Et vous avez raiſon, puiſque vous êtes belle.

Que mon deſtin eſt rigoureux !
Iris, l'aimable Iris a perdu la lumiere ;
Douce, obligeante, quoique fiere,
Près d'elle je trouvois tout ce qui rend heureux,
Dans les aventures fâcheuſes,
Les égards, & les ſoins d'une tendre amitié :
Parmi les peines amoureuſes,
Tout le ſupport de la pitié,
Appuyé d'un ſecours ſi ſûr & ſi fidelle,
De tous ſes déplaiſirs mon cœur venoit à bout,
Iris me conſoloit de tout,
Et rien ne me conſole d'elle.

Si l'on raiſonnoit tant, jamais l'on n'aimeroit,
Et le triſte nom d'eſclavage,
Qui des Amans eſt le partage,
Lui tout ſeul nous rebuteroit,
Puiſque vous répondez à mon amour extrême,
Vos ſcrupules, Iris, ne ſont plus de ſaiſon,

Tout

Tout ce qu'on donne à la raiſon,
On le dérobe à ce qu'on aime.

Il eſt vrai, jeune Iris, que vous ſçavez aimer,
Et vos regards en ſont d'illuſtres témoignages,
D'un exemple ſi beau, l'on ſe ſent animer,
Et mille Amans depuis vous offrent leurs hommages,
De vos chagrins, de vos rigueurs,
De vos ſoupirs, de vos langueurs,
Chacun ſe fait de nouveaux charmes.
Puiſqu'elle aimoit, dit-on, peut-être elle aimera,
Heureux qui fait couler ſes larmes,
Plus heureux qui les eſſuira.

Je ſçais que ma joie eſt prochaine,
Que bientôt je vous dois revoir,
Mais que l'impatience eſt une étrange peine!
Je languis en ce doux eſpoir,
Pour vous dans votre ſolitude,
Etes-vous ſans inquiétude?
Le calme & les plaiſirs vous ſuivent-ils toujours?
Ne regretez-vous point vos aimables demeures?
Et ne comptez-vous point les jours
Dont je compte toutes les heures?

Par adreſſe, & non par bonté,
Iris, qui me connoît amoureux de Clarice,
Loin de me reprocher mon infidélité,
S'employe obligeamment pour ſervir mon caprice,
Ah qu'elle connoît bien l'amour!
Déja ſa victoire s'aprête,
Plus elle avance ma conquête,
Plus elle hâte mon retour.

A force de m'aimer tu me rens miſérable,
Sans ceſſe contre moi tu grondes, tu te plains,
Sur le moindre ſoupçon tu me juges coupable,
Et tu crois tout ce que tu crains.
Que ton humeur, Philis, à ta beauté réponde,
Crois-moi toujours fidéle & toujours amoureux,
Et ne fais pas un malheureux,
Du plus heureux homme du monde.

Puiſque vous reſſentez ma peine,
Et que vous partagez mes feux,
Pourquoi, ſcrupuleuſe Climene,
Retardez-vous le jour qui me doit rendre heureux?
Une faveur non limitée,
Doit être, dites-vous, plus long-tems meritée,
Mais d'une longue attente épargnez-moi l'ennui,

Ce que vous promettez à ma perſévérance ;
Donnez-le moi dès aujourd'hui,
Ce ſera grace, & non pas récompenſe.

Je ne ſçais pas, Iris, à quoi mon cœur s'attend,
Je ne ſçais pas ce qu'il doit craindre,
Mais je ſuis triſte & mécontent,
Sans avoir ſujet de me plaindre.
Avec mille bontés, vous me ſouffrez chez vous,
D'un viſage obligeant & doux.
Vous recevez mes vœux, mes ſoins, & mes hommages,
De quoi ſuis-je donc affligé ?
Ai-je vu dans vos yeux de ſiniſtres préſages ?
Enfin, dites-moi ce que j'ai.

Eloigné de vos yeux, mon ange ;
Sçavez-vous bien ce que je fais,
Force Vers à votre louange,
Des deſſeins de vous plaire, & d'amoureux projets,
Aux échos d'alentour, je dis de vos nouvelles,
Que vous paſſez partout pour la belle des belles,
Je me fais un plaiſir de mon propre tourment,
Je rêve à vous quand je ſommeille ;
J'y penſe dès que je m'éveille,
Et je m'endors en vous nommant.

En amour c'eſt tout que de plaire ;
Et la fortune d'un Amant,
Par les ſoins aſſidus, & par l'empreſſement
Le plus ſouvent n'avance gueres,
A peine ai-je donné des preuves de ma foi,
Qu'Iris ſe déclarant pour moi,
Eſt prête à recevoir mon amitié nouvelle,
Et mon rival pour tout appui,
N'a plus auprès de cette belle,
Qu'un reſte d'habitude, & des ſermens pour lui.

Mille belles qualités,
Encore plus de beautés
Pour vous me rendent ſenſible,
Mais un défaut trop viſible
M'endurcira déſormais,
De tout c'eſt le plus horrible,
De tout c'eſt le plus nuiſible,
On ne s'en défait jamais,
Ah ! Philis, eſt-il poſſible,
Vous donnez dans les plumets ?

Iris, vous m'aimiez l'autre jour,
Aujourd'hui vous ne m'aimez gueres ;
Mais ce ſont là de votre amour
Les inconſtances ordinaires,
Je n'en ſuis fâché qu'à demi,
Je ſuis fait au chagrin que ce malheur me cauſe,
Dans votre belle humeur ſi j'obtiens quelque choſe,
C'eſt autant de pris ſur l'ennemi.

Ce dernier Madrigal n'eſt pas dans le goût des autres, ni dans le génie de l'Auteur ; il ne cherche pas à briller ni à faire en finiſſant aucun jeu d'eſprit, ſon unique étude eſt de terminer ſon Madrigal par un ſentiment rendu délicatement & naturellement tout enſemble.

¶ Charleval a fait des Vers, dont le tour eſt fort aiſé ; il prenoit dans ſon ſujet tout ce qu'il lui fourniſſoit d'agréable. Il dit à une belle Angloiſe. Vers de Charleval.

Si je vis ſous les dures loix
De vos yeux, ces beaux yeux Anglois,
Dont la rigueur me déſeſpere,
Qui pourroit en être ſurpris ?
Iris, vous êtes étrangere,
Mais l'amour eſt de tous pays.

Le ſouvenir eſt effacé
De tout le déſordre paſſé,
Et de nos batailles ſanglantes,
Je ne connois pour mon repos,
Que deux Nations différentes,
Les honnêtes-gens & les ſots.

Mais, beaux yeux, qui cauſez ma mort,
Uſez de votre paſſeport,

Avec un peu moins de licence,
Deffendez à votre beauté
De violer dans notre France,
Le droit de l'hoſpitalité.

Voici un Sonnet du même Auteur qui a une vraie beauté.

L'inconſtance des yeux.

Quand j'apperçus Daphné ſi pompeuſe & ſi belle,
Dont le brillant éclat eût pu charmer les Dieux,
Ma fidelle Cloris, il eſt vrai que mes yeux
Parlerent à mon cœur de vous être infidelle.

Il combattoit pourtant cette flâme nouvelle,
Et déja du combat ſortoit victorieux,
Lorſque votre beauté, qui parut en ces lieux,
Vint punir mes regards d'un deſſein ſi rebelle.

Le cœur vous fut conſtant, mais les yeux trop legers,
Pour avoir admiré des appas étrangers,
M'expoſent au danger de perdre votre eſtime,

Adorable Cloris, ſeul objet mon vainqueur;
Si jamais la bonté dût effacer un crime,

Pardonnez à mes yeux pour l'amour de mon cœur.

EPIGRAMME.

Accueil hors de ſaiſon.

Voyez à quoi le ſort m'engage,
Par un accident tout nouveau,
Clarice me fait bon viſage,
Quand ſon viſage n'eſt plus beau,
Il faut pourtant que je lui diſe,
Comme rolle de Comédie,
Quelque petit mot d'amitié,
Je crains l'abord de ſa ruelle,
Et les Dieux ſeront ſans pitié,
Si Cloris ne m'eſt cruelle.

Il renvoya à ſa Maitreſſe les Vers de Sarrazin avec cette Epigramme :

Après les Vers que j'ai lus,
Iris, je n'en ferai plus
Qui méritent votre eſtime;
Ma Minerve eſt en priſon,
Sarraſin m'ôte la rime
Et vous m'ôtez la raiſon.

Epigramme de Montreuil, qui caractériſe bien un ſcélérat.

¶ Ne vous fiez point à Colin,
C'eſt bien l'homme le plus malin,
Que le Ciel ait jamais vu naître,
Il prendra bien ſon tems dès qu'il le trouvera,

Et tôt ou tard vous trompera,
Comme il a déja fait ſon Maître.
Il n'eſt rien d'impoſſible à ſon eſprit adroit,
Il ſe fait au dehors tout ce qu'il veut paroître,
Et ſe contraint ſi bien, qu'on n'y peut rien connoître;
Enfin ſi ſon pere mouroit,
Je le tiens ſi fourbe & ſi traître,
Que je crois qu'il en pleureroit.

Madrigaux de l'Abbé Reguier.

¶ Depuis que mes tourmens ne vous ſont plus cachés,
Vous m'avez dit cent fois que mon amour vous touche,
Et cent fois vos beaux yeux ſur les miens attachés,
M'en ont plus dit que votre bouche.
A languir cependant je me vois condamné,
Sans que vous ſoulagiez ma peine;
Vous ne m'aimez point, Liſimene,
Vous n'aimez que l'amour que vous m'avez donné.

Tandis qu'à vos pieds chaque jour
Mille Amans vous parlent d'amour,
Et de votre rigueur deviennent la victime,
Vous ſçavez que les mots de reſpect & d'eſtime
Sont les ſeuls que j'ai prononcés:
Ce ſont des mots ſans conſéquence,
Mais ces mots joints, Iris, à des ſoins empreſſés,
Diſent plus que vous ne penſez,
Et beaucoup moins que je ne penſe.

Iris, qui voit mon ame à l'aimer attachée,
Bruler ſecretement d'une innocente ardeur,
Eſt devenue enfin de mes maux ſi touchée,
Qu'elle m'a découvert juſqu'au fond de ſon cœur.
Quelles choſes, ô Ciel, ne m'a-t-elle point dites!
Vous Zéphirs, qui les entendîtes,
Et qui vîtes ſes yeux briller d'un feu ſi doux,
Zéphirs legers, Zéphirs, n'allez pas ſur vos ailes,
En porter aux Dieux des nouvelles
Du bonheur d'un mortel, ils deviendroient jaloux.

Tant que je vous ai vue inſenſible & cruelle,
J'ai pu trouver en vous dequoi vous adorer;
J'ai plus fait, j'ai beni ma bleſſure mortelle,
Et j'ai pu tout prêt d'expirer,
Vous trouver ſeule aimable & belle:
Mais lorſqu'après m'avoir aimé,
Après m'avoir promis une amour éternelle,
Vous me devenez infidelle,
Je ne vous vois rien de ce qui m'a charmé.
Le joli métier que l'Amour,
Si l'on ne s'aimoit qu'en préſence,
Et ſi dans le cours de l'abſence,
Au lieu de faire nuit & jour
Une eſpéce de pénitence,
On s'oublioit d'intelligence,
Et que du moins juſqu'au retour

On n'eût pas plus d'impatience,
Qu'on en a de voir le Soleil
Après un violent orage,
Paroître au ſortir d'un nuage,
Plus lumineux & plus vermeil.
Quant à moi voici ma méthode,
J'attens le beau tems quand il pleut;
Du tems qu'il fait je m'accommode,
J'aime en préſence tant qu'on veut,
En abſence ſauve qui peut.

Ne craignez point, Doris, que votre humeur legere
Faſſe que dans l'excès d'une juſte colere,
Je m'échape à rien publier;
Heureux, je ne ſçais que me taire,
Trahi, je ne ſçais qu'oublier.

Votre eſprit qui vous ſert au gré de vos déſirs,
Dans les Pays perdus ſe forme cent plaiſirs,
Et toute votre joie eſt là-deſſus fondée:
Mais, Iris, ces plaiſirs qu'en vain vous vous formez,
Et que vous n'avez qu'en idée,
Voulez-vous en effet les poſſeder? aimez.

J'étois déja dans l'automne de l'âge,
Et vers l'hiver avançant chaque jour,
Je devenois plutôt triſte que ſage,
La jeune Iris m'a donné de l'amour,
Le beau Printems eſt pour moi de retour.

Je m'étois fait de vous une idée admirable,
Sur la foi d'un ſimple recit,
Je vois plus qu'on ne m'en a dit,
Vous êtes cent fois plus aimable,
Et de tout l'Univers vous méritez les vœux;
Mais quelques qualités dont vous ſoyez pourvue,
Je ne crois pas fort malheureux
Ceux qui ne vous ont jamais vue.

Je ne ſçais plus, Iris, comment vous faire entendre
Juſqu'où va déſormais ce que je ſens pour vous,
Tout ce que j'en puis dire, & qu'on en peut comprendre,
Eſt cent & cent fois au-deſſous.
C'eſt un ſentiment vif, délicat & ſublime,
C'eſt un feu pur & clair qui m'embraſe & m'anime,
Que rien ne peut éteindre, & qui croît chaque jour,
C'eſt plus que tout ce qu'on exprime
Par les mots de reſpect, de tendreſſe & d'eſtime,
C'eſt plus même que de l'amour.

L'Auteur mit ces Vers au bas du Portrait d'une Demoiſelle qu'il aimoit.

C'eſt ici le Portrait fidelle
D'Iris, jeune, charmante & belle,

Mais ſujette pourtant à la commune loi.
Le Portrait d'Iris immortelle
Eſt ailleurs, il eſt fait d'une main digne d'elle,
Et par tout où je vais, je le porte avec moi.

Les Vieillards qui aiment, peuvent dire les Vers ſuivans à leurs Maitreſſes.

A vous ſervir, Iris, je m'attache & m'empreſſe
Avec des ſentimens pleins de délicateſſe,
Que vous pouvez avouer tous.
Mais dans un âge, hélas, ſi peu conforme au vôtre,
Que fais-je avec des ſoins ſi tendres & ſi doux,
Je vous apprens peut-être à ſentir pour un autre,
Ce que nul comme moi ne peut ſentir pour vous.

J'ai pour vous un reſpect extrême,
Je ſuis zelé, je ſuis ſoumis,
Je ſuis plus que je ne vous dis,
Et que je ne puis dire même.
Mais pour moi qu'êtes-vous, Iris?
N'êtes-vous à votre ordinaire,
Qu'aimable, charmante, ſincere?
N'êtes-vous que ce que je voi,
Et n'avez-vous rien à me taire,
De ce que vous êtes pour moi?

Quand la charmante Citherée,
Minerve, & la Reine des Dieux,
Pour avoir la pomme dorée,
Se préſenteroient à mes yeux,
Telles qu'on les voit dans les Cieux;
Toutes trois auroient beau me plaire,
Et toutes trois auroient beau faire,
Pour obtenir de moi le prix de la beauté.
J'en demande pardon à l'Amour, à ſa mere,
Il n'eſt dû qu'à la vérité.

J'ai dit, Iris, que pour la vérité
Ma paſſion alloit juſqu'à l'extrême,
Et là-deſſus quelqu'un a commenté
Avec eſprit, avec ſubtilité,
En concluant que c'eſt Iris que j'aime.
Je ne dis point s'il a tort ou raiſon,
Mais, dites-moi, vous fâchez-vous ou non,
Quand on vous prend pour la vérité même?

Dans une aſſemblée autentique,
On agitoit s'il étoit bon
Qu'il fût des Médecins ou non.
Rome, diſoit un Politique,
Dans le tems de la République,
S'en paſſa ſix cens ans durant.
Un autre diſoit autre choſe,
Somme toute; ils perdoient leur cauſe,
Et c'étoit-là l'avis courant.
Mais votre erreur eſt ſans ſeconde,

Dit quelqu'un, de les condamner
Sans les Médecins dans le monde,
Comment pourroit on se tourner ?

Un Prélat de quatre-vingt ans
Avoit un Aumonier de la même légende ;
Qui soupiroit depuis long-tems
Après quelque bonne Prébende.
Il en vaque une, il la demande.
Vous venez tard, dit le Prélat,
Je viens d'en donner la Patente ;
Mais de la premiere vacante,
Dès-à-présent faites état.
Hé, par votre foi, par la mienne,
Dit l'Aumonier tout hors de soi,
Que diable voulez-vous qu'il vienne,
A vaquer avant vous, & moi ?

Une Demoiselle fort aimable, qui aimoit fort à dormir, pria l'Auteur de lui faire son Epitaphe. Voici comment il s'en acquita.

Sous cette molle couverture
Iris git jusqu'à son réveil,
Et d'une haleine douce & pure,
Souffle mollement le sommeil.
Dans le sommeil ensevelie ;
Combien de gens seroient ravis,
D'être ensevelis auprès d'elle !
La compagnie est bonne & belle,
Je suis assez de leur avis.
Cette Epitaphe vous suffise,
D'une autre le tems est si loin,

Qu'elle peut bien être remiſe,
J'en laiſſe à nos neveux le ſoin.

La relation du voyage de Munic du même Auteur, eſt le modele du ſtile aiſé, poëtique, il y régne un enjouement qui fait rire juſqu'au fond de l'ame. Voici comment il décrit une couchée qu'il fit.

Mais l'enroué cornet dont tout l'air retentit,
D'un ton aigre nous avertit,
Que nous ſommes proches du gîte.
Deſcendons, eſt-ce là le lieu qu'on avoit dit?
Quel logis, quel gîte maudit!
Falloit-il donc aller ſi vîte,
Pour ne trouver ni feu, ni pain, ni vin, ni lit?
Pour comble un poële où l'on reſpire
Une molle & fade vapeur,
Qui fait preſque faillir le cœur,
Eſt l'endroit où l'on ſe retire,
Et de nos maux pourtant ce n'eſt pas là le pire,
Le pire eſt qu'il faut dormir ſur le plancher;
Choſe à mon avis un peu dure,
Ou ſe reſoudre à ſe jucher
Sur un lit que je vois, dont la ſeule figure
Me détermine preſque à ne me point coucher.
La choſe toutefois n'eſt pas encore bien ſûre,

Et pour ne me rien reprocher,
Je crois qu'elle mérite avant que de conclure,
Déliberation plus mure :
Cependant je m'en vais tacher
De décrire ce lit avec ſa garniture.
Muſe, que ni ma côte où j'ai ſouffert fracture,
Ni les mauvais chemins dont encor je murmure,
De mes pas n'ont pu détacher,
Vous qui m'inſpirez de toucher
Un deſſein de cette nature,
Secourez-moi dans la peinture,
Que j'entreprens d'en ébaucher.
Il eſt fait en forme d'armoire,
Et l'on y monte par degrés,
De rideaux vous m'excuſerez,
Ces ſortes de lit-là font gloire
De n'en être jamais parés.
L'ambitieux chevet juſques au ciel s'éleve,
J'entens juſques au ciel du lit,
Et de la couche large & breve,
Tient la moitié ſans contredit.
Une couette de cuir vers le milieu renflée,
Mais mince & plate vers le pied,
Avec une autre couette encore plus bourſoufflée,
En occupe l'autre moitié.
Voulez-vous vous coucher ? c'eſt entre ces deux couettes,
Où vous trouvez deux draps comme des ſerviettes,
Qu'il faut tout vif s'enſevelir.
Romains vainqueurs de l'Allemagne,
Et vous illuſtre Charlemagne,

Que vous l'avez ſçu mal polir !
Au lieu de tant de loix de toutes les natures,
Dont on vous a vu la remplir,
C'étoit des draps, des couvertures,
C'étoit des matelas qu'il falloit établir.
Mais déja le ſommeil commence de ſuſpendre
De mes ſens aſſoupis la force & la vertu,
Sans que je m'en puiſſe défendre.
Jettons-nous ſur ce lit tout botté, tout vêtu,
C'eſt le meilleur parti que je crois qu'on peut prendre.
Voilà que je m'endors, bon-ſoir,
Je m'en vais pour un tems ne rien du tout entendre,
Ne dire mot, & ne rien voir.

¶ Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on a dit que les plus belles Lettres ſont les Lettres de change, c'eſt dans cette idée que Buſſi-Rabutin dans un de ſes ouvrages, qu'on a appellé un mauvais réchauffé de Petrone, fait écrire par une de ſes Heroïnes à un de ſes Amans, qui lui avoit mandé qu'il iroit juſqu'à 200 piſtoles pour avoir ſes bonnes graces.

Quelles ſont les plus belles Lettres.

Je ne ſçavois pas encore que vous écriviſſiez ſi bien que vous faites, je n'ai rien vu de ſi joli que votre Lettre, & je ſerois ravie d'en avoir ſouvent de ſemblables.

Le Sage dans ſa Comédie du Turcaret, badine encore bien plus agréablement ſur le même ſujet. Turcaret eſt un Financier épris d'une Coquette à qui il envoie des Vers & un billet de dix mille écus payables au Porteur. Voici les Vers.

Recevez ce billet, charmante Philis,
Et ſoyez aſſuré que mon ame
Conſervera toujours une éternelle flâme,
Comme il eſt certain que trois & trois ſont
ſix.

La Soubrette dit à Turcaret : Votre Proſe, Monſieur, vaut bien votre Poëſie. Au moins, il eſt vrai, dit Turcaret, que ma Proſe a ſon mérite, elle eſt approuvée & ſignée par quatre Fermiers Généraux. Cette approbation, reprend la Soubrette, vaut mieux que celle de l'Académie Françoiſe en corps. J'aurois voulu que la Coquette eût dit qu'il n'étoit pas étrange que les Vers d'un Auteur, dont la Proſe étoit excellente, ne fuſſent pas trop bons, parce qu'on ne réunit gueres ces deux talens à la fois.

Le Sage a fait des Ouvrages fort agréables. Tels ſont le Diable boi-

teux. Gilblas de Santillane ; c'eſt dommage qu'il ait proſtitué ſon génie aux divertiſſemens de la Foire ; c'eſt verſer ſon ſel attique ſur de fort mauvais ragoûts.

¶ On ne tarit point ſur les ſaillies des Gaſcons, ni ſur les naïvetés des Suiſſes. Un perſonnage de Fribourg en avoit humé l'air le plus groſſier, la ſubſtance de ſon ame étoit ſi épaiſſe, qu'il n'y en eut jamais de ſi materielle ; il avoit pardeſſus cela une bonne doſe de brutalité, dont Madame Nature l'avoit doué outre meſure. Il traverſoit la Seine avec ſon cheval dans un Bac ; le Batelier voulant faire ranger le cheval, l'appella roſſe ; cette épithete déplut au Suiſſe, il ſe poſſeda néanmoins aſſez pour ne rien dire, ſon automate n'étoit pas monté pour agir ſur le champ à la vue d'un objet qui le frapoit ; il aborde, pourſuit ſon chemin : à un quart de lieue il fait réfléxion ſur la modération qu'il a eue, il crut ſon honneur intéreſſé à venger ſon cheval, ſans doute par des raiſons de ſympathie ; il revient ſur ſes pas, il retrouve le Batelier qui abordoit : Apprenez, Monſieur, lui dit-il, que ſi mon cheval

Naïveté d'un Suiſſe.

eſt une roſſe, votre Bac eſt un Faquin. Après avoir lancé ce trait ; il donne des deux à ſon cheval ; qui ſembla applaudir à ſon Maître, & le remercier par un henniſſement qui témoignoit ſa juſte reconnoiſſance.

Jugement irregulier.

¶ On cite pluſieurs Jugemens héteroclites du Bailliage & Siége Préſidial de..... Le Procureur général du Parlement d'où releve cette Juriſdiction, ſe fit rapporter la minute d'un de leurs Jugemens, où il vit cette incongruité. Nous avons condamné l'Accuſé à trente livres d'aumône envers le Roi ; juſqu'à ce qu'il fût convaincu, en voyant l'original, il avoit cru la copie infidelle.

Amour imperieux.

¶ L'Amour dans un Amant prend toutes ſortes de forme, tantôt il eſt ſoumis, & c'eſt ſa forme ordinaire ; mais quelquefois il eſt fier, & parle en Maître, & fait des menaces ſur ce ton là, témoins ces Vers qu'un Cavalier envoya à une Dame qu'il aimoit.

Laſſé des rigueurs d'une belle,
J'oublios à la fois, l'amour, & la cruelle,
Et faiſois vœu de n'être plus Amant ;
Mais vos charmes, Philis, ont ſçu m'apprendre,

Qu'un cœur près de vous doit ſe rendre,
Et que l'Amour a ri ce mon ſerment :
Mais pour ſa gloire il vous ordonne
De ne pas mépriſer mon feu,
Car ſi de n'aimer plus je faiſois encor vœu ;
Pour me le faire rompre il ne connoît perſonne.

¶ On a de triſtes exemples des ſcélérats condamnés au dernier ſupplice, qui ont porté l'impiété juſqu'au comble, & ſont morts comme ils ont vécu. Un de ces malheureux étoit pieuſement perſécuté par ſon Confeſſeur, qui n'avoit pas à la vérité cette onction, qui ſeule perſuade indépendamment de la force des raiſons. Le patient lui dit : On m'a lu mon Arrêt, je ſuis condamné à la mort ; mais je ne ſuis pas condamné à vous entendre ; ainſi laiſſez-moi en paix. Les differens genres de mort de ces ſcélérats ont leur ſource dans leurs divers caracteres. Les uns ont toujours eu au fond de leur cœur des principes de Religion, que leurs crimes affreux n'ont jamais pu effacer. Ces mêmes principes n'ont jamais pu mordre, ſi l'on peut parler de la ſorte, ſur le cœur des autres, ce ſont des tables plus dures que l'airain, qui ont ré-

Un Patient impie juſqu'au dernier ſoupir.

ſiſté aux efforts de ceux qui y ont voulu tracer des ſentimens de Religion.

Exemple fort ſingulier dans une matiere criminelle.

¶ Un cas fort ſingulier où me conduit la matiere dont je parle, fut celui d'un Accuſé, qui fut en vertu d'une Sentence Préſidiale fouetté, fleurdeliſé, & qui fut enſuite par Arrêt défouetté, & défleurdeliſé. Voici comment la choſe arriva ; Il étoit accuſé d'un petit vol ; on prétendoit qu'il avoit été repris de juſtice, la compétence ayant été jugée, il fut condamné & il ſubit le ſupplice qu'on vient de dire ; il prétendoit que le cas n'étoit pas Préſidial, & qu'il étoit innocent ; il ſe pourvut au Grand Conſeil, où il fut aſſez heureux pour avoir un Jugement, qui déclara qu'il n'avoit point été repris de juſtice, qu'on l'avoit pris pour un autre qui portoit le même nom, & que par conſéquent il n'avoit pu être jugé qu'à la charge d'appel. Le voilà renvoyé au Parlement, où le Préſidial uni au Bailliage reſſortiſſoit ; le bonheur qu'il avoit eu au Grand-Conſeil, l'accompagna dans ce Parlement ; il fut pourtant ſeulement mis hors de Cour ; mais on le défouetta néan-

moins & défleurdeliſa par Arrêt. Quelle comédie pour un Philoſophe, que de pareils Jugemens ! Comment des Juges décident-ils ſi diverſement ſur l'honneur, la vie, & le bien des hommes ? Ceux-ci croient un Accuſé digne de mort, ceux-là le jugent innocent. A quoi ſommes-nous expoſés ? Pouvons-nous jamais faire fond ſur notre innocence, dès que les organes des cerveaux de nos Juges ſe plieront & replieront contre nous ? J'ai écrit dans un Procès aux Requêtes du Palais d'un Parlement de Province, il s'agiſſoit d'un Teſtament d'un pere entre ſes enfans, ma partie en demandoit la caſſation, le Teſtament fut confirmé tout d'une voix, ma Partie condamnée aux dépens ; elle appella, le Teſtament fut caſſé tout d'une voix à une Chambre des Enquêtes, mon client obtint tous les dépens. Ce qui eſt de plus étrange, c'eſt que parmi des Juges intégres, éclairés, les uns décident le pour, les autres le contre. Eſt-ce la faute des Régles, des Loix, ou des Juges ? Diſons plutôt que ce ſont les limites trop étroites du génie humain, qui ne lui permettent pas de voir la vé-

rité ſous toutes ſes faces. Dès qu'il veut paſſer les bornes qui lui ſont preſcrites, il ne voit qu'un cahos, il s'égare, le hazard ſeul peut le ramener dans la bonne voie, & le conduire au but.

Traîtres punis.

¶ Cette maxime d'Auguſte, On aime la trahiſon, mais on déteſte les traîtres, eſt un de ces ſentimens imprimés au fond du cœur de tous les hommes, même des plus barbares. Le Prince d'Alſauval s'étant défendu dans une fortereſſe contre Artaxerce Roi des Perſes, eut la douleur de voir ſa fortereſſe priſe par la trahiſon de ſa fille, qui ſur la promeſſe que lui fit le Monarque de l'épouſer, débaucha la garniſon. Il l'épouſa en effet, quelque averſion qu'il eût pour ſon caractere; la beauté de la traitreſſe lui inſpira des déſirs qu'il voulut ſatisfaire; mais il lui dit enſuite: Si tu as trahi ton pere, qui t'aimoit ſi tendrement, que dois-je attendre de toi? Il la fit attacher par les cheveux à la queue d'un cheval indomté, qui la mit en piéces. Cette action d'équité ſeroit plus belle, ſi Artaxerce n'eût pas joui de cette beauté coupable. On ne peut

pas

pas s'empêcher de s'écrier : Voilà un homme équitable bien brutal.

Alexis Comnene ſe mit à l'abri d'un pareil reproche. Guiſcard de Hauteville Gentilhomme de la Baſſe-Normandie, s'empara de la Pouille & de la Calabre ; étant delà paſſé en Grece, il y tailla en pieces une armée de 40000. hommes, quoiqu'il n'en eût gueres plus de 10000. Il revint peu de jours après au ſecours de Gregoire VII. aſſiégé dans le Château Saint-Ange. A peine ce Heros eut-il délivré le Pape, que repaſſant en Grece, il battit une armée Navale : il eſperoit de prendre Conſtantinople, mais il avoit une femme qui arrêta le cours de ſes projets. A la perſuaſion de l'Empereur Alexis Comnene, elle empoiſonna ſon mari. Pour gagner cette méchante femme, il lui avoit promis de l'épouſer. En effet il l'épouſa : mais avant que de ſortir du Temple, où s'étoit fait le mariage, il demanda à ſes Miniſtres s'ils jugeoient qu'il dût la garder, ou plutôt s'il ne devoit pas punir ſa perfidie. Tous ayant répondu qu'elle méritoit d'être brulée, on la mena du Temple au ſupplice : tout le

monde applaudit au dénouement de cette Tragédie.

Sort tragique de Gordien le jeune.

¶ Gordien le jeune Empereur, qui dans ſa jeuneſſe avoit de grandes qualités, périt par la trahiſon de Philippe, qui le fit mourir après s'être fait proclamer Empereur. Ce traître avoit un fils qui portoit le même nom que lui, qu'il aſſocia à l'Empire. L'armée Romaine déteſta ce meurtre; on enſevelit Gordien dans un tombeau, ſur les confins de la Perſe, à une digue de l'Euphrate. On y mit cette inſcription en caracteres Grecs, Latins, Perſans, Egyptiens : *Au Divin Gordien, vainqueur des Perſes, des Gots & des Sarmates, & non des Philippes.* Il auroit autant valu qu'on eût dit que Gordien avoit vaincu ſes ennemis déclarés, mais qu'il avoit ſuccombé ſous la trahiſon. Rien n'étoit plus honteux à Philippe & à ſon fils, que cette inſcription : je ſuis ſurpris qu'ils l'ayent laiſſée ſubſiſter. Licinius qui prétendoit deſcendre de ces Philippes, étant parvenu à l'Empire la fit ôter, & fit détruire le monument plus de quarante ans après qu'il avoit été élevé.

¶ L'Hiſtoire du Duc de la.... eſt un Roman mal tiſſu ; on y voit néanmoins une ruſe bien concertée, les plus fins donneroient dans le piége. C'eſt dans la Cour galante de Charles II. Roi d'Angleterre que la Scene ſe paſſe. Le Romaniſte dit, que Madame de Clermont pour ſe mettre à l'abri des perſécutions de ſon mari s'étoit réfugiée dans cette Cour. Ce mari étoit jaloux du Duc de la.... qui aimoit la Dame & qui en étoit aimé. L'Abbé de Clermont, frere du mari, voulut dégouter le Duc de la Dame, en perſuadant à ce Seigneur qu'elle étoit coquette ; il dit en confidence au Roi qu'en paſſant devant l'appartement du Duc d'Yorc, il avoit vu ce Prince ſur un lit avec une Dame qui avoit des bas de ſoie de couleur de feu, des ſouliers de maroquin noir avec une broderie d'or, & les jarretieres de même couleur que les ſouliers, & qu'il n'avoit pu voir que la jambe de la Dame. L'Abbé avoit remarqué ces bas & ces ſouliers à Madame de Clermont, qu'il étoit allé voir le matin à ſa toilette. Le Roi curieux de découvrir la maitreſſe de ſon frere,

Ruſe ingénieuſe.

s'aviſa de propoſer aux Dames de la Cour qui le vinrent voir à leur ordinaire, qu'il vouloit leur faire préſent à chacune d'une paire de gants & d'une paire de bas de ſoie, à condition qu'il leur baiſeroit les mains & attacheroit les jarretieres ſur les bas qu'elles avoient. Elles conſentirent à la premiere faveur, & ſe défendirent d'accorder la ſeconde. Mais pouvoient-elles la refuſer dans une Cour où une pareille faveur accordée à un Roi, donna naiſſance à un Ordre illuſtre de Chevalerie ! le Duc de la.... qui étoit préſent condamna les Dames à accorder au Roi ce qu'il ſouhaitoit. Après avoir fait les façons qui ſervoient à relever le prix de leur complaiſance, elles s'aſſirent au nombre de vingt & firent un cercle. Le Roi s'étant fait apporter les préſens, les diſtribuoit aux conditions galantes qui avoient été acceptées. Quand le Monarque fut à Madame de Clermont, qui fut la ſeiziéme à laquelle il rendit ſervice, les bas de couleur de feu & les jarretieres le fraperent. Le Duc de la.., qui étoit le confident de la curioſité du Roi fut très-interdit, croyant ſa maitreſſe infidéle il

l'abandonna. Le Romaniſte dit que l'Abbé profita de cette conjoncture pour raccommoder la femme avec le mari. Voilà tout ce qu'on trouve de joli dans le Roman, encore ai-je habillé ce recit à ma mode. Il n'y a que cet endroit qui puiſſe un peu vous dédommager d'un Roman très-ennuyeux chargé de détails puérils. Si on vouloit faire une pointe, on diroit que cette jarretiere qui ſe noue ſur la jambe de Madame de Clermont, fait le nœud d'une ruſe ingénieuſe.

¶ On peut appliquer aux Miſſiſſipiens, dont la grande fortune s'eſt évanouie, ce paſſage de l'Ecriture-Sainte : *Dormitaverunt ſomnum ſuum & nil invenerunt in manibus viri divitiarum.* Ces nouveaux riches ont fait un beau ſonge, ils n'ont rien trouvé à leur réveil entre les mains.

Fortune fragile des Miſſiſſipiens.

¶ Le ſtoïque Numinius diſoit que le Roi étoit l'ouvrage de Dieu, la Loi l'ouvrage du Roi, la Juſtice l'effet de la Loi, la félicité le fruit de la Juſtice.

Sentence de Numinius.

¶ Qu'on me donne l'homme qui ſera de l'humeur la plus mauvaiſe contre les pointes d'eſprit, & qui les

Pointe qui fait rire un Parlement.

regardera comme des traits qui ſont les antipodes du bon goût, je parie qu'il rira comme les autres de certaines pointes. Tout un Parlement rit de celle que je vais rapporter, qui dit un Parlement, dit la gravité même répandue en pluſieurs ſujets qui la modifient chacun à ſa façon.

Un Eccléſiaſtique, membre d'une Communauté établie en Languedoc, pratiqua une voie ſouterraine qui alloit juſques ſous la maiſon d'un voiſin qui n'avoit pas voulu la vendre à cette Compagnie. Il ébranla tellement les fondemens, que la maiſon s'affaiſſa, & tomba peu de tems après. Heureuſement la maiſon elle-même avoit annoncé ſa ruine, perſonne ne périt. Le voiſin intenta un procès à ces bons Eccléſiaſtiques, & leur demanda des dommages-intérêts conſidérables. L'Avocat qui plaida contre eux au Parlement de Toulouſe, où le procès fut porté par appel, dit : Dans cette Cauſe je plaide contre les Freres Mineurs, le Premier Preſident l'interrompit, en lui diſant : Vous vous trompez : vous ne plaidez pas contre des Religieux de S. François ; Je ne me trompe point, reprit l'Avocat,

je plaide contre des Eccléſiaſtiques qui ont miné la maiſon de ma partie. Le Premier Préſident, & tous les Juges qui étoient ſur les rangs, rirent de cette pointe ; après cela mon Lecteur pour ſon honneur en doit rire.

¶ *Contre la malignité d'un mauvais Poëte.*

Attaqué d'une maladie,
Qui mit mes jours tout à coup en danger,
Un Poëte inſolent qui ne ſçait qu'outrager,
Pour ſignaler ſa perfidie,
N'attendoit, diſoit-il, que l'heure de ma mort :
De ce lâche projet on me fit le rapport.
Hé pourquoi, dis-je alors, attendre
Que je ceſſe de vivre, afin de m'attaquer ?
S'il veut de mes défauts m'inſtruire, ou me reprendre,
A préſent, ou jamais il doit me le marquer.
Je ne vous croyois pas ſi cruche,
Me répondit-on à l'inſtant,
Cet homme aſſez ſouvent dans la raiſon trébuche,
Il veut être ſeul combattant.
Quoi, médire des morts, la maxime eſt affreuſe !
Oui, mais vivans peut-être ils auroient répondu,
Et cette adreſſe eſt merveilleuſe,
Pour mordre & n'être pas mordu.

Traits de Bouffons.

¶ PATS Bouffon fut disgracié de la Reine Elizabeth, parce qu'il lui avoit dit sans ménagement des vérités piquantes ; on interceda pour lui, la Reine le rappella ; dès qu'elle le vit : Hé bien, dit-elle, ne venez-vous pas encore nous reprocher nos fautes ? Je n'ai pas coutume, répondit PATS, de parler de ce qui fait l'entretien de tout le monde. Voilà un homme bien corrigé !

¶ Le Cardinal d'Yorc de basse naissance, devoit son élévation à Henri VIII. Il avoit un fou à qui il échapa de dire qu'il souhaitoit que son Maître fût Pape, il lui en demanda la raison. S. Pierre, dit-il, étant Pêcheur fit le Carême pour faire gagner ses parens qui étoient aussi Pêcheurs ; votre Eminence aboliroit le Carême pour faire gagner plusieurs de vos parens & des miens qui sont Bouchers.

¶ *Embarras amoureux.*

Amour, j'implore ta puissance,
Descend des Cieux pour soutenir tes droits ;
Climene dont je suis les loix,
Prend un plaisir pour une offense :
Ah quel embarras, quel tourment !
Je sens qu'il faudra que j'en meure,

Je voudrois lui plaire à toute heure,
Et l'offenſer à tout moment.

¶ *L'ami inviſible.*

Au travers de Paris & de ſes embarras,
Du Louvre à la Place Royale,
On compte au moins trois mille pas :
Pour retourner chez moi la diſtance eſt égale.
Quand je vais pour te voir de ſueur tout trempé,
Tu n'es point au logis, ou tu n'y veux pas être.
De tes affaires occupé,
Et plus ſouvent encor des affaires du Maître.
Non pour te voir trois mille pas,
A mon empreſſement, Cliton, ne coutent gueres,
Mais il me coute trop d'en faire
Six mille pour ne te voir pas.

¶ *Maladie divine.*

Chers convives, joyeux Auteurs,
De mon infirmité Bachique
Vous êtes des blaſphémateurs,
D'inſulter à ma ſciatique,
C'eſt un travail ſi glorieux,
Qu'il mérite un Autel en Suiſſe.
A l'exemple du Roi des Dieux,
Je porte Bacchus dans ma cuiſſe.

RONDEAU.

Allez mourir ſur le ſein d'une belle,
A qui je voue une amitié fidelle,
Petites fleurs, dont mon cœur eſt jaloux;
Le Ciel m'a fait moins de grace qu'à vous,
Et peu s'en faut que je ne le querelle;
Son teint vaincra votre fraîcheur nouvelle,
Et ſa vertu vos parfums les plus doux,
Double triomphe, à vous honte cruelle:
Allez mourir.

Si j'étois jeune une flâme éternelle
L'inviteroit à l'ardeur mutuelle;
Mais puiſqu'enfin mon étoile en couroux,
Ne permet pas tel commerce entre nous,
Pour lui prouver comme je vis pour elle:
Allez mourir.

Pour conſerver le Gibier.

DIALOGUE.

BARTOLIN, FABRICE.

BARTOLIN.

J'ai reçu de la venaiſon,
Où dois-je la garder par ces chaleurs; opine?

FABRICE.

Conſerve-la dans ta cuiſine,
C'eſt le lieu le plus froid qui ſoit dans ta maiſon.

¶ *Raiſon pertinente pour garder le lit.*

Iſabelle eſt au lit, gens de ſa connoiſſance
Vont lui rendre viſite avec empreſſement;
Son Baptiſtaire la diſpenſe
Du travail de l'enfantement.
Elle n'a point de fievre, encor moins de migraine,
Elle a la face large, & le teint repoſé;
De deviner ſon mal épargnez-vous la peine,
Myrtis, cela n'eſt pas aiſé.
Sans vous en troubler la cervelle,
Faites mieux vous-même, allez-y,
Et vous trouverez qu'Iſabelle
A fait faire un lit neuf de velours cramoiſy.

¶ *Eſperances trompeuſes.*

Marcou dont le trépas coutera peu de larmes,
A trouvé le ſecret de nous faire enrager,
Il donne de fauſſes allarmes,
Il tombe en défaillance, il ne veut point manger.
Ce ſont-là des coups de maître,
Qui nous tiennent en l'air depuis ſix mois entiers,

On croit qu'il va mourir, rien moins, c'eſt
que le traître
Fait ſa cour à ſes héritiers.

¶ *La jeune étourdie.*

Sur certain petit incident,
La vieille Tante de Lydie,
Dit à ſa Niéce en la grondant,
Tu n'es qu'une jeune étourdie:
Lors dit la Niéce en gambadant,
Vous avez raiſon, ou je meure,
Jeune étourdie à la bonne heure,
Mais je ſuis jeune cependant.

Pourquoi on a donné de grandes oreilles à Midas.

¶ L'Aſne a l'ouïe très-fine, la longueur de ſes oreilles y contribue. Comme Midas ſçavoit tout ce qui ſe paſſoit dans ſon Royaume, on lui donna des oreilles d'Ane pour exprimer qu'il entendoit tout, & que rien ne lui échapoit : Voilà l'origine de ſes longues oreilles ; ainſi ce n'eſt point un preſent que lui fit Apollon, ſelon la Fable, parce qu'il préféra Pan à ce Dieu pour la ſcience de la Muſique.

Extravagance de Xercès.

¶ Xercès ayant couvert l'Heleſpont de ſes Vaiſſeaux, voulut faire ſur cette Mer un Pont de bateaux, que la tempête emporta, lorſqu'il fut fait à moitié ; il fit donner 300 coups de fouet

à la Mer, & y fit jetter une paire de fers de ceux qu'on mettoit aux pieds des criminels & des eſclaves, afin de lui apprendre à qui elle ſe jouoit. Ce Prince avoit une Armée de 1700 mille hommes, où il n'y avoit perſonne qui fût d'une taille auſſi grande, & qui eût un port & une mine auſſi avantageuſe que lui; on dit de cette Armée que c'étoit un corps ſans ame, elle périt entierement.

¶ J'ai trouvé je ne ſçais où des Vers qui déclament noblement contre les rimailleurs, & les faux Poëtes. Sur les rimailleurs.

L'art du Dieu du Parnaſſe & de ſes nourriſſons,
Eſt-il donc renfermé dans les terminaiſons?
Eſt-ce tout d'ajuſter l'uniforme finale?
Erreur groſſiere, erreur fatale,
Ne ceſſeras-tu point d'inonder l'Univers;
D'un déluge de mauvais Vers?
Plus que la rime & la cenſure,
La cadence nombreuſe, & la juſte meſure,
Font l'eſſence du Vers; la compoſition
Veut une noble invention;
L'enthouſiaſme enfin, l'ivreſſe d'Ypocrene;
Les rapides bouillons d'une feconde veine,
Et du tour le charme flateur,
Par un chemin fleuri conduiſent juſqu'au cœur.

Voilà un Jugement fort ſain ſur la Poëſie, rien n'eſt mieux rendu.

Satyre d'un Avocat ignorant.

¶ On diſoit d'un Avocat ignorant, qu'il étoit extrêmement cher, qu'il ne donneroit pas un bon conſeil pour cent piſtoles.

Un Avocat habile eſt l'Oracle du Public ; le reſpect intérieur qu'il inſpire, n'eſt-il pas au-deſſus du reſpect exterieur qu'on rend à une grande Charge de Robe ?

Tableau éloquent que fait un Prédicateur.

¶ Un Prédicateur, dont l'éloquence chrétienne n'eſt pas aſſez dégagée des figures de Rhetorique, a de grands traits dans ſes Sermons. Dans celui qu'il a fait ſur la mort du Pécheur, il donne le ſpectacle d'un riche mourant, à qui on préſente à la derniere extrêmité un Confeſſeur pour l'exhorter à la mort. Il faut dans ce moment faire haïr à ce Pécheur tout ce qu'il a aimé, & lui faire aimer tout ce qu'il a haï. Quel ouvrage qui demande la toute-puiſſance du bras de Dieu ! Ce riche voluptueux n'a jamais vu ſa Religion qu'en perſpective, dont il ne s'eſt jamais approché ; il n'a que des idées confuſes des premiers élémens du Chriſtianiſme. Le Confeſſeur veut d'abord lui inſpi-

rer de faire un Acte d'amour de Dieu ; le mourant d'une voix foible qui articule mal, lui dit : Apprenez-moi à faire un Acte d'amour de Dieu ; c'eſt-là où l'éloquence du Prédicateur triomphe. Quoi ! dit-il en s'adreſſant à ce Pécheur, vous avez uſé une vie de ſoixante ans dans les plaiſirs, vous voilà au lit de la mort, & vous n'avez pas ſeulement appris à faire un Acte d'Amour de Dieu. O comble de l'aveuglement de l'eſprit humain ! ô déplorable faſcination de la bagatelle ! Le Prédicateur n'oublie pas de faire entrer dans la compoſition de ſon Tableau, pluſieurs grouppes de figures. Ici ce ſont des domeſtiques qui ont une triſteſſe de commande ; là, des enfans plus effrayés qu'affligés ; on démêle ſur le viſage de la femme du mourant, une douleur concertée, qui recele la joie dont elle eſt pénétrée. Voilà un exemple de damnation effroyable, en pure perte pour ſa famille.

Rencontre plaiſante.

¶ La Reine de Suede, la fameuſe Chriſtine, traverſant la France, honora de ſa préſence l'Académie Françoiſe. Le Sécretaire voulant lui montrer un eſſai du Dictionnaire qui oc-

cupoit alors l'Académie, ouvrit par hazard ſon porte-feuille ; au mot *Jeu* il lut : *Jeux de Princes qui ne plaiſent qu'à ceux qui les font*, pour ſignifier des jeux qui vont à fâcher, à bleſſer quelqu'un : Cette rencontre plaiſante du hazard fit rire la Reine.

Plaiſanterie d'un Cordelier.

¶ Un Officier traverſoit une riviere dans une barque avec un Cordelier qui avoit un âne à côté de lui. Ce pauvre animal trembloit de tout ſon corps. Le Capitaine qui étoit tenté de ſe moquer du Cordelier, commença la converſation en lui demandant la cauſe de ce tremblement. Si vous aviez, lui dit le Religieux, comme mon âne, la corde au cou, les fers aux pieds, & un Cordelier à vos côtés, vous trembleriez bien davantage.

Etrange métamorphoſe.

¶ Un Auteur moderne a fait avec beaucoup d'art une deſcription d'une métamorphoſe qui fut l'ouvrage d'une Fée.

A peine Emire commençoit à rêver à ſes diſgraces, qu'elle s'apperçut qu'elle changeoit de moment en moment. Sa taille fine & majeſtueuſe ſe racourcit ; deux boſſes la défigurerent, l'une devant, l'autre derriere ;

ſa gorge d'albâtre en ſe jauniſſant ſe ternit & s'amollit ; ſes beaux bras ſe décharnerent, ſes mains blanches & potelées ſécherent ; ſes grands yeux noirs où l'amour allumoit ſon flambeau, devinrent des yeux éraillés ; un nez long, rouge, crochu, tout boutonné, prit la place de ſon petit nez fin ; à ſa bouche, vrai ſéjour des ris & des graces, on ſubſtitua une antre d'une forme irreguliere, d'où ſortoient quelques chicots, dans leſquels on avoit changé les perles qui ornoient ſa bouche ; ſes cheveux d'ébene rouſſirent, ſes oreilles s'allongerent, ſon teint de lait & incarnat ſe jaſpa, ſes ſourcils arqués devinrent une forêt de crins : enfin toutes ſes beautés furent métamorphoſées en horreur. Son aimable figure qui ſatisfaiſoit ſi fort ſon amour propre, ne ſervit plus qu'à l'humilier infiniment.

¶ Un Joueur entendoit tous les jours fort dévotement la Meſſe, le ſoir il juroit & blaſphémoit au jeu dès qu'il avoit le moindre revers ; on diſoit qu'il mangeoit les Saints le matin, & les vomiſſoit l'après-dinée.

Bon mot dit à un joueur faux dévot.

Naïveté. ¶ On parloit dans une compagnie de mort ſubite, on en rapportoit pluſieurs exemples ; une Dame dit naïvement : Moi qui ſuis toujours infirme & languiſſante, je n'ai pas encore eu ce mal-là.

C'eſt à peu près la penſée d'une Payſanne, qui en racontant la mort de ſon mari, dit que cela lui avoit paru d'autant plus étrange, qu'il n'avoit pas accoutumé de mourir.

Marchand obligé de ſurfaire à ſes amis. ¶ On dit à un Marchand qu'il ne falloit pas qu'il ſurfît à ſes amis : Je voudrois, dit-il, ne ſurfaire qu'à mes ennemis ; mais viendront-ils dans ma boutique ?

Genereuſe réponſe de Conſidius. ¶ Céſar s'étant rendu par ſes troupes le plus fort dans Rome, alla au Sénat, tous les jeunes Sénateurs déſerterent ; il demanda à Conſidius, vieux Sénateur, pourquoi les Sénateurs prenoient la fuite : Ils craignent, répondit Conſidius, de n'être pas libres, & de riſquer leur vie. Pourquoi, leur dit Céſar, n'avez-vous pas la même crainte ? C'eſt que je n'ai qu'un reſte de vie à hazarder, répliqua Conſidius, & que je ſouhaite la mort, pour ne pas voir la tyrannie.

Solon avoit parlé de même à peu près à Piſiſtrate.

¶ Platon trouvant un Diſciple qui jouoit, lui fit une réprimande ; le Diſciple s'excuſa, en diſant : Qu'il ne jouoit qu'un petit jeu. Oui, reprit Platon : Comptes-tu pour rien l'habitude de jouer, que ce petit jeu te fait contracter ? Le petit jeu eſt pernicieux.

¶ Un Roi Scithe écrivit à Philippes de Macedoine : Vous avez des Soldats qui ſçavent vaincre les hommes, les miens outre cela ſçavent vaincre la faim & la ſoif, qui triomphent des hommes. Avantages des Scithes ſur les Macedoniens.

¶ Periclès qui avoit gouverné Athenes, diſoit en mourant : Je meurs heureux, je n'ai cauſé de deuil à perſonne. S'il y avoit une Métempſycoſe, qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'ame de Periclès dans ſes differens voyages ne paſſât que dans les corps des Rois. Beau ſentiment de Periclès.

¶ Damon prit la défenſe de Moncal, homme de guerre, vexé par Chandar Procureur ; Moncal ne ſe flate pas, dit Damon, d'être auſſi habile dans la guerre où il a ſervi, que Chandar l'eſt dans la guerre ruineuſe de l'écritoire, ainſi que l'appelloit Henri IV. Il convient que ſes Traits de Damon contre un Procureur.

ruſes de guerre, après vingt-cinq ans de ſervice, cédent aux ſtratagêmes de Palais de ſon adverſaire, il a pourtant cet avantage ſur lui, qu'il n'a jamais fait la guerre qu'aux ennemis de l'Etat, au lieu que Chandar, quoique jeune, eſt déja blanchi dans la guerre qu'il fait aux Sujets du Roi, c'eſt le Héros du Palais qu'on ne placera jamais au temple de la gloire.

Il dit enſuite que Chandar qui poſſede l'art de perpetuer un Procès, le regarde comme la toile de Penelope, que l'on défaiſoit le ſoir après l'avoir fait le matin ; de ſorte que c'étoit toujours à recommencer.

Il fait enſuite l'Hiſtoire de tous les incidens de la chicane de Chandar, après quoi, il dit ſur ce fidéle récit, qui ne jugera que l'épithete de vermine de Palais, que Chandar applique à Moncal, eſt une liberalité qu'il lui fait de ſon propre bien ; Epithete ſi propre à Chandar, qu'on croiroit qu'Adam, qui donna des noms expreſſifs à tous les animaux de la terre, lui a donné ce nom. *Appellavitque Adam nominibus ſuis cuncta animalia.*

Moncal n'avoit pas appris en ſervant le Roi, la guerre du Palais, & ne

devoit-on pas croire qu'un Officier qui combattoit contre un Procureur ſi habile ſuccomberoit ; mais voici comme cela s'eſt fait : il a oppoſé ſon bon Ange au mauvais Ange de Chandar, il les a mis aux priſes ; l'Ange céleſte a vaincu l'Ange infernal, cela ne pouvoit pas arriver autrement.

Bon mot de Monſieur Molé.

¶ Un jeune homme repréſentoit à M. Molé Premier Préſident, qu'il ne devoit point s'expoſer aux fureurs d'une troupe de factieux. Jeune homme, répondit-il, il y a loin de la main d'un ſcélérat au cœur d'un homme de bien.

¶ *Beau joueur, bon joueur, aimable joueur, ſage joueur, grand joueur, fin joueur* ; toutes ces expreſſions ont un ſens different. *Un beau joueur*, eſt un homme qui reçoit d'un viſage égal la bonne & la mauvaiſe fortune. *Un bon joueur*, eſt un homme qui fait bien ſes parties. *Un aimable joueur*, eſt un homme qui donne facilement des revanches. *Un ſage joueur*, eſt un homme qui ne ſe livre point trop aux caprices de la fortune, qui ne ſe pique point de la perte, & qui ſçait ſe prévaloir de ſon bonheur, enfin qui eſt capable de faire de grands gains, &

qui ne peut faire que de médiocres pertes. *Un grand joueur*, eſt un homme qui entreprend de grands coups, qui joue hardiment de groſſes ſommes. *Un fin joueur*, eſt un homme rafiné au jeu, qui dans des coups difficiles ou délicats, prend bien ſon parti.

Naïveté d'un Miſanthrope.

¶ On conſeilloit à un Miſanthrope mélancolique, ſolitaire, atrabilaire, de fréquenter ſes amis: Hélas! dit-il, je n'en ai point.

Naïveté de M. Bullion.

¶ Monſieur de Bullion Surintendant des Finances fit bâtir une Chapelle aux Cordeliers; les Religieux lui vinrent demander à quel Saint il vouloit la dédier: Prenez, dit-il, qui vous voudrez, je n'ai affection pour aucun, & je puis dire que les Saints me ſont tous également indifferens.

Traits ſur les banqueroutes.

¶ Les banqueroutes ſont à la mode à Noli, grande Ville, où le négoce eſt très-floriſſant. Un Marchand prend ſes meſures de loin. Il jette dans ſon contrat de mariage les fondemens de ſa banqueroute, il reconnoît dans cet acte une dot conſidérable à une femme qui ne lui a apporté que le tréſor de ſes charmes. S'il a le vent en pou-

pe, & que ſon crédit ſoit en bonne odeur, il prend l'argent de tout le monde : Quand ſa récolte eſt faite, il met ſes effets à couvert, il diſparoît enſuite. Ses créanciers s'alarment, il attend tranquillement que leur frayeur ſoit parvenue au ſouverain degré : il leur demande alors un ſauf-conduit ; c'eſt-à-dire, qu'il leur demande le droit de les voler impunément. Muni du paſſeport, il paroît ; il montre un bilan dreſſé avec beaucoup d'artifice, ſes pertes y ſont exagerées ; la valeur de ſes effets y eſt diminuée, la dot de ſa femme les abſorbe. Voyez les ſommes totales, vous plaindrez encore votre voleur. Il compoſe avec ſes créanciers au quart de ce qu'il leur doit, il prend un long terme pour payer ; à la veille de l'échéance, il pratique les mêmes artifices, il compoſe à un huitiéme. Enfin, par les mêmes voies, ce huitiéme eſt réduit à un ſeiziéme. Le Banqueroutier témoigne qu'il fait un grand effort pour s'acquitter. Il a ſa quittance générale, alors il leve la tête, il paroît en public dans un carroſſe brillant, où il éclabouſſe fierement tous ſes créanciers. Un Banquerou-

tier qui n'étoit pas tout-à-fait de ſi mauvaiſe foi que celui que je viens de dépeindre, avoit fait quatre banqueroutes : mais dans les trois premieres il avoit payé fidélement les ſommes qui avoient été moderées. Un de ſes créanciers qui avoit été abſent pendant long-tems, voulut être payé. Etes-vous, lui dit le Marchand, mon créancier dans mon premier malheur, ou dans mon ſecond, ou dans mon troiſiéme, ou enfin dans le quatriéme ? J'ai traité bien differemment avec mes créanciers. Ceux de mon premier malheur ont eu le quart, ceux du ſecond, le huitiéme, ceux du troiſiéme ont eu le ſeiziéme, & ceux du quatriéme n'auront rien. J'exécute religieuſement, pourſuivit-il, les traités que je fais. Avouons que la fortune étoit bien acharnée à perſécuter ce Marchand, il avoit été accueilli de quatre grands malheurs en fort peu de tems.

Fin du Tome ſixiéme.

TABLE

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

A

ABBE'S, voyez *Clélie.*
Agoniſant qui veut differer le départ de ſon ame, 154. Plaiſanterie d'un Agoniſant, 312. *& ſuiv.*
Alexandre. Comment ce Pape exprima ſon reſſentiment à l'Empereur *Frederic*, 175
Alexandre VII. Explication de la Prophétie de Malachie ſur ce Pape, 274. *& ſuiv.* & ſur *Alexandre* VIII. 276
Amans, voyez *Epigramme.*
Amant enivré par ſa Maitreſſe qu'il vouloit enivrer, 332 *& ſuiv.*
Ami inviſible, voyez *Vers.*
Amitié, voyez *Hébreux.*
Amour, voyez *Buſſi-Rabutin.*
Amour impérieux, 404. *& ſuiv.*
Angeli, voyez *Bautru.*
Antimachus. Eſtime que ce Poëte faiſoit de *Platon*, 176
Archers. Grand courage d'un Archer contre

Richard Roi d'Angleterre, 18
Argent. (l') Son pouvoir chez les Turcs, 4
Artaxerce Roi des Perſes, ſon action d'équité contre une traitreſſe, 408. *& ſuiv.*
Athanaïs. Trait de ſon Hiſtoire, 377. *& ſuiv.*
Avares. Trait d'un avare agoniſant, 160. Voyez *Roubin.* (M.)
Auguſte. Ce qui l'engagea à donner ſon amitié & ſon eſtime à Virgile, 233. *& ſuiv.* Sa lettre plaiſante à Horace, 263. *& ſuiv.* Son dire ſur les traîtres, 408
Aumône. Raiſons convaincantes ſur l'aumône, 16
Avocats. Plaiſant plaidoyer d'un, 13. *& ſuiv.* Satyre ſur un Avocat ignorant; ce qu'eſt un habile Avocat, 422. Voyez *Damon.*
Auteurs De deux eſpeces, 147. *& ſuiv.* Trait piquant contre un Auteur très-médiocre, 150. *& ſuiv.* Leçons pour les Auteurs d'*Opera*, 184. Voyez *Garaſſe.* (le P.)

B

BALZAC & *Voiture.* Jugement ſur ces deux hommes célébres, 355
Banqueroutes. Traits ſur les banqueroutes, 430. *& ſuiv.*
Baron. Comment ce grand Acteur a fait l'apologie de Corneille, 262
Baronius. Ce qu'il dit en parlant d'un Hiſtorien qui avoit loué *Brunehaut*, 53. *& ſuiv.*

Baſilic. Hiſtoire d'un baſilic en Allemagne, 158 *& ſuiv.* Vers ſur ce baſilic qu'on attribue à *Bourſaut*, 159
Batailles. Circonſtance ſinguliere d'une, 54. *& ſuiv.*
Bathilde. Ce qui le rendit la fable de Rome, 24. *& ſuiv.*
Bâton de Maréchal de France compenſé, 151. *& ſuiv.*
Bautru. Sa repartie au bouffon *Angeli*, 151
Bayard. (le Chevalier) Ses dernieres paroles; bon mot d'un Gaſcon à cette occaſion, 296. *& ſuiv.*
Beautés répandues dans trois Nations, 166
Bellievre. Bon mot de cet Abbé, 150
Bénéfices. Demande adroite d'un bénéfice, 300. *& ſuiv.*
Benſerade, voyez *Furetiere.*
Beſemaux. (M. de) Trait de ce Gaſcon, 299. *& ſuiv.*
Biron. (le Maréchal de) Prophéties qui le regardent, 207. *& ſuiv.* 209. *& ſuiv.* Sa mort, 208. *& ſuiv.*
Biſſy. (le Cardinal de) Voyez *Damon.*
Biton, voyez *Clébis.*
Blanche. Pourquoi cette Reine ne voulut pas qu'une autre qu'elle donnât du lait à ſon fils, 8. Son habileté dans l'art de regner, 8. *& ſuiv.*
Boileau, frere du ſuivant, ſa traduction d'un endroit de Virgile, 259
Boileau Deſpreaux. Ses Vers ſur le burleſque, 69. *& ſuiv.* Conciliation de Deſpreaux avec *Gueret* ſur *Scarron*, 72. *& ſuiv.* Vers de ce Poëte, 75. ſur ſes ennemis, 247. criti-

qué, 148. *& ſuiv.* Naïveté de ſon conte de l'huitre, 315. Voyez *Epitaphe.*
Bombarde. (le Sieur de) Voyez *Calviere.* (le Marquis de)
Bonichon. (M.) Sa ſimplicité, 331
Bonneval. Sa lettre à un Partiſan, 264. *& ſuiv.*
Bons-mots, 15. 17. 20. 56. *& ſuiv.* 150. 314. 429. ſur un *ſoufflet*, 17. dit à un prétendu homme à bonne fortune, 57. ſur les *mariages* mal aſſortis, 314. ſur un *joueur* faux dévot, 425
Borgheſe. (Paul) Explication de l'épithete que les Prophéties de Malachie lui donnent, 272
Bouffons. Traits de bouffons, 416
Bouhours. (le Pere) Epitaphe qu'il critique, 153
Boujet. (Jacques) Epigramme de ce Poëte Angevin, ſur *Marguerite* fille naturelle de Charles-Quint, 142
Bourſaut critique le P. Bouhours, 153. Voy. *Baſilic.*
Breuillier. (Madame) Voyez *Clélie.*
Briçonnets. (les) Famille pleine de Prélats, 157
Broſſe (la) Aſtrologue. Ce qu'il prédit au Maréchal de Biron, 209
Brunehaut. Caractere & traits de ſon hiſtoire, 48. *& ſuiv.* Voyez *Baronius.*
Bullion. (M.) Voyez *Naïveté.*
Burleſque. Son hiſtoire, 68 *& ſuiv.*
Buſſi-Rabutin. Ses Vers ſur les effets de l'*amour*, 18
Buveurs, voyez *Roubin.* (M.) *Temple* (M.) *Vers.*

C

CABALISTES. Sur les Cabaliſtes, 338-345. Leur chimere, 345. Voyez *Impoſteur.*
Calabrois. (le) Fameux joueur des Echecs, 345
Calviere (le Marquis de) & le Sieur de *Bombarde.* Recueil curieux qu'ils ont fait, 30
Caractere ſingulier, voyez *Florimond.*
Caſtelnove. (M. de) Ses gaſconnades, 155. *& ſuiv.*
Caſteras. (M. de) Trait de ce Gaſcon, 292
Céſar, Aſtrologue. Son avis au Maréchal de Biron, 210. *& ſuiv.*
Chaiſe. (le très-Révérend Pere de la) Voy. *Sanlecque.*
Chandar, Procureur, voyez *Damon.*
Chanſonniers. Nous ſommes les plus grands Chanſonniers de l'Univers, 29
Chanſons, 143. *& ſuiv.* 164. *& ſuiv.* 328. *& ſuiv.* 374
Charlemagne. Son caractere; abregé de ſon hiſtoire, 26. *& ſuiv.* Recueil qu'il avoit fait pour compoſer l'hiſtoire de la Nation, 29
Charles I. Roi d'Angleterre; prédiction de ſa mort, 215
Charles-Quint. Si le courage fut en ce Prince un préſent de la nature, 61. Jugement qu'en rendit ce Monarque, 163. *& ſuiv.* Ce qu'on raconte de cet Empereur à l'occaſion du jeu des Echecs, 346

Charles VII. Portrait abregé de ce Monarque, 64
Charles IX. Belle action de ce Monarque, 158
Charleval. Ses Vers à une belle Angloiſe, 389. *& ſuiv.* Son Sonnet ſur l'inconſtance des yeux, 390. Son Epigramme ſur l'accueil hors de ſaiſon ; autre à ſa Maitreſſe, 391
Chicane, voyez *Henri* IV.
Childebert. Sa cruauté, 35
Chrétiens, voyez *Turcs.*
Chriſtine, Reine de Suede. *Rencontre* plaiſante qui fait rire cette Princeſſe, 423. *& ſuiv.*
Ciceron. Son jugement ſur Virgile, 235. Juſtifié du nom de grand parleur que lui a donné M. *Nicole*, 250
Cinqmars. Prophétie de Noſtradamus ſur ce Miniſtre expliquée, 212. *& ſuiv.*
Citer. Quelle en a été la fureur, 13
Cléarque. Caractere de cet *Hypocrite*, 321 *& ſuiv.* Mauvais *Orateur* tourné en ridicule, 334. *& ſuiv.* Voyez *Damon.*
Clélie. Ses Vers ſur un *Abbé* crédule, 324. *& ſuiv.* In-promptu de cette Dame, 325. Portrait qu'elle a fait de Madame *Brevillier*, 326
Clément IX. & X. Explication de la Prophétie de Malachie ſur ces Papes, 275. *& ſuiv.* & ſur le Pape *Clément* XI. 277
Cléobis & *Biton.* Piété de ces deux *enfans* envers leur mere, 347
Cléon. Ce qu'il diſoit ſur les ſeconds *mariages*, 151
Clotaire. Sa cruauté, 35. *& ſuiv.* Il fait écla-

ter ſon orgueil, 37
Clotilde. Ce qu'elle dit dans le trouble en livrant ſes petits-fils, 35
Clou, moitié d'or, moitié de fer, hiſtoire de ce clou, 7. *& ſuiv.*
Clovis. Paroles de l'Ecriture qu'il regarde comme prophétiques, 33
Clovis I. Sa cruauté, 34
Comédiens. Traits hiſtoriques ſur eux, 277. *& ſuiv.*
Comnene. (Alexis) Reproche dont il ſe met à l'abri, 409
Comparaiſon, voyez *Marillac.*
Condé. (le Grand) Petite malice de ce Prince, 154
Conſidius. Sa réponſe généreuſe, 426
Coquettes, voyez *Damon.*
Corbeau. Quand il eſt blanc, 15. Ce qui prouve qu'il y a pour eux une providence particuliere, 15. *& ſuiv.*
Cordeliers. Plaiſanterie d'un Cordelier, 424. 425. **
Corneille critiqué, 262. Voyez *Racine.*
Coſtar. Sa réponſe à Voiture, 66. *& ſuiv.*
Courage. Il eſt un préſent de la nature, 61
Couvreur. (Mademoiſelle le) Voyez *Voltaire.*
Crouillac. (le Chevalier de) Trait de ce Gaſcon, 291 *& ſuiv.*
Curés. Aventure d'un Curé barbu, 283
Curioſités ſçavantes, 29. *& ſuiv.*

D

DAMIS, voyez *Damon.*
Damoclès, voyez *Denys* le Tyran.

Damon. Vengeance qu'il a tirée d'une *femme* qui plaidoit contre lui, conſeillée par un *Procureur* & un *Notaire*, 164. Ses Vers à *Cléarque*, 323. Ses Ouvrages de Poëſie, ſur un *Avocat*, qui vouloit perſuader qu'il avoit le génie de Boileau, 326. *& ſuiv.* ſur un *Partiſan* inéxorable, 327. ſur une *fille* riche qui refuſoit de nourrir ſon pere, 327. *& ſuiv.* Sa Chanſon où il exprime le caractere d'une *Dame* d'une humeur fâcheuſe, 328. *& ſuiv.* Peinture qu'il fait de *Vartier* Procureur, 329. *& ſuiv.* Son in-promptu ſur une *Coquette*, 330. Sa réponſe à un homme entier dans ſes ſentimens, 330. *& ſuiv.* au Libelle diffamatoire de *Cleanque*, 335. Ses Vers pour être mis au bas du portrait du Cardinal de *Biſſy*, 356. *& ſuiv.* Ses traits contre *Chandar* Procureur, 427. *& ſuiv.*

Dangeau (le Marquis de) voyez *Roubin.* (M.)

Daniel. (le P.) Ce qu'il dit en parlant de *Fredegonde*, 47

Denys le Tyran. Sa réponſe à *Damoclès* qui enviоit ſon bonheur, 2. *& ſuiv.*

Deſcartes. (Mademoiſelle) Ses jolis Vers ſur une *Fauvete*, 17

Deſcarts. (M.) Sa mort arrive ainſi qu'elle avoit été prédite, 201. *& ſuiv.*

Deſnoyers. (Madame) Reproche qu'on ne peut lui faire, 338

Deſpreaux, voyez *Boileau* Deſpreaux.

Diſtiques, 193. 242

E

ECRITURE-SAINTE. Paroles prophétiques de cette Ecriture, 33
Ecrivains. Raiſons qui condamnent ceux qui copient les expreſſions de Marot, 314. *& ſuiv.*
Embarras amoureux, voyez *Vers.*
Enfans, voyez *Cléobis. Roubin.* (M.)
Enfers. Le parallele des Enfers par trois Auteurs, 217-231
Enterremens, voyez *Godeau.* (M.)
Epigramme. 330. 362. 367. 391. ſur un Médecin devenu Curé, 58. contre un *Amant*, 287. Sur un mauvais *Poëte*, 349. Epigramme Latine, 142
Epitaphe, 153. 197. 398. de Charles VII. 64. d'un homme qui mourut ſans vouloir ſe confeſſer, 163. ſur la mort de *Boileau*, 363
Equivoque plaiſante, 152
Eſpérances trompeuſes, 419. *& ſuiv.*
Eſprit. Ce que c'eſt qu'un excellent eſprit, 253. *& ſuiv.*
Eſprit humain. (l') Juſqu'où va ſon extravagance, 341. *& ſuiv.*
Etrennes, voyez *Monnoye.* (M. de la)
Excuſes. Une bonne excuſe ſuffit, 152
Exemple fort ſingulier dans une matiere criminelle, 406. *& ſuiv.*
Exploits véritables qui ont un air romaneſque, 22. *& ſuiv.*

F

FANTASSIN. Belle réponſe d'un Fantaſſin boiteux, 153
Fauvete, voyez *Deſcartes* (Mademoiſelle)
Femmes. Comment une femme fit rétracter à *Philippes* de Macédoine ſon jugement, 11. *& ſuiv.* Combien odieuſes celles qui aiment le *vin*, 12. *& ſuiv.* Bon mot d'une femme ſur ſon *mari* infidéle, 15. Femme ravie de perdre ſon mari, 335. *& ſuiv.* Voyez *Damon. Hommes. Vers. Voltaire.*
Fenelon. (M. de) Sa deſcription des Enfers, 219. *& ſuiv.* 228. *& ſuiv.* 230. *& ſuiv.*
Feuillade. (le Duc de la) Bon mot de ce Duc, 150
Filles. Bon mot d'une fille impatiente de ſe marier, 314. Voyez *Damon.*
Flandres. (Ferrand Comte de) Vers ſur ce Comte, 25
Flavius. (Fabius) Sa grande fermeté, 5
Florimond. Son *caractere* ſingulier, 333. *& ſuiv.*
Fontaine. (la) Dire de ce fameux Poëte, 163. Son ſtile dans ſes Fables, 315. *& ſuiv.* Ses Vers ſur les Cabaliſtes, 344. Voyez *Vers.*
Fontenelle. (M. de) Madrigal de lui, 14
François II. Portrait abregé de ce Roi, 63. Evenemens qui juſtifient la prédiction de ſa mort, 203. *& ſuiv.*
Fredegonde. Caractere & traits de ſon hiſtoire, 37. *& ſuiv.* Voyez *Daniel.* (le P.) *Paſquier.*
Frederic, Empereur, voyez *Alexandre.*

Furetiere. Sa repartie à *Benſerade*, 151

G

GAMBADES, voyez *Monnoie* de ſinge.
Garaſſe (le P.) Jeſuite. Ce qu'il dit ſur la complaiſance avec laquelle les *Auteurs* médiocres applaudiſſent à leurs Ouvrages, 31
Gordien le jeune. Son ſort tragique, 410. *& ſuiv.*
Gaſconnades, 155. *& ſuiv.*
Gaſcons. Trait d'un Gaſcon, 159. *& ſuiv.* 165. Déclaration en Vers d'un Gaſcon à ſa Maitreſſe, 295. Généroſité d'un grand Seigneur Gaſcon, 307-312. Voyez *Traits.*
Gaurie. (Luc) Prédictions de cet Aſtrologue, vérifiées par l'événement, 202. *& ſuiv.*
Gendre. (le) Dire ingénieux de cet Hiſtorien, 34
Gibier. (le) Vers ſur la maniere de le conſerver, 418. *& ſuiv.*
Godeau. (M.) Ses Vers ſur la *Pareſſe*, 11. Son Sonnet ſur le *Luxe*, ſur la pompe des *Enterremens* & ſur les *Oraiſons* funébres, 59. *& ſuiv.*
Grammont. (M. de) Bon mot de lui, 286
Grand. (le) Comment ce Comédien calma le parterre, 262. *& ſuiv.*
Gregoire XV. Explication de la prophétie de Malachie ſur ce Pape, 272. *& ſuiv.*
Gueret. Ce qu'il dit ſur le Burleſque, 70. *& ſuiv.* Voyez *Boileau* Deſpreaux.

Guillaume le Conquérant. Sa ſenſibilité à la raillerie, 9
Guiſe. (le Duc de) Sa mort arrivée ainſi qu'elle avoit été prédite, 201
Guiſe le Balafré. (le Duc de) Excès de ſon indiſcrétion, 284. *& ſuiv.*

H

HARLAY. (M. de) Bon mot de ce premier Préſident, 20
Hauteville. (Guiſcard de) Trait de ſon hiſtoire, 409
Hébreux. Leur bon mot ſur le *Mariage* & ſur l'*Amitié*, 17. *& ſuiv.*
Henri II. Prédiction de ſa mort, 198. 200. *& ſuiv.* Hiſtoire de ſa mort, 198. *& ſuiv.*
Henri IV. Qualités qu'il ſouhaitoit à ſon épouſe, 18 Grand ſentiment de ce Monarque, 55. *& ſuiv.* La bravoure de ſoldat lui étoit néceſſaire, 64. *& ſuiv.* Nom qu'il donnoit à la *Chicane*, 427
Hiver. (l') Voyez *Roubin*. (M.)
Hiſtoire chantante. Ce qu'on appelle ainſi, 29
Homere. Jugement ſur ce Poëte, 260. *& ſuiv.*
Hommes (les) plus foibles que les *femmes*, 18
Hypocrite, voyez *Cléarque*.

I

JEU de mots, 154
Jeux. Idées générales ſur les Jeux, 317. *&*

ſuiv. Penſées ſur ce ſujet, 318. *& ſuiv.* Quel eſt l'art de vivre du jeu, 320. Le petit jeu eſt pernicieux, 427
Ignorant. (l') Voyez *Platon.*
Impoſteur qui en impoſe à des *Cabaliſtes*, 343 *& ſuiv.*
Innocent X. Explication de la prophétie de Malachie ſur ce Pape, 273. *& ſuiv.* & ſur les Papes *Innocent* XI. & XII. 276. *& ſuiv.*
In-promptu, 325. 330
In-promptu ingénieux, 21
Iodelle. Son diſtique ſur Noſtradamus, 193
Joueurs célébres, 345. *& ſuiv.* Beau joueur, bon joueur, aimable joueur, ſage joueur, grand joueur, fin joueur; ſens different de ces expreſſions, 429. *& ſuiv.*
Jugement irrégulier, 404

L

LEON XI. Explication de la prédiction faite ſur ce Pape nommé par Malachie *Ondoſus vir*, 271. *& ſuiv.*
Lettres. Quelles ſont les plus belles Lettres, 401. *& ſuiv.*
Libraires. Sote vanité d'un Libraire de Paris & de ſa famille, 154. *& ſuiv.*
Lit. Raiſon pertinente pour le garder, 419
Loterie ſinguliere, 170. *& ſuiv.* Effet qu'elle pourroit produire en France; comment, 171. *& ſuiv.*
Louis XI. Plaiſanterie de ce Monarque, 379
Louis XIII. Jugement ſur ce Monarque & ſur le Cardinal de *Richelieu*, 25. *& ſuiv.*

Sa mort prédite, 212. *& ſuiv.*
Louis XIV Voyez *Mazarin.* (Madame de)
Quatrain. Seraphin. (le P.)
Louis XV. Prophétie de Noſtradamus, dont il eſt l'objet, 216
Louvois. (M. de) Son démêlé avec un Gaſcon, 297. *& ſuiv.*
Lully. Son caractere, 177
Luxe, voyez *Godeau.* (M.)

M

MACEDONIENS, voyez *Scythes.*
Madrigal, 14. 348. 349. 350. 357. 360. 362. 364. 366. 367. 373. *& ſuiv.* 382-389. 392. *& ſuiv.*
Mahomet III. Comment il fut diſpenſé de ſon ſerment contre les Chrétiens, 4
Maladie divine, voyez *Vers.*
Marchand obligé de ſurfaire à ſes amis, 426
Malachie. Jugement ſur ſes Prophéties, 268. *& ſuiv.* 277
Malherbe. Bons mots de lui, 56 *& ſuiv.*
Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint, voyez *Bouju.* (Jacques)
Mariage pour ſept ans, 20. *& ſuiv.* Voyez *Bons-mots. Cleon. Hébreux.*
Marignan. Evenement ſingulier de cette bataille, 60. *& ſuiv.*
Marillac. Comparaiſon juſte de cet Archevêque de Vienne, 61. *& ſuiv.*
Maris, voyez *Femmes.*
Martinet. (l'Abbé) En voulant railler la raillerie tombe ſur lui-même, 166
Mazarin. (le Cardinal) Voyez *Mezeray.*
Mazarin. (Madame de) Trait de ſes Mémoi-

res ſur *Louis* XIV. 264
Mécénas, voyez *Virgile*.
Mezeray. Sa belle réponſe au Cardinal *Mazarin*, 25
Midas. Pourquoi on lui a donné de grandes oreilles, 420
Miracle continué pendant 700 ans, 283
Miſanthrope, voyez *Naïveté*.
Miſſiſſipiens. Fragilité de leur fortune, 413
Molé. (M.) Bon mot de ce premier Préſident, 429
Monnoie de ſinge. Payer en monnoie de ſinge, en *gambades*: origine de ce Proverbe, 158
Monnoye. (M. de la) Vers de ce Sçavant, *Etrennes à Iris*, 138. *& ſuiv.* La colere de *Venus*, 139. *& ſuiv.* Ses Vers ſur des préſens faits au Poëte *Santeul*, 140. Comment il appaiſe ce Poëte; ſes Vers ſur ſa mort, 141. Ses Vers ſur une traduction des *Odes* d'Horace, 141. Sa traduction en Vers d'une Epigramme latine, 142. *& ſuiv.* Son *Triolet* d'un Juge à une belle Plaideuſe, 143. Chanſon de ce Poëte, 143. *& ſuiv.*
Montanus. (Julius) Sentiment de ce Poëte ſur Virgile, 236
Montmorenci. (le Maréchal de) Son ſupplice prédit dans Noſtradamus, 211. *& ſuiv.*
Montreuil. Son Epigramme où il caracteriſe un *ſcélérat*, 391. *& ſuiv.*
Morale. (la) Voyez *Rondeau*.
Mort, voyez *Roubin*. (M.)
Mothe. (M. la) Ce qu'il dit ſur Racine, 381
Muſiciens. Caractere de ceux qui ont fait des *Opera*, 177-190. Contre les mauvais Muſiciens, 190

N

NAÏVETE' d'un *Suiſſe*, d'une *Payſanne*, 426. d'un *Miſanthrope*; de M. de *Bullion*, 430
Naudé. (M.) Sa comparaiſon des Prophéties qui peuvent s'appliquer à pluſieurs événemens arrivés en differens tems, 194.
Nicole. (M.) voyez *Ciceron.*
Noſtradamus. Jugement ſur cet Aſtrologue, 191. *& ſuiv.* Hiſtoire de quelques-unes de ſes Prophéties, 195. *& ſuiv.* Sa mort, 195. Son Epitaphe, 197.
Notaires, voyez *Damon.*
Novion. (Nicolas de) Grande fidélité de ce Préſident à Mortier, 282. *& ſuiv.*
Numidius. Sentence de ce Stoïque, 413

O

OCTAVIE, voyez *Virgile.*
Odes d'Horace, voyez *Monnoye.* (M. de la)
Opera, voyez *Auteurs. Muſiciens.*
Oraiſons funébres, voyez *Godeau.* (M.)
Orateur mauvais, voyez *Cléarque.*

P

PAIX. (la) Vrai moyen de l'avoir, 312
Pareſſe. (la) Voyez *Godeau.*
Parlement, voyez *Pointe.*
Parterre. (le) Sur le Parterre de la Comédie, 163
Partiſans, voyez *Damon. Poëtes.*

Paſquier. Ce qu'il dit ſur *Fredegonde*, 47. *& ſuiv.*
Patient impie juſqu'à la mort, 403
Pats. Trait de ce bouffon, 416
Pavillon. (M.) Portrait qu'il a fait d'un *Vieillard* qui a aimé le plaiſir, 67. *& ſuiv.*
Payſanne, voyez *Naïveté.*
Peintres. Sur un mauvais Peintre, 165
Periclès. Beau ſentiment de lui, 427
Philippes de Macédoine, voyez *Femmes.*
Philippes-Auguſte & *Richard*, Roi d'Angleterre. Leur aventure contre un *ſerpent*, 21. *& ſuiv.* Belle harangue de Philippes-Auguſte dans une grande bataille, 23. *& ſuiv.*
Philiſte, voyez *Virgile.*
Pierre. (S.) Combien de tems il a tenu le ſiége Pontifical, 269
Pipe, voyez *Sonnets.*
Platon. Difference qu'il a admiſe entre le *Sçavant* & l'*ignorant*, 190. Voyez *Antimachus.*
Poëſie. Jugement ſain ſur la Poëſie, 431. *& ſuiv.*
Poëtes. Lettre d'un Poëte à un fameux *Partiſan*, 264. *& ſuiv.* Voyez *Epigramme.*
Pointe qui fait rire un *Parlement*, 413. *& ſuiv.*
Pomme (la) de diſcorde, 377. *& ſuiv.*
Prédicateur ridicule, 316. Tableau éloquent que fait un Prédicateur, 422. *& ſuiv.*
Préférence d'eſprit & préférence de cœur, ſur ces préférences, 379. *& ſuiv.* Elles ſe ſentent même pour les ouvrages d'eſprit, 380. *& ſuiv.*
Princes. Qualités d'un Prince parfait, 1.

Idée de leur état, 1. *& ſuiv.* Cérémonie de leurs mariages par Procureurs, 57. *& ſuiv.*
Printems, voyez *Roubin.* (M.)
Procureur qui ſe donne mal-à-propos pour exemple, 381. *& ſuiv.* Voyez *Damon.*
Purgatoire, voyez *Virgile. Voltaire.*

Q

QUATRAIN à la louange de *Louis* XIV. 14

R

RABELAIS. Traits de Rabelais, 160. *& ſuiv.*
Racine. Vers de ce Poëte, 87. Son éloge, 235. Jugement ſur Racine & *Corneille*, 381
Rantzau. (de) Epitaphe de ce Maréchal, 153
Rapin. (le P.) Son jugement ſur Homere & Virgile, 250-261. Pourquoi, ſelon lui, un eſprit médiocre ſaiſira plutôt un défaut dans Virgile, qu'il ne ſera frapé des endroits excellens, 261
Regnier. (l'Abbé) Ses Madrigaux, 392. *& ſuiv.* Vers qu'il mit au bas du portrait d'une Demoiſelle qu'il aimoit, 395. *& ſuiv.* Vers que les *Vieillards* peuvent dire à leurs Maitreſſes, 396. *& ſuiv.* Epitaphe de lui, 398. Trait de ſa relation d'un voyage qu'il fit à Munich, 399. *& ſuiv.*
Religieuſes. Lettre d'une Religieuſe à un grand Prince, 135. *& ſuiv.*
Religion. Portrait allégorique en Vers de la

Religion, 5. *& ſuiv.*
Rencontre plaiſante, voyez *Chriſtine* Reine de Suede.
Richard, Roi d'Angleterre, voyez *Archers. Philippes* Auguſte.
Richelieu. (le Cardinal de) Prophétie de Noſtradamus ſur ce Cardinal expliquée, 212. *& ſuiv.* Voyez *Louis XIII.*
Rimailleurs, voyez *Vers.*
Rome. Tous les dégats que cette Ville a éprouvés, 266. *& ſuiv.*
Rondeau, 418, où la Morale eſt revetue des ornemens de la Poëſie, 59
Roubin. (M.) Vers choiſis de ce Poëte, 357. *& ſuiv.* ſur l'*Hiver*, 358. *& ſuiv.* ſur un *enfant* né à Toulouſe avec de la barbe, 360. *& ſuiv.* ſur le choix que fit le Roi du Marquis de *Dangeau* de le nommer Protecteur de l'Académie Royale d'Arles, 364. *& ſuiv.* ſur des neveux indigens qui ont des oncles très-riches, 365. ſur le parti de la vie Religieuſe que prend ſa Maitreſſe, 375. Son Sonnet ſur le *Printems*, 361. Son Madrigal ſur lui-même, 362. Autre très-moral, 364. Autre à Mademoiſelle de *** ſur les Ouvrages de ſon pere, 366. ſur la perte de ſes dents, 367. ſur la mort de dix de ſes enfans, 373. *& ſuiv.* ſur les avantages remportés par le Roi ſur ſes ennemis, 376. Epigramme de lui, 362. contre un *Avare*, 367. Son Epitaphe ſur la mort de Boileau, 363. Sa réponſe à ceux qui ſouhaitent la *mort*, 365. *& ſuiv.* Son Idylle où il peint bien le *Printems*, 368. *& ſuiv.* Sa déclaration d'amour, 371. Son Sonnet

pour mettre ſous un Crucifix, 371. ſur la mort du Sauveur, 372. *& ſuiv.* Sa Chanſon où il dépeint un *buveur* tranquille, 374. Sa comparaiſon de la *mort* & de l'abſence, 374. Son compliment à Iris ſur ſon mal de tête, 375

Ruſe ingénieuſe, 411. *& ſuiv.*

S

SABLIERE. (M. de la) Ses Madrigaux, 382-389

Sage. (le) Ses Vers ſur les plus belles Lettres; Jugement ſur ſes Ouvrages, 402. *& ſuiv.*

Saint Barthelemi (la) prédite dans Noſtradamus, 204. *& ſuiv.* Voyez *Voltaire.*

Saintonge. (Madame de) Vers de cette Dame, 286. *& ſuiv.* Son Epigramme contre un Amant, 287

Salle. (la) Fameux joueur des Echecs, 346

Sanlecque. Son Epigramme ſur un mauvais Poëte, 348. *& ſuiv.* Ses Madrigaux au Roi, 348. 349. 350. Sa plainte au très-Révérend Pere de la *Chaiſe*, 349. Son Sonnet à Monſeigneur de *Pontchartrain*, 351. Sa petite Epitre au Pere de la *Chaiſe*, 351. *& ſuiv.* Ses Vers à la louange d'un Duc, 352. *& ſuiv.*

Santeul, voyez *Monnoye.* (M. de la)

Scarron. Son ſentiment ſur le burleſque critiqué, 70. *& ſuiv.* Vers de Virgile traduits par ce Poëte, 77-80. 81. 83. 85. 87. 90. 92. 95. 97. 99. 101-103. 104. 106-114. 115-134. voyez *Boileau* Deſpreaux.

Sçavant (le) voyez *Platon.*

Scélérat, voyez *Montreuil.*

Scythes. Leurs avantages ſur les *Macédoniens*, 427
Segrais. Vers de Virgile traduits par ce Poëte, 74-76. 80. 82. 83. 86. 89. 92. 94. 97. 99. 101. 104. 115. 217. 225. 227. 230. 238. *& ſuiv.* 246. 258. 261.
Semiramis. Bravoure de cette Reine des Aſſyriens, 5
Séraphin. (le Pere) Comment ce Prédicateur ſe diſpenſa de complimenter *Louis XIV.* 10
Serpent, voyez *Philippes-Auguſte.*
Sonnets, 60. 351. 361. 371. 372. 390. ſur la *pipe*, 164. *& ſuiv.*
Soufflet, voyez *Bons mots.*
Suiſſes, voyez *Naïveté.*
Suze. (la Comteſſe de la) Bon mot de cette Comteſſe, 150

T

TAMBONNEAU. Aventure de ce Gentilhomme, 335. *& ſuiv.*
Targe. Signification de cet ancien mot, 117
Taſſe. (le) Vanité de ce Poëte, 381
Temple. (M.) Ce qu'il dit ſur les *buveurs*, 11
Termes. Terme mépriſant d'un Prince repouſſé reſpectueuſement, 288
Til. (Arnaut du) Hiſtoire de ce fameux impoſteur, 144. *& ſuiv.*
Traits. Divers traits *Gaſcons*, 288. 300-312
Traîtres punis, 408. *& ſuiv.*
Trictrac. Sur ce jeu, 318. *& ſuiv.* Il eſt le plus piquant de tous les jeux, 319. *& ſuiv.*
Triolet, voyez *Monnoye.* (M. de la)

Turcs. Leur injure contre les *Chrétiens* salutaire à ceux-ci mêmes, 4. *& suiv.*
Turenne. (M. de) Trait de sa générosité, 156. de sa modération, 176. *& suiv.*

V

VANEFFEN. Jolis Vers de cet Hollandois, 18. *& suiv.*
Vanité. Réflexions d'un Sçavant sur celle qui regne dans le monde, 32
Ventignac. (le Marquis de) Trait de ce Marquis Gascon, 303
Venus, voyez *Monnoye.* (M. de la)
Vers sur une *fontaine*, 3. contre les *buveurs*, 11. contre les *femmes* qui aiment le vin, 12. *& suiv.* contre la malignité d'un mauvais *Poëte*, 415. Sur l'*embarras* amoureux, 416. *& suiv.* sur l'*ami* invisible; sur la *maladie* divine, 417. sur les esperances perdues, 419. sur la jeune étourdie, 420. sur les *Rimailleurs*, 421
Vieillard, voyez *Pavillon.* (M.)
Villars. (M. le Maréchal de) Voyez *Voltaire.*
Vin, voyez *Femmes.*
Virgile. Sa description des Enfers, 217. 230. Image qu'il nous donne d'un *Purgatoire*, 225. Traits de son Histoire, 232-261. Morceau de son Enéide qui fit tant d'impression sur *Octavie*, 237. Ce qu'il lui valut, 240. Ce qu'il disoit à ses critiques, 242. Histoire d'un Distique de ce Poëte, 242. Ses sentimens, 242-261. Sa réponse à ceux qui lui trouverent en main les Œuvres d'Ennius, 244. à Auguste, 244. 249.

à *Mécénas*, 244. aux railleries de *Philiſte*, 248. Ce qu'il diſoit ſur l'homme ſage, 245. ſur ſes ennemis, 246. Il fut appellé le chaſte Poëte, 249. Jugement ſur ce Poëte, 250 *& ſuiv.* Beaux endroits qui enlevent dans Virgile, 258. 260

Voiture. Sa Lettre à Coſtar, 65. *& ſuiv.* Voyez *Balzac.*

Voltaire. Voie qu'il montre pour marcher ſurement dans la route de la Poëſie, 167. Son Epître à Monſieur le Maréchal de *Villars*, 168. Sa deſcription du maſſacre de la *Saint Barthelemi*, 206. *& ſuiv.* Ce qu'il dit ſur Louis XV. en le conſidérant dans ſon enfance, 216. Extrait de ſon Poëme de l'Henriade ſur les Enfers, 222. *& ſuiv.* ſur le *Purgatoire*, 224. 227. 231. Ce qui l'a déterminé à parler du *Purgatoire*, 226. *& ſuiv.* Beau portrait qu'il fait de *Louis* XIV. 228. Défaut dans ſes portraits, 229. Beau trait de ſon Henriade, 240. *& ſuiv.* Portrait ſatyrique qu'il a fait de la vertu des *femmes*, 280. *& ſuiv.* Eloge qu'il a fait de Mademoiſelle le *Couvreur*, 281. *& ſuiv.*

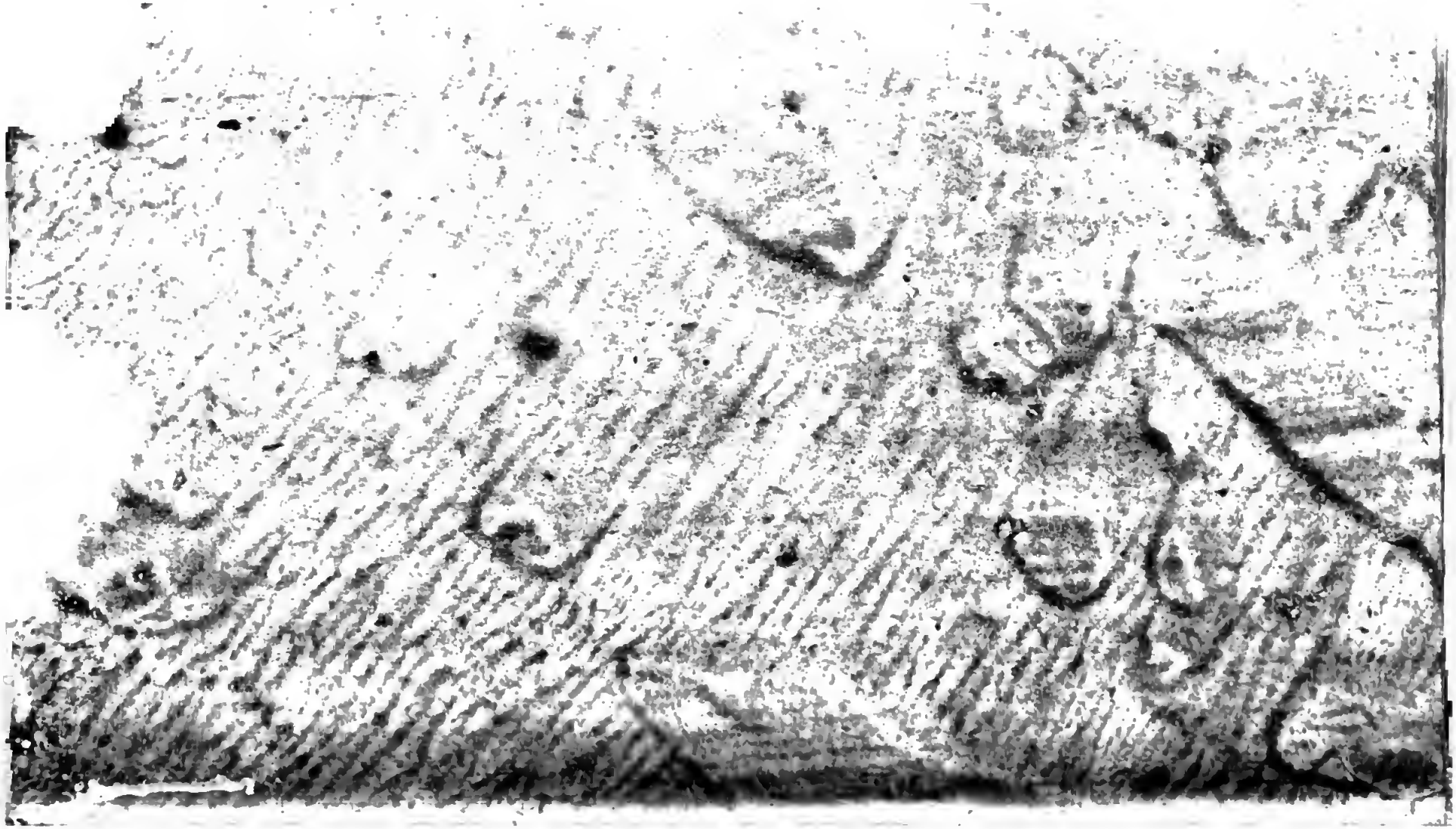
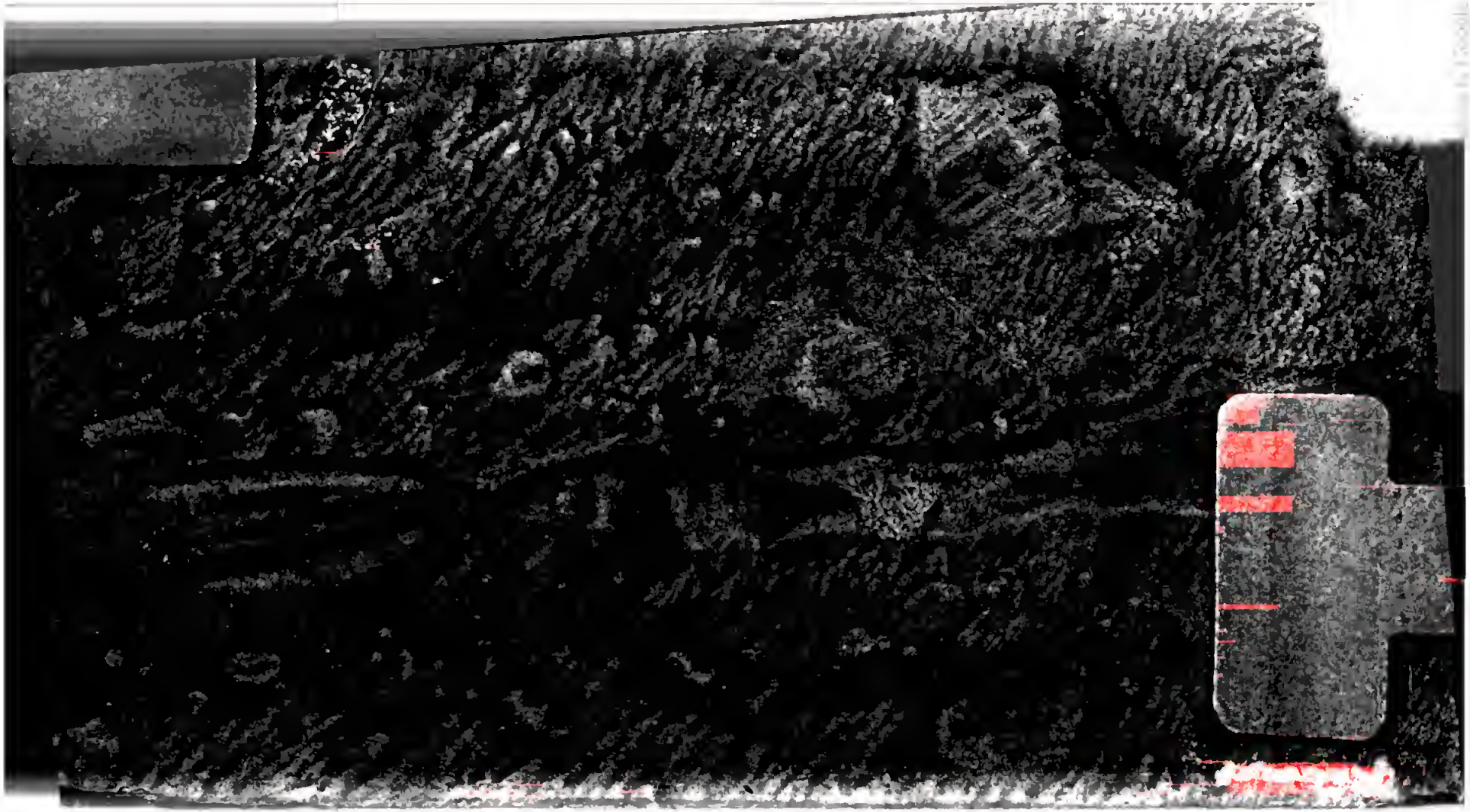
Urbain VIII. Explication de la Prophétie de Malachie ſur ce Pape, 273

X

XERCE'S Trait de ſon extravagance, 420. *& ſuiv.*

Fin de la Table des Matieres du ſixiéme Volume.

FAUTES A CORRIGER.

PAGE 144. *ligne* 26. légitimes, *lisez* illégitimes.

P. 185. *ligne* 9. malheux, *lisez* malheureux.